

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

À QUOI BON LA MÉTAPHYSIQUE ?

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE

PAR
ANNE-MARIE BOISVERT

JANVIER 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais en premier lieu remercier mon directeur, M. Claude Panaccio, pour son soutien indéfectible et sa patience. Un grand merci aussi à mon père et à ma sœur Suzanne pour leurs encouragements soutenus. Merci à Deni Gamboa pour nos longues promenades philosophiques.

Mes études doctorales ont été financées par la Chaire de recherche du Canada en théorie de la connaissance (CRCTC), ainsi que par la Faculté des sciences humaines de l'Université du Québec à Montréal. Je remercie vivement ces institutions pour leur soutien.

Je tiens également à remercier les membres du jury de mon examen doctoral ainsi que ceux du jury de ma thèse, Madame Claudine Tiercelin et Messieurs Denis Fisette, Mathieu Marion et Serge Robert.

DÉDICACE

À mes huskies, Rita † et Sophie

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.	vii
RÉSUMÉ	viii
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE I	
DU RÉALISME MÉTAPHYSIQUE À UNE MÉTAPHYSIQUE RÉALISTE I : DÉFENSE ET ILLUSTRATION.	
1.1. Mettre la métaphysique en premier	14
1.2. Du réalisme métaphysique au réalisme ontologique	22
1.3. Les problèmes du réalisme du sens commun.	31
1.4. Les problèmes du réalisme scientifique.	50
1.5. Réalisme du sens commun <i>versus</i> réalisme scientifique	54
1.6. Réalisme du sens commun <i>et</i> réalisme scientifique	58
1.7. Arguments et contre-arguments	66
1.7.1. Sur la question de l'accès	67
1.7.2. Sur la question du succès	74
CHAPITRE II	
DU RÉALISME MÉTAPHYSIQUE À UNE MÉTAPHYSIQUE RÉALISTE II : LE PROBLÈME DE LA RÉFÉRENCE.	
2.1. Mise en contexte	82

2.2.	L'argument de la théorie des modèles.	91
2.3.	Le paradoxe de Löwenheim-Skolem.	100
2.4.	Skolémistes contre anti-skolémistes.	104
2.5.	La « skolémisation de tout »	108
2.5.1.	La skolémisation de la vérité.	110
2.5.2.	La skolémisation de la référence.	117
2.6.	Les biais vérificationnistes d'Hilary Putnam	120
2.7.	La justesse au-delà de la justification.	126
2.8.	« Just more theory »	129
2.9.	Les problèmes de la théorie causale de la référence	134
2.10.	Solutions de rechange.	141
2.11.	Une question d'attitude	146
 CHAPITRE III		
	LA MÉTAPHYSIQUE ET SES PROBLÈMES.	149
3.1.	Le problème de la définition de la métaphysique	151
3.2.	Le problème de la connaissance métaphysique.	162
3.3.	Le problème du discours métaphysique.	183
3.4.	Le problème de l'évaluation de la métaphysique.	203

CHAPITRE IV	
TROPES OU UNIVERSAUX ?	222
4.1. Mise en contexte.	222
4.2. La théorie tropiste nucléaire de Peter Simons.	229
4.3. Le tropisme en question	243
4.3.1. Relations et vérification	245
4.3.2. Du côté de chez Russell	249
4.3.3. La critique de Hochberg	252
4.3.4. Objets versus faits versus tropes	259
4.3.5. La question de la composition	263
4.4. Remise en question de la distinction entre général et particulier.	270
4.5. Utilité de la métaphysique ?	278
CONCLUSION.....	286
BIBLIOGRAPHIE.	297

LISTE DES FIGURES

II.1. Le modèle du réalisme métaphysique selon Putnam	94
III.1. Un monde à la Carnap et un monde à la Leśniewski	193
IV.1. Types ou tokens ?	223

RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS

La présente thèse a pour objet l'examen de la légitimité de l'entreprise métaphysique, dans ses rapports avec le réalisme métaphysique scientifique.

La tâche de fournir une description véridique de la nature, de la structure et de la composition ultimes du monde tel qu'il est en réalité semble désormais (depuis l'avènement de la modernité, en fait) l'apanage de la science plutôt que de la métaphysique. Le problème est donc le suivant : quelle place pour la métaphysique ? La métaphysique n'est plus depuis belle lurette la « reine de toutes les sciences ». Doit-elle être « éliminée » comme le recommandait Carnap ?

Ma thèse sera guidée par trois grandes questions. Premièrement, étant donné que l'aspiration de connaître le « monde tel qu'il est » présuppose l'adoption du réalisme, la question se posera de la définition et de la défense d'une telle conception. Nous verrons dans le premier chapitre qu'un réalisme robuste requiert un engagement ontologique ferme envers une métaphysique réaliste comprenant à la fois les objets du sens commun et les entités théoriques postulées par la science. Je me demanderai en deuxième lieu s'il est nécessaire, ou du moins, s'il vaut la peine d'admettre, en sus de ces entités physiques, des entités proprement « métaphysiques », comme les universaux ou les tropes, postulées par la métaphysique. Et même si la réponse à cette deuxième question m'apparaît devoir être assez négative, je me demanderai en troisième lieu s'il pourrait y avoir néanmoins un avantage ou une utilité, sur le plan explicatif, heuristique, ou même seulement à titre illustratif, à postuler de telles entités et à tenir un tel discours.

Mots-clés : métaphysique, réalisme, métamétaphysique, philosophie analytique, philosophie des sciences, philosophie de la connaissance, tropes, universaux.

INTRODUCTION

« Aside from a bit of formal logic, to be informally used, and the philosophical tradition itself, the philosopher faces the dragons in the labyrinth of metaphysics armed only with words and a good imagination ». (Glymour, 1999, 458).

La présente thèse a pour objet l'examen de la légitimité de l'entreprise métaphysique, dans ses rapports avec le réalisme métaphysique scientifique. Cette étude touche à trois domaines, ceux de la métaphysique, de la philosophie analytique et de la philosophie des sciences, principalement des XXème et XXIème siècles.

Deux types de discours et de pratiques se partagent traditionnellement l'aspiration de connaître le « monde tel qu'il est » : la métaphysique et la science (avec, au premier chef, la physique). Cependant, la tâche de fournir une description véridique de la nature, de la structure et de la composition ultimes du monde semble désormais (depuis l'avènement de la modernité, en fait) l'apanage de la science plutôt que de la métaphysique. Le problème est donc le suivant : quelle place pour la métaphysique ? La métaphysique entretient avec la physique des points de ressemblance, mais ces deux disciplines diffèrent également de manière importante. La physique est une science empirique : elle a pour but d'expliquer certains phénomènes fondamentaux de la réalité, concernant les choses existant dans l'espace et le temps. La métaphysique *n'est pas* une science empirique : si elle a également pour but d'expliquer certains phénomènes fondamentaux, elle ne fait pas typiquement appel à des données expérimentales ou à des observations pour soutenir ses affirmations. Et les métaphysiciens ne sont pas exclusivement concernés par la nature des choses existant dans l'espace et le temps ; ils s'occupent également d'entités abstraites (existant hors de l'espace et du temps), telles que les objets de la logique et des mathématiques –

nombres, ensembles, propositions, etc., ou encore d'entités existant dans l'espace et le temps mais non entièrement explicables par des lois purement physiques, telles que les personnes, les états mentaux, les entités sociales, etc., ou même d'entités purement métaphysiques comme les universaux ou les tropes. D'un autre côté, la métaphysique peut sembler se rapprocher davantage des mathématiques en ce que ces dernières sont également une science *a priori* non empirique ; mais les mathématiques s'occupent exclusivement d'objets abstraits dépourvus de contingence. Bref, le problème de la métaphysique est qu'elle se veut une connaissance non empirique qui porterait (du moins en partie) sur la nature des objets empiriques ainsi que sur la structure fondamentale du réel. La métaphysique n'est plus depuis belle lurette la « reine de toutes les sciences ». Ne devrait-elle pas être « éliminée » comme le recommandait Carnap ?¹

Mise en contexte et genèse de la thèse

Le retour du réalisme

On connaît le fameux « tournant linguistique » qui a donné naissance à la philosophie dite « analytique » au XX^{ème} siècle, particulièrement dans le monde anglo-saxon, certes, mais aussi plus généralement dans le monde entier (à l'exception peut-être du monde francophone qui est demeuré en bonne part sous l'emprise de la philosophie dite « continentale »). Or même si ce mouvement a eu des racines réalistes (chez Gottlob Frege, G. E. Moore et Bertrand Russell, notamment), ses représentants ont eu tendance dans les années qui ont suivi, sous l'influence des positivistes logiques du Cercle de Vienne, à adopter une position non réaliste, ou à tout le moins agnostique sur cette question. Ainsi, un Carnap a-t-il rejeté la question de la réalité du monde

¹ Voir Carnap, 1932.

extérieur comme une question « externe » dépourvue de sens sur le plan théorique ; pour lui, cette question n'avait de sens que comme question *pratique*, relative au choix d'un cadre linguistique. Comme il l'a résumé lui-même :

The non-cognitive character of the questions which we have called here external questions was recognized and emphasized already by the Vienna Circle under the leadership of Moritz Schlick, the group from which the movement of logical empiricism originated. Influenced by ideas of Ludwig Wittgenstein, the Circle rejected both the thesis of the reality of the external world and the thesis of its irreality as pseudo-statements;⁶ the same was the case for both the thesis of the reality of universals (abstract entities, in our present terminology) and the nominalistic thesis that they are not real and that their alleged names are not names of anything but merely *flatus vocis*. (It is obvious that the apparent negation of a pseudo-statement must also be a pseudo-statement.). (Carnap, 1950, p. 7)

On pourrait soutenir que c'est Michael Dummett qui a redonné une légitimité à la question du réalisme. Mais Dummett est à situer dans la mouvance des positivistes logiques et de leurs héritiers. Il est demeuré influencé par le vérificationnisme et le sémanticisme² selon lesquels « toutes les questions métaphysiques peuvent en principe se résoudre par le seul recours à la théorie de la signification » (Tiercelin, 2011, p. 22). Dummett a ainsi couché le débat du réalisme dans des termes logico-linguistiques plutôt qu'ontologiques. Selon lui, la dispute entre les tenants du réalisme et les tenants de l'« anti-réalisme » (le terme est de lui) a pour objet, non la question de l'existence objective des entités du monde, mais l'admission, par les premiers, et le rejet, par les seconds, du principe de bivalence en théorie de la vérité (ajoutons que Dummett s'identifiait lui-même comme un anti-réaliste).

Le retour de la métaphysique

² Ainsi que par l'intuitionnisme en mathématiques, comme nous le verrons un peu plus en détail dans le chapitre deux.

La métaphysique a mis du temps à se relever des coups multiples qui lui ont été portés dans la foulée du tournant linguistique (notamment par le même Carnap)³. Sa véritable renaissance a été le fait des philosophes de « l'école australienne » à partir des années 1970, avec au premier chef David Armstrong ou encore l'Australien d'honneur David Lewis, au point qu'on a pu parler à leur sujet d'un « tournant métaphysique ». De nombreux philosophes partout dans le monde anglo-saxon, le monde scandinave et même dans l'Europe francophone, à Genève comme à Paris, ont emboîté le pas. Le Québec demeure toutefois une exception, et c'est d'ailleurs l'une des raisons qui m'ont poussée à opter pour ce domaine d'études. Au commencement de mon doctorat, j'ai été séduite par la prétention de la métaphysique analytique contemporaine à livrer des vérités sur la nature fondamentale de la réalité objective.

Car il est crucial de souligner que cette renaissance de la métaphysique s'est accompagnée d'une renaissance du réalisme *métaphysique*, et non plus seulement sémantique. Les nouveaux métaphysiciens, en grande majorité, et parmi eux les plus illustres, comme David Armstrong ou E. J. Lowe, partagent un engagement ferme en faveur d'un réalisme robuste. Pour quelqu'un qui comme moi avait auparavant travaillé surtout en philosophie du langage lors de ma maîtrise à l'Université de Montréal, dans un environnement intellectuel fortement marqué par le tournant linguistique et fortement teinté d'anti-réalisme, l'idée de pouvoir enfin parler du monde dans un cadre ouvertement réaliste était rafraîchissante. Sans compter que cette « redescende sémantique » semblait donner, ou redonner, à l'entreprise philosophique une dignité et une légitimité que la science lui avait retirées. J'ai été aussi très intéressée par la reprise que des auteurs comme Armstrong ou Lowe faisaient des problèmes classiques de la « philosophie première », comme le problème des universaux, celui de la persistance et du changement, ou encore celui de

³ Voir Carnap, 1932.

la nature des propriétés et de la constitution des objets. C'est pourquoi j'ai d'abord formé le projet de consacrer ma thèse à la question du nominalisme des propriétés, et plus spécifiquement, à l'examen du tropisme monocatégoriel⁴.

Mais il m'est apparu très rapidement que l'admission du réalisme n'allait pas de soi et que la légitimité du discours métaphysique n'était pas si assurée que ses partisans voulaient le laisser croire. Les métaphysiciens en fauteuil actuels ne s'illusionnaient-ils pas en maintenant artificiellement en vie ce qui n'était qu'un fantôme ? C'est ce qu'insinuaient plusieurs de leurs critiques. J'ajouterai que la lecture de l'ouvrage de Claudine Tiercelin, intitulé *Le ciment des choses. Petit traité de métaphysique* (paru en 2011), en vue d'un compte rendu pour la revue *Philosophiques*, a grandement contribué à me réveiller de mon « sommeil dogmatique ». J'ai pu prendre connaissance grâce à cet ouvrage et à sa bibliographie très fouillée de toute une littérature, en particulier en métaphysique contemporaine des sciences, qui m'avait échappé jusque là. C'est ainsi que j'ai été conduite à la réalisation qu'il était nécessaire de faire un pas en arrière et de m'intéresser aux questions plus générales de la définition et de la défense du réalisme, d'abord, du statut du discours métaphysique, ensuite, et des rapports entre les deux, enfin.

Problématique générale

Ma thèse sera guidée par trois grandes questions. Premièrement, comment définir et défendre le réalisme métaphysique ? Nous verrons dans le premier chapitre qu'un réalisme robuste requiert un engagement ontologique ferme envers une métaphysique réaliste comprenant à la fois les objets du sens commun (les observables naturels) et

⁴ Le tropisme monocatégoriel est la conception métaphysique selon laquelle le réel serait composé *ultimement et uniquement* de particuliers élémentaires, sous forme d'instances de propriétés ou de relations, appelées tropes, censés correspondre à « l'alphabet de l'être ».

les entités théoriques postulées par la science (les inobservables naturels)⁵⁵. Je me demanderai en deuxième lieu s'il est nécessaire, ou du moins, s'il vaut la peine d'admettre, en sus de ces entités physiques, des entités proprement « métaphysiques », comme les universaux ou les tropes, postulées par la métaphysique ? Et même si, comme nous le verrons dans le troisième chapitre, la réponse à cette deuxième question m'apparaît devoir être assez négative, cela signifie-t-il qu'il faille écarter d'emblée l'hypothèse plus modeste selon laquelle il pourrait y avoir néanmoins un avantage ou une utilité, sur le plan explicatif, heuristique, ou même seulement à titre illustratif, à postuler de telles entités et à tenir un tel discours ? J'examinerai cette troisième question dans mon dernier chapitre. Je revisiterai pour ce faire le vieux problème des universaux, à la lumière des discussions qu'il continue à générer aujourd'hui entre les tenants du réalisme des universaux d'une part et le tropisme monocatégoriel, d'autre part, en particulier dans la formulation qu'en a donnée Peter Simons. Plusieurs considérations ont guidé ce choix. D'abord, les propriétés sont communément admises en science. Dans ce contexte, les propriétés sont des observables (ou des inobservables) naturels. Nous ne pouvons donc pas soutenir qu'elles soient à proprement parler des entités (métaphysiques) supplémentaires, surtout chez un Peter Simons qui définit les tropes (qui sont des instances de propriétés ou de relations particulières) non pas comme des entités abstraites indépendantes, mais comme des entités concrètes dépendantes. Il n'est pas non plus indifférent que la théorie de Simons soit apparue à certains philosophes de la physique comme Meinard Kuhlmann ou même Steven French comme prometteuse pour rendre compte, notamment, du comportement des particules en physique quantique dans un cadre réaliste.

⁵⁵ Notons que les observables naturels peuvent être aussi, bien évidemment, objets de science. Mais les « entités théoriques » en philosophie des sciences ont été identifiées aux inobservables (d'où l'usage ici du terme « postulées »).

Ma thèse comportera donc trois volets : le premier volet sera consacré à la proposition d'une définition et d'une défense du réalisme métaphysique (chapitre un et deux) ; le deuxième volet sera consacré à la proposition d'une définition de la métaphysique, ainsi qu'à un examen critique de la possibilité de la connaissance métaphysique et de la légitimité du discours métaphysique (chapitre trois) ; le troisième volet sera consacré à l'examen de la compatibilité de la métaphysique avec le réalisme (chapitre quatre).

Originalité du projet

L'originalité de mon projet tient au fait que les discussions sur la nature du réalisme, sur la justification de la métaphysique ainsi que sur la détermination de la « bonne » métaphysique en accord avec la science sont ordinairement très polarisées : les métaphysiciens naturalistes dédaignent ordinairement les thèses et les arguments présentés dans le camp des non naturalistes, et vice-versa. Je me suis efforcée de procéder à leur intégration en tenant compte des arguments présentés dans les deux camps. J'ai cherché à atteindre un équilibre entre, d'une part, une vue d'ensemble de chacun des problèmes abordés dans les différents chapitres, et d'autre part, des discussions pointues sur des thèses et des arguments ciblés. Il m'a été utile pour ce faire de centrer la discussion à chaque fois sur des auteurs précis, comme par exemple Michael Devitt dans le premier chapitre, Hilary Putnam dans le deuxième, E. J. Lowe dans le troisième et enfin Herbert Hochberg et Peter Simons dans le quatrième.

CHAPITRE I DU RÉALISME MÉTAPHYSIQUE À UNE MÉTAPHYSIQUE RÉALISTE I : DÉFENSE ET ILLUSTRATION

J'ai affirmé dans mon introduction que la métaphysique suppose le réalisme. Mais que doit-on entendre par « réalisme » ? Il importe avant toute chose de définir plus explicitement cette notion et d'en proposer une défense. Le présent chapitre et le suivant seront consacrés à ces deux tâches.

Je ferai quelques remarques à la fois notionnelles et terminologiques avant de commencer. Il est utile dans certains contextes de parler de « réalisme métaphysique » plutôt que de réalisme tout court, afin d'éviter la confusion avec le réalisme des universaux. Il est en outre assez courant d'utiliser le terme de « réalisme métaphysique » pour bien marquer la différence avec d'autres conceptions plus faibles du réalisme, comme le réalisme interne d'un Putnam, ou encore avec une conception plus circonscrite comme le réalisme sémantique tel que le définit un Dummett. C'est d'ailleurs à une doctrine qu'il épingle du nom de « réalisme *métaphysique* » que s'oppose Putnam – c'est-à-dire, plus précisément, le Putnam « intermédiaire » - contre (entre autres) Putnam - le premier Putnam - qui soutenait une telle doctrine. Ce terme acquiert un sens volontairement péjoratif chez le Putnam intermédiaire (et qu'il a conservé par la suite jusqu'au dernier Putnam) pour plusieurs raisons⁶. Mais le terme de « réalisme métaphysique » est utilisé par d'autres de manière positive plutôt que péjorative pour référer à ce qu'eux considèrent au contraire de Putnam comme le réalisme véritable, à savoir une forme de réalisme plus « robuste », selon lequel, pour le définir pour le moment de la manière la plus générale, le monde est ce qu'il est indépendamment de la manière dont les humains

⁶ Encore que le tout dernier Putnam a réhabilité (si on veut) le terme, mais avec un petit « m ». (Voir Putnam, 2013a, hramian, 2013, p. 27 et p. 29). Je reviendrai plus en détail sur le « cas » Putnam dans mon chapitre deux.

peuvent le percevoir ou le concevoir. C'est le cas notamment de Drew Khlentzos dans son article de la *Stanford Encyclopedia of Philosophy*⁷. Michael Devitt, comme on le verra plus loin, s'est fait quant à lui le champion d'un réalisme « métaphysique » particulièrement robuste. Pourtant, il a choisi d'utiliser plutôt de manière assez idiosyncrasique le terme de *Réalisme* avec un grand « R » pour le désigner. Il lui a paru préférable d'éviter le terme de « réalisme *métaphysique* » qui lui semble en opposition avec son naturalisme⁸ ; mais on verra que Devitt insiste dans la définition de son *Réalisme* pour « mettre la métaphysique en premier ». Et c'est l'occasion de remarquer que le terme « métaphysique » a deux sens, auxquels je viens de faire allusion en parlant de Putnam : on peut l'entendre d'une manière que plusieurs philosophes enclins comme Devitt au naturalisme, ou du moins de tempérament plus « scientifique » (et cela inclut Putnam malgré son anti-naturalisme déclaré), considèrent comme péjorative, comme référant à la « philosophie première » au sens traditionnel et plus ou moins ésotérique de *méta*-physique, en un sens qu'il a conservé (ou retrouvé) chez les néo-aristotéliens contemporains ; ou on peut l'entendre comme chez Devitt et les autres « réalistes naturalistes » comme un terme qualifiant des thèses ni sémantiques ni épistémiques ayant trait à la nature du monde objectif et à ce qui existe en ce monde de manière indépendante de l'esprit humain⁹.

Par ailleurs, Drew Khlentzos dans l'article qui vient d'être mentionné marque une distinction entre un type de réalisme qui serait purement « métaphysique » et le réalisme « scientifique » :

« To avoid misunderstanding, though, we should note that metaphysical realism and scientific realism are distinct. That the world's constituents exist mind-independently does not entail that its constituents are as science portrays them. One could adopt an instrumentalist attitude toward the theoretical entities posited by science, whilst continuing to believe that whatever entities the world

⁷ Voir Khlentzos, 2011.

⁸ Et aussi en opposition à la manière (en partie sémantique) dont l'entend un Putnam.

⁹ Cette question du sens à donner au terme de « métaphysique » (et à la métaphysique) fera l'objet de mon chapitre trois.

actually does contain exist independently of our conceptions and perceptions of them ». (Khlentzos 2011)

Khlentzos demeure neutre ici et se retient de spécifier quels types d'entités pourraient être effectivement contenus dans le monde selon le réalisme métaphysique auquel il fait allusion : il est simplement question de « n'importe quelles entités » qui ne sont pas des « entités théoriques postulées par la science ». Il pourrait donc s'agir tant d'objets ordinaires du sens commun (communément appelés les « observables »), que d'entités abstraites, ou non naturelles, comme les valeurs morales, les nombres, les universaux, les particuliers nus, les tropes, etc....

Cependant, Khlentzos ajoute un peu plus loin :

« the metaphysical realist might be a *reductionist* of a certain type—a common-sense realist, for instance, believing only in the common-sense objects encountered in experience or, at another extreme, a scientific realist, accepting as real only the basic entities posited by science ». (Khlentzos 2011)

Dans ce second passage, Khlentzos n'oppose plus réalisme métaphysique et réalisme scientifique. Au contraire, il entend le qualificatif de « réaliste métaphysique » en un sens large, comme englobant le réalisme du sens commun d'une part *et* le réalisme scientifique d'autre part. Ce passage apparaît à la fin de la discussion de la section 2.2 de l'article portant sur la notion d'existence indépendante de l'esprit. Khlentzos s'applique à démontrer contre Carnap (dans le cadre d'une discussion du rejet par Carnap de l'intelligibilité des questions externes portant par exemple sur la réalité du monde extérieur ou des entités abstraites¹⁰) qu'il peut y avoir des énoncés d'existence

¹⁰ Petit rappel : Carnap entend par la notion de « cadre linguistique » un langage composé d'un ensemble de termes ainsi que des règles qui régissent leur utilisation. Selon Carnap, les questions d'existence présupposent toujours des cadres linguistiques : par exemple, le cadre des mathématiques, ou le cadre des objets du sens commun. Pour Carnap, les questions *internes* sont celles qui sont posées à l'intérieur d'un cadre ; elles concernent l'existence de certaines entités spécifiques dans *ce* cadre,

internes qui reflètent une réalité indépendante de l'esprit. Khlentzos en conclut que l'on peut rejeter les questions externes – les questions « métaphysiques » - sans rejeter du même coup la notion d'indépendance de l'esprit¹¹. Le point important pour ce qui nous occupe ici est que la remarque de Khlentzos permet de mettre en lumière ce qu'à mon avis il a tort d'amalgamer, à savoir qu'on peut être un réaliste de type *réductionniste* de deux manières. Premièrement, on peut être un réaliste métaphysique sans souscrire à la conception traditionnelle de la métaphysique : les questions posées par cette dernière et les entités non naturelles qu'elle postule peuvent être exclues par un réaliste qui choisit de se limiter au réalisme du sens commun *et/ou* au réalisme scientifique tous deux inclus dans le réalisme métaphysique entendu en ce sens large :

« [n]on-factualism about metaphysics is one thing, metaphysical realism quite another ». (Khlentzos 2011)

Deuxièmement, on peut être un réaliste de type *réductionniste* en un second sens, que l'on pourrait qualifier d'interne au réalisme métaphysique entendu au sens large. En ce second sens, le réalisme du sens commun et le réalisme scientifique sont considérés comme mutuellement exclusifs. Il s'agit alors d'opter pour l'un ou pour l'autre.

Bref, Khlentzos parle du réalisme métaphysique en un premier sens comme d'un réalisme métaphysique non scientifique, et en un second sens, comme d'un réalisme

alors que les questions *externes* sont celles qui sont posées en dehors de tout cadre ; elles concernent l'existence de certaines entités spécifiques en tant que telles. Les assertions externes sont des réponses aux questions externes. Selon Carnap, ces assertions ne sont ni vraies ni fausses. Le choix entre les cadres est pratique plutôt que factuel, et toute prétendue question factuelle concernant la question de savoir quel cadre est *le* cadre « correct » est (toujours selon Carnap) une pseudo-question, dépourvue de contenu cognitif. Voir Carnap, 1950.

¹¹ Le détail de cette démonstration dépasse le cadre de la présente discussion. Voir Khlentzos, 2011, section 2.2.

(possiblement) scientifique non métaphysique, ainsi que du réalisme métaphysique réductionniste en un premier sens comme excluant la métaphysique, et dans un second sens, comme opposant le réalisme du sens commun et le réalisme scientifique. Le moins qu'on puisse dire est que cela peut prêter à confusion.

Pour toutes ces raisons, je me propose donc d'éviter dans ce qui suit le terme de « réalisme métaphysique » et de parler simplement le plus souvent de « réalisme » – d'autant que la confusion possible avec le réalisme des universaux n'est pas à craindre ici. Nous commencerons par nous interroger sur ce que recouvre (ou plus précisément sur ce que doit recouvrir) le simple terme de « réalisme » au sens le plus basique du terme, sans le qualifier autrement pour le moment.

Ceci dit, le deuxième passage de Khlentzos cité ci-dessus a le mérite de laisser entrevoir comme je viens de le souligner un point crucial pour la question du réalisme dans les débats contemporains – à savoir que le réalisme du sens commun *et* le réalisme scientifique peuvent se révéler mutuellement exclusifs au sein du réalisme (métaphysique) quand ils sont tous deux de type réductionniste. Quiconque se réclame du réalisme aujourd'hui doit statuer sur cette question : peut-on vraiment se dire réaliste tout en optant pour l'un ou l'autre de ces deux types de réalisme (réalisme du sens commun *ou* réalisme scientifique) à l'exclusion de l'autre ? Ou une position authentiquement réaliste exige-t-elle plutôt de concilier les deux ?¹²

Plusieurs philosophes réalistes contemporains répondent non à la première question, et oui à la deuxième : mentionnons notamment Michael Devitt, Howard Sankey,

¹² Bien sûr, on peut aussi ne pas suivre les tenants du réalisme métaphysique réductionniste au premier sens et trouver pertinent d'accorder une place dans un réalisme « authentique » à telles ou telles entités métaphysiques non naturelles ou abstraites. On peut imaginer aussi le cas d'un réaliste « métaphysique *métaphysique* » (la répétition est voulue) de ce type qui soit lui aussi réductionniste, choisissant d'exclure les objets du sens commun ou encore ceux postulés par la science (ou même les deux !) ou de les réduire à des entités métaphysiques. Je me concentrerai toutefois dans la suite de ce chapitre sur le réalisme du sens commun et le réalisme scientifique. La question de l'admission (ou non) des entités proprement « métaphysiques » sera examinée dans les chapitres quatre et cinq.

Anjan Chakravartty ou encore Stathis Psillos. Je reviendrai sur cette importante question à la fin du présent chapitre.

Dans les deux premières sections (1.1 et 1.2), je commencerai par offrir une présentation succincte de la manière dont le réalisme a été et est encore le plus couramment défini. J'introduirai ensuite la définition de base du réalisme qui à mon avis mérite d'être retenue, à savoir la définition strictement métaphysique de Michael Devitt¹³, suivie des arguments qui justifient ce choix (avec également, quelques questions et critiques). Dans les deux sections suivantes, j'aborderai les problèmes auxquels le réalisme est confronté. Premièrement, dans la section 1.3, je ferai une présentation générale du problème - ou plutôt des problèmes – auxquels le réalisme *du sens commun* s'est heurté et se heurte encore, à partir des questionnements qui apparaissent dans les expériences les plus ordinaires de la vie de tous les jours. Je montrerai que ces problèmes concernent au premier chef la question de notre accès au réel. Je présenterai et discuterai ensuite les arguments de Devitt en faveur du réalisme du sens commun. Dans la section 1.4, je ferai une présentation générale des problèmes sophistiqués que pose la science contemporaine (en particulier la physique) au réalisme *scientifique*. Je montrerai que ces problèmes concernent au premier chef la question du succès de nos théories à décrire le réel de manière adéquate et véridique.

Dernière précision : les termes d'accès et de succès seront ici compris dans une acception globale. Par le terme « accès », j'entends simplement l'idée d'accès épistémique du ou des sujets au monde tel qu'il est. Par le terme « succès », j'entends une notion plus complexe, épistémique mais aussi sémantique : premièrement, nos actions et l'usage du langage nous permettent de réussir à atteindre nos buts et à

¹³ Michael Devitt a exposé sa conception du réalisme dans un ouvrage intitulé *Realism and Truth* paru originellement en 1984. Dans la deuxième édition parue en 1991, Devitt a apporté des modifications et des corrections à son texte original, et a en outre développé certaines discussions et ajouté de nouveaux passages. Enfin, l'édition de poche parue en 1997 comporte une longue postface qui approfondit plus avant certains thèmes-clés de l'ouvrage. Je me référerai dans ce qui suit à cette dernière édition.

réaliser nos objectifs, bref, d'avoir un effet tangible dans et sur le monde ; et deuxièmement, les observations empiriques nous montrent que nos meilleures théories rencontrent un impressionnant succès prédictif et explicatif.

1.1. Mettre la métaphysique en premier

Le premier problème que rencontre le réalisme - et c'est un problème de taille - est celui de sa définition. Il existe de nombreuses définitions sur le marché. Au centre du spectre, on retrouve des définitions enrichies qui combinent traditionnellement des thèses métaphysiques et épistémiques (concernant par exemple la justification de nos croyances sur le monde ou la question du scepticisme), et plus récemment, sémantiques (incluant par exemple la théorie de la vérité-correspondance dans la définition du réalisme). Je donnerai comme illustration la définition particulièrement complète proposée par David Leech Anderson en 1992, laquelle définition a l'avantage de réunir les thèses métaphysiques, sémantiques et épistémologiques qui ont été et/ou sont encore les thèses les plus généralement associées au réalisme dans la littérature. Anderson propose ainsi de définir le réalisme métaphysique, premièrement, comme une « conjonction d'engagements – ontologique, sémantique et aléthique » – envers les trois « thèses métaphysiques » suivantes :

(M1) **Vérité-correspondance** : La vérité est une relation de correspondance entre les éléments du langage et le monde (c'est-à-dire une réalité de choses-en-soi [*« ding-an-sich reality »*]). Un énoncé est vrai au sens correspondantiste du terme s'il entretient la relation (unique) de correspondance avec ladite réalité.

(M2) **Réalisme sémantique** : Les énoncés qui expriment un engagement existentiel à des objets concrets seront vrais ou faux en vertu de la nature intrinsèque de la réalité indépendante de l'esprit, et donc en vertu de conditions dont l'obtention peut être, en principe, inaccessible aux êtres humains.

(M3) **Réalisme ontologique** : Tous les objets admis par le sens commun et par la science contemporaine (ou presque tous) existent indépendamment de l'esprit humain.¹⁴

Anderson ajoute à cette première « conjonction d'engagements » une seconde conjonction d'engagements envers les quatre thèses « épistémologiques » suivantes :

(E1) **Réalisme épistémologique** : La croyance en l'existence indépendante de l'esprit de tous des objets admis par la science et par le sens commun (ou de la plupart d'entre eux) est épistémiquement justifiée.

(E2) **La cohérence du scepticisme** : Le conditionnel sceptique :

(S) Si nous sommes tous des cerveaux dans une cuve, alors ceci n'est pas une main

est à la fois intelligible et vrai.

(E3) **Anti-scepticisme** : Nous *savons* que la plupart de nos croyances portant sur les objets admis par la science et par le sens commun sont vraies et nous *savons* que l'hypothèse des cerveaux dans une cuve (l'hypothèse sceptique) est fausse.

¹⁴ Voir Anderson, 1992, p. 51, ma traduction.

(E4) **Anti-révisionnisme** : Puisque nous sommes en droit de croire que nos facultés cognitives et sensibles nous donnent un accès fiable à la réalité, il y a une justification *prima facie* pour résister à toute révision radicale des données du sens commun et de la recherche scientifique.¹⁵

On remarquera tout de suite que la métaphysique proprement dite (ou disons plus strictement l'ontologie) semble occuper une bien petite place dans cette définition : il est significatif que parmi les thèses dites « métaphysiques », la thèse du réalisme ontologique occupe la dernière place, alors que la thèse de la vérité-correspondance – une thèse proprement sémantique – vient en premier. Doit-on tout de suite jeter le blâme (du moins si on déplore le fait) sur Michael Dummett et sa reformulation extrêmement influente du débat sur la question du réalisme en termes (d'abord) sémantiques ? Certes. Mais il ne faut pas négliger non plus l'influence des débats qui ont eu et ont toujours cours en philosophie des sciences sur cette question du réalisme.

Je commencerai par rappeler très brièvement la conception dummettienne, en guise d'introduction à la conception (opposée) de Michael Devitt qui a fourni le titre à cette section : pour Devitt en effet, il est impératif de (re)mettre la métaphysique en premier. Je présenterai ensuite plus en détail la conception devittienne et m'efforcerai d'en dégager les présupposés et les implications pour la question du réalisme.

Les débats plus récents (disons depuis les années 1960) sur la question du réalisme ont vu se produire une polarisation plus radicale aux deux extrémités (sémantique et métaphysique) du spectre définitionnel, et ont donné lieu à des définitions du réalisme que j'appellerai allégées plutôt qu'enrichies. Je retiendrai comme les figures les plus emblématiques de cette polarisation, chacun à un bout opposé, les deux Michael, Dummett et Devitt. Eu égard à la question du réalisme, le premier est le

¹⁵ Voir Anderson, 1992, pp. 67-68, ma traduction.

représentant le plus influent de ce que l'on a appelé le tournant linguistique, et le second du tournant métaphysique en philosophie analytique.

Comme l'explique Dummett lui-même :

« The whole point of my approach [...] has been to show that the theory of meaning underlies metaphysics. If I have made any worthwhile contribution to philosophy, I think it must lie in having raised this issue in these terms ». (Dummett, 1978, p. xi)

Dummett définit ainsi le réalisme comme une doctrine d'abord sémantique « consistant en une certaine interprétation des énoncés [...] dans une classe donnée ». Notons que la conception dummettienne est importée de la querelle en philosophie des mathématiques entre platonisme et intuitionnisme, et que le domaine auquel s'applique le plus naturellement la conception dummettienne du réalisme sémantique est le domaine mathématique. Pour résumer cette conception de manière très succincte, le réalisme se confond avec l'admission du principe de bivalence. Celui-ci stipule qu'un énoncé est soit vrai, soit faux de manière déterminée, peu importe que nous soyons jamais en mesure de savoir laquelle de ces options est juste. Dummett oppose à cette conception du réalisme ce qu'il appelle l'anti-réalisme (le terme est de lui), lequel se définit essentiellement comme le rejet du principe de bivalence et d'une conception de la vérité en termes de conditions (transcendantes) de vérité au profit d'une théorie de la vérité en termes de conditions de vérification. Notons que cette vue dépend d'une thèse en théorie de la signification sur la nature de la compétence linguistique des locuteurs, thèse selon laquelle la compréhension d'un énoncé ne saurait être expliquée par la connaissance par lesdits locuteurs des conditions de vérité de cet énoncé transcendant la reconnaissance qu'ils peuvent en avoir – peu importe que cette connaissance soit définie en termes de connaissance propositionnelle ou simplement en termes d'habileté pratique (voir entre autres Dummett, 1978 et 1982). Comme nous pouvons le constater, la conception

dummettienne comporte également une forte dimension épistémique combinée à la dimension sémantique. La théorie de la vérité vérificationniste est souvent décrite comme une théorie épistémique de la vérité, par contraste avec la théorie de la vérité-correspondance qui est décrite comme une théorie non épistémique. Mais bref, retenons que chez Dummett, le réalisme est identifié à une théorie correspondantiste de la vérité, tandis que l'anti-réalisme est identifié à une théorie vérificationniste de la vérité, et donc que la question du réalisme est ramenée à une question sémantique.

Michael Devitt est très critique de Dummett, comme aussi de Putnam, de van Fraassen, de Goodman, de Rorty, de Kuhn, de Feyarabend, des phénoménalistes et des structuralistes français, bref de tous ceux qu'il perçoit comme les représentants d'un idéalisme (ou d'un anti-réalisme) quasi généralisé au XXème siècle – sans compter dans l'histoire de la philosophie :

« Antirealism about the physical world is an occupational hazard of philosophy. Most of the great philosophers have been antirealists in one way or another. Many of the cleverest contemporary philosophers are also: Michael Dummett, Nelson Goodman, Hilary Putnam, and Bas van Fraassen ». (Devitt, 1991, p. 43)

C'est en grande partie en réaction contre cette tendance *philosophique* qu'il a développé sa propre position, résumée dans son fameux slogan enjoignant de « mettre la métaphysique en premier » (Devitt, 1997 et 2010). Devitt définit le réalisme – son Réalisme - comme une doctrine strictement métaphysique comportant deux dimensions : la dimension d'indépendance et la dimension d'existence. Devitt soutient que le réalisme tel qu'il le décrit est le plus naturellement en accord avec la vue pré-philosophique issue du sens commun (ainsi que de la science) selon laquelle le monde extérieur existe de manière indépendante de l'esprit humain¹⁶. En outre,

¹⁶ « *Realism* takes both the ontology of science and common sense, and the folk epistemological view that this ontology is objective and independent, pretty much for granted » (Devitt, 1991, p. 45).

Devitt insiste particulièrement (contre notamment Dummett) sur le fait que le Réalisme n'a « rien à voir avec une théorie de la vérité », et n'implique, sur les plans épistémique et sémantique, que la spécification « négative » minimale selon laquelle « le monde doit être indépendant de la connaissance que l'on en a [ou que l'on peut en avoir] et de notre capacité à y faire référence » (Devitt, 1997, p. 4, ma traduction). Ce qui ne veut pas dire que Devitt est d'avis que le réalisme n'a *aucun* rapport avec une théorie de la vérité. Devitt considère que la théorie de la vérité la plus compatible avec le réalisme est la théorie de la vérité-correspondance. Par contraste, une théorie vérificationniste serait selon lui difficilement compatible (pour ne pas dire incompatible) avec le réalisme ; le vérificationnisme mène typiquement à l'anti-réalisme. Mais la théorie de la vérité-correspondance n'est pas *constitutive* du réalisme. Elle doit être défendue de manière indépendante, en ayant recours à des arguments de type abductif¹⁷. Mais si une telle théorie devait se révéler indéfendable, une théorie déflationniste pourrait être adoptée. Car pour Devitt, le réalisme serait parfaitement compatible avec un éliminativisme sémantique de type quinién.

Comment Devitt justifie-t-il sa prise de position ? Il fournit ce qui me paraît une raison péremptoire :

« Realism is about the nature of reality in general, about what there is and what it is like; it is about the largely inanimate impersonal world. If correspondence truth has a place, it is in our theory of only a small part of that reality: it is in our theory of people and their language [...] Correspondence Truth is a semantic doctrine about the pretensions of one small part of the world to represent the rest ». (Devitt, 1997, p. 43 et p. 47)

Dans cette perspective strictement physicaliste, on peut concevoir que l'éliminativisme sémantique puisse être une option. Il peut par ailleurs être possible d'argumenter, comme Devitt s'efforce de le faire dans le chapitre six de son ouvrage

¹⁷ Voir Devitt, 1997, en particulier les chapitres 3 et 4 (en particulier le chapitre 4, pp. 44-46).

(intitulé « Why do we Need Truth? »), que la vérité-correspondance est nécessaire d'un point de vue réaliste parce qu'elle possède un pouvoir explicatif : elle sert à expliquer « les propriétés [représentationnelles] des symboles [mentaux et linguistiques] qui leur permettent de jouer leur grande variété de rôles sociaux » (Devitt, 1997, p. 44, ma traduction). Nous avons besoin de la vérité parce que nous avons besoin de la signification, premièrement, afin d'expliquer le comportement intentionnel par le biais de l'attribution d'attitudes propositionnelles aux sujets (sous forme de phrases dotées de conditions de vérité référentielle)¹⁸ et deuxièmement, afin de « nous servir de guide vers la réalité ». Si cette démonstration se révèle convaincante, la vérité-correspondance pourra être justifiée à partir du Réalisme par une inférence à la meilleure explication. Et en retour, l'argument en faveur de la vérité-correspondance, s'il est correct, pourra servir de justification au réalisme. Car il permettra de montrer comment il est possible de rendre compte d'un ensemble de phénomènes relatifs au langage dans un cadre réaliste. Mais Devitt confesse à la fin de son chapitre qu'il éprouve de sérieux doutes sur la valeur de sa démonstration. En effet, la notion de vérité, pour avoir une force explicative, doit être elle-même expliquée en termes de référence ; dans une perspective réaliste, on a cherché et on cherche encore à expliquer typiquement cette notion de référence en termes de relations causales réelles de référence, ce qui n'est pas acquis. Devitt s'est engagé dès 1984 dans un programme de « sémantique naturalisée » qu'il poursuit et raffine encore aujourd'hui¹⁹ dans le cadre du nouveau courant de la philosophie dite expérimentale. Dans ces travaux plus récents, Devitt s'est notamment consacré à une critique des thèses mises de l'avant par Edouard Machery, Ron Mallon, Shaun Nichols et Stephen Stich dans leur fameux article intitulé « Semantics, Cross-Cultural Style » paru en 2004, relativement à la place à accorder à des intuitions ordinaires

¹⁸ Devitt corrige ici dans sa postface de 1997 certaines erreurs (de sa propre admission) de son chapitre six en reconnaissant que l'une des tâches de la sémantique est d'expliquer le comportement, et donc d'attribuer des contenus « larges » plutôt qu'« étroits » aux états mentaux pour expliquer ledit comportement. Comparer Devitt, 1997, chapitre 6, pp. 93-105 et son « Afterword », pp. 320-330.

¹⁹ Voir Devitt, 1994, 1995, 1997 (dans sa postface), 2011 et 2012.

pour tester une théorie de la référence (Devitt proposant en substance, contre Machery *et al.*, de tester l'usage linguistique plutôt que les intuitions ordinaires)²⁰. L'examen plus approfondi et l'évaluation de ce programme et de cette dispute dépassent le cadre du présent chapitre²¹. Ce qu'il faut retenir pour ce qui nous occupe ici est que Devitt insiste (contre Dummett et plusieurs autres) sur la nécessité de « mettre la métaphysique en premier », et sur l'importance de bien faire la distinction entre ce qui est *constitutif* du réalisme (les considérations métaphysiques), et ce qui sert au réalisme d'arguments ou de preuves (les considérations sémantiques et épistémiques). Il fait même de cette distinction la première des cinq maximes qu'il introduit dès le tout début de son ouvrage *Realism and Truth*, et qui lui servent à marquer la distance qu'il entend prendre avec la contamination induite selon lui de la métaphysique par la sémantique et l'épistémologie. Les trois premières maximes de Devitt sont les plus importantes pour ce qui nous concerne ici (les deux dernières concernent plus spécifiquement la question de la vérité, qui, comme son titre l'indique, est l'autre sujet du livre) :

- *Maxim 1* In considering realism, distinguish the constitutive and evidential issues ;
- *Maxim 2* Distinguish the metaphysical (ontological) issue of realism from any semantic issue ;
- *Maxim 3* Settle the realism issue before any epistemic or semantic issue.²²

Je dirai tout de suite que je suis davantage favorable à la conception devittienne du réalisme. C'est pourquoi je me baserai sur cette conception pour définir le réalisme. Mais cette conception n'est pas exempte de tension, comme nous le verrons.

²⁰ Voir Machery *et al.*, 2004 et Devitt, 2011, 2012a et 2012b.

²¹ Cependant, j'aborderai dans mon chapitre deux les problèmes que rencontrent les théories de la référence – et en particulier les théories causales de la référence – dans une perspective réaliste.

²² Voir Devitt, 1997, pp. 3-4.

1.2. Du réalisme métaphysique au réalisme ontologique

En son cœur, le réalisme combine deux dimensions métaphysiques de base : la dimension d'existence et la dimension d'indépendance. La première dimension spécifie ce qui existe ; la deuxième dimension spécifie que ce qui existe, premièrement, existe de manière extérieure à nous, deuxièmement, existe de manière indépendante, c'est-à-dire de manière non mentale, et troisièmement, existe de manière objective, c'est-à-dire que ce qui existe n'est pas « constitué par notre connaissance, par nos valeurs épistémiques, par notre capacité d'y faire référence, par le pouvoir synthétique de l'esprit, par l'imposition de nos concepts, de nos théories ou de nos langages » (Devitt, 1997, p. 15).

Suivant cela, la définition minimale du réalisme est celle selon laquelle *quelque chose* existe objectivement indépendamment de l'esprit humain. Carrie Jenkins opte dans son article intitulé « Realism and Independence » paru en 2005 pour une définition de ce type²³.

Le problème est qu'un réalisme aussi faible est compatible avec une conception selon laquelle le monde extérieur serait un monde externe indifférencié et non catégorisé, bref un « tas amorphe » (Eklund, 2008). Même l'irréaliste Nelson Goodman fait observer qu'un tel monde « sans espèces ni ordre ni mouvement ni repos ni

²³ Mais notons que ce qui intéresse Jenkins au premier chef dans cet article est la question de déterminer quel type d'indépendance de l'esprit humain caractérise le mieux la notion d'indépendance en jeu dans le réalisme. Deux types d'indépendance sont examinés : l'indépendance essentielle (selon laquelle « quelque chose est le cas indépendamment de l'esprit humain si et seulement si il n'est pas constitutif de ce que c'est pour quelque chose d'être le cas que notre vie mentale soit d'une certaine manière » (Jenkins, 2005, p. 200, ma traduction)) et l'indépendance modale (selon laquelle « quelque chose est le cas indépendamment de l'esprit humain seulement quand il y a un monde possible où cette chose est le cas bien que notre vie mentale ne soit pas telle que... » (Jenkins, 2005, p. 200, ma traduction)). Jenkins en conclut (de manière convaincante selon moi) que l'indépendance essentielle est plus fondamentale et que c'est elle qui caractérise le mieux la notion d'indépendance en jeu dans le réalisme. Le détail de cette discussion nous entraînerait trop loin. Elle est largement basée sur les distinctions (et les relations) entre les notions d'essence et de modalité présentées par Kit Fine dans son article intitulé « Essence and Modality » publié en 1994.

motif [...] ne vaut pas qu'on se batte pour ou contre lui » (Goodman, 1978, p. 20). Son irréalisme n'est même pas incompatible avec l'existence d'une telle « Réalité » neutre et sous-jacente à toutes les versions construites du monde ; simplement, Goodman est d'avis que postuler son existence n'en vaut même pas la peine et qu'il vaut mieux par conséquent s'en abstenir pour des raisons de parsimonie²⁴. Le réaliste Devitt est d'accord sur ce point avec Goodman. Pour Devitt, un tel monde n'est qu'une « addition vaine à l'idéalisme », un « anti-réalisme avec une feuille de vigne » (Devitt, 1997, p. 17).

Il ne suffit pas de proposer la définition suivante consistant en un simple ajustement de la doctrine minimale proposée ci-dessus :

Le réalisme est la doctrine selon laquelle les entités que contient le monde existent objectivement de manière indépendante de l'esprit.

Ou même :

Le réalisme est la doctrine selon laquelle le monde consiste en un ensemble structuré d'entités qui existent objectivement de manière indépendante de l'esprit.

Devitt s'objecte également à ce type de définitions, même si elles paraissent moins minimales que la première qui a été proposée. Selon lui, ce réalisme est encore trop faible, car il est compatible avec une position de type kantienne, par exemple, selon laquelle le monde nouménal existe bel et bien mais de manière si radicalement indépendante de nous (c'est-à-dire au-delà de l'expérience) que nous n'en pouvons rien savoir et rien dire (Devitt, 1997, p. 17).

Le réalisme robuste exige davantage. Drew Khlentzos, par exemple, propose du réalisme la définition suivante, selon laquelle cette doctrine signifie que :

²⁴ Voir Cohnitz et Rossberg, 2014.

« the world is as it is independently of how humans take it to be. The objects the world contains, together with their properties and the relations they enter into, fix the world's nature and these objects exist independently of our ability to discover they do ». (Khrentzos, 2011)

Mais cette définition inclut d'emblée dans l'ontologie les propriétés et les relations – sans parler des objets – ce qui ne va pas de soi pour tout le monde.

Devitt lui-même propose la définition suivante de son Réalisme avec un grand R:

« Tokens of most current common-sense and scientific physical types exist objectively independently of the mental ». (Devitt, 1997, p. 23)²⁵

En outre, afin de répondre aux objections des instrumentalistes comme van Fraassen, Devitt propose de scinder son Réalisme en deux : le *Réalisme du sens commun*, concernant les *observables*, et le *Réalisme scientifique*, concernant les *observables* et *inobservables* objets de la science. Mais telle quelle, la définition de Devitt apparaît encore plus problématique que celle de Khrentzos.

Car cela revient à dire que les seules dimensions d'indépendance et d'existence ne suffisent pas. Le réalisme à dimensions *métaphysiques* devrait se doubler d'un réalisme à dimensions *ontologiques*, c'est-à-dire qu'il devrait inclure dans sa définition la spécification de tel ou tel type d'entités bien définies composant ce qu'il est convenu d'appeler « l'ameublement du monde »²⁶. Bref, le *Réalisme* exige que le

²⁵ Notons que Devitt prend soin de préciser que sa définition n'implique pas un engagement envers les types (au sens d'universaux). Il avoue pencher pour sa part pour le nominalisme, mais entend rester neutre sur cette question. De toute manière, pour ceux que cela gêne, il montre qu'il est possible de paraphraser sa définition (sous la forme d'une disjonction de conjonctions) de manière à éviter de parler de types (voir Devitt, 1997, p. 21).

²⁶ Il est utile pour la suite de cette discussion d'introduire tout de suite quelques précisions terminologiques. Je fais la distinction entre trois sortes de réalismes :

1) Le réalisme *métaphysique* en son sens minimal est la conception selon laquelle *quelque chose* est le cas indépendamment de l'esprit humain.

Réaliste s'engage ontologiquement envers tel(s) ou tel(s) type(s) d'entités. Car s'il est généralement reconnu que la dimension d'indépendance du réalisme ne peut souffrir d'atténuation, la dimension d'existence peut, quant à elle, souffrir des atténuations ; le réalisme n'oblige évidemment pas à admettre dans son ontologie tout ce qui est ou a été postulé comme entités dans tous les domaines. Ainsi, on peut être réaliste sans l'être eu égard aux objets abstraits des mathématiques, eu égard aux valeurs morales ou esthétiques, ou même eu égard aux propriétés et/ou aux relations, par exemple. En outre, le problème de l'admission des entités postulées par la science parallèlement à celle des objets macroscopiques ordinaires du monde apparaît comme un test crucial pour quiconque entend se réclamer du réalisme (comme on le verra dans la suite du présent chapitre). La détermination de « l'ameublement du monde » ne va donc pas de soi : elle devient une affaire d'engagement et de plus ou moins grande « confiance » du réaliste dans les entités postulées, ce qui signifie qu'elle doit pouvoir être justifiée :

« It is only the confident and necessary posits of common sense and science that concern the realist ». (Devitt, 1997, p. 23)

Et c'est ici qu'on peut remarquer ce me semble une tension chez les réalistes en général et chez un *Réaliste* comme Devitt en particulier. Car ce dernier qui s'est fait comme on vient de le voir le champion d'une définition strictement métaphysique du réalisme est particulièrement vulnérable au reproche que je m'appête à faire. D'une part, Devitt insiste sur la nécessité de « mettre la métaphysique en premier », et de distinguer entre ce qui est *constitutif* du réalisme et ce qui lui est « évidentiel ». Il fait

-
- 2) Le réalisme *ontologique* concerne la spécification du type ou des types d'entités envers lesquels on s'engage. ce réalisme ontologique au sens premier du terme ne doit pas être confondu avec le réalisme ontologique au sens deuxième du terme dont il est question dans les débats récents en métaontologie analytique (voir par exemple Sider, 2009), et qui devrait être plus proprement appelé réalisme *métaontologique*.
 - 3) Le réalisme *métaontologique* est la conception selon laquelle le discours métaphysique est substantiel. Voir Chalmers et *al.*, 2009 et Jenkins, 2010.

même de cette distinction la première de ses maximes. Mais la définition devittienne du *Réalisme* que je viens de citer présuppose un *engagement ontologique* du *Réaliste* envers les types d'entités mentionnées, ainsi que celle (préalable) d'un *accès épistémique* auxdites entités, du moins en ce qui concerne les *observables*. Car les entités du monde « qui concernent le Réaliste » et dont la mention est incluse dans la définition du *Réalisme* sont celles, ou du moins – Devitt reste prudent – la plupart (« *most* ») de celles qui sont admises par nos (meilleures) *théories* (celles du sens commun et de la science). Et en effet, Devitt utilise à de très nombreuses reprises dans son ouvrage le terme d'« engagement » (« *commitment* »). Mais cela ne présuppose-t-il pas que le *Réaliste* doit entretenir avec lesdites entités un rapport épistémique et même sémantique ? Mais alors Devitt ne contrevient-il pas lui-même aux maximes qu'il a introduites ? La métaphysique ne se retrouve-t-elle pas chez lui, quoi qu'il prétende, comme chez les philosophes qu'il critique, à la remorque de l'épistémologie et de la sémantique ? On peut remarquer que cette tension se marque déjà dans la critique que Devitt adresse explicitement au réalisme minimal et implicitement au réalisme de type kantien : il leur reproche de postuler un monde « dont nous ne pouvons rien savoir et rien dire » (Devitt, 1997, p. 15). Mais encore une fois, cela ne présuppose-t-il pas que le monde et les entités qu'il contient *doivent* être pour Devitt, en principe, accessibles, et même, connaissables (et non pas seulement qu'elles *peuvent* l'être) ? Et ce présupposé ne menace-t-il pas la thèse d'indépendance qui stipule pourtant bien que le monde et les entités qu'il contient existent de manière indépendante de l'esprit, c'est-à-dire indépendamment du fait d'être connu, connaissable, ou même concevable ?

Peut-être pourrait-on se persuader que la tension que je viens de signaler chez Devitt n'est qu'apparente. On pourrait proposer pour la dissiper, premièrement, l'ajout d'une maxime supplémentaire, recommandant de distinguer entre le fait du *Réalisme* – à savoir le fait brut, si je puis dire, que le monde existe de manière indépendante de l'esprit humain - et le fait d'être *Réaliste*, c'est-à-dire le fait pour quelqu'un de

soutenir le Réalisme en tant que doctrine. À ce sujet, il est intéressant de rappeler la critique qu'adresse David Leech Anderson à Devitt. Pour Anderson, un réalisme réduit aux seules dimensions métaphysiques, sans engagement envers une théorie de la vérité robuste, n'est au mieux qu'un réalisme « empiriste » extrêmement faible, « une doctrine trop pâle [...] pour mériter le nom de réalisme ontologique » (Anderson, 1992, p. 82, note 36, ma traduction). Certes, je crois (à l'encontre d'Anderson²⁷) que Devitt a raison de soutenir que la théorie de la vérité-correspondance n'est pas constitutive du réalisme et que ce dernier est compatible avec une théorie de la vérité-redondance ou déflationniste, même si *pour sa part* Devitt s'efforce d'arguer en faveur d'une théorie de la vérité plus robuste (c'est-à-dire correspondantiste). Nuançons toutefois : le *Réalisme* en tant que doctrine peut s'accommoder d'une théorie déflationniste de la vérité et d'un éliminativisme sémantique ; mais le *Réaliste* a besoin d'une théorie robuste – correspondantiste - de la vérité, et surtout, sous-jacente à cette dernière, d'une théorie également robuste – directe et causale - de la référence. Et c'est là une bonne partie de son problème. Ce n'est pas pour rien que Devitt s'efforce dans son ouvrage d'argumenter en leur faveur. Ensuite, deuxièmement, il serait important de préciser encore une fois que le fait pour le monde et les entités qu'il contient d'exister de manière indépendante de l'esprit, c'est-à-dire indépendamment du fait d'être connu, connaissable, ou même concevable, ne veut pas dire par ailleurs qu'il et elles ne peuvent pas l'être. Troisièmement, il serait très important de tenir compte de la prise de position naturaliste et empirique revendiquée par Devitt. Cette prise de position fait que Devitt se situe non pas en amont mais en aval des théories, c'est-à-dire que son Réalisme est défini de manière que je décrirai comme *a posteriori* et non pas *a priori*. Qu'est-ce à dire ?

²⁷ Et bien sûr ce dernier n'est pas le seul à soutenir cette vue.

Devitt propose deux arguments en faveur du réalisme : un argument négatif et un argument positif. À ce dernier se greffe une notion d'engagement ontologique qui diffère de celle de Quine.

L'argument négatif constitue son argument principal : il consiste à soutenir que tous les arguments contre le réalisme et en faveur de solutions de rechange échouent :

« I think that Popper is not far wrong in claiming that 'no sensible alternative has ever been offered' ». (Devitt, 1997, p. 61)

Une bonne part de l'ouvrage de Devitt consistera par conséquent à critiquer les propositions de ses adversaires. Toute la partie III (intitulée « Polemics ») y est consacrée, alors que Devitt s'attaque successivement à van Fraassen, Kuhn et Feyerabend, Davidson, Rorty, Putnam, Goodman et Dummett. Mais Devitt s'attarde d'abord plus particulièrement dans sa défense du réalisme du sens commun à critiquer l'a priorisme du fondationnalisme classique. Je m'attarderai sur le détail de cette critique dans la section suivante. Le point à retenir ici est que l'erreur des fondationnalistes selon Devitt est de prendre le scepticisme radical au sérieux et de chercher à le contrer en s'efforçant de rebâtir l'édifice du savoir à partir de zéro après s'être enfermés eux-mêmes à l'intérieur du « théâtre cartésien » et hors du monde. Certes, ces arguments anti-fondationnalistes sont assez standard. Mais c'est sur cette critique que se greffe l'argument positif de Devitt, basé sur la naturalisation de l'épistémologie. Devitt se réclame ici explicitement de Quine. Nous ne devons pas partir de zéro parce que nous ne partons pas de zéro. La *tabula rasa* est une fiction artificielle. Une épistémologie naturalisée part au contraire *du fait* que sommes en possession de croyances et de théories tant populaires que scientifiques qui sont en bonne part justifiées, et se donne pour tâche d'expliquer comment nous arrivons à celles-ci :

« We seek a scientific explanation of our knowing science [and common sense]. The epistemic relation between humans and the world itself becomes the object of scientific study. Epistemology becomes naturalized. Naturalized epistemology takes science [and common sense] and hence [their] posits pretty much for granted ». (Devitt, 1997, p. 76)

Selon Devitt, l'hypothèse de départ « évidente » pour entreprendre cette étude est que les entités postulées existent objectivement et indépendamment du mental : autrement dit, il s'agit d'aborder l'épistémologie *d'un point de vue réaliste*, en accord avec la maxime 3 citée ci-dessus. Et la conclusion de Devitt est que l'épistémologie naturalisée confirme l'hypothèse réaliste :

« our ordinary scientific theory, as it stands, is thoroughly Realist: the whole boat is built of Realist planks. We talk of stones, trees, and cats, not of sense data. Naturalized epistemology confirms that these objects have the independence and objectivity that is definitive of Common Sense Realism. If anti-Realism is to get started, our theory must be revised ». (Devitt, 1997, p. 79-80)

Devitt tire la « confirmation » de cette hypothèse d'un récit explicatif qu'il propose de la manière dont les croyances et les théories se forment. Ce récit darwino-quinéen est certes très plausible sur le fond : nous venons au monde avec des dispositions innées fruits de l'évolution nous habilitant à répondre de manière sélective aux expériences provoquées par des stimuli sur nos surfaces sensorielles, ainsi qu'avec des normes de similarité et des modes d'inférence innés nous permettant d'ordonner l'expérience et d'élaborer des théories :

« We presume that even these first steps take us 'beyond experience', positing an external world, however primitive. [...] After a few years of this process, during which we have gained a language, we find ourselves the possessors of a complex and sweeping theory positing the existence of tables, trees, cats, and so forth. We have come up with the folk theory of the external world. At this point

we are way 'beyond experience'. (1) We believe singular statements about observed physical objects. (2) Further, we believe singular statements about unobserved, but observable, physical objects. (3) Further still, we believe general statements covering many unobserved, but observable, physical objects.

We do not stop at this point. Folk theory grows into science as it goes self-critical and systematic. This move may seem even more daring: we talk of such entities as electrons, muons, and curved space-time; we generalize about entities that are not simply unobserved, but unobservable ». (Devitt, 1997, pp. 76-77)

Suivant cela, le travail de l'épistémologie naturalisée consiste premièrement à décrire les processus de formations des croyances *effectivement* utilisés (tâche descriptive) et deuxièmement à déterminer les processus de formations des croyances les plus fiables qui *devraient* être utilisés (tâche normative).

On pourrait cependant ne pas suivre Devitt jusqu'au bout et je ne dirais même pas refuser, mais tout simplement se retenir de voir dans ce récit une « confirmation » de l'hypothèse réaliste. Le bateau de Neurath – le bateau sur lequel Quine s'est embarqué – n'est pas un « bateau Réaliste », contrairement à celui sur lequel Devitt s'est embarqué²⁸. C'est un « bateau Cohérentiste ». L'hypothèse cohérentiste est parfaitement compatible avec le récit de Devitt ; et un anti-réaliste n'est pas forcément obligé d'adopter le langage des sense-data, contrairement à ce que Devitt suppose dans le passage pp. 79-80 cité ci-dessus.

Ceci dit, on pourrait soutenir comme le suggère Devitt que l'hypothèse réaliste apparaît comme moins révisionniste et ce que c'est en cela qu'elle s'avère plus solide. Comme le résume Devitt, « Realism is science's philosophy of science and common-sense's philosophy of common-sense » (Devitt, 1997, p. 54). Comme tel, le Réalisme est une « hypothèse empirique globale » (« an overarching empirical hypothesis »,

²⁸ Voir Devitt, 1997, p. 79, dans le passage déjà cité et aussi p. 286, en conclusion de sa critique de Dummett : « Better to throw all the semantic planks overboard than to abandon the Realist boat. ».

comme Devitt se plaît à le répéter) qui prend au sérieux les engagements envers l'existence des entités postulées par les théories scientifiques et du sens commun en lesquelles nous avons le plus confiance ; le Réalisme prend ces engagements « au pied de la lettre » (« at face value »). Ce qui est important de retenir ici encore une fois est que Devitt a une conception de la naturalisation de l'épistémologie, ainsi qu'une conception de l'engagement ontologique, qui divergent de celles de Quine, comme nous le verrons dans ce qui suit.

1.3. Les problèmes du réalisme du sens commun

La formule de Devitt citée ci-dessus selon laquelle « le Réalisme est la philosophie de la science de la science et la philosophie du sens commun du sens commun » (Devitt, 1997, p. 54, ma traduction) exprime clairement la conviction selon laquelle la doctrine du réalisme est l'expression de la croyance implicite et pré-philosophique la plus commune et la plus évidente à tous les êtres pensants et même, plus généralement, à tous les êtres sentants. De ce point de vue, le réalisme paraît une doctrine bien moins sophistiquée et, disons le mot, artificielle, que l'idéalisme (ou l'anti-réalisme). Dès lors, d'où vient que cette belle assurance ait jamais pu être ébranlée ? On peut évoquer bien entendu les moments d'hallucination, ou plus simplement d'erreur de perception, où tout à coup l'on prend conscience d'un clivage entre le monde tel qu'il est et l'apparence du monde. Sans compter le monde des songes que l'on habite une grande partie de notre vie, comme d'ailleurs (au moins) les autres mammifères, et qui peut persuader que le seul sentiment de réalité (parfois si fort dans les songes) n'est (peut-être) pas une preuve. Les premiers questionnements sont donc épistémiques. Cependant le doute ordinaire, portant sur tel ou tel cas isolé, relevant de tels ou tels types d'expériences, n'entraîne pas ordinairement et de manière systématique la remise en question de la réalité du monde. On pourrait dire : au contraire. Comme le remarque Wittgenstein : « Le doute

même n'a pour base que ce qui est hors de doute » (Wittgenstein, 1965, § 519, p. 123) car « un doute sans fin n'est pas même un doute » (Wittgenstein, 1965, § 625, p. 143).

Ainsi :

« we think our general picture of the world is right—or right enough—so that it does provide us with both the grounds for doubt and the means for potentially removing the doubt. Thus, ordinary incredulity about some feature of the world occurs against a background of sequestered beliefs about the world. We are not doubting that we have any knowledge of the world. Far from it, we are presupposing that we do know some things about the world ». (P. Klein, 2015)

Mais le doute *philosophique*, quant à lui, est un doute systématique et généralisé qui va jusqu'au doute radical. Il a généré les scénarios sceptiques bien connus, depuis l'allégorie de la caverne de Platon jusqu'au Malin Génie de Descartes, avec des échos dans la culture savante et populaire, depuis la métaphore du *Theatrum mundi* en vogue à la Renaissance et à l'époque baroque (chez des auteurs comme Shakespeare, Corneille ou Calderón) jusqu'à la série récente des films *The Matrix*. C'est ce type de doute qui a ébranlé les certitudes réalistes. Ainsi le réalisme du sens commun lui-même devient-il un problème.

Nombre de philosophes ne se sont pas accommodés de cette situation, et sont partis à la recherche d'une fondation à laquelle se raccrocher pour rebâtir l'édifice du savoir et de la connaissance sur des bases indubitables. Deux réponses typiques s'ensuivent : soit partir des idées (rationalisme), soit partir des impressions (empirisme). Les deux démarches conduisent à une mise entre parenthèses du monde ; ce n'est pas seulement chez Descartes que l'on s'enferme dans le « théâtre cartésien ». Le problème ici tient moins au rêve fondationnaliste de ces entreprises que, premièrement, au fait que lesdites réponses sont issues toutes les deux d'hypothèses *a priori* concernant la nature et le fonctionnement de l'esprit humain et le processus de la connaissance, et deuxièmement, au représentationnalisme qui est adopté par les uns

comme les autres. Car les empiristes classiques sont aussi des représentationnalistes. Par exemple, selon un argument typique formulé ci-dessous par Hume (mais dont on retrouve des échos avant lui chez Locke²⁹, et après chez Russell ou Ayer, pour ne mentionner que ces quelques noms), ce que nous percevons de manière immédiate ne sont pas les objets extérieurs eux-mêmes mais des « images dans l'esprit » (des sense-data, pour utiliser le terme plus moderne) :

« The table which we see seems to diminish as we remove farther from it. But the real table, which exists independent of us, suffers no alteration. It was, therefore, nothing but its image which was present to the mind. These are the obvious dictates of reason, and no man who reflects ever doubted that the existences which we consider when we say *this house* and *that tree* are nothing but perceptions in the mind, and fleeting copies or representations of other existences which remain uniform and independent ». (Hume, 1748, section XII.1)³⁰

Ainsi donc, les phénomènes d'illusion et de variation de la perception sont censés nous conduire à convenir que les objets immédiats de la conscience ne peuvent pas être les objets externes réels ; nous sommes censés déduire qu'il doit plutôt s'agir de sortes d'images de l'objet physique dans nos esprits – les fameux sense-data – bref, des objets dépendants de l'esprit, distincts des objets réels auxquels nous n'avons pas un accès direct. Par conséquent, les objets du monde ne peuvent, au mieux, qu'être le résultat d'une inférence – d'une reconstruction – à partir des sense-data. La métaphysique procède de l'épistémologie. De là, la pente est facile à dévaler, qui nous fait chuter dans différentes formes d'idéalisme ou d'anti-réalisme, ou, à tout le moins, dans un réalisme faible de type kantien, selon lequel le réel existe de manière indépendante mais n'est appréhensible qu'en tant qu'il est construit par nous (via les intuitions *a priori* de la sensibilité et les concepts *a priori* de l'entendement).

²⁹ Je parle ici en général. Mon but ici n'est pas de m'attarder aux différences entre les conceptions lockiennes et humiennes, mais d'en dégager une racine commune.

³⁰ Russell débute ses *Problèmes de philosophie* avec des remarques semblables.

L'empirisme sceptique d'un David Hume semble mieux s'accommoder du statut incertain de la connaissance du monde. Du moins, il est certain que si l'on suit Hume, il semble qu'il faille au final s'y résigner : car sa proposition est d'appliquer aux « doutes sceptiques » une « solution sceptique » :

« To the question *What is the nature of all our reasonings concerning matter of fact?* the proper answer seems to be that they are based on the relation of cause and effect. When it is further asked, *What is the foundation of all our reasonings about cause and effect?* we can answer in one word, Experience. But if we persist with questions, and ask, *What are inferences from experience based on?* this raises a new question that may be harder still. [...] [A] negative answer [...] : even after we have experience of the operations of cause and effect, *the conclusions we draw from that experience are not based on reasoning or on any process of the understanding* ». (Hume, 1748, p. 15)

La réponse positive de Hume sera sa « solution sceptique », selon laquelle les inférences causales que nous faisons ordinairement dans la connaissance résultent de l'application de principes d'association trouvant leur source dans la coutume ou l'habitude. Devitt a raison de souligner que l'entreprise de Hume demeure une entreprise fondationnelle (c'est-à-dire, pour parler comme Ernest Sosa, une entreprise méthodiste comme chez Descartes plutôt que particulariste, concernant la question de comment nous savons plutôt que la question de ce que nous savons³¹). Mais en tant que l'entreprise humienne a pour objet la recherche de la fondation de nos processus cognitifs tels qu'ils s'exercent *naturellement*, je crois que Devitt a tort de ranger trop vite Hume parmi les fondationnalistes aprioristes. Simon Blackburn a appelé cette entreprise pour cette raison un « fondationnalisme naturel »³² ; Barry Stroud a décrit avec justesse, ce me semble, l'entreprise de Hume comme une forme d'épistémologie naturalisée³³. Sans compter l'influence qu'a eue sur cette entreprise la méthode

³¹ Voir Sosa, 1980.

³² Voir Blackburn, 1999.

³³ « Hume makes some of his greatest contributions to philosophy when he gives up the direct search in perceptual experience for the impression of necessary connection and tries to save his fundamental

scientifique newtonienne nouvelle à l'époque. Comme le résumait William Edward Morris et Charlotte R. Brown dans l'article consacré à Hume dans la *Stanford Encyclopedia of Philosophy* :

« As the science of human nature is the only solid foundation for the other sciences, “the only solid foundation we can give to this science itself must be laid on experience and observation” (*A Treatise of Human Nature*, xvi.7). Although Hume does not mention him by name, Newton (1642–1727) is his hero. He accepts the Newtonian maxim “*Hypotheses non fingo*”, roughly, “I do not do hypotheses”. Any laws we discover must be established by observation and experiment.

Hume is proposing an *empiricist* alternative to traditional *a priori* metaphysics. His empiricism is *naturalistic* in that it refuses to countenance any appeal to the *supernatural* in the explanation of human nature. As a naturalist, he aims to account for the way our minds work in a manner that is consistent with a Newtonian picture of the world ». (Morris et Brown, 2014)

Ces remarques sont importantes puisque l'argument positif en faveur du Réalisme avancé par Devitt exige que l'épistémologie soit naturalisée (Devitt, 1997, p. 61). Le point que je veux faire ressortir ici est que même si Devitt se réclame de Quine, le projet de naturalisation de ce dernier a plus en commun avec celui de Hume critiqué par le même Devitt. Rappelons à ce sujet les remarques éclairantes de Sandra Laugier dans son introduction à *Relativité de l'ontologie* en traduction française, en particulier à la page XXXVIII :

principle by a more roundabout technique. He focuses on the inference or transition we make from cause to effect, or from the observed to the unobserved, and asks what determines us to make it at all, and in the particular ways that we do. He is to be understood as asking straightforward empirical questions whose answers will contribute to the science of man. The main part of his discussion of causality is clearly ‘an attempt to introduce the experimental method of reasoning into moral subjects’ » (Stroud, 1977, pp. 45-46). Ces remarques de Stroud ont eu une influence sur les réflexions récentes allant dans le même sens d'un William Edward Morris (voir Morris, 2008). Dans le même recueil, Janet Broughton examine les liens entre le scepticisme de Hume et son naturalisme (voir Broughton, 2008). Je n'ai pas l'intention d'entrer ici dans les détails de ces démonstrations. Je veux simplement faire remarquer qu'il est légitime de soutenir que Devitt a tort de juger trop vite dans le cas de Hume, et plus important, de conjondre naturalisme et réalisme comme si cela allait de soi.

La question épistémologique est *immanente* à la science naturelle. [...] Naturaliser veut dire renoncer à toute fondation extérieure à la nature, et non : retrouver ce fondement ou de nouvelles certitudes dans la science. D'où la dimension irréductiblement sceptique de tout naturalisme, et la nécessité encore une fois d'en revenir à Hume, et à son articulation « naturelle » en quelque sorte du naturalisme et du scepticisme. (Laugier, 1977, p. XXXVIII)

Comme le résume Quine lui-même dans l'une de ces formules percutantes dont il a le secret, « l'impasse humienne est l'impasse humaine » (Quine, 1977, p. 86). Sur la base, certes, Devitt est d'accord avec Quine sur ce point : le rêve porté par le projet fondationnaliste cartésien de réussir à fonder la connaissance de manière certaine s'est avéré vain. Mais l'« articulation « naturelle » [...] du naturalisme et du scepticisme » qui s'ensuit de ce constat conduit Quine comme Hume à ce que j'appellerais pour faire écho au titre d'un ouvrage de Putnam à un « naturalisme à visage humain » qui n'a plus grand-chose de réaliste. L'épistémologie naturalisée quiniennne relève sur le plan conceptuel de la psychologie behavioriste et sur le plan doctrinal de la sémantique vérificationniste. Devitt s'engage sur un tout autre chemin.

Récapitulons : premièrement, Devitt n'a pas (tout à fait) raison de ranger Hume dans le camp des fondationnalistes, mais il a raison de le ranger dans celui des anti-réalistes³⁴. Hume a été considéré classiquement comme un anti-réaliste non seulement eu égard aux connexions causales, mais également eu égard aux objets ordinaires du monde. Certes, certains commentateurs contemporains – appelés les « réalistes sceptiques » – ont argué que la solution sceptique humienne ne veut pas dire que Hume ne croyait pas à l'existence de « connexions nécessaires » et à la valeur du principe de causalité, selon lequel rien n'arrive sans une cause, mais qu'il soutenait simplement que nous n'avons pas accès aux dites connexions³⁵ :

³⁴ Voir Devitt, 1997, p. 71 et p. 287, note 9.

³⁵ Voir notamment G. Strawson, 2014, et Kail, 2008, pp. 441-456.

« Whether or not this combination of a realist metaphysic with a skeptical epistemology can plausibly be attributed to Hume is a matter of current controversy ». (Miller, 2009, p. 140)

Il apparaît donc que le réalisme de ce « nouveau Hume », comme on l'appelle, ne constituerait, même si cette lecture est exacte, qu'un réalisme de type faible.

Deuxièmement, cependant. Devitt a tort de ranger Quine trop vite dans le camp réaliste. Pour Devitt, l'éliminativisme sémantique de Quine prend sa source dans son physicalisme (en cela, Devitt a raison³⁶) *et* dans son Réalisme (c'est beaucoup moins sûr) ; autrement dit, Devitt assume que le physicalisme et le Réalisme vont, chez Quine comme chez lui-même, de pair. Mais c'est faire bon marché du pragmatisme et du relativisme quinién.

Cette interprétation, selon l'admission de Devitt, doit beaucoup à la relecture de Quine par Stephen Leeds, 1978 (voir Devitt, 1997, p. X, p. 5). Comme le précise Devitt :

« My enthusiasm for truth is at odds with Quine's scepticism about semantics and the mind. Though I have often been bothered by Quine's arguments for indeterminacy of translation and inscrutability of reference, I have never been convinced by them, (and even less by those for the apparently anti-realist position of ontological relativity). Sometimes these arguments seem to rest on an implausible verificationism and behaviourism. However, one powerful Quinean argument rests only on physicalism, as Leeds shows in the aforementioned article ». (Devitt, 1997, p. xi)

Selon Leeds, Quine serait ce qu'il appelle un « instrumentaliste naturaliste ». Leeds entend ici le terme de « naturalisme » au sens de « réalisme scientifique », moins la thèse selon laquelle « nos théories marchent parce qu'elles sont vraies - une thèse

³⁶ Voir Devitt, 1997, pp. 83-85.

que l'instrumentalisme naturaliste nie » (Leeds, 1978, p. 125, note 5, ma traduction)³⁷. Le moins qu'on puisse dire est que cette assimilation apparaît comme fortement idiosyncrasique. Il est ordinairement d'usage de comprendre le terme d'« instrumentalisme » comme opposé au réalisme scientifique ; et les tenants de l'instrumentalisme au sens ordinaire du terme ne sont pas des anti-naturalistes. On pourrait même dire : au contraire, si l'on songe à l'héritage empirique, aux critiques adressées à la métaphysique et aux tendances scientistes des instrumentalistes du XXème siècle jusqu'à aujourd'hui. De ce point de vue, l'expression « instrumentalisme naturaliste » est au pire un oxymoron si l'on comprend le terme de « naturalisme » au sens de Leeds, et au mieux un pléonasme si l'on comprend ce terme dans son acception habituelle consistant à soutenir que tout ce qui existe est naturel et à privilégier la méthode scientifique dans tous les champs d'investigation.

Selon Leeds, l'instrumentaliste naturaliste diffère du réaliste en ce qu'il ne soutient pas, au contraire de ce dernier, que le succès de nos théories et plus largement la manière dont notre langage nous permet de nous « débrouiller dans le monde » ont besoin pour être expliqués de supposer que le langage possède *une* interprétation privilégiée (autrement dit, selon l'instrumentaliste naturaliste, les langages n'ont pas d'interprétations standard) ; bien que les théories cohérentes soient vraies sous *une* interprétation, aucune n'est à privilégier *a priori* par la méthodologie ; comme l'instrumentaliste tout court, l'instrumentaliste naturaliste soutient que les seuls objectifs pour l'élaboration et la révision d'une théorie sont la simplicité et l'adéquation observationnelle, ainsi que le pouvoir prédictif³⁸. Leeds oppose ainsi

³⁷ On retrouve ici une allusion au fameux argument du non miracle invoqué par les tenants du réalisme scientifique pour expliquer le succès des théories. Je reviendrai plus en détail sur cet argument plus loin dans le présent chapitre.

³⁸ Voir Leeds, 1978, pp. 116-117, mon résumé. On ne peut s'empêcher de songer ici aux critiques adressées par Putnam en 1977 et en 1980 au réalisme métaphysique autour de la notion d'« interprétation visée » (voir mon chapitre trois). Mais les deux auteurs ne font pas référence l'un à l'autre.

dans son texte ce qu'il appelle le « NI » (« naturalist instrumentalism ») et la « SI-theory » (« standard interpretation theory »).

Mais l'instrumentaliste naturaliste diffère de l'instrumentaliste tout court en ce qu'il ne soutiendra pas que seuls les observables existent réellement ; l'instrumentaliste naturaliste croit que « le monde est composé d'atomes, de champs, d'ensembles » – bref, souscrit à l'existence « des entités de la science actuelle ». Il peut être sceptique quant à l'existence de certaines de ces entités, « mais les raisons de son scepticisme seront des raisons scientifiques »³⁹. En outre, au contraire de l'instrumentaliste tout court, « l'instrumentaliste naturaliste ne défend pas sa position à l'aide d'arguments *a priori* ou idéalistes sceptiques, ni ne conclut à partir de sa conception du langage qu'il n'y a pas d'électrons, ou que l'affirmation « Il y a des électrons » est pragmatiquement, mais non épistémiquement, justifiée. Au contraire, l'instrumentaliste naturaliste croit sincèrement que le monde est constitué d'électrons, etc. ; il croit qu'ils existent parce qu'il a été convaincu par les arguments physiques ordinaires de leur existence ; son point de vue selon lequel les théories auxquelles nous ajoutons foi en tant que créatures dans ce monde n'entretiennent pas une simple relation de représentation (« 'picturing' relation ») avec ce monde, est fonction de sa conception du monde naturaliste, et doit être défendu par des arguments empiriques » (Leeds, 1978, p. 117, ma traduction). Ce sont ces considérations qui conduisent Leeds à soutenir, en substance, que ce n'est pas parce qu'il refuse la « SI-theory » - c'est-à-dire que ce n'est pas parce qu'il soutient une conception instrumentaliste du langage - que Quine n'est pas un naturaliste : Quine est un « NI » :

« if we are to see what is required for an SI theory of reference and truth, it is well to see what position we are arguing against; discussion of these notions has too often rested on the mistaken assumption that to question whether our theories aim at "picturing" the world is to question whether electrons 'really' exist. I have elsewhere criticized the view - apparently Quine's at one time - that 'rabbit' does not 'really' bear R, or bears R only in some sort of 'relative' sense,

³⁹ Voir Leeds, 1978, p. 116, ma traduction.

to the set of rabbits. I want to suggest now - without attempting a textual proof - that Quine is in most of his writings an NIst. The Instrumentalism is explicit at the end of 'Two Dogmas' and in the first chapter of *Word and Object*; it appears sometimes as one of the supports for the thesis of Indeterminacy of Translation. Quine's Naturalism is explicit early and late, e.g., in the opening paragraphs of 'Ontological Relativity' ». (Leeds, 1978, p. 119)

Personne ne songerait ce me semble à nier que Quine soit un « naturaliste ». Et certes, il est vrai que dans les premiers paragraphes de « Relativité de l'ontologie », Quine se réclame explicitement du naturalisme en se présentant comme l'héritier de Dewey : comme ce dernier, Quine soutient que « la connaissance, l'esprit et la signification font partie du même univers auxquels ils se rapportent, et qu'on doit les étudier dans le même esprit empirique qui anime les sciences de la nature » et « [qu'il] n'y a pas de place pour une philosophie première » (Quine, 1977, p. 39). Mais il serait assez difficile de voir une profession de foi réaliste dans un texte consacré à développer les thèses de l'indétermination de la traduction, de l'inscrutabilité de la référence et de la relativité de l'ontologie ! Sans compter la présence au début du recueil d'un texte comme « Parler d'objets », qui examine notre « pente à parler d'objets et à penser à des objets » c'est-à-dire à appliquer sur le réel un « patron objectifiant » (Quine, 1977, p. 13). Pour Quine, les objets physiques ne sont que « des intermédiaires commodes », des « entités postulées irréductibles, comparables, épistémologiquement parlant, aux dieux d'Homère » (Quine, 2003, p. 79).

Pour ces raisons évidentes, je ne pense pas que Quine soit un réaliste, en tout cas, certainement pas un réaliste robuste au sens où ce terme a été entendu dans le présent chapitre. On connaît la réponse cavalière de Quine à la question ontologique par excellence de déterminer « ce qui est ». Question : « qu'y a-t-il ? ». Réponse : « tout ». Bref, « il y a ce qu'il y a » (Quine, 2003, p. 25). L'introduction du critère d'engagement ontologique quinién relativise la question de « ce qui existe » à un discours ou un langage : ce qu'il y a, c'est ce que nous disons qu'il y a. Les

engagements ontologiques du locuteur sont rendus explicites par la régimentation dudit discours dans le langage (extensionnel) de la logique du premier ordre avec quantification et identité : désormais, « être, c'est être la valeur d'une variable [liée] ». Le développement le plus important est que l'idée même d'un point de vue externe (à tout cadre linguistique ou schème conceptuel) devient illégitime. Ajoutons que la question du réalisme n'était certes pas une question qui préoccupait Quine outre mesure. Le terme de « réalisme » n'apparaît à peu près jamais sous sa plume. Par exemple, dans *Ontological Relativity* (1969), il n'apparaît qu'une fois, dans le titre d'un ouvrage de J. J. Smart mentionné dans une note en bas de page (p. 127, note 12) ; il n'apparaît pas une seule fois dans *The Roots of Reference* (1974) ni dans *Quiddities* (1987) ni dans *Pursuit of Truth* (1990) ; dans *Words and Objects* (1960), chapitre 7, le terme est utilisé seulement au sens de « réalisme des universaux », par opposition au nominalisme ; même chose dans *From a Logical Point of View* (1953), p. 14 et p. 125 ; dans *From Stimulus to Science* (1995), le terme apparaît une seule fois, dans le cadre d'une discussion sur la dénotation et la vérité et l'usage du mot « vrai » : le réalisme y est une « manière de parler » : « Science is seen as pursuing and discovering truth rather than as decreeing it. Such is the idiom of realism, and it is integral to the semantics of the predicate 'true' » (Quine, 1995, p. 67) ; le terme apparaît dans *Theories and Things* (1981) : p. 182 et p. 184, encore une fois sous le sens de « réalisme des universaux », dans une réponse que Quine fait à David Armstrong, et dans le chapitre 3 : « What Price Bivalence ? », pp. 31-37 ; dans ce chapitre, le réalisme est identifié à la suite de Dummett à l'admission du principe de bivalence, une admission qui sous la plume de Quine répond à des exigences de commodité et de simplicité théoriques. Sans doute que mon enquête n'est pas exhaustive : je n'ai pas passé en revue tous les ouvrages et les articles de Quine sans exception. Mais cet échantillon est assez probant ce me semble. On m'objectera peut-être que même si les remarques que je viens de faire sont justes, Quine fait quand même allusion à son « réalisme robuste » dans *Theories and Things*, et à « sa croyance indéfectible aux choses extérieures – les gens, les extrémités nerveuses, les

bâtons, les pierres » ainsi qu'à sa croyance, moins ferme, « aux atomes et aux électrons ainsi qu'aux classes » (Quine, 1981, p. 21, ma traduction). Certes. Mais cette profession de foi réaliste survient peu après que Quine ait réaffirmé qu'il « considère tous les objets comme théoriques », et qu'en outre il est d'avis que « la structure est tout ce qui compte dans une théorie, pas le choix de ses objets » (Quine, 1981, p. 20). Roger F. Gibson a tenté de faire sens de cette co-existence, chez Quine, de son « indifférence ontologique » avec sa « préférence ontologique » :

« Quine's motive for advocating the peaceful coexistence of ontological indifference and ontological preference is beautifully summed up in *Word and Object* where he writes:

Everything to which we concede existence is a posit from the standpoint of a description of the theory-building process, and simultaneously real from the standpoint of a description of the theory that is being built. Nor let us look down on the standpoint of the theory as make-believe; for we can never do better than occupy the standpoint of some theory or other, the best we can muster at the time. (Quine, 1960, p. 22) ». (Gibson, 1997)

La conclusion de Gibson est éclairante, et vaut la peine d'être citée :

« I think that it is hard for most philosophers to feel at ease with the prospect of the peaceful coexistence of Quine's ontological indifference and his ontological preference. There is a stubborn tendency to think that nobody, not even Quine, can have it both ways. If objects are posits then they aren't real, and if objects are real then they aren't posits. My own view is that this stubborn tendency arises in large part from the fact that most philosophers are heirs to a long tradition that has done little to discourage the idea that philosophers practice their trade from a vantage point of cosmic exile. That, by itself, doesn't mean that such philosophers are mistaken, of course. Nevertheless, I believe they are. *I think that a thoroughgoing naturalism that repudiates such first philosophy in favor of a naturalistic human perspective* is closer to the mark, comes closer to making philosophical progress. Needless to say, pointing out the *pragmatic value of taking the naturalistic turn* is unlikely satisfy the fantastic yearnings of our colleagues in cosmic exile. They will, no doubt, and not without reason, view the naturalistic philosopher as having sold out, that is, as having given up

being a Philosopher. We are left, then, with two conceptions of philosophy ». (Gibson, 1997, les italiques sont de moi)

Antti Keskinen s'est lui aussi penché plus récemment sur ce problème et en est venu à une conclusion similaire, selon laquelle l'on ne peut pas ranger Quine dans le camp des réalistes ni dans celui des anti-réalistes ; la notion quiniennne de « réalité » est intra-théorique :

« On one hand, Quine cannot accommodate realism as a metaphysical view that has primacy over epistemology and hence is not contradicted by his epistemological view of objects as theory-dependent. On the other hand, Quine's epistemological conception of objects does not entail that the objects talked about in our best current science would be less than real, in the admissible theory-internal sense of "real". With regard to the reality of objects in some further sense than being posits of our science, Quine's epistemology does not entail anything, since he rejects such a further sense of reality as meaningless. In my view, we should take Quine for his word and consider him a realist about objects, but not a metaphysical realist. According to his naturalistic view, there are objects in the external world, and science tells us what objects there are and what these objects are like. But the real objects in the real world are always objects of some theory or another, and hence posits of that theory ». (Keskinen, 2012, p. 144)

Relativité de l'ontologie, indétermination de la traduction, inscrutabilité de la référence : toutes ces doctrines quiniennes (et en particulier la dernière) ont pu conduire un Putnam, entre autres, à considérer Quine comme une sorte de kantien embarqué à bord du bateau de Neurath flottant sur une « réalité nouménale »⁴⁰. Selon Dagfinn Føllesdal, il s'agit d'une lecture erronée qui fait fi du naturalisme quinienn⁴¹. Føllesdal a raison : mais c'est parce que pour Quine il ne fait pas sens, tout simplement, de poser *a priori* l'existence d'une réalité non conceptualisée : nous

⁴⁰ Voir Putnam, 1989.

⁴¹ Voir Føllesdal, 2001, pp. 22-23.

sommes toujours déjà pris dans notre schème conceptuel. Le monde n'est pas un « matériau brut ». Mais il demeure que l'évocation de Kant n'est pas tout à fait hors de propos⁴². Pour ma part, je rapprocherai plus volontiers le soi-disant « réalisme robuste » de Quine de la NOA (« natural ontological attitude ») d'un Arthur Fine. Or, il n'est pas inutile de rappeler que Fine introduit sa notion d'« attitude ontologique naturelle » dans un article qui commence par ces mots : « [R]ealism is dead » (Fine, 1986, p. 112). En gros, Fine présente sa « NOA » comme une position mitoyenne, ni réaliste ni anti-réaliste. Selon Fine, les réalistes et les anti-réalistes partagent une position de base commune concernant les choses qui existent et les propositions qui sont vraies : tous font confiance à leurs sens dans le cas des observables et aux énoncés de la science dans le cas des inobservables ; la solution de Fine est de s'en tenir à cette position de base, sans y ajouter de considérations supplémentaires métaphysiques ou épistémologiques, notamment sans y ajouter une théorie de la vérité robuste, qu'elle soit correspondantiste ou vérificationniste.

On a vu que Devitt, au contraire de Quine, conçoit les objets comme indépendants. Devitt entretiendrait-il donc l'autre « conception de la philosophie », opposée à celle de Quine, dont parle Gibson ? Devitt refuse cependant « l'exil cosmique ». Il critique, notamment contre Putnam et Rorty, la vue « caricaturale » selon laquelle le réalisme exigerait d'adopter le « point de vue de Dieu », présupposerait que nous avons « un accès direct à un monde tout fait » et que nous pouvons « comparer nos théories à une réalité non conceptualisée »⁴³. Pour contrer ces attaques, Devitt met de l'avant, encore une fois, son naturalisme et son anti-fondationnalisme : nous ne partons pas de zéro, mais de nos meilleures théories. Mais il demeure qu'au final, l'argument positif

⁴² Il est amusant de rappeler qu'un Putnam antérieur s'est lui-même réclamé de Kant : « I want to say that, although Kant never quite says that this is what he is doing, Kant is best read as proposing for the first time what I have called the 'internalist' or 'internal realist' view of truth » (Putnam, 1981, p. 60). Devitt décrit quant à lui le réalisme interne de Putnam comme une forme de néo-kantisme (voir Devitt, 1997, chapitre 12).

⁴³ Voir Devitt, 1997, pp. 231-232 et Devitt, 1991, p. 56.

avancé par Devitt en faveur du Réalisme basé sur la naturalisation de l'épistémologie peut paraître avoir moins de force que son argument principal (négatif) fondé sur le fait que « les arguments à l'encontre du Réalisme et en faveur de solutions de rechange échouent » et ont tous échoués (Devitt, 1997, p. 61) : premièrement, il semble *présupposer* le Réalisme, ce qui lui donne une apparence de circularité ; deuxièmement, il semble exacerber plutôt que faire disparaître la tension entre le fait, que, d'une part, la dimension d'indépendance est affirmée, et que d'autre part, les objets admis dans l'ontologie sont des « posits » des théories scientifiques et du sens commun. Mais la réponse de Devitt, si je puis la résumer ainsi, est qu'il ne faut pas dramatiser ce fait :

« According to Rorty the realist believes that we can "step out of our skins" to judge, without dependence on any concepts, whether theories are true of reality. But, of course, no sane person believes any of this. What realists believe is that we can judge whether theories are true of reality, *the nature of which* does not depend on any theories or concepts ». (Devitt, 1991, pp. 56-57)

On peut trouver cette réponse un peu courte. Mais comme le dit Wittgenstein, n'est-ce pas, « les explications ont bien quelque part un terme » (Wittgenstein, 2004, §1, p. 28). Cependant, il me semble que l'on peut ajouter un point qui permette de départager la position « aréaliste »⁴⁴ quinienne de la position réaliste devittienne : je viens de dire que l'argument positif de Devitt peut paraître problématique parce qu'il semble présupposer le Réalisme. En fait, il ne le présuppose pas à proprement parler : chez Devitt, le Réalisme est bien une hypothèse indépendante – en même temps qu'une attitude, c'est-à-dire une « stance », selon l'expression rendue fameuse en

⁴⁴ Pour reprendre le terme que William Seager utilise pour qualifier l'empirisme constructif de van Fraassen et la NOA d'Arthur Fine. Voir Seager, 2000 dans Ross *et al.* 2000, p. 123 et p. 127.

particulier par Dennett et par van Fraassen⁴⁵ - qui s'ajoute à l'amont au naturalisme et qui constitue à l'aval une inférence à la meilleure explication.

Alors que chez Quine son « réalisme » est, comme l'a fait observer Keskinen, une notion intra-théorique – comme chez Fine – pour qualifier une position qui surgit de manière interne au naturalisme et est adoptée pour des raisons pragmatiques. Rappelons-nous de la remarque que Quine ajoute après avoir comparé les objets physiques aux dieux d'Homère :

« For my part I do, qua lay physicist, believe in physical objects and not in Homer's gods; and I consider it a scientific error to believe otherwise. But in point of epistemological footing the physical objects and the gods differ only in degree and not in kind. Both sorts of entities enter our conception only as cultural posits. The myth of physical objects is epistemologically superior to most in that it has proved more efficacious than other myths as a device for working a manageable structure into the flux of experience ». (Quine, 1953, p. 44)

Devitt se différencie de Quine sur un autre point, très important, et qui contribue à renforcer le sentiment que nous sommes chez le premier face à un réalisme proche du type « direct » : leur conception de l'engagement ontologique n'est pas la même. On a vu que le *Réalisme* exige de la part du *Réaliste* qui entend soutenir une telle doctrine sous une forme robuste un *engagement ontologique* envers les types d'entités admises, présupposant un *accès épistémique* auxdites entités, du moins en ce qui concerne les *observables*. Mais la conception de l'engagement ontologique que Devitt promeut n'est pas de type quinién, c'est-à-dire qu'elle n'est pas une affaire d'*interprétation*. Devitt en fait plutôt une affaire d'*expression*. Qu'est-ce à dire ?

⁴⁵ Dennett parle comme on sait d'une « intentional stance » pour décrire sa position anti-éliminativiste. Van Fraassen, quant à lui, parle d'une « empirical stance » pour décrire sa position anti-réaliste. On me pardonnera j'espère l'emploi de ce terme emprunté à l'anglais, moins entaché ce me semble d'une connotation d'artificialité que le terme « attitude » (ou pire, que le terme « posture »).

Le critère d'engagement ontologique quinien est un critère *sémantique*. C'est un outil métaontologique qui permet, après-coup, de rendre explicite, non ce qu'il y a, mais ce que nous disons qu'il y a, en relativisant l'ontologie d'une triple manière : premièrement, « à ce qu'une théorie affirme exister » ; deuxièmement, « à ce qu'une théorie affirme exister relativement à une théorie d'arrière-plan » ; et troisièmement, « à ce qu'une théorie affirme exister relativement à la traduction indéterminée de la théorie « objet » dans la théorie d'arrière-plan »⁴⁶.

Devitt refuse cette fuite dans le métalangage :

« We do not need to move into a metalanguage discussion of our object-language claims to establish ontological commitment. Indeed, if commitment could never be established at the level of the object language, it could never be established at all [...] The idea that talk about the world is unclear and in need of interpretation, yet that talk about language and its relation to the world is straightforward on the face of it, reflects the damage of years of living under the linguistic turn ». (Devitt, 1997, pp. 50-51)

Seule la compréhension de l'énoncé suffit pour permettre de découvrir l'engagement ontologique du locuteur en question :

« In sum, a person can be implicitly committed to the existence of something by the semantic criterion only because he can be explicitly committed to its existence by the non-semantic criterion ». (Devitt, 1997, p. 53)

Le critère sémantique est utile simplement pour rendre explicite, le cas échéant, les engagements implicites. Selon le critère quinien, une personne est engagée ontologiquement envers un certain type d'entités si celles-ci doivent exister pour rendre vrais ses énoncés portant sur lesdites entités. Son application passe par la mise en œuvre d'une théorie sémantique. Par exemple, si j'affirme « Lucien est un chat »,

⁴⁶ Voir Laugier, 1977, p. XXXII.

l'application du critère sémantique permet de déterminer que je suis commise à l'existence de Lucien et des chats si et seulement si : (1) étant donné que cet énoncé est vrai si et seulement s'il *existe* une chose telle que le nom « Lucien » la désigne et que le terme « chat » s'applique aux chats, la théorie sémantique permet de stipuler que (2) « Lucien » désigne bien Lucien et que (3) le terme « chat » s'applique effectivement aux chats. Selon le critère *non-sémantique* devittien, plus basique, l'affirmation selon laquelle « Lucien est un chat » asserte déjà mon engagement à l'existence de Lucien et des chats de manière implicite. L'idée de base est que l'application du critère sémantique exige que nous comprenions au préalable ce que parler d'existence au sens ordinaire du terme veut dire. Il est intéressant que Devitt fasse observer que :

« [t]he word 'exists' is not confined to semantics, and it is implausible (to put it mildly) that it is only in semantics that it really means existence, that it is genuinely ontological. Indeed, it is implausible to suppose that its meaning in semantics is any different from its meaning in other sciences and in folk theory ». (Devitt, 1997, p. 52)

Ce faisant, Devitt préfigure ici sans le savoir une des questions, sinon *la* question « chaude » en métaontologie de ces dernières années, à savoir la question de l'univocité du quantificateur existentiel, avec la question connexe de son « poids » ontologique. Mais il est bien plus intéressant de remarquer que cette comparaison entre le critère quinien et le critère devittien permet de soutenir à mon avis que Devitt a raison de clamer qu'il faut « mettre la métaphysique en premier ». C'est que nous n'avons pas le choix. Ou du moins si choix il y a – dans le cas d'une ontologie révisée – il demeure que l'ontologie précède la sémantique. Une discussion sur la préséance d'un critère ontologique sur un autre donne justement l'occasion idéale d'illustrer ce point, en rappelant combien l'élaboration du critère sémantique quinien doit à la préférence de son auteur pour les paysages désertiques.

Concluons : Devitt comme Quine prône une épistémologie naturalisée. Cette épistémologie est anti-fondationaliste et a posterioriste : elle ne considère pas l'humain face à la nature mais l'humain dans la nature. Cependant, la relation de contenu à contenant, pour reprendre une expression de Quine⁴⁷, est beaucoup plus imbriquée chez Quine que chez Devitt. Chez Quine, la « naturalisation de l'épistémologie pose les limites de la souveraineté conceptuelle de l'homme ». Elle s'avère un principe d'immanence de la philosophie au schème conceptuel » (Laugier, 1977, p. XXXVII) hors duquel il n'y a pas de sortie. Sur le bateau de Neurath :

[n]ous ne pouvons nous abstraire ou nous exiler de la science de notre temps. « Nous ne pouvons ôter l'équipement conceptuel, énoncé par énoncé, et ne laisser qu'une description du monde objectif ; mais nous pouvons examiner le monde, et l'homme comme une partie du monde ». La philosophie demeure dans les limites de la science – du « domaine à l'intérieur duquel l'homme peut réviser la théorie tout en sauvant les données. (Laugier, 1977, p. XXXVII)

Devitt se garde certes de tomber dans le réalisme direct « naïf ». Nulle part il n'utilise ce terme ni ne fait référence aux thèses d'un Thomas Reid, par exemple. Il demeure qu'il revendique, dans sa défense opiniâtre des dimensions métaphysiques fondamentales d'existence et d'indépendance du réalisme le droit de d'avoir recours au « desk-thumping, foot-stamping shout of 'Really!'" that Arthur Fine likes to mock » (Devitt, 1991, p. 48⁴⁸) : on a le sentiment à le lire que son réalisme n'est pas loin d'une forme de « stone kicking » à la Johnson. C'est que l'humain est dans la nature, certes, mais fait aussi face à une nature radicalement indépendante. C'est pourquoi, comme je l'ai dit plus haut, le *Réaliste* a non seulement besoin d'une théorie robuste – correspondantiste - de la vérité, mais qu'il a aussi besoin, sous-jacente à cette dernière, d'une théorie également robuste – directe et causale - de la

⁴⁷ Voir Quine, 1977, p. 97.

⁴⁸ J'ai laissé ce passage en anglais car il perdrait sa force d'expression s'il était traduit en français.

référence. J'approfondirai cette question, qui nous fait rejoindre celle de la réalité des relations posée au premier chapitre, dans mon chapitre trois.

1.4. Les problèmes du réalisme scientifique

Comme nous avons commencé à l'entrevoir, la conscience de la possibilité de l'erreur – et *a fortiori* de l'erreur généralisée – concernant les perceptions et les croyances à propos du monde extérieur, outre des questionnements épistémologiques, entraîne également des questionnements sémantiques, concernant la valeur de vérité des discours que nous pouvons tenir sur ce monde et des théories que nous pouvons élaborer et entretenir à son sujet.

Ces questionnements épistémiques et sémantiques s'intensifient et prennent un tour autrement plus sérieux à mesure que la science se développe. La science traite (en gros depuis la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle) non seulement d'un monde d'observés ou d'observables⁴⁹, mais aussi d'un monde d'inobservables supposés exister en-deçà ou au-delà du monde des observables : les atomes et les particules subatomiques (les bosons et les fermions), les cordes, les branes en physique, les cellules, les chromosomes en biologie, etc., etc.... On peut bien sûr chipoter sur l'expression « inobservables » : visuellement, tactilement, etc. ? Sans compter que certaines entités « inobservables » à l'œil nu peuvent l'être ou le devenir au fil du

⁴⁹ Avec l'avancée de la science, les objets « du sens commun » sont devenus des objets de science, et en ce sens, sont devenus eux aussi des « objets théoriques » : parfois – sinon souvent – ce que la science nous en dit diffère de manière plus ou moins marquée de ce que nous en dit le sens commun, ou les « folk theories » (je songe ici, par exemple, aux (re)classifications des êtres vivants, des éléments, etc., ou à leur description, selon des critères plus rationnels et mieux informés). Pour marquer la différence, on parlera plutôt d'observables, plutôt que d'objets « du sens commun ».

temps avec l'aide d'instruments de plus en plus sophistiqués (de la simple lunette à l'accélérateur de particules du CERN)⁵⁰.

Le débat en philosophie des sciences s'est focalisé dans la première moitié du XX^{ème} siècle, suite au tournant logico-linguistique qui a marqué les débuts de la philosophie analytique et plus particulièrement sous l'impulsion des empiristes logiques, sur la question du statut des énoncés théoriques par rapport à celui des énoncés observationnels. Pour les empiristes logiques, la légitimation des énoncés théoriques en tant qu'énoncés doués de signification passait par (la possibilité de) leur vérification, laquelle impliquait la réduction de ces énoncés à des énoncés observationnels. Cette conception empiriste et vérificationniste se complétait d'un anti-métaphysicisme qui contestait la prétention de la métaphysique traditionnelle à accéder à des faits plus profonds ou situés au-delà de ceux qui sont accessibles à la science⁵¹. Mais les limites d'une telle conception sont assez vite apparues⁵². Le débat s'est déplacé (notamment sous l'impulsion d'un Quine, d'un Feigl ou d'un Hempel⁵³), avec la réalisation, premièrement, que la distinction entre termes observationnels et termes théoriques n'est pas une distinction tranchée, et deuxièmement, que la référence des termes théoriques comporte un « excédent de contenu » qui ne peut pas être épuisé par la réduction desdits termes à des termes observationnels (voir Psillos, 1999). De là, la question s'est posée et se pose encore, dans le débat central et toujours actuel en philosophie des sciences, de la référence

⁵⁰ Ce qui n'est pas (encore ?) le cas comme on sait des cordes ou des branes, qui demeurent des entités théoriques.

⁵¹ Cette critique de la métaphysique par les empiristes logiques s'appuyait comme on sait sur l'analyse logico-linguistique des énoncés métaphysiques et sur la démonstration que de tels énoncés étaient dénués de sens. Voir l'article classique de Carnap, 1932.

⁵² Je n'ai pas l'intention de présenter ici de manière extensive les thèses des empiristes logiques, ni les différentes formes qu'a prises leur vérificationnisme selon les auteurs et les époques (qu'on compare le Carnap du Cercle de Vienne au Carnap plus tardif, par exemple, qui a élargi le débat en examinant la distinction entre l'observationnel et le théorique au niveau des termes en plus de celui des énoncés, voir Carnap, 1956) et les critiques qui leur ont été adressées. Pour un bon résumé, voir Psillos, 1999, chapitre 1.

⁵³ Lesquels ont opté pour une forme de holisme (Quine ou Hempel) ou se sont fait l'avocat d'une position à mi-chemin entre réalisme scientifique et empirisme logique (Feigl).

factuelle des termes théoriques et de l'attribution d'existence aux inobservables. Ce débat oppose d'un côté les réalistes scientifiques, qui acceptent ladite référence et ladite attribution, et de l'autre côté, les empiristes, instrumentalistes, constructivistes et autres anti-réalistes qui les refusent (ou qui, au mieux, prêchent l'agnosticisme sur ces questions).

La manière dont le débat sur le réalisme en philosophie des sciences s'est focalisé sur les questions sémantiques explique, même s'ils mettent eux aussi d'une certaine manière « la métaphysique en premier », que les philosophes des sciences qui s'identifient comme des réalistes scientifiques, tels qu'Anjan Chakravartty ou Stathis Psillos, proposent typiquement des définitions « enrichies » combinant des thèses métaphysiques, sémantiques et épistémiques.

Psillos définit ainsi comme suit le réalisme scientifique :

« 1. The metaphysical stance asserts that the world has a definite and mind independent natural-kind structure.

2. The semantic stance takes scientific theories at face-value, seeing them as truth-conditioned descriptions of their intended domain, both observable and unobservable. Hence, they are capable of being true or false. Theoretical assertions are not reducible to claims about the behaviour of observables, nor are they merely instrumental devices for establishing connections between observables. The theoretical terms featuring in theories have putative factual reference. So, if scientific theories are true, the unobservable entities they posit populate the world.

3. The epistemic stance regards mature and predictively successful scientific theories as well-confirmed and approximately true of the world. So, the entities posited by them, or, at any rate, entities very similar to those posited, do inhabit the world ». (Psillos, 1999, p. xvii)⁵⁴

⁵⁴ Chakravartty propose une définition assez similaire :

1. « Metaphysically, realism is committed to the mind-independent existence of the world investigated by the sciences⁵⁴. [...] »
2. Semantically, realism is committed to a literal interpretation of scientific claims about the world. In common parlance, realists take theoretical statements at "face value". [...]

Il est clair que pour ces réalistes, les (bonnes) théories *sont* une voie légitime qui mène à l'engagement ontologique, et non pas seulement une « manière de parler » ou de simples instruments de conception et de prédiction des phénomènes. Mais cela implique que l'accès épistémique puisse prendre une forme autre que celle permise par la simple perception. Steven French, par exemple, utilise dans son plus récent ouvrage le terme d'« accès théorique »⁵⁵. À la base, le réalisme est donc marqué par un « optimisme épistémique ».

Stathis Psillos définit l'« optimisme épistémique » comme « la conception selon laquelle la science réussit à offrir une description véridique du monde » (Psillos, 2011 dans French & Saatsi, 2011, p. 89), nous reconnaissant par là même la capacité de connaître ce monde indépendant de nous tel qu'il est – au-delà, donc, des phénomènes simplement observables - et d'en dire quelque chose de vrai. Le réaliste se distingue donc en premier lieu par son attitude positive à l'égard du contenu de nos meilleures théories, et met l'accent sur le succès épistémique desdites théories⁵⁶.

Remarquons que selon les types de réalistes « robustes » (c'est-à-dire même en excluant les réalistes pragmatiques ou internes plus faibles auxquels j'ai fait allusion plus haut), ce bel optimisme épistémique est tempéré par une dose plus ou moins grande d'humilité : ainsi, les tenants du réalisme « objectuel » soutiennent que nous avons accès non seulement aux objets mais (selon certains) à leurs propriétés intrinsèques⁵⁷ ; mais les tenants du réalisme « structurel » soutiennent comme on l'a vu que nous n'avons accès qu'aux structures.

-
3. Epistemologically, realism is committed to the idea that theoretical claims (interpreted literally as describing a mind-independent reality) constitute knowledge of the world » (Chakravartty, 2011).

⁵⁵ French, 2014, p. 12.

⁵⁶ L'argument du non miracle de Putnam se greffe sur cette prémisse du succès de la science. Comme je l'ai annoncé précédemment, je reviendrai plus loin plus en détail sur cet argument.

⁵⁷ L'inertie des propriétés intrinsèques catégoriques, et l'impossibilité d'y accéder qui s'ensuit est un problème connu qui a refait surface dans les discussions récentes. Plusieurs auteurs ont proposé pour contrer ce problème des formes plus ou moins extrêmes de dispositionnalisme, et la vieille notion de

L'argument (réaliste) de base en faveur de l'existence des inobservables est simple. En postulant qu'ils existent, nous pouvons, premièrement, fournir une bonne explication de phénomènes autrement inexplicables touchant le comportement et les caractéristiques des observables, deuxièmement, formuler des prédictions concernant lesdits observables, lesquelles, si elles sont bien confirmées, constitueront une réussite sur le plan observationnel, et nous permettront même d'agir avec succès dans et sur le réel. Au vu de ce succès, nous pouvons passer par abduction de la postulation à l'admission de l'existence des inobservables, du fait que celle-ci constitue la meilleure explication de ce succès. Ici se greffe un important argument en faveur du réalisme (et plus spécifiquement du réalisme scientifique), l'argument dit du non miracle, sur lequel je reviendrai plus loin. Mais le fait même que cet argument existe montre que l'admission des inobservables ne va pas de soi pour tout le monde.

C'est pour ces raisons que le réalisme contemporain, comme il a été mentionné plus haut, est parfois scindé en deux parties. Ainsi Devitt divise-t-il son Réalisme en deux : le Réalisme du sens commun pour les observables, assertant l'existence objective indépendante du mental de la plupart des tokens des types physiques du sens commun et de la science actuellement observables, et le Réalisme scientifique pour les inobservables, assertant l'existence objective indépendante du mental de la plupart des tokens des types physiques scientifiques actuellement inobservables. L'ambition de Devitt est bien sûr de montrer que son *Réalisme* exige un engagement envers ces deux formes de réalisme.

1.5. Réalisme du sens commun *versus* réalisme scientifique

« pouvoirs » a fait retour en métaphysique analytique. Pour une bonne présentation de ces questions, voir Tiercelin, 2011, pp. 247-347.

Cette distinction entre réalisme du sens commun, d'une part, et réalisme scientifique, d'autre part, comme la possible scission entre les deux qui peut s'ensuivre, trouvent leur source dans l'empirisme traditionnel. Suivant cela, on peut identifier deux camps : dans un premier camp se retrouvent ceux qui disent oui au réalisme du sens commun et non au réalisme scientifique ; dans un deuxième camp se retrouvent ceux qui disent non au réalisme du sens commun et oui au réalisme scientifique.

Dans le **premier camp**, on peut retrouver deux types de position, dont, en premier lieu :

1. les tenants de l'empirisme sous sa forme traditionnelle, qui soutiennent comme on l'a vu que toute notre connaissance trouve sa source dans l'expérience, ce qui les amène à rejeter l'idée de la possibilité d'une connaissance des inobservables ;
2. La deuxième position est adoptée par les tenants de l'instrumentalisme, une forme plus moderne de l'empirisme qui s'est épanouie au XXème siècle notamment avec Duhem et un peu plus tard chez les membres du Cercle de Vienne comme Carnap ou Hempel, pour qui les théories ne sont que des instruments dont les énoncés considérés strictement comme des constructions syntactico-mathématiques sont dépourvus de valeur de vérité et de portée ontologique, et ne servent qu'à prédire les phénomènes observables et à systématiser les rapports d'observation.

2.a. Une variante de cette deuxième position a été mise de l'avant par Bas van Fraassen. Ce dernier a tenté, en formulant ce qu'il a appelé son « empirisme constructif », d'éviter à la fois les écueils qu'il perçoit dans le réalisme scientifique, d'une part, et le positivisme, d'autre part. L'empirisme constructif combine ainsi une sémantique réaliste eu égard aux énoncés théoriques concernant les observables à un agnosticisme en épistémologie concernant les inobservables. Sur le plan sémantique, van Fraassen soutient

contrairement aux tenants du positivisme logique et autres vérificationnistes une interprétation *littérale* des énoncés scientifiques, selon laquelle « les énoncés apparents de la science sont de véritables énoncés, *capables* d'être vrais ou faux » (van Fraassen, 1980, p. 10, ma traduction). Seulement, contrairement aux réalistes scientifiques, le but de la science selon van Fraassen est simplement l'« adéquation empirique », et « une théorie est empiriquement adéquate [...] si ce qu'elle dit sur les choses et les événements observables dans le monde, est vrai [...] – si elle 'sauve les phénomènes' » (van Fraassen, 1980, p. 12, ma traduction). Pour le résumer très brièvement, tout se joue ici sur le fossé que creuse van Fraassen entre la sémantique et l'épistémologie, dissociant, d'une part, ce qu'une théorie scientifique *dit* (littéralement) et d'autre part, l'engagement ontologique qu'une théorie exige pour atteindre son *but* – c'est-à-dire pour être empiriquement adéquate. Or van Fraassen est d'avis qu'un engagement envers les inobservables *n'est pas* nécessaire pour le succès de la science tel qu'il le conçoit :

« Not every philosophical position concerning science which insists on a literal construal of the language of science is a realist position. For this insistence relates not at all to our epistemic attitudes toward theories, nor to the aim we pursue in constructing theories, but only to the correct understanding of *what a theory says*. (The fundamentalist theist, the agnostic, and the atheist presumably agree with each other (though not with liberal theologians) in their understanding of the statement that God, or gods, or angels exist.) After deciding that the language of science must be literally understood, we can still say that there is no need to believe good theories to be true, nor to believe *ipso facto* that the entities they postulate are real.

Science aims to give us theories which are empirically adequate; and acceptance of a theory involves as belief only that it is empirically adequate. This is the statement of the anti-realist position I advocate; I shall call it *constructive empiricism* ». (Van Fraassen, 1980, pp. 11-12, les italiques sont dans le texte)

Admettre ou non les inobservables n'est cependant que le premier volet de ce problème. Le deuxième volet – et peut-être le plus important – est que les avancées de la science bouleversent et même jettent à bas notre conception ordinaire du réel. La nature et le comportement de ces inobservables, ou du moins de certains d'entre eux, à savoir ceux du monde quantique, mettant en jeu des phénomènes comme l'intrication, la non-localité, l'action à distance, l'indiscernabilité, etc., dessinent le portrait d'une réalité *plus réelle*, peut-être, parce que plus fondamentale, qui s'oppose à celui de la réalité « classique » basé sur les idées de séparation, d'individualité, d'identité et de discernabilité :

La remise en cause la plus importante à laquelle oblige la physique quantique, qui fut formalisée dans les années 1920, concerne la façon de représenter les objets physiques et leurs propriétés. Jusqu'alors, la physique classique avait distingué deux sortes d'entités fondamentales : d'une part les corpuscules, qui sont des sortes de billes microscopiques ; d'autre part les ondes, qui se propagent dans l'espace un peu comme le mouvement d'une vague sur la mer. La physique quantique ne retient pas cette classification. Les objets qu'elle considère ne sont ni des corpuscules ni des ondes, mais « autre chose ». Les objets quantiques ont d'ailleurs des comportements étranges, qu'aucune chose habituelle n'est capable de reproduire. Pour les comprendre, il faut rompre de façon franche et définitive avec notre intuition, et aussi avec la représentation visuelle des objets physiques. C'est le côté iconoclaste de la physique quantique. (É. Klein, 2001, pp. 630-631)⁵⁸

On peut donc envisager – et c'est le cas de certains se réclamant eux aussi d'une forme de « réalisme » – un engagement envers les objets, ou certains objets, ou certains types d'entités, ou encore de « structures » ou de « real patterns », censés être plus en accord avec la science, au détriment de ce qu'admet le sens commun. Les tenants d'une telle position se retrouvent dans le **deuxième camp** mentionné plus haut (regroupant ceux qui disent non au réalisme du sens commun et oui au réalisme scientifique). Un exemple est fourni par les tenants du réalisme structurel ontologique

⁵⁸ Voir aussi (entre autres) Greene, 2004, partie 1, chapitre 1. On soulignera aussi la nature probabiliste du comportement des entités dans le monde quantique, par opposition au déterminisme ayant cours dans le monde classique (newtonien, et même einsteinien).

extrême comme James Ladyman et Don Ross, lesquels retiennent la leçon de base (selon eux) de la physique contemporaine selon laquelle le réel serait (d'abord) relationnel, et proposent une métaphysique *réaliste* appropriée (encore une fois selon eux), qui aurait pour conséquence de « dissoudre » les objets dans les structures.

Et voilà qu'un autre problème surgit : ces deux formes de réalisme sont-elles (ré)conciliables ? Et une position authentiquement réaliste exige-t-elle qu'elles le soient ?

1.6. Réalisme du sens commun *et* réalisme scientifique

On a vu que les réalistes « robustes » comme Devitt et Kklentzos soutiennent typiquement une forme de réalisme qui englobe à la fois le réalisme du sens commun et le réalisme scientifique⁵⁹. Mais ce point de vue ne va pas de soi pour tout le monde et exige d'être défendu contre ses adversaires.

Pour ne mentionner que quelques exemples récents, Bas van Fraassen combine un engagement envers la réalité des objets macroscopiques ordinaires⁶⁰ avec un agnosticisme concernant la réalité des objets théoriques postulés par la science⁶¹ dans une doctrine qu'il appelle l'« empirisme constructif ». À l'autre bout du spectre, les tenants du physicalisme de type réductionniste soutiennent que tout ce qui existe est ultimement réductible aux entités et aux propriétés fondamentales postulées par la physique. Sans compter les « nihilistes méréologiques » qui sévissent en métaphysique analytique néo-aristotélicienne, comme Peter Unger ou Cian Dorr, et qui nient la réalité des objets ordinaires du sens commun au motif que ceux-ci ne sont

⁵⁹ Stathis Psillos et Anjan Chakravartty tiennent également à maintenir un engagement envers la catégorie des objets.

⁶⁰ « We can and do see the truth about many things: ourselves, others, trees and animals, clouds and rivers—in the immediacy of experience » (Van Fraassen, 1989, p. 178).

⁶¹ Plus précisément, eu égard à la question de l'existence des inobservables, van Fraassen soutient que l'agnosticisme comme la croyance sont des positions aussi rationnelles l'une que l'autre.

en réalité que des arrangements de particules élémentaires ou *simples*. Une variante est l'organicisme d'un Peter van Inwagen, qui accepte l'existence d'un objet composé seulement s'il s'agit d'un être vivant... Je mentionne le cas de ces « néo-scolastiques », comme les appellent Ladyman et Ross, parce que d'une part ils sont réductionnistes, et que d'autre part ils se réclament typiquement de la science pour justifier leurs vues, bien qu'ils ne puissent pas être et ne soient pas considérés comme des réalistes scientifiques, loin de là⁶².

De telles vues ont été critiquées pour les raisons suivantes. Van Fraassen est bien sûr comme je l'ai fait remarquer dans la section précédente l'héritier de l'empirisme et du scepticisme qui lui est associé concernant tout ce qui n'est pas objet d'expérience immédiate (ou réductible à des données de l'expérience), comme les instrumentalistes avant lui dont il a cherché à corriger si on veut les excès en accordant une valeur de vérité littérale aux énoncés théoriques considérés chez lui de manière sémantique plutôt que simplement syntaxique – mais tout en se refusant à accorder aux théories elles-mêmes une valeur autre que l'adéquation empirique. L'empirisme constructif de van Fraassen peut pour ces raisons être vu comme une recherche d'une troisième voie entre instrumentalisme et réalisme ; il demeure que nombre de ses critiques continuent à le ranger dans le camp des instrumentalistes ou des anti-réalistes.

⁶² Ladyman et Ross ont fait des commentaires incisifs sur le caractère pseudo-scientifique de ces conceptions. Par exemple : « Van Inwagen's Democritean image of a world mereologically composed of simple atoms [...] has no more in common with reality as physics describes it than does the ancient cosmology of four elements and perfect celestial spheres. Yet Van Inwagen does not market his work as history of (early modern) philosophy; it is supposed to be contemporary metaphysics » (Ladyman et al., 2007, pp. 19-20). On pourrait peut-être considérer van Inwagen et d'autres qui partagent des vues similaires comme des réalistes métaphysiques *métaphysiques* réductionnistes du type auquel je faisais référence dans la note 12.

À ce sujet, un éclairage intéressant pour ce qui nous occupe plus particulièrement ici est fourni par Ladyman et Ross : il permet de faire ressortir les liens entre instrumentalisme et réalisme du sens commun, notamment chez van Fraassen :

« Instrumentalism is a slightly elusive target. It arises in two main contexts: radical pragmatism (as defended by, for example, Rorty), which disavows the very idea of objective ontological commitment; and common-sense realism, which allows the objective reality of various kinds of everyday manifest objects, but denies this status to kinds of objects postulated by theories constructed to explain manifest phenomena. (On a broad construal of instrumentalism, van Fraassen's constructive empiricism is perhaps a third variation, which affirms the reality of observable objects according to a quite liberal notion of 'observability', and promotes agnosticism rather than scepticism about the reality of theoretical objects. *But the difference between agnosticism and scepticism is plausibly only rhetorical, in which case constructive empiricism is just a particular elaboration of common-sense realism.*) ». (Ladyman *et al.*, 2007, p. 198, les italiques sont de moi)

À l'autre bout du spectre, les physicalistes réductionnistes qui conçoivent le monde en termes de niveaux en privilégiant un niveau fondamental – celui de la physique – *comme le seul réel véritable*, tombent typiquement dans le révisionnisme (comme, dans leur genre, certains néo-aristotéliens susmentionnés). Et les tenants du réalisme structurel ontique radical comme Ladyman et Ross, qui prétendent éliminer les objets tant du sens commun que de la science au profit des structures (ou pour parler plus strictement, au profit de ce qu'ils appellent les « real patterns », un terme emprunté à Dennett⁶³), ne sont pas à l'abri de ce reproche.

Certes, Ladyman et Ross, bien qu'ils se disent physicalistes, se défendent du reproche de réductionnisme parce qu'ils n'entendent pas, justement, réduire un type d'entités (un type d'objets) à un autre type d'entités : chez eux, toutes les entités se retrouvent de plain-pied car toutes « ne sont que » des « real patterns ». Mais déjà chez Dennett

⁶³ Voir Dennett, 1987, pp. 37-42 et Dennett, 1998, pp. 95-120.

cette notion de « real pattern » qui sert à « sauver » la « stance » intentionnelle de l'éliminativisme a un caractère ambigu : les « real patterns » seraient à la fois dotés d'existence objective *et* relatifs à un observateur. Dennett décrit lui-même sa conception comme une « sorte de réalisme », située qu'elle est « sur la lame de couteau entre les extrêmes intolérables du simple réalisme et du simple relativisme » (Dennett, 1987, p. 37, ma traduction). Et il conclut son article « Real Patterns » de la manière suivante :

Now, once again, is the view I am defending here a sort of instrumentalism or a sort of realism? I think that the view itself is clearer than either of the labels, so I shall leave that question to anyone who stills find illumination in them. (Dennett, 1998, p. 120)

La morale est que les extrêmes se rejoignent. Ainsi, l'instrumentalisme trouve sa source dans le pragmatisme d'un Dewey, lequel est (au moins en partie) un héritier de l'empirisme sceptique d'un Hume. De leur côté, les réductionnistes révisionnistes nous plongent au final dans une forme de phénoménisme, c'est-à-dire dans une vision du monde manifeste soit sceptique, où tout objet qui tombe sous les sens n'existe pas à proprement parler, soit de type kantienne, où tout objet qui tombe sous les sens est une construction, soit de type quinienne, où tout objet qui tombe sous les sens est une postulation commode. On songe dans le premier cas au fameux exemple d'Arthur Eddington et de ses deux tables :

« I have settled down to the task of writing these lectures and have drawn up my chairs to my two tables. Two tables! Yes; there are duplicates of every object about me - two tables, two chairs, two pens.

This is not a very profound beginning to a course which ought to reach transcendent levels of scientific philosophy. But we cannot touch bedrock immediately; we must scratch a bit at the surface of things first. And whenever I begin to scratch the first thing I strike is my two tables.

One of them has been familiar to me from earliest years. It is a commonplace object of that environment which I call the world. How shall I describe it? It has extension; it is comparatively permanent; it is coloured; above all it is substantial. By substantial I do not merely mean that it does not collapse when I lean upon it; I mean that it is constituted of "substance" and by that word I am, trying to convey to you some conception of its intrinsic nature. It is a thing; not like space, which is a mere negation; nor like time, which is - Heaven knows what! But that will not help you to my meaning because it is the distinctive characteristic of a "thing" to have this substantiality, and I do not think substantiality can be described better than by saying that it is the kind of nature exemplified by an ordinary table. And so we go round in circles. After all if you are a plain commonsense man, not too much worried with scientific scruples, you will be confident that you understand the nature of an ordinary table. I have even heard of plain men who had the idea that they could better understand the mystery of their own nature if scientists would discover a way of explaining it in terms of the easily comprehensible nature of a table.

Table No. 2 is my scientific table. It is a more recent acquaintance and I do not feel so familiar with it. It does not belong to the world previously mentioned that world which spontaneously appears around me when I open my eyes, though how much of it is objective and how much subjective I do not here consider. It is part of a world which in more devious ways has forced itself on my attention. My scientific table is mostly emptiness. Sparsely scattered in that emptiness are numerous electric charges rushing about with great speed; but their combined bulk amounts to less than a billionth of the bulk of the table itself. Notwithstanding its strange construction it turns out to be an entirely efficient table. It supports my writing paper as satisfactorily as table No. 1; for when I lay the paper on it the little electric particles with their headlong speed keep on hitting the underside, so that the paper is maintained in shuttlecock fashion at a nearly steady level. If I lean upon this table I shall not go through; or, to be strictly accurate, the chance of my scientific elbow going through my scientific table is so excessively small that it can be neglected in practical life. Reviewing their properties one by one, there seems to be nothing to choose between the two tables for ordinary purposes; but when abnormal circumstances befall, then my scientific table shows to advantage. If the house catches fire my scientific table will dissolve quite naturally into scientific smoke, whereas my familiar table undergoes a metamorphosis of its substantial nature which I can only regard as miraculous. [...]

I need not tell you that modern physics has by delicate test and remorseless logic assured me that my second scientific table is the only one which is really there - wherever "there" may be. On the other hand I need not tell you that modern physics will never succeed in exorcising that first table - strange

compound of external nature, mental imagery and inherited prejudice-which lies visible to my eyes and tangible to my grasp. We must bid good-bye to it for the present for we are about to turn from the familiar world to the scientific world revealed by physics. This is, or is intended to be, a wholly external world ». (Eddington, 1928, pp. ix-x)

Ladyman et Ross soutiennent pour leur part que leur manière de concevoir l'ontologie en termes de « real patterns » dissout ce problème de la réconciliation de l'image manifeste et de l'image scientifique⁶⁴ :

« The question Eddington addresses in these passages is how to reconcile the scientific and manifest images of the world. Ontological fundamentalism maintains that the fundamental part of the scientific image is an accurate portrait of reality and that common-sense image is an illusion. Hence, we find philosophers such as Merricks and van Inwagen denying the existence of the everyday table. On the other hand, for philosophers such as van Fraassen, the manifest image is epistemologically primary. In this book we have argued that to be is to be a real pattern, and that science is engaged in describing the modal structure of the world. It is an advantage of our view that it makes it possible to understand how both the scientific image and the common-sense image can capture real patterns ». (Ladyman *et al.*, 2007, p. 266)

L'influence quiniennne dans la manière pragmatique de concevoir l'ontologie des objets est revendiquée comme telle par ces auteurs :

« According to Rainforest Realism⁶⁵, what grounds the claim that some real pattern exists is its projectibility. Induction is therefore part of the manifest and the scientific images in the sense that we individuate objects in the light of inductive knowledge of what is relatively invariant. The objects that we identify are ontologically secondary to the modal structure of the world. In his classic

⁶⁴ Cette distinction fameuse entre l'image manifeste et l'image scientifique est empruntée à Wilfrid Sellars. Voir Sellars, 1963b, chapitre 1 : « Philosophy and the Scientific Image of Man », pp. 1-40.

⁶⁵ N.B. Le « réalisme de la forêt humide » propose une métaphysique des sciences spéciales selon une perspective naturaliste et non réductionniste basée sur la notion dennetienne de « real patterns » dans un but d'unification et de conciliation entre physique et sciences spéciales. Une idée-clé ici est celle de la relativité dans l'échelle de description.

paper 'Identity, Ostension and Hypostasis', Quine (1953, ch. IV) offers a similar account of how we arrive at our everyday ontology. The idea is that we posit identity between ostensions as a method of hypostasis. Our hypostases have survival value because engaging in the pretence that there are enduring objects makes things much simpler in 'manifest image' contexts even though they may be superfluous in 'scientific image' contexts. On his view, there is no fact of the matter about what things there are: 'objects' shrink or expand to their most convenient size ». (Ladyman *et al.*, 2007, p. 255)

Et (comme chez Quine) les objets scientifiques n'ont pas de statut privilégié chez Ladyman et Ross : ils tombent sous le même verdict et sont sujets à la même élimination :

« We need not go so far as belief in objects, observable or not. The history of science undermines not only materialism and classical views of space and time, but also the claim that science describes the individuals that lie beyond the phenomena.

So, to reiterate a point made a few pages above, at the fundamental level, where all proper talk about the entities whose status fuelled the twentieth-century scientific realism debate goes on, reliance on the notional-world idea of cohesive things is just completely misleading ». (Ladyman *et al.*, 2007, p. 256)

Je n'entends certes pas suggérer ici que Quine était un réaliste structurel ontique (encore une fois, je ne pense pas qu'il était un réaliste tout court, en tout cas, certainement pas un réaliste robuste). J'ai parlé plus haut du rapprochement entre Quine et Kant qui a été opéré par Putnam. Il est intéressant de constater que Ladyman et Ross eux-mêmes dans la conclusion de leur ouvrage s'emploient à repousser les reproches de kantisme qui, ils en sont bien conscients, pourraient leur être faits⁶⁶. Les arguments qu'ils allèguent pour leur défense se situent dans la même lignée que ceux

⁶⁶ Ils s'emploient aussi à se distancier de Dennett. Voir Ladyman et al., pp. 298-300.

mis de l'avant par Føllesdal dans sa défense de Quine : ils mettent de l'avant leur naturalisme pour se distancer de Kant.

Il existe ce me semble un consensus assez général à l'époque contemporaine – à la suite, notamment des découvertes majeures réalisées au début du XXème siècle et qui ont révolutionné notre conception de la nature de la réalité physique - sur le fait que l'on ne peut pas être un véritable réaliste sans être un réaliste scientifique ; autrement dit, le réalisme du sens commun ne suffit pas (ne suffit plus). Mais peut-on être un véritable réaliste en étant seulement un réaliste scientifique ?

Les tenants d'un réalisme robuste répondent non à cette question, comme on l'a vu. Le meilleur argument en faveur de la nécessité de soutenir les deux types de réalisme consiste à soutenir que le réalisme scientifique constitue un prolongement du réalisme du sens commun :

« Scientific realists have always taken scientists' claims about unobservable entities at 'face value'. Their point has always been that (a) the world is populated by the inobservable natural kinds posited by well-confirmed scientific theories and (b) well-confirmed scientific beliefs are true of the entities they posit for the very same reasons, and in the very same way, in which commonsense beliefs about tables and chairs are true of those objects. In fact, most current realists insist that ontological commitments to theoretical entities are just an extension of the ontological commitments to commonsense objects ». (Psillos, 1999, p. 227)

On a vu un argument semblable à l'œuvre dans le récit « darwino-quinéen » de Devitt que j'ai présenté plus haut. On pourrait ajouter qu'à l'inverse, la mise en doute de la réalité des objets du sens commun par les tenants d'un réalisme uniquement scientifique tend à rendre leur réalisme moins robuste et à les faire basculer dans une forme d'anti-réalisme, comme on vient de le voir dans le cas des réalistes structurels ontiques.

1.7. Arguments et contre-arguments

Il est frappant de constater que très souvent les présentations du réalisme tant dans les manuels que les encyclopédies (et même dans les articles) procèdent de manière négative plutôt que positive : après une introduction plus ou moins sommaire des thèses d'indépendance et d'existence, ce sont les différentes objections des anti-réalistes qui sont passées en revue ; les arguments des réalistes prennent typiquement la forme de réponses à ces objections⁶⁷. Dans les articles, les défenseurs du réalisme répondent à une objection ou un contre-argument en particulier⁶⁸. Même le fameux argument de G. E. Moore en faveur du « réalisme du sens commun » procède ainsi, en ciblant dans son article de 1925 les tenants de l'idéalisme et du scepticisme à l'égard du monde extérieur, au motif que les arguments de ces derniers exigent un appel à des « intuitions philosophiques » que nous avons beaucoup moins de raisons d'accepter que nous en avons pour les affirmations issues du sens commun que lesdits arguments sont censés réfuter.⁶⁹ On a vu également plus haut que le fameux argument « positif » de Devitt basé sur l'épistémologie naturalisée peut paraître moins fort que ses arguments négatifs. On peut peut-être avancer comme explication à cette situation qu'il est juste de soutenir comme Devitt que le réalisme est une attitude pré-philosophique bien plus naturelle que l'anti-réalisme et donc qu'il se passe d'arguments à moins d'être attaqué.

Les adversaires du réalisme lui ont opposé une batterie d'arguments qui peuvent être classés en deux catégories, selon qu'ils ciblent la thèse d'existence ou celle de l'indépendance. Les arguments anti-réalistes appartenant à la première catégorie remettent en question, typiquement, l'admission de tel ou tel type d'entités, par exemple les entités mathématiques⁷⁰. Je ne m'attarderai pas en détail sur cette

⁶⁷ Voir par exemple Khlentzos, 2011 et Miller, 2014, tous les deux dans la *Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

⁶⁸ Voir Lewis, 1984, Bays, 2001, Resnik, 1987, pour n'en citer qu'une poignée.

⁶⁹ Voir Moore, 1939.

⁷⁰ Voir Miller, 2014, pour une recension de ce type d'objections.

première catégorie d'objections, car comme on l'a vu plus haut, le réalisme n'oblige pas à admettre tous les types d'entités. On peut très bien être réaliste de manière sélective (et c'est d'ailleurs généralement le cas). Les arguments anti-réalistes appartenant à la deuxième catégorie sont potentiellement beaucoup plus dommageables. Je les regrouperai dans deux sous-catégories, ayant trait respectivement à la question de l'accès et à celle du succès. Dans le premier cas, il s'agit d'arguments qui s'attaquent au problème de la représentation, sous ses doubles aspects épistémiques (concernant la question de savoir comment nous pouvons connaître un monde indépendant de l'esprit) et sémantiques (concernant la question antérieure de savoir comment les liens sont mis en place entre nos croyances et les états de choses indépendants qu'elles sont censées représenter). Dans le deuxième cas, il s'agit d'arguments qui : (1) soit donnent du succès de la science une explication instrumentaliste, (2) soit questionnent la validité du réalisme comme explication méta-théorique dudit succès, (3) soit opposent à l'optimisme épistémique un pessimisme plus ou moins fort.

1.7.1. Sur la question de l'accès

Typiquement, les arguments anti-réalistes n'attaquent pas la thèse d'indépendance de front. Ils la visent en attaquant l'une des thèses qui lui sont associées. J'ai cité plus haut la définition « enrichie » du réalisme de David Leech Anderson, qui associe au réalisme métaphysique de base des thèses sémantiques et épistémologiques. Je me permets de la rappeler car c'est ici que cette définition nous sera utile.

Il y a d'abord les trois thèses qu'Anderson appelle « métaphysiques » :

(M1) **Vérité-correspondance** : La vérité est une relation de correspondance entre les éléments du langage et le monde (c'est-à-dire une réalité de choses-en-soi [« *ding-an-sich* reality »]). Un énoncé est vrai au sens correspondantiste

du terme s'il entretient la relation (unique) de correspondance avec ladite réalité.

(M2) **Réalisme sémantique** : Les énoncés qui expriment un engagement existentiel à des objets concrets seront vrais ou faux en vertu de la nature intrinsèque de la réalité indépendante de l'esprit, et donc en vertu de conditions dont l'obtention peut être, en principe, inaccessible aux êtres humains.

(M3) **Réalisme ontologique** : Tous les objets admis par le sens commun et par la science contemporaine (ou presque tous) existent indépendamment de l'esprit humain.⁷¹

Viennent ensuite les quatre thèses « épistémologiques » suivantes :

(E1) **Réalisme épistémologique** : La croyance en l'existence indépendante de l'esprit de tous des objets admis par la science et par le sens commun (ou de la plupart d'entre eux) est épistémiquement justifiée.

(E2) **La cohérence du scepticisme** : Le conditionnel sceptique :

(S) Si nous sommes tous des cerveaux dans une cuve, alors ceci n'est pas une main

est à la fois intelligible et vrai.

(E3) **Anti-scepticisme** : Nous *savons* que la plupart de nos croyances portant sur les objets admis par la science et par le sens commun sont vraies et nous *savons* que l'hypothèse des cerveaux dans une cuve (l'hypothèse sceptique) est fausse.

⁷¹ Voir Anderson, 1992, p. 51, ma traduction.

(E4) **Anti-révisionnisme** : Puisque nous sommes en droit de croire que nos facultés cognitives et sensibles nous donnent un accès fiable à la réalité, il y a une justification *prima facie* pour résister à toute révision radicale des données du sens commun et de la recherche scientifique.⁷²

Les principes sémantiques (M1) et (M2) ci-dessus, tout comme les principes épistémiques, en particulier (E2) et (E3) relatifs au problème du scepticisme, constituent pour les adversaires du réalisme métaphysique des cibles de choix pour ébranler le principe de base du réalisme, à savoir (M3).

1.7.1.1. Contre (M1) et (M2)

Drew Khlentzos, dans son article publié dans la *Stanford Encyclopedia of Philosophy* (2011), regroupe sous cinq arguments les défis en partie épistémiques mais surtout sémantiques lancés par les anti-réalistes au réalisme :

1. l'argument de la (non) manifestation (selon lequel le comportement cognitif et linguistique d'un agent ne fournirait aucune preuve de l'existence de liens esprit/monde) ;
2. l'argument de l'acquisition du langage (que l'existence de tels liens rendrait impossible, puisqu'ils ne seraient pas repérables même par des locuteurs expérimentés, et *a fortiori* par des novices) ;
3. l'argument du « cerveau dans la cuve » (selon lequel, non seulement le réalisme implique que nous pourrions être massivement dans l'erreur, mais encore que si nous étions effectivement des « cerveaux dans une cuve », nous

⁷² Voir Anderson, 1992, pp. 67-68, ma traduction.

ne pourrions pas – si l'on admet la théorie causale de la référence putnamienne - en faire correctement l'hypothèse) ;

4. l'argument de la relativité conceptuelle (selon lequel le fait de se demander ce que contient un monde indépendant est dénué de sens, car les objets n'existent que relativement aux schèmes utilisés pour les classer) ;
5. et enfin, l'argument putnamien de la théorie des modèles.

Remarquons que les cinq arguments recensés par Khlentzos sont étroitement liés. Les deux premiers arguments (celui de la (non) manifestation et celui de l'acquisition du langage) sont des arguments mis de l'avant par l'anti-réaliste Michael Dummett. Celui-ci est au premier chef responsable de la montée sémantique dans la querelle entre réalistes et anti-réalistes, qui était traditionnellement comprise comme un débat sur l'existence ou la non-existence objective d'entités d'un certain type. En effet, Dummett a reformulé comme on sait cette querelle dans les termes d'un affrontement entre deux conceptions de la vérité, bivalente et transcendante (par rapport aux preuves) pour les réalistes, connaissable et assertable pour les anti-réalistes. La nouveauté de l'approche de Dummett a consisté à voir cet affrontement, à la base, comme analogue à la dispute entre les tenants du platonisme et ceux de l'intuitionnisme en philosophie des mathématiques.

Or les thèses dummettiennes sont à l'origine de la « renégation »⁷³ par Putnam du réalisme métaphysique et de sa conversion au réalisme interne, conversion dont l'argument putnamien de la théorie des modèles a pour objectif de démontrer le bien-fondé en proposant une *reductio* du réalisme métaphysique. L'argument de la théorie des modèles a en outre pour arrière-fond le troisième argument recensé par Khlentzos, celui des cerveaux dans une cuve et dont Putnam est également l'auteur :

⁷³Pour reprendre l'expression de Michael Devitt. Voir Devitt, 1983b.

car comme on le verra plus en détail dans le chapitre trois, c'est le désir de sauver la théorie causale et externaliste de la référence (dont l'argument des cerveaux dans une cuve est une illustration) *avec* les conceptions dummettiennes de la signification et de la compréhension qui conduira Putnam à tourner le dos au réalisme métaphysique. Putnam, dans son argument de la théorie des modèles, s'attaque en priorité à la théorie de la vérité-correspondance, associée, comme on l'a vu, au réalisme métaphysique - une association que Michael Dummett a d'ailleurs transformée en définition dudit réalisme par contraste avec l'anti-réalisme associé par lui à une théorie vérificationniste de la vérité - comme moyen (du moins Putnam le soutient-il), de montrer que cette théorie, à la thèse d'indépendance du réalisme métaphysique, a deux conséquences inacceptables : premièrement, l'indétermination massive de la référence et deuxièmement, l'obligation pour le réaliste de soutenir que même une théorie *idéale*, testée et acceptée comme véridique pourrait en fait se révéler fausse, parce qu'elle ne serait pas la « bonne » théorie, la théorie « visée ». Et le même Putnam s'attaque à (E2) dans son argument des cerveaux dans une cuve (en présupposant, cette fois, la théorie causale de la référence). Enfin, l'argument de la théorie des modèles et le réalisme interne qu'il sert à défendre débouchent sur la thèse putnamienne de la relativité conceptuelle (quatrième argument recensé par Khlentzos), avec ses relents kantien ouverts revendiqués par Putnam⁷⁴ - laquelle thèse est à l'origine de la thèse de la variance quantificationnelle et se retrouve comme telle au cœur des débats actuels en métaontologie. Je me pencherai plus en détail sur les discussions suscitées par les principaux arguments anti-réalistes se déployant sur les plans plus strictement épistémologiques et, surtout, sémantiques, tels que recensés par Khlentzos dans le chapitre suivant.

⁷⁴Voir Putnam, 1992, chapitre 1.

1.7.1.2. Contre (E2) et (E3)

(E2) pose en principe la cohérence du scepticisme, c'est-à-dire la cohérence de l'hypothèse selon laquelle nos meilleures théories et croyances sur le monde *pourraient* être radicalement fausses. (E2) sert de rempart à la thèse d'indépendance posée en principe par le principe sémantique (M2) et le principe ontologique (M3), et c'est pourquoi, en tant que tel, (E2) a fait l'objet d'attaques en règle de la part des opposants au réalisme métaphysique, notamment Hilary Putnam. Les principes (E1) et (E4) ont trait à la question de la justification et relèvent quant à eux d'un « optimisme épistémique » qui conduit à offrir une réponse positive à la question de l'accès. Enfin, le principe (E3) découle de (E1) et (E4) : nous *savons* que la plupart de nos croyances concernant les objets du sens commun et les objets de la science sont vraies et donc que l'hypothèse sceptique est fausse. Mais comment le savons-nous ?

1. Première réponse : c'est celle rendue fameuse par G. E. Moore dans sa « preuve du monde extérieur »⁷⁵. Elle consiste en son essence à transformer le *modus ponens* des sceptiques en un *modus tollens*. Ainsi un argument sceptique standard comme :
 - a. Si je ne sais pas si je ne suis pas trompée par un Malin Génie, alors je ne sais pas si ceci est une main ($\sim K_{jp} \rightarrow \sim K_{jq}$)
 - b. Je ne sais pas si je ne suis pas trompée par un Malin Génie ($\sim K_{jp}$)
 - c. Donc, je ne sais pas si ceci est une main ($\sim K_{jq}$)
 - d. devient, sous l'effet d'un « renversement mooréen » (« moorean shift ») :
 - e. Si je ne sais pas si je ne suis pas trompée par un Malin Génie, alors je ne sais pas si ceci est une main ($\sim K_{jp} \rightarrow \sim K_{jq}$)

⁷⁵ Voir Moore, 1939.

f. Je sais que ceci est une main $(\sim(\sim K_j q)) = (K_j q)$

g. Donc, je sais que je ne suis pas trompée par un Malin Génie $(\sim(\sim K_j p)) = (K_j p)$

Moore soutient en substance que l'avantage de son argument est qu'une proposition du sens commun telle que (q) est infiniment plus plausible qu'une proposition sceptique telle que $(\sim p)$ ⁷⁶.

2. L'argument contextualiste, proposé notamment par David Lewis : l'argument sceptique ainsi que son contre-argument mooréen présupposent le principe de clôture épistémique. Ce principe sous sa forme la plus simple s'énonce comme suit : si S sait que p , et p implique q , alors S sait que q . Autrement dit, la vérité est préservée dans l'implication. Fred Dretske (1970) et Robert Nozick (1981), ont soutenu cependant le rejet de ce principe tout en affirmant que le fait de savoir que P (P = proposition du sens commun) pouvait coexister avec le fait de ne pas savoir que non S (S = proposition sceptique)⁷⁷. L'argument contextualiste vise à préserver le principe de clôture en contextualisant l'opérateur K aux contextes d'usage⁷⁸.
3. Le troisième argument consiste à tabler sur la fiabilité de nos modes d'accès à la réalité. Cette réponse au défi sceptique relativement à la possibilité de la connaissance s'appuie sur l'externalisme épistémologique dont le partisan le plus en vue est Alvin Goldmann ;

⁷⁶ Pour une discussion plus approfondie, voir Luper, 2016.

⁷⁷ Voir Pritchard, 2002 pour une discussion et une contre-proposition de cette position.

⁷⁸ Voir Lewis, 1996, pp. 549-567.

4. Le quatrième argument consiste à s'appuyer sur le succès de la science. C'est l'argument connu sous le nom d'argument du non miracle, que nous verrons c-dessous.

1.7.2. Sur la question du succès

Argument anti-réaliste 1 : l'argument instrumentaliste

Comme on l'a vu plus haut, les instrumentalistes s'opposent aux réalistes sur la nécessité de recourir au réalisme comme explication au succès de la science. Selon les premiers, une explication pragmatique suffit, selon laquelle l'acceptation des théories est rationnellement justifiée pour des raisons de plus ou moins grande simplicité, de fertilité, de précision, de portée et d'unification ; il n'est nul besoin pour ce faire d'admettre les inobservables dans son ontologie. Au mieux, certains instrumentalistes refusent de se commettre et se retranchent dans un agnosticisme prudent (comme van Fraassen). Les réalistes ont répondu à ce type d'objections à l'aide de leur argument dit du non miracle auquel j'ai déjà fait plusieurs fois allusion.

Contre-argument réaliste 1 : l'argument du non miracle

Cet argument est considéré comme l'argument le plus fort en faveur du réalisme, et plus particulièrement, du réalisme scientifique. Il a été formulé le plus fameusement par Hilary Putnam comme suit :

« The positive argument for realism is that it is the only philosophy that doesn't make the success of science a miracle. That terms in mature scientific theories typically refer (this formulation is due to Richard Boyd), that the theories accepted in a mature science are typically approximately true, that the same term can refer to the same thing even when it occurs in different theories - these statements are viewed by the scientific realist not as necessary truths but as part

of the only scientific explanation of the success of science, and hence as part of any adequate scientific description of science and its relations to its objects ». (Putnam, 1975b, p. 73)

Comme on voit, cet argument repose sur la prémisse largement acceptée (elle-même le fruit d'observations empiriques) selon laquelle nos meilleures théories rencontrent un impressionnant succès prédictif et explicatif. En particulier, elles sont capables de prédire des phénomènes *nouveaux*. Selon les tenants du réalisme, la meilleure explication de ce succès est que nos meilleures théories sont vraies (ou approximativement vraies), c'est-à-dire qu'elles décrivent correctement un monde indépendant de l'esprit et que les entités, les processus et les mécanismes causaux qu'elles postulent derrière les phénomènes existent réellement. À l'opposé, les explications instrumentalistes échouent parce qu'elles laissent le succès de la science inexpliqué. Si nos théories étaient simplement des « boîtes noires », seulement bonnes à classer les phénomènes observables, alors il n'y aurait aucune raison de s'attendre à ce qu'elles aient un pouvoir prédictif. Affirmer que ces théories sont « empiriquement adéquates », c'est-à-dire qu'elles « sauvent » tous les phénomènes, n'est pas une grosse amélioration. Car ce qui exige une explication est précisément le fait que les théories scientifiques sauvent les phénomènes. Dire qu'elles le font, c'est simplement affirmer ce qui doit être expliqué.

Cependant, une deuxième ligne de critique plus menaçante est que l'argument du non miracle est vicieusement circulaire, parce qu'il vise à défendre la rationalité et la fiabilité de la règle d'inférence à la meilleure explication (ou l'abduction), alors qu'il constitue lui-même une instance de cette règle. Stathis Psillos s'est efforcé de démontrer (de manière assez convaincante selon moi) que cette critique n'est pas fondée. Il commence par faire une différence entre les arguments qui sont taxés de circularité parce qu'ils présupposent comme prémisse ce qu'ils visent à démontrer en conclusion, et ceux qui sont taxés de circularité parce qu'ils utilisent comme règle

d'inférence la même règle d'inférence qu'ils visent à valider. Selon Psillos, seuls les premiers sont vicieusement circulaires, alors que dans le cas des seconds, il serait parfaitement légitime d'*utiliser* une règle d'inférence sans avoir à la justifier de manière indépendante. Psillos s'appuie ici sur les thèses mises de l'avant par les fiabilistes tels qu'Alvin Goldman en épistémologie de la connaissance. Le fiabilisme est une théorie externaliste de la justification épistémique selon laquelle un sujet est justifié d'entretenir une croyance si celle-ci a été produite (causée) par un processus cognitif fiable ; un processus cognitif est fiable si les croyances qu'il produit ont de bonnes chances d'être vraies. La fiabilité est ainsi définie comme la tendance ou la propension d'un processus à générer des croyances vraies. L'évaluation de la fiabilité d'un processus est une question qui se décide par des moyens empiriques (par exemple, par des moyens statistiques), *a posteriori*. Le processus n'a donc pas à être justifié préalablement à son usage. Comme on dit communément, « the proof is in the pudding ». L'argument du non miracle justifie donc de manière méta-inductive la méthode inductive de la science, qui a communément recours à l'inférence à la meilleure explication pour générer des croyances vraies.

Contre-argument réaliste 2 : l'argument de la corroboration

Un autre argument réaliste est celui de la corroboration, selon lequel le fait qu'une seule et même chose soit apparemment révélée par des modes distincts de détection suggère que ce serait une coïncidence extraordinaire si ladite chose, en réalité, n'existait pas. Plus nombreux seront les modes distincts de détection, et plus l'argument s'en trouvera renforcé, bien évidemment. Cet argument repose sur une intuition semblable à celle qui sous-tend l'argument du miracle : si plusieurs modes distincts de détection, théoriquement indépendants les uns des autres, produisent le même résultat, suggérant l'existence d'un seul et même inobservable, alors le réalisme est une bonne explication de cette consilience, en contraste avec une explication

soutenant que lesdits modes distincts de détection produisent (miraculeusement) le même résultat en l'absence d'une cible commune.

Argument anti-réaliste 2 : l'argument de la sous-détermination des théories par l'évidence

Cet argument, que l'on fait souvent remonter aux travaux de Pierre Duhem, a servi de base au holisme quинien. Selon la formule bien connue de Quine, les énoncés de la science n'affrontent jamais individuellement le « tribunal de l'expérience », mais seulement collectivement. Différentes théories contradictoires sont compatibles avec les données ; celles-ci constituent les seules preuves (les seules conséquences observables) dont nous disposons ; par conséquent, il n'y a aucune raison probante de croire en l'une de ces théories, par opposition à une autre. Étant donné que les théories diffèrent précisément dans ce qu'elles disent sur les inobservables, le réalisme se trouve mis au défi : bref, le choix de la théorie est *sous-déterminé* par les données.

Une réponse possible est de distinguer la sous-détermination en pratique et la sous-détermination en principe. Dans le premier cas, on peut rétorquer que l'argument ne concerne que la science actuelle, et n'exclut pas que le développement de nouvelles techniques, etc., puisse éventuellement permettre de trancher entre les théories. Dans le deuxième cas, on peut rétorquer qu'il s'agit davantage d'une pétition de principe que d'un véritable argument.⁷⁹

Argument anti-réaliste 3 : l'argument de « l'induction pessimiste »

⁷⁹ Voir Chakravartty, 2011.

Cet argument est peut-être le plus menaçant, selon d'aucuns, parce qu'il se base sur des prémisses empiriques, fournies par l'histoire des sciences. Celle-ci est jalonnée de théories acceptées pendant un temps plus ou moins long comme vraies et abandonnées par la suite comme fausses, en particulier, parce que les termes référant à des inobservables dans ces théories ont été jugés comme ne référant à rien (un exemple bien connu est celui du phlogiston). Par conséquent, il n'y a aucune raison de croire que nos théories actuelles soient en meilleure posture et qu'elles subiront un meilleur sort que nos théories passées.

Contre-argument réaliste 3 : l'argument de la convergence

Cet argument réaliste (lequel recouvre en fait une batterie d'arguments) s'oppose aux thèses d'incommensurabilité à la Kuhn ou à la Feyerabend. Il consiste en substance à soutenir que le succès de la science s'explique mieux en termes d'approximations successives, cumulatives et progressives qu'en termes de ruptures.

Les réalistes peuvent répondre que si seules les théories non *ad hoc* et ayant atteint un seuil respectable de maturité sont prises en compte, le nombre de celles dont les termes centraux sont dépourvus de référence ou qui ne peuvent pas être considérées comme (approximativement) vraies est considérablement réduit. Les réalistes peuvent en outre, sans nier la discontinuité en histoire des sciences, choisir de mettre plutôt l'accent sur la continuité.

Ainsi, Alyssa Ney (2012) propose quant à elle de retenir un « noyau » d'éléments représentationnels qui se retrouvent dans toutes les formulations de la physique fondamentale qui répondent aux critères reconnus par la communauté des physiciens. Elle fait appel à l'argument d'indispensabilité de Quine et Putnam (tel que reformulé par Marc Colyvan dans l'article sur l'argument en question dans SEP) qu'elle élargit

pour qu'il s'applique non seulement aux entités, mais aussi aux structures et aux principes :

(P1) Nous devons nous engager ontologiquement envers tous et toutes les entités, structures et principes (et à ces entités, structures et principes seulement) qui sont indispensables à nos meilleures théories scientifiques.

(P2) X est indispensable à nos meilleures théories scientifiques.

Par conséquent,

(C) Nous devons nous engager ontologiquement envers X. (Ney, 2012, p. 61, ma traduction)

Steven French consacre l'essentiel du chapitre deux de son plus récent ouvrage, *The Structure of the World. Metaphysics and Representation* (2014), à la réfutation de l'argument de la sous-détermination. En substance, il propose également de dégager les éléments communs aux théories (c'est-à-dire, au plus fondamental, les structures), et interprète cela comme une justification pour l'adoption du réalisme structurel ontique.

Enfin, Stathis Psillos fait une proposition qui va dans le même sens, en introduisant en conclusion de son ouvrage de 1999 sur le réalisme scientifique ce qu'il présente comme un argument positif en faveur du réalisme, sous la forme d'une théorie hybride à la fois causale *et* descriptiviste de la référence (et en particulier des termes théoriques tels que ceux désignant les espèces naturelles)⁸⁰. Selon cette théorie (inspirée de Lewis, 1984 et de Enç, 1976) :

« a theoretical term *t* typically refers by means of a core causal description of a set of kind-constitutive properties, by virtue of which its referent *x* is supposed to play a given causal role in respect of a certain set of phenomena. Given this, the following conditions are easy to motivate.

⁸⁰ Voir Psillos, 1999, chapitre 12, pp. 270-289.

1. A term t refers to an entity x if and only if x satisfies the core causal description associated with t .
2. Two terms t'' and t denote the same entity if and only if (a) their putative referents play the same causal role with respect to a network of phenomena; and (b) the core causal description of t'' takes up the kind-constitutive properties of the core causal description associated with t ». (Psillos, 1999, p. 285)

Cette théorie permet d'expliquer la manière dont la référence est préservée (si les conditions ci-dessus sont rencontrées) à travers les changements de théories. Pour comprendre en quoi cette théorie de Psillos peut constituer une réponse au défi lancé aux réalistes par les anti-réalistes, il faut d'abord se rappeler la place centrale que doit tenir une théorie robuste de la référence dans le projet d'une épistémologie naturalisée pour le réalisme ; et il faut ensuite se pencher plus en détail sur les discussions suscitées par les principaux arguments anti-réalistes se déployant sur les plans plus strictement épistémologiques et, surtout, sémantiques, tels que recensés dans Khlentzos, 2011. Cet examen fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE II

DU RÉALISME MÉTAPHYSIQUE À UNE MÉTAPHYSIQUE RÉALISTE II : LE PROBLÈME DE LA RÉFÉRENCE

J'ai consacré le chapitre deux à la définition du réalisme dit « métaphysique », à l'examen des problèmes qui lui ont été le plus classiquement associés et à la présentation des arguments anti-réalistes et des réponses réalistes à ces arguments. Mais la défense n'est pas finie. On se rappellera que le Réalisme (pour reprendre la terminologie de Devitt) exige au premier chef le maintien de la thèse d'indépendance, alors que le Réaliste a besoin qu'un accès à ce monde indépendant de l'esprit lui soit possible, ce qui pose le problème de la référence. J'ai décrit sommairement dans le chapitre précédent (à la section 1.7.1) les cinq plus importants arguments anti-réalistes se déployant sur les plans plus strictement épistémiques et surtout sémantiques tels que recensés dans Khlentzos (2011). Dans le présent chapitre, j'aimerais examiner plus en détail l'un de ces arguments en particulier, le fameux argument de la théorie des modèles d'Hilary Putnam qui a fait et continue de faire couler tant d'encre, et qui attaque justement l'idée que la référence à un monde indépendant de l'esprit soit possible.

Dans le présent chapitre, je commencerai, dans un premier temps, par faire une mise en contexte de l'argument en question dans le cadre plus large de la pensée putnamienne, pour commencer à en dégager les motivations (section 2.1) ; j'examinerai ensuite en quoi consistent plus en détail les présupposés et les objectifs sous-tendant l'argument de la théorie des modèles (section 2.2) ; je m'attarderai sur le paradoxe de Löwenheim-Skolem (section 2.3) et sur ses possibles interprétations (section 2.4), avant de revenir dans la section 2.5 sur l'argument de la théorie des modèles et d'examiner le rôle que joue ledit paradoxe dans l'argumentaire de Putnam pour « skolémiser » la vérité (sous-section 2.5.1) et la référence (sous-section 2.5.2), avec la critique que lui a adressée Timothy Bays ; dans la section 2.6, je reviendrai

sur les biais vérificationnistes de l'argument de Putnam, avant de montrer que même si Putnam a pris par la suite ses distances avec le vérificationnisme, il n'a pas renié la critique qu'il a faite du réalisme (section 2.7) ; je présenterai ensuite la fameuse parade putnamienne de la « just more theory » avec les critiques que lui ont opposées ses adversaires réalistes (section 2.8), suivies des problèmes qu'encourt une théorie causale de la référence (2.9) ; j'exposerai dans la section 2.10 deux réponses réalistes à l'argument de Putnam, celle de David Lewis et celle de Stathís Psillos ; enfin, je conclurai le chapitre en réexaminant en guise de bilan la notion même de réalisme à la lumière des discussions exposées dans les chapitres un et deux (2.11).

2.1. Mise en contexte

Avant de « plonger » dans les détails de l'argument de la théorie des modèles et des débats qui s'en sont suivis, je broserai dans la présente section un tableau général (à traits très larges) du parcours de la pensée de Putnam et de l'« esprit » qui a conduit ce dernier à sa fameuse « renégation »⁸¹ du réalisme métaphysique et à la formulation dudit argument. Ce tableau me servira d'arrière-plan pour mieux situer ledit argument, pour m'aider ensuite à en dégager les présupposés et m'efforcer d'en évaluer la portée.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre deux, l'argument du non-miracle formulé par Hilary Putnam a été souvent considéré comme l'argument le plus fort en faveur du réalisme. Mais Putnam a ceci de particulier d'être aussi le philosophe qui a formulé l'argument souvent considéré comme l'argument le plus dévastateur à l'encontre du réalisme - le fameux argument de la théorie des modèles - sans compter deux des autres arguments anti-réalistes parmi les cinq recensés par Khlentzos, à savoir l'argument des cerveaux dans une cuve et celui de la relativité conceptuelle.

⁸¹ Pour reprendre encore une fois le terme de Devitt.

C'est pourquoi il est inévitable, pour quiconque entend proposer une défense du réalisme, d'avoir à se confronter à Putnam. Car l'argument de la théorie des modèles, surtout, a eu et continue d'avoir un impact majeur dans le débat sur le réalisme. Il n'a cessé depuis sa formulation en 1980⁸² d'être commenté et critiqué, souvent avec vigueur, par des auteurs aussi divers que David Lewis, Michael Devitt, Michael Resnik, David Leech Anderson, Timothy Bays, Barry Taylor, Bas van Fraassen, etc., etc. (la liste est bien trop longue pour les nommer tous). Il importe donc de se pencher plus en détail sur cet argument, afin d'en évaluer le potentiel destructeur pour le réalisme métaphysique. S'agit-il vraiment d'une « bombe » comme le qualifie (de manière passablement ironique, il faut le dire) David Lewis ?

Il y a différentes manières de présenter le parcours de Putnam, selon que l'on insiste sur les ruptures ou au contraire sur la continuité. Ainsi, on pourrait soutenir que le « premier » Putnam – c'est-à-dire le « réaliste métaphysique » soit disant pur et dur qui a formulé l'argument pro-réaliste du non miracle - a été comme je viens de le dire renié par le « deuxième » Putnam (le Putnam « intérimaire ») - c'est-à-dire le « réaliste interne » qui a formulé l'argument anti-réaliste de la théorie des modèles. C'est même l'interprétation orthodoxe, comme le rappelle Putnam lui-même⁸³ :

« Today I often find myself divided into three "Putnams" (somewhat like "early, middle, and late Wittgenstein"). "Early Putnam" is said to have been a staunch scientific realist; "interim Putnam" is said to have repudiated scientific realism in favor of internal realism, and more recent Putnam is often described as defending "common sense realism" (which is not usually described in any detail at all). But that account is confused ». (Putnam 2013a, p. 20)

Et en effet, son abandon en 1976 du « réalisme scientifique » au profit du « réalisme interne » a été accueilli par plusieurs de ses partisans (comme par exemple Michael

⁸² Dans « Models and Reality ». Mais notons que cet argument avait été déjà présenté un peu auparavant d'une manière moins formelle par Putnam dans « Realism and Reason » en 1977.

⁸³ Voir également Baghramian, 2008, p. 17.

Devitt) comme une véritable « renégation ». Même les commentateurs plus récents comme Stathis Psillos continuent à opposer le Putnam réaliste de l'argument du non miracle au Putnam ultérieur⁸⁴. Et les réalistes scientifiques « ultras » (tels Ladyman et Ross) s'en tiennent en général au Putnam de 1975, celui de *Mathematics, Matter and Method*. Quant au public philosophique, il s'est plu au fil du temps à taxer Putnam de versatilité. Je suis au contraire d'avis que Putnam a raison d'insister sur la continuité de sa pensée, comme l'article dont je viens de citer un passage vise à le montrer. Il n'est pas indifférent que cet article ait pour titre « From Quantum Mechanics to Ethics and Back Again ». C'est le texte d'une allocution prononcée par Putnam à l'occasion de la conférence intitulée « Putnam at 80 » à l'University College de Dublin en mars 2007, allocution dans laquelle Putnam présente son parcours de philosophe comme un va-et-vient entre science et éthique. Il est ainsi possible de faire ressortir entre le Putnam des premiers écrits plus « scientifiques », notamment en philosophie des mathématiques, le Putnam du réalisme « interne » et le Putnam actuel du réalisme « naturel » ou du « sens commun » une remarquable continuité.

C'est la quête d'une « troisième voie » entre réalisme et anti-réalisme qui oriente (sinon en totalité, du moins en très large part) l'entreprise philosophique de Putnam depuis au moins le milieu des années soixante-dix ; et c'est elle qui a conduit son évolution du réalisme « interne » des années soixante-dix et quatre-vingt au réalisme « naturel » (dit encore « du sens commun » ou « de l'homme de la rue ») de ces dernières années. Mais plus profondément, c'est le rejet du scientisme et du réductionnisme déjà présent chez le « premier Putnam »⁸⁵ et l'insistance de tous les

⁸⁴ Voir Psillos, 1999, chapitre 4.

⁸⁵ Voir à ce sujet la fin de l'introduction à *Mathematics, Matter and Method* écrite en 1974, et que Putnam se fait un point d'honneur de citer tout du long dans un article paru en 2012 :

« It will be obvious that I take science seriously and that I regard science as an important part of man's knowledge of reality; but there is a tradition with which I would not wish to be identified, which would say that scientific knowledge is all of man's knowledge. I do not believe that ethical statements are expressions of scientific knowledge; but neither do I agree that they are not knowledge at all. The idea that the concepts of truth, falsity, explanation, and even understanding are all concepts which belong exclusively to science seems to me to be a perversion. That Adolf Hitler was a monster seems to me to

Putnam, si je puis dire, à considérer les énoncés éthiques comme étant pourvus d'autant d'objectivité et de valeur de connaissance que les énoncés scientifiques qui forment ensemble le fil conducteur le plus solide entre les différentes « personnes » putnamiennes⁸⁶. Comme le résume très bien Stathis Psillos dans son compte rendu de *Philosophy in an Age of Science: Physics, Mathematics and Skepticism*, un recueil de Putnam paru en 2012 :

« What then is Hilary Putnam's -- who has been one of the major philosophers of the twentieth century -- 'single thought' and what is the 'something new' it brings into the world? Well, it's not quite a single thought but it can be captured, I think, by the following: there is something about science which is of incomparable cognitive significance and there is something about human beings which is of incomparable moral significance. The 'something new' then that Putnam's outstanding philosophical endeavour brings to the world is the fusion of the scientific image of the world with a moral image of human beings. This is the thread that runs through the papers that compose Putnam's latest collection: *Philosophy in an Age of Science: Physics, Mathematics and Skepticism*. As Putnam puts it: "My efforts in philosophy have always been intended to provide intellectual and moral support to those who have realistic sensibilities in science and 'cognitivist' sensibilities in ethics" (Putnam, 2012, p. 93) ». (Psillos, 2012)

be a true statement (and even a 'description' in any ordinary sense of 'description'), but the term 'monster' is neither reducible to nor eliminable in favor of 'scientific' vocabulary. (This is not something discussed in the present volume. It is a subject on which I hope to write in the future.)

If the importance of science does not lie in its constituting the whole of human knowledge, even less does it lie, in my view, in its technological applications. Science at its best is a way of coming to know, and hopefully a way of acquiring some reverence for, the wonders of nature. The philosophical study of science, at the best, has always been a way of coming to understand both some of the nature and some of the limitations of human reason. These seem to me to be sufficient grounds for taking science and philosophy of science seriously; they do not justify science worship ». (Putnam, 1975b, p. xiii-xiv et Putnam, 2013a, p. 19-20).

⁸⁶ Putnam lui-même fait plaisamment référence à certains endroits à ses précédentes incarnations (« one of my former selves ») en se citant lui-même à la troisième personne. Voir Putnam, 1984, p.15, note 1).

Les autres fils conducteurs qui relient entre eux les divers stades du parcours putnamien sont : la place prééminente dévolue à la notion d'intentionnalité⁸⁷, l'attention portée aux questions des normes et des valeurs et plus généralement le refus de la pensée dichotomique qui introduit selon Putnam des dichotomies artificielles entre par exemple l'*a priori* et l'*a posteriori*, les termes théoriques et les termes observationnels, les faits et les valeurs, et même, l'apparence et la réalité⁸⁸, avec, en même temps, l'insistance mise sur le rôle essentiel de l'objectivité (par opposition au relativisme) dans la caractérisation, non seulement de la connaissance scientifique et éthique, mais aussi de la vérité. On pourrait ajouter pour compléter ce tableau l'hostilité toujours plus affirmée envers la métaphysique et l'ontologie, ainsi que l'apologie du pluralisme et de la relativité sans le relativisme.

Cela ne veut pas dire que la pensée de Putnam n'a jamais connu aucun changement. Les changements les plus notables concernent la théorie de la vérité (vérité-correspondance pour le premier Putnam, théorie vérificationniste pour le Putnam « intérimaire », théorie de la vérité décitationnelle pour le dernier Putnam) et le rejet par le dernier Putnam du représentationnalisme en faveur d'une forme assez idiosyncratique de (supposé) « réalisme direct » plus proche d'un réalisme de la seconde nature à la McDowell que d'un véritable réalisme direct à la Read.

Dans ce contexte, l'argument du non miracle peut très bien être réinterprété de manière à le concilier avec les thèses du « Putnam intérimaire » : il suffit de suivre ce second Putnam en adoptant comme il le fait une théorie de la vérité épistémique plutôt que non épistémique. Mais cela a pour conséquences, d'abord, de modifier la notion de ce que l'on entend par « succès » en l'éloignant du sens que lui prêtent les

⁸⁷ Non au sens brentanien du terme, que Putnam rejette explicitement dans « Models and Reality » comme une notion faisant appel à « de mystérieux pouvoirs de l'esprit » dont la postulation n'est d'aucun secours sur le plan épistémologique et relève de la « mauvaise science » (Putnam, 1980, p. 474, ma traduction), mais plutôt au sens d'un « vouloir-dire ».

⁸⁸ Sur le rejet de cette dernière dichotomie, voir Putnam, 1980, p. 481 : « If appearance and reality end up being endpoints on a continuum rather than being the two halves of a monster Dedekind cut in all we conceive and do not conceive, it seems to me that philosophy will be much better off ».

réalistes jusqu'à la rapprocher de celle qu'entretiennent les instrumentalistes, et par suite, d'affaiblir jusqu'à le rendre inoffensif l'argument du non miracle en faveur d'un réalisme qui ne soit pas « interne ».

Putnam a défendu son rejet du réalisme métaphysique au profit du réalisme interne comme une manière de « revitaliser » l'« esprit réaliste ». Il est éclairant et important pour la discussion qui suivra de citer tout du long la conclusion d'un article de Putnam consacré à la « défense du réalisme interne » pour introduire à ce qu'il entend, *lui*, par « esprit réaliste » :

« That we do not, in practice, actually construct a unique version of the world, but only a vast number of versions (not all of them equivalent - I have focused on the case of equivalent descriptions simply as a dramatic case) is something that "realism" hides from us. That there is nothing wrong with vague predicates - all that is wrong is to be too vague in a given context - is another fact that "realism" ignores or misrepresents.

The first of these facts, the pluralism of our practice, has been expressed by Nelson Goodman in a naughty way by saying that there are many worlds, not one. The second fact, the ultimacy of vagueness, was expressed to me in a recent conversation by Rogers Albritton by saying that there are vague objects.

Recognizing such facts as these is part of what might be called "rejecting 'realism' in the name of the realistic spirit." It is my view that reviving and revitalizing the realistic spirit is the important task for a philosopher at this time ». (Putnam, 1992, p. 42)

Comme on voit, on retrouve au fondement de la conception putnamienne l'idée que le monde est un « tas amorphe » (« an amorphous lump⁸⁹ ») mis en forme de diverses façons *de l'intérieur* de la pratique et de l'histoire humaine ; tandis que l'on retrouve au fondement de sa critique du réalisme métaphysique l'idée que celui-ci présuppose

⁸⁹Voir Eklund, 2008 (l'expression est empruntée à Michael Dummett).

(erronément selon Putnam) que la référence est déterminée de l'*extérieur*, et précède par conséquent toute théorie. Putnam attribue en outre au réaliste métaphysique un assez incroyable postulat selon lequel les signes et symboles signifieraient « intrinsèquement » ce qu'ils signifient. Le réaliste souscrirait ainsi à une théorie « magique » de la référence (Putnam, 1981, p. 5). Putnam croit-il donc que l'alternative ne peut être que la suivante, à savoir soit les signes signifient d'*eux-mêmes* (fixent d'eux-mêmes leur référence), soit *nous* leur conférons leur signification (et ce, parce qu'il n'y a rien d'extérieur – mis à part, si on veut, le « tas amorphe » *inerte du point de vue causal*) ?

Enfin, il est intéressant de voir que Putnam dans le passage cité ci-dessus admet l'idée d'une *certaine* indétermination (d'un certain vague) de notre langage (de nos prédicats), le monde étant lui-même « ultimement vague ». Pourtant, il s'est souvent opposé avec force à la thèse de l'indétermination de la référence de Quine⁹⁰. Et dans d'autres textes que celui qui vient d'être cité, il semble clair que Putnam partage avec le réaliste métaphysique *tel que lui-même le décrit* le refus que la référence demeure imparfaitement déterminée. Pour Putnam, il s'ensuit plutôt de cette indétermination qu'étant donné que le monde est « ultimement vague », il *nous* appartient de déterminer la référence, de l'intérieur de nos schèmes conceptuels. Et par contraste, il s'ensuit aussi (selon Putnam) que le réaliste - étant donné son admission de la théorie de la vérité-correspondance, laquelle (toujours selon Putnam) exige que la référence soit parfaitement déterminée par le biais de relations biunivoques entre termes du langage et objets du monde indépendants de l'esprit - ne peut pas quant à lui admettre l'existence d'objets vagues, et qu'il doit soutenir qu'il y a une seule bonne description du monde, déterminée par le monde lui-même déjà constitué et structuré indépendamment de tout schème conceptuel.

L'influence de Michael Dummett a été capitale dans le tournant épistémique de

⁹⁰ Voir par exemple Putnam, 1989.

Putnam. Ainsi, dans « Models and Reality », Putnam part du présupposé selon lequel la « grande dispute métaphysique » à propos du réalisme a « toujours été la « dispute centrale en *philosophie du langage* » (Putnam, 1980, p. 464, les italiques sont de moi) et que cette dispute porte au premier chef sur les notions de référence et de vérité. Il est impossible de ne pas voir ici l'influence de Dummett. Premièrement, comme Dummett, Putnam déplace comme on vient de le dire ladite dispute du plan métaphysique (concernant la question de l'existence *réelle* de tels ou tels types d'entités comme les universaux ou les objets matériels, par exemple) au plan linguistique (concernant les notions de référence et de vérité dans le cadre d'une théorie de la signification) ; deuxièmement, la répudiation du réalisme métaphysique par Putnam a pour cause son adoption de la théorie de la signification dummettienne (elle-même héritée du second Wittgenstein), selon laquelle la signification c'est l'usage, et dans laquelle la notion de (maîtrise de la) *compréhension* occupe une place centrale ; enfin, troisièmement, la démonstration (du moins dans « Models and Reality ») s'appuie comme chez Dummett sur des considérations héritées des débats en philosophie des mathématiques, entre platonisme d'une part et intuitionnisme d'autre part. Un argument de poids à l'origine du rejet par Putnam du réalisme métaphysique est le fameux argument dummettien de l'acquisition du langage. Selon Dummett, le réalisme n'est pas conciliable avec une théorie plausible de l'apprentissage et de la compréhension d'un langage. Comment se fait en effet l'apprentissage d'une langue, c'est-à-dire l'apprentissage de ce que cela signifie d'affirmer que *p* ? Il peut sembler raisonnable de répondre que nous apprenons à reconnaître les conditions dans lesquelles les locuteurs compétents d'une langue sont disposés à affirmer que *p*. Autrement dit, nous acquérons l'aptitude à reconnaître, parmi les conditions qui nous sont épistémiquement accessibles, les conditions qui doivent être remplies pour qu'il soit légitime d'asserter que *p*. Et si affirmer que *p* veut dire affirmer que ses conditions de justification ou de vérification (idéalisées) sont remplies, alors nous avons au moins le début d'une théorie de la façon dont un locuteur humain, dont les capacités sont (forcément) finies, peut apprendre la

signification de *p*. Mais si la vérité de *p* consiste en quelque chose d'entièrement non épistémique, par exemple « avoir une relation de correspondance avec un monde indépendant de l'esprit », alors il peut sembler que nous soyons loin d'avoir une théorie qui pourrait expliquer comment un tel locuteur pourrait saisir des conditions réalistes de vérité de ce type et savoir par conséquent ce que *p* veut dire. Bref :

« [i]f realist truth-conditions could be learned, it is reasonable to think that we would have some idea about how such learning takes place. Since we don't know how we could have the capacity, then we probably don't have it ». (Anderson, 1992, p. 52)

Cet argument a joué selon l'aveu de Putnam lui-même un rôle important dans sa conversion au réalisme interne. Alors que Putnam se débattait avec les problèmes posés par une théorie de la vérité-correspondance substantielle, il a passé de longs moments à discuter de ces questions avec Dummett et en est ressorti convaincu que Dummett avait raison. Dans son discours présidentiel 1976 de l'APA, où il a annoncé sa conversion, Putnam reconnaît le point :

« The point is that Dummett and I *agree* that you can't treat understanding a sentence (in general) as knowing its truth conditions; because it then becomes unintelligible what *that* knowledge *in turn* consists in. We both *agree* that the theory of understanding has to be done in a verificationist way. . . . But now it looks as if . . . I have given Dummett all he needs to demolish metaphysical realism - a picture I was wedded to! ». (Putnam, 1977, pp. 488-489)

Mais pour un réaliste (un « vrai »), c'est prendre le problème par le mauvais bord : en substance, il faut partir du monde, et non pas des signes. Le réaliste soutient quant à lui que le monde *n'est pas* un « tas amorphe » et qu'il exerce une contrainte extra-théorique sur la référence - ce qui ne revient pas automatiquement à remettre en cause l'arbitraire du signe ! Il n'est pas innocent ici que la *première* cible de Putnam soit la

théorie de la vérité-correspondance, étroitement conçue en termes de relation biunivoque entre les signes et les choses. Cette manière de concevoir ladite théorie prête plus aisément flanc aux critiques putnamiennes, surtout de la manière dont elle est présentée dans l'argument de la théorie des modèles, comme on le verra plus loin.

2.2. L'argument de la théorie des modèles

L'argument de la théorie des modèles, basé sur le théorème de Lowenheim-Skolem et sur le paradoxe qu'il génère en théorie des ensembles, a été présenté par Putnam dans une série d'articles parus pour l'essentiel entre 1977 et 1992, notamment « Realism and Reason » (1977), « Models and Reality » (1980) et « Model Theory and the 'Factuality' of Semantics » (1989). Putnam se donne pour but de montrer grâce à cet argument que ce qu'il appelle (péjorativement) le « réalisme métaphysique », est « incohérent ». Putnam cible ce qu'il considère comme les thèses caractéristiques du réalisme métaphysique (voir Putnam, 1981, p. 49) : « I shall call this perspective the *externalist* perspective, because its favorite point of view is a God's Eye point of view » (Putnam, 1981, p. 49). Ces thèses sont :

1. Le monde se compose d'une totalité *fixe* d'objets indépendants de l'esprit.
2. Il y a exactement une seule description vraie et complète de la manière dont est le monde.
3. La vérité implique une sorte de relation de correspondance entre les mots ou les pensées-signes et les choses extérieures (et les ensembles de choses).

À ces trois thèses il convient d'ajouter :

4. Les croyances épistémiquement les plus justifiées peuvent néanmoins être fausses (autrement dit, la vérité est radicalement non épistémique).

Il faut noter la présence dans cette énumération de la thèse 2. Cette thèse paraît injustement forte à beaucoup. Ainsi, Anderson affirme ne pas inclure cette thèse dans la définition qu'il donne du réalisme métaphysique, parce que, selon lui : « peu de philosophes pensent qu'il s'agit d'une condition nécessaire pour être un réaliste, et qu'elle ne joue pas de rôle crucial dans les arguments qui suivent » (Anderson, 1992, p. 81, note 6, ma traduction). Anderson a (peut-être) raison pour ce qui est de la première affirmation de cette conjonction ; mais je suis au contraire d'avis qu'il a tort pour ce qui est de la seconde. En effet, l'inclusion de la thèse 2 est cruciale pour Putnam⁹¹. Car l'argument de la théorie des modèles recèle, derrière l'attaque dirigée contre la théorie de la vérité-correspondance et la conception réaliste de la référence qui la sous-tend, une attaque plus létale, dirigée contre la thèse d'indépendance elle-même. Putnam insiste sur l'inclusion de la thèse 2 car le réalisme métaphysique implique selon lui (frauduleusement) que la référence des termes est fixée préalablement (à toute interprétation), en quelque sorte de l'extérieur, comme par « Dieu », tout comme les valeurs de vérité des énoncés. Contre cette conception, son

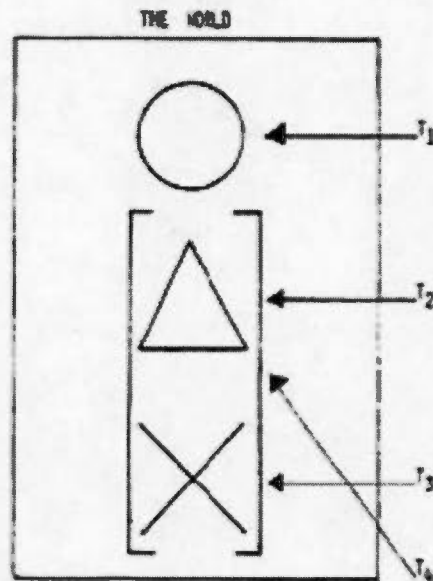
⁹¹ De fait, la thèse 2 est la thèse à laquelle le tout dernier Putnam continuera à s'opposer sans fléchir (alors qu'il s'est éloigné au fil du temps, comme on le verra, de son « réalisme interne » et de ses biais vérificationnistes, pour revenir à une forme de correspondantisme et en venir même à admettre comme légitime une forme élargie de réalisme métaphysique) : « As I explained 'Metaphysical Realism,' what it came to was precisely the denial of conceptual relativity. My 'Metaphysical Realist' believed that a given thing or system of things can be described in exactly one way, if the description is complete and correct, and that way is supposed to fix exactly one 'ontology' and one 'ideology' in Quine's sense of those words, that is, exactly one domain of individuals and one domain of predicates of those individuals. Thus it cannot be a matter of convention, as I have argued that it is, whether there are such individuals as mereological sums; either the 'true' ontology includes mereological sums or it doesn't. And it cannot be a matter of convention, as I have argued that it is, whether space-time points are individuals or mere limits, etc. To be sure, this is *one form* that Metaphysical Realism can take. But if we understand "metaphysical realist" more broadly, as applying to all philosophers who reject all forms of verificationism and all talk of our 'making' the world, then I believe it is perfectly possible to be a metaphysical realist in *that* sense and to accept the phenomenon I am calling 'conceptual relativity' » (Putnam, 2013a, p. 27, une position réaffirmée sur son blogue personnel aussi récemment qu'à l'automne 2014 (voir <http://putnamphil.blogspot.ca/2014/11/wiki-catches-up-bit-in-1976-when-i.html>)).

but est de prouver, grâce à la théorie des modèles : premièrement, qu'il n'y a pas de « modèle visé » ; et deuxièmement, qu'il n'y a pas de sens à soutenir qu'une théorie idéale peut être fausse. Putnam veut ainsi démontrer en substance que la perspective externaliste est profondément intenable, et que sa propre perspective « internaliste » doit lui être substituée. Sa thèse est que rien ne peut suffire à fixer de manière déterminée la référence des termes d'un langage humain à des objets *indépendants de l'esprit*. Et si c'est le cas, nous n'avons pas la capacité de parler de ou de penser à de tels objets et le modèle réaliste traditionnel s'effondre.

Mais comment Putnam peut-il aller jusqu'à « tout skolémiser », en alléguant que « d'une certaine manière, il semble vraiment que le paradoxe de Skolem sous-tende les problèmes caractéristiques de la philosophie du vingtième siècle » (Putnam, 1980, p. 475, ma traduction) ? Il est clair que Putnam ne peut faire les liens qu'il fait entre les résultats de la démonstration logico-mathématique dans l'argument de la théorie des modèles et les problèmes de la référence et de la vérité en philosophie sans faire plusieurs présuppositions. Et que ces présuppositions sont loin d'aller de soi, c'est le moins qu'on puisse dire. La première de ces présuppositions est une analogie, à savoir que le réalisme métaphysique fonctionne *comme* un modèle (dans « Realism and Reason », Putnam va même jusqu'à affirmer que le réalisme métaphysique *est* un modèle (Putnam, 1977, p. 483). Cette assimilation l'autorise (croit-il) à avoir recours à la théorie des modèles et à établir un parallèle entre le paradoxe de Löwenheim-Skolem en théorie des modèles et ce qu'il décrit comme une antinomie en philosophie du langage. Par suite, Putnam peut soutenir que la solution à l'antinomie qu'il relève en philosophie doit être de même nature que la solution qu'il privilégie audit paradoxe, à savoir la solution de Skolem (admettre la relativité des notions ensemblistes). Bref, à problème semblable, solution semblable (admettre la relativité des notions sémantiques). Sans compter que cette analogie conforte une conception des rapports entre langage et monde en termes d'une opposition entre dedans et dehors, interne et externe.

Le réalisme métaphysique est ainsi assimilé à un modèle de la forme suivante :

II.1. Le modèle du réalisme métaphysique selon Putnam



Selon ce modèle (fourni par Putnam dans « Realism and Reason »), « il existe une relation de référence entre chaque terme du langage et un morceau du monde (ou un type de morceau, si le terme est un terme général) » (Putnam, 1977, p. 484). La relation de référence est conçue ici comme une fonction d'interprétation dans un modèle, qui assigne des extensions à des symboles. L'ensemble des phrases vraies dans un langage donné est constitué des phrases qui sont vraies étant donné l'interprétation fournie par la relation de référence préalablement définie sur le modèle (termes X morceaux). La référence est ainsi réduite à une fonction d'interprétation (voir Bays, 2008, p. 194, note 2) et la vérité à une relation de satisfaction. Ce qu'il est important de voir ici est que la relation de référence fait

partie de l'édifice formel. L'argument qui se déploie ensuite sur la base de ces prémisses vise à « prouver » mathématiquement la validité du vérificationnisme, et, plus profondément, la « théorie-dépendance » de la référence et de la vérité.

Putnam part d'une question : quelle solution donner au problème de la représentation ? Plus précisément, comment expliquer que nous réussissons, par le biais de nos symboles mentaux et linguistiques, à faire effectivement référence, de manière déterminée, au monde (à des « morceaux » du monde) ? Comment expliquer que nous réussissons à « atteindre nos buts » ? Comment expliquer la convergence et le succès des théories scientifiques ? Le « bon » réalisme doit être selon Putnam une « théorie empirique » qui permette de fournir une *explication* de ces phénomènes (voir Putnam, 1977, p. 483). Le « bon » réalisme, ce sera donc, toujours selon Putnam, son propre réalisme « interne », car celui-ci vise justement à fournir une telle explication, en s'attachant à rendre compte *du comportement des locuteurs dans leur environnement* (dans leur « monde ») ; alors que le « mauvais » réalisme (le réalisme métaphysique) ne serait qu'un *modèle*, au sens ordinaire (figuratif) du terme, dont le défaut rédhibitoire est de prétendre modéliser les rapports entre *tout* langage (*toute* théorie) et *LE MONDE* sans fournir d'explication de la manière dont ces rapports sont possibles et sont effectués. De fait, c'est justement *parce que* le réalisme métaphysique a pour prétention (pour illusion dirait Putnam) de se situer à un point de vue extérieur à tout langage qu'il échoue à fournir ladite explication.

C'est donc parce qu'il soutient qu'un signe ne peut être un signe *que par et pour quelqu'un* – autrement dit, que la signification est affaire d'intention – que Putnam récuse le réalisme métaphysique comme « incohérent ». Toute sa théorie du langage est résumée dans l'allégorie de la fourmi au début de « Brains in the Vat ». « Les significations ne sont pas dans la tête » certes, mais elles ne sont pas dans le monde non plus. Selon la « métaphore hégélienne » de Putnam : « the mind and the *world* jointly make up the mind and the *world*. (Or to make the metaphor even more

Hegelian, the Universe makes up the Universe — with minds – collectively – playing a special role in the making up.) » (Putnam, 1981, p. xi.)⁹². Le réalisme métaphysique serait « incohérent », donc, parce que son insistance à soutenir la thèse d'indépendance *avec* la thèse de la vérité-correspondance fait qu'il *échoue à fournir une explication satisfaisante* de la manière dont se fixe la référence. Il est intéressant de souligner dès l'abord le biais de Putnam sur ce point, qui conclut de cet échec (ou plus précisément, de ce qu'il considère, lui, comme un échec) du réalisme métaphysique à la conséquence (inacceptable) que ce dernier conduirait, du coup, à l'indétermination massive de la référence. Bref un deuxième présupposé est déjà en place, avant même que l'argument ne soit déployé : la référence ne peut être, pour Putnam, qu'une notion épistémique. Sur la base de ces prémisses, l'argument de la théorie des modèles a pour fonction de démontrer que cette indétermination a pour conséquence que toutes les théories (consistantes) sont vraies (peuvent être rendues vraies), et que le réaliste métaphysique ne peut continuer par conséquent à soutenir qu'une théorie est *la bonne* théorie, la *vraie* théorie, la théorie *prévue* ou *visée* (« intended ») – non plus qu'il ne peut continuer à soutenir que même une théorie idéale pourrait être fausse.

Putnam soutient dans son argument que :

Prémisse (1) : étant donné que le réalisme métaphysique fonctionne comme un modèle ;

⁹² Nous pouvons ici remplacer le terme « mind » par « les locuteurs d'un langage donné », c'est *grosso modo* la même idée qui s'exprime. Il est intéressant de voir apparaître une telle « métaphore hégélienne » chez Putnam à un moment encore assez tôt dans l'évolution de son réalisme « interne » (en 1981), principalement parce que cette formule résume bien l'essence de la conception qu'il ne cessera de chercher à raffiner et à préciser dans les années qui vont suivre, l'amenant à passer du réalisme dit « interne » au réalisme dit « pragmatique » ou « naturel ». Notons en passant la référence à Hegel qui préfigure et éclaire en même temps le rapprochement du Putnam plus tardif avec les thèses d'un John McDowell (voir par exemple Putnam, 2002).

Prémisse (2) : étant donné que, dans ce cadre, la relation de référence peut être définie sur un mode extensionnel comme une fonction d'interprétation reliant de manière biunivoque les éléments du modèle à des morceaux du monde et la relation de vérité peut être définie sur un mode également extensionnel en termes tarskiens (non déflationnistes mais correspondantistes) de satisfaction ;

Prémisse (3) : étant donné que les contraintes théoriques et opérationnelles du système formel (de la théorie) sont insuffisantes pour fixer à elles seules de manière déterminée et unique la vérité des énoncés et la référence des termes (autrement dit, les contraintes théoriques et opérationnelles ne fixent pas une interprétation visée unique du langage) ;

Prémisse (4) : étant donné que rien d'autre hormis les contraintes théoriques et opérationnelles n'est en mesure de fixer la vérité des énoncés et la référence des termes (autrement dit, rien d'autre hormis les contraintes théoriques et opérationnelles n'est en mesure de fixer une interprétation visée unique du langage) ;

Conclusion : alors le réalisme métaphysique implique que la vérité et la référence sont radicalement indéterminées.

Réfutation : Mais puisque la vérité et la référence *ne sont pas* radicalement indéterminées, il s'ensuit que le réalisme métaphysique est réfuté.

Encore une fois, l'argument de Putnam exige pour se déployer que l'on admette avec lui la validité de la prémisse 1. Nous pouvons la lui concéder pour le moment, bien que l'idée que le langage naturel et le langage de la science en son entier puissent être formalisés et couchés dans les termes de la logique du premier ordre soit une idée problématique (mais il est vrai que le modèle en question peut consister en une

figuration très sommaire, du type représenté par la figure III.1 ci-dessus). Ces réserves faites, le cœur de l'argument réside dans les prémisses 3 et (surtout) 4. La question est donc : Putnam réussit-il à démontrer ces points de manière convaincante ?

Comme le résume Lewis :

« Putnam's thesis (the bomb) is that, in virtue of considerations from the theory of reference, it makes no sense to suppose that an empirically ideal theory, as verified as can be, might nevertheless be false because the world is not the way the theory says it is. The reason given is, roughly, that there is no semantic glue to stick our words onto their referents, and so reference is very much up for grabs; but there is one force constraining reference, and that is our intention to refer in such a way that we come out right; and there is no countervailing force; and the world, no matter what it is like (almost), will afford some scheme of reference that makes us come out right; so how can we fail to come out right? ». (Lewis, 1984, p. 221)

Comme on l'a vu plus haut, l'argument de la théorie des modèles a pour but de montrer que le réalisme métaphysique conduit à deux conséquences inacceptables (selon Putnam) : premièrement, l'indétermination massive de la référence, et deuxièmement, l'obligation pour le réaliste de soutenir que même une théorie *idéale*, testée et acceptée comme véridique pourrait en fait se révéler fausse, parce qu'elle ne serait pas la « bonne » théorie, la théorie « visée ». Mais l'admission de la thèse selon laquelle même une théorie idéale *peut* être fausse est essentielle pour le réalisme métaphysique, car (comme on l'a également vu au chapitre deux) celui-ci exige pour gage de la sauvegarde de la thèse d'indépendance la sauvegarde de la plausibilité de l'hypothèse sceptique. Le fait de renoncer à la thèse selon laquelle même une théorie idéale peut être fausse obligerait donc les réalistes à renoncer à la thèse d'indépendance, laquelle, comme on l'a vu, est la thèse de base du réalisme métaphysique. Putnam soutient que si les partisans du réalisme métaphysique persistent à vouloir sauver celui-ci *avec* la théorie de la vérité-correspondance, et

étant donné leur échec à fournir sur cette base une explication satisfaisante de la relation de référence, une seule voie leur demeure ouverte : ils doivent présupposer la possession de pouvoirs non naturels, seuls capables (toujours selon Putnam) d'expliquer la fixation de la référence par le biais des relations de correspondance esprit-monde. Les réalistes du platonisme extrême ne sont pas du tout gênés par ce type de solution : Putnam donne comme exemple de ce type de position Roderick Chisholm (Putnam, 1980, p. 474). Nous verrons dans le chapitre quatre que Hochberg en est un autre exemple. La fixation de la référence est ainsi expliquée par un mystérieux pouvoir de saisie (des formes logiques, par exemple). Paradoxalement, ce sont les réalistes « modérés » aux penchants naturalistes ou scientifiques qui s'obstinent à vouloir sauver le réalisme *avec* la théorie de la vérité-correspondance tout en refusant de présupposer l'existence de pouvoirs non naturels - par exemple, pour mentionner la solution la plus en vue, en faisant appel à une théorie causale de la référence, pour instaurer une contrainte extérieure à la référence – qui seraient les plus vulnérables (selon Putnam) à l'argument de la théorie des modèles.

Une autre solution – jugée irrecevable par Putnam – serait d'admettre l'indétermination de la référence, du moins jusqu'à un certain point ; et de fait, certains réalistes sont prêts à admettre un certain seuil d'indétermination (comme Lewis, Van Cleve ou Field⁹³), plutôt que d'être contraints de renoncer au réalisme métaphysique.

Putnam rejette donc le platonisme et le « réalisme modéré ». Il a choisi son camp : selon lui, le sauvetage, si nous pouvons dire, de l'« esprit réaliste » du réalisme passe par l'adoption du vérificationnisme :

« Finally I will opt for verificationism as a way of preserving the outlook of scientific or empirical realism, which is totally jettisoned by Platonism, even

⁹³ Voir Lewis, 1984, Van Cleve, 1992 et Field, 1998.

though this means giving up metaphysical realism ». (Putnam, 1980, p. 464)

Ainsi donc, l'idée de Putnam est qu'il peut, lui, sauver le réalisme *avec* le vérificationnisme (ou pour être plus précis, avec sa propre forme de justificationnisme qu'il élaborera ultérieurement en se distanciant de la conception dummettienne). Je suis d'avis (comme plusieurs) qu'il a tort.

2.3. Le paradoxe de Löwenheim-Skolem

« It is not my claim that the "Löwenheim-Skolem Paradox" is an antinomy in formal logic; but I shall argue that it is an antinomy, or something close to it, in philosophy of language. Moreover, I shall argue that the resolution of the antinomy -the only resolution that I myself can see as making sense has profound implications for the great metaphysical dispute about realism which has always been the central dispute in the philosophy of language ». (Putnam, 1980, p. 464)

Selon Thoralf Skolem lui-même, le paradoxe de Löwenheim-Skolem permet de rendre manifeste le « caractère relatif des notions ensemblistes » (Skolem, 1922, cité par Putnam, 1980, p. 464). Putnam se donne pour objectif de montrer que ce relativisme s'étend aux notions de référence et de vérité *si* l'interprétation d'un langage est conçue selon le modèle du réalisme classique (métaphysique).

Rappelons que le paradoxe de Löwenheim-Skolem est généré par l'apparente contradiction entre deux théorèmes classiquement admis dans leurs domaines respectifs : le théorème de Cantor en théorie des ensembles et le théorème de Löwenheim-Skolem en théorie des modèles. Le premier de ces théorèmes stipule que $\text{card}(A) < \text{card } P(A)$, c'est-à-dire que pour tout ensemble A , le cardinal de cet ensemble est toujours strictement inférieur au cardinal de l'ensemble de ses parties

$P(A)$. Bref, il n'existe pas de bijection entre A et $P(A)$. Il s'ensuit que si A est infini, alors non seulement $P(A)$ est également infini, mais de plus $P(A)$ possède une cardinalité strictement supérieure à celle de A . Le théorème implique qu'il existe une hiérarchie infinie d'ensembles infinis en termes de cardinalité et qu'il existe différentes sortes d'infinis : l'infini dénombrable et l'infini non dénombrable. En théorie des ensembles, un ensemble est dit dénombrable (1) s'il est fini : un ensemble fini dénombrable est un ensemble en bijection avec un sous-ensemble fini des entiers naturels ; ou (2) s'il est infini : un ensemble infini dénombrable est un ensemble en bijection avec l'ensemble des entiers naturels. Les ensembles qui sont trop grands pour être mis en correspondance biunivoque avec l'ensemble des entiers naturels sont dits infinis non dénombrables (c'est le cas de l'ensemble des nombres réels, de l'ensemble des nombres complexes et de l'ensemble de tous les sous-ensembles des nombres naturels, par exemple). Le théorème de Cantor est donc l'affirmation *qu'il y a* des ensembles infinis non dénombrables. Le théorème de Löwenheim-Skolem affirme quant à lui que si un ensemble dénombrable d'énoncés du premier ordre a un modèle⁹⁴ infini, alors cet ensemble a aussi un modèle dont le domaine est dénombrable⁹⁵. Le paradoxe de Löwenheim-Skolem apparaît lorsque nous remarquons que les axiomes standard de la théorie des ensembles peuvent eux-mêmes être formulés comme une collection dénombrable d'énoncés du premier ordre⁹⁶. La

⁹⁴ Autrement dit, si les énoncés de cet ensemble sont satisfaisables, c'est-à-dire vrais sous une interprétation.

⁹⁵ Ajoutons que ledit théorème existe en version descendante et en version ascendante. Selon le théorème *descendant*, si un modèle M a une cardinalité κ et si λ est un cardinal inférieur à κ , alors M a un sous-modèle de cardinal λ qui satisfait exactement les mêmes phrases que M lui-même (bref, ce théorème permet de générer un sous-modèle plus petit à partir d'un modèle plus grand). Selon le théorème *ascendant*, si une collection dénombrable d'énoncés du premier ordre T a un modèle infini, et si A est un ensemble infini, alors T a un modèle dont le domaine a la même taille que A (bref, ce théorème permet de générer des modèles de cardinalité arbitrairement grande à partir d'un modèle dénombrable de T).

⁹⁶ Par exemple, le système des dix axiomes qui composent l'axiomatique de Zermelo-Fraenkel (ZF) considérée comme standard en théorie des ensembles. Parmi ces axiomes, on retrouve l'axiome de l'ensemble des parties, lequel affirme l'existence, pour tout ensemble E , d'un ensemble auquel appartiennent tous les sous-ensembles de E , et seulement ceux-ci, ou encore, l'axiome de l'infini, lequel garantit l'existence d'au moins un ensemble infini, à savoir un ensemble contenant les nombres naturels.

théorie des ensembles axiomatisée devrait par conséquent avoir un modèle dont le domaine est dénombrable ; mais comment un modèle dénombrable peut-il satisfaire (rendre vrais) les énoncés (comme le théorème de Cantor ci-dessus) qui sont prouvables à partir de ces axiomes et qui assertent l'existence d'ensembles infinis non dénombrables ?

Timothy Bays résume bien le problème dans le passage qui suit :

« Begin with a standard, first-order axiomatization of set theory—say ZFC⁹⁷. On the assumption that this axiomatization has a model, the Löwenheim-Skolem theorems ensure that it has a countable model. Call this model M . Now, because ZFC $\vdash x$ “ x is uncountable,” there must be some $\hat{m} \in M$ such that $M \models$ “ \hat{m} is uncountable.”

However, since M itself is only countable, there are only countably many $m \in M$ such that $M \models m \in \hat{m}$. Thus, cardinality seems to be relative: from one perspective, \hat{m} seems to be uncountable, while from another perspective, \hat{m} is clearly countable ». (Bays, 2001, p. 332)

Une solution au paradoxe est d'admettre la « relativité des notions ensemblistes », comme Skolem l'indiquait dès 1922 (voir Putnam, 1980, p. 464), plus précisément de certaines notions, en particulier celles de « dénombrable » et de « non dénombrable » :

« What is a "countable" set from the point of view of one model may be an uncountable set from the point of view of another model. As Skolem sums it up, "even the notions 'finite', 'infinite', 'simply infinite sequence' and so forth turn out to be merely relative within axiomatic set theory ». (Putnam, 1980, p. 465)

⁹⁷ ZFC réfère en théorie des ensembles à l'axiomatique de Zermelo-Fraenkel auquel on a adjoint l'axiome de choix.

Quand nous disons qu'il existe un M tel que $M \models \langle \hat{m} \text{ est non dénombrable} \rangle$, il s'agit d'une manière de parler : cet énoncé signifie en fait que M satisfait à \hat{m} une certaine formule qui a la forme suivante : $\neg \exists f \text{ " } f: \omega \rightarrow x \text{ est une bijection"}$, et que nous pouvons représenter en abrégé par $\Omega(x)$ ⁹⁸. Cela ne veut pas obligatoirement dire que $M \models \Omega(\hat{m})$ implique *réellement* que \hat{m} est non dénombrable. Il faut savoir qu'il existe deux interprétations de l'énoncé « x est non dénombrable » (ou plus précisément, de la formule $\Omega(x)$ en théorie formelle des ensembles dont cet énoncé constitue une abréviation commode en langage naturel). Les deux interprétations en question sont l'interprétation en langage ordinaire et l'interprétation en théorie des modèles. Le paradoxe résulte d'une confusion entre ces deux interprétations. Celles-ci diffèrent concernant la référence de « \in », d'une part, et la portée des quantificateurs logiques « \forall » et « \exists », d'autre part. Dans l'interprétation en langage ordinaire, « \in » réfère à la relation d'appartenance ensembliste classique et la portée des quantificateurs s'étend à la totalité de l'univers ensembliste en tant que tel ; dans l'interprétation en théorie des modèles, « \in » réfère à une relation binaire dans M interprétée par une fonction dans M (d'une manière qui ne coïncide pas forcément avec une interprétation en termes de relation d'appartenance) et la portée des quantificateurs est restreinte au domaine de M . Ainsi, c'est seulement dans l'interprétation en langage ordinaire que pour tout ensemble m , $\Omega(m)$ sera vraie si et seulement si m est *réellement* non dénombrable. Dans l'interprétation en théorie des modèles, par contre, la cardinalité est relative à un modèle donné : \hat{m} peut apparaître comme non

⁹⁸ ω est l'ensemble des nombres naturels. x est une variable (libre) d'ensemble.

Notons que traiter de « bijections » dans le cadre d'une interprétation en théorie des modèles ne fait sens que s'il s'agit d'un modèle transitif. Un modèle est transitif si son domaine est un ensemble transitif ; un ensemble X est transitif si chaque membre de X et chaque membre d'un membre de X est également membre de X . Un modèle transitif permet de traiter correctement la notion de bijection et aussi celle de nombre réel, et « \in » réfère dans ce type de modèle à la relation d'appartenance ensembliste classique. « En particulier, si f et m « vivent » [*sic*] dans le domaine de \mathbf{M} , alors $\mathbf{M} \models \text{" } f: \omega \rightarrow m \text{ est une bijection"}$ si et seulement si f est réellement une bijection entre les nombres naturels et m » (Bays, 2009, ma traduction). Par conséquent, le paradoxe résultera dans ce cas uniquement de la divergence entre les deux interprétations (en théorie des modèles vs en langage ordinaire) sur la portée des quantificateurs. Voir Bays, 2009.

dénombrable dans un modèle et dénombrable dans un autre. Reprenons la formule introduite ci-dessus :

$$\neg \exists f \text{ “} f : \omega \rightarrow x \text{ est une bijection”}.$$

Cette formule sera vraie dans l’interprétation en théorie des modèles et fausse dans l’interprétation en langage ordinaire. Autrement dit, la formule exprime seulement que x est non dénombrable lorsque le quantificateur est interprété comme portant sur toutes les relations entre ω et x ($\omega \times x$). Mais quand nous sélectionnons un modèle dénombrable pour le langage de la théorie des ensembles, le quantificateur ne porte pas sur toutes les relations ; il porte seulement sur les relations dans le modèle. Si la formule en question est satisfaite par \hat{m} dans M , c’est *parce que* la portée du quantificateur est restreinte à M dans l’interprétation en théorie des modèles. La formule « dit » alors que x est non dénombrable dans un sens relatif, c’est-à-dire au sens où les membres de x ne peuvent pas être mis en correspondance un à un avec les membres d’un sous-ensemble de ω par une f *dans le modèle*. Mais si la portée du quantificateur s’étend à l’univers ensembliste dans l’interprétation de la formule en langage naturel, les relations (les bijections) en question sont « rendues visibles » dans cette interprétation. \hat{m} peut donc apparaître comme dénombrable *vu de l’extérieur* du modèle.

2.4. Skolémites contre anti-skolémites

Il y a cependant deux manières différentes de présenter cette solution, et ces deux manières reflètent les biais – réalistes dans le premier cas, anti-réalistes dans le deuxième – de leurs auteurs. Un réaliste comme Timothy Bays insiste sur le fait que l’ensemble « simplement dénombrable » \hat{m} n’est qu’un *représentant* de \mathfrak{R} dans M et que le *véritable* \mathfrak{R} « réellement non dénombrable » n’est pas compris dans le domaine de M :

« Suppose, for instance, that $M \models \text{“}\hat{m} \text{ is the set of real numbers.} \text{”}$ Then a simple cardinality argument shows that there are 2^{\aleph_0} real numbers which do not live in the domain of M (and so, in particular, which do not live in $\{m \mid M \models m \in \hat{m}\}$)⁹⁹. Hence, there's a real difference between the genuinely uncountable set \mathfrak{R} and the merely countable set $\{m \mid M \models m \in \hat{m}\}$ —between, that is, the real set of real numbers and the set of things which M merely thinks are real numbers. On the model-theoretic interpretation of $\Omega(x)$, the quantifiers only range over the latter, smaller set, while on the ordinary English interpretation, they range over the entire, larger set ». (Bays, 2009)

Selon Bays, c'est *parce que* les modèles dénombrables dans une interprétation en théorie des modèles « mésinterprètent »¹⁰⁰ la formule $\Omega(x)$ qu'ils peuvent la satisfaire. Et Bays explique de même la satisfaction par de tels modèles des axiomes d'une axiomatisation en logique du premier ordre de la théorie des ensembles (telle que celle de Zermelo-Fraenkel). Par exemple, dans le cas de l'axiome de l'ensemble des parties, la limitation de la portée des quantificateurs dans l'interprétation en théorie des modèles fera que seul un nombre restreint des membres de l'ensemble Y des sous-ensembles d'un ensemble X infini sera compris dans le domaine du modèle dénombrable M ; par conséquent, Y dans M sera beaucoup plus petit que le « véritable » Y . Michael Resnik – un autre réaliste – fournit une explication semblable pour la satisfaction par un modèle dénombrable M de l'énoncé « R est l'ensemble des nombres réels » ; selon lui, la plupart des nombres réels ne seront tout simplement pas compris dans le domaine de M : « So, the mere fact that R is countable doesn't, in any interesting sense, generate a paradoxical situation in which the set of *all* real numbers is also countable » (Bays, 2009 ; voir Resnik, 1966 et 1969). Bref, $R \neq \mathfrak{R}$.

Alors que Putnam *identifie* l'ensemble qu'il appelle S à \mathfrak{R} ; il laisse ainsi entendre que \mathfrak{R} , au bout du compte, pourrait être effectivement dénombrable « du point de vue

⁹⁹ N.B. 2^{\aleph_0} (deux à la puissance aleph zéro) est le cardinal de l'ensemble des nombres réels (et aussi celui de l'ensemble des parties de l'ensemble des entiers naturels).

¹⁰⁰ *Sic*. L'expression est empruntée à Bays, 2009 (« misinterpret »).

d'un autre modèle » (voir Putnam, 1980, p. 465¹⁰¹). Et il n'est certes pas question chez lui de « mésinterprétation » : il vise à montrer au contraire que la satisfaction par un modèle de ce qu'il appelle les « contraintes théoriques et opérationnelles » suffit à elle seule à en faire un modèle « visé ». Cette divergence, qui touche au problème de l'identification des ensembles d'un modèle à un autre, est cruciale dans ce débat, comme Resnik a raison de le souligner¹⁰².

Un passage tiré de Resnik, 1966 permet de bien récapituler le problème :

« According to the Löwenheim-Skolem theorem any consistent class of sentences has a true interpretation, or model, in the domain of natural numbers. Since the natural numbers form a countable set, the theorem shows that the usual axiom systems for set theory have countable models if they are consistent. Yet these same systems contain theorems which are supposed to prove that there are uncountable sets. So the systems were designed to have uncountable models; yet if they have any models at all they also have unintended, countable Skolem models. There was a time when this fact was rather surprising and so it became known as Skolem's paradox. Most discussions of this interesting result tend to agree with Skolem's own conclusion that his "paradox" shows that the standard axiomatic set theories contain sets which are uncountable only relative to these set theories but which are countable from an absolute point of view. Let us dub this relativity claim and its variants the Skolemite position ». (Resnik, 1966, p. 425)

Aux « skolémites » s'opposent les « anti-skolémites » (Resnik lui-même se range dans le camp des anti-skolémites). Cette opposition entre skolémites et anti-skolémites recoupe sur un plan plus étroit l'opposition entre anti-réalistes (pour les premiers) et réalistes (pour les seconds). Le débat porte au premier chef sur la

¹⁰¹ Putnam exprime le même énoncé que celui exprimé du côté droit de l'équivalence dans la formule citée ci-dessus sous la forme suivante : « — (ER)(R is one-to-one. The domain of R is N. The range of values of R is S) where 'N' is a formal term for the set of all whole numbers and the three conjuncts in the matrix have the obvious first-order definitions » (Putnam, 1980, p. 465).

¹⁰² Voir Resnik, 1966 et 1969.

question suivante : la relativité des notions ensemblistes mise en lumière par le paradoxe de Löwenheim-Skolem signifie-t-elle que *tous* les ensembles sont, ultimement – d'un point de vue dit « absolu » ou « extérieur », c'est-à-dire en se plaçant à un niveau supérieur au modèle, quel qu'il soit, dont on parle - dénombrables ? Une réponse affirmative à cette question implique que même un ensemble admis depuis Cantor comme un ensemble infini non dénombrable (comme l'ensemble de *tous* les nombres réels \mathbb{R}) n'est pas, au bout du compte *réellement* non dénombrable, mais ne l'est, lui aussi, que *relativement*. C'est la position que soutiennent les skolémites ; les anti-skolémites soutiennent au contraire qu'un ensemble tel que \mathbb{R} est *réellement* non dénombrable.

Il valait la peine de se pencher un peu sur cet affrontement, parce qu'il permet de faire la lumière sur une notion-clé dans tout ce débat, à savoir celle de « modèle visé » (« intended model »). En effet, la manière courante de formuler le paradoxe de Löwenheim-Skolem est de dire qu'il montre que l'interprétation dans la théorie des modèles d'une théorie consistante du premier ordre axiomatisée admettant des modèles infinis génère des modèles « non visés » (comme un modèle infini dénombrable pour ZFC, par exemple). Mais cette manière de s'exprimer n'est pas sans risque. En un premier sens, elle présuppose l'existence d'un ou de modèles qui seraient, eux, visés (par la théorie). En un deuxième sens (plus fort), elle présuppose que la « notion intuitive d'un ensemble » (par exemple) n'est pas « capturée » par le système formel (voir Putnam, 1980, p 465). De là à soutenir la conception selon laquelle il y aurait un « bon » modèle visé qui préexisterait à la formalisation – et que la pertinence de cette dernière serait jugée à l'aune de son adéquation à ce modèle préexistant - le pas est vite franchi. Et si l'on se range dans le camp des skolémites, une telle conception sera vilipendée comme une rechute dans le platonisme.

Mais cette critique par les skolémites de la conception « naïve » et « rétrograde » des anti-skolémites se fonde-t-elle sur autre chose que sur un parti-pris de départ ? Car les

skolémistes assument sans la défendre la thèse selon laquelle une interprétation en termes de théorie des modèles est *la* bonne façon d'interpréter les axiomes (eux-mêmes exprimés dans le langage du premier ordre) de la théorie des ensembles ; ils soutiennent à la suite de Skolem qu'une interprétation en termes de théorie des modèles conduit inévitablement à la relativité des notions ensemblistes (via le paradoxe de Löwenheim-Skolem) ; de là, les skolémistes concluent à la relativité « absolue » des notions ensemblistes, c'est-à-dire, par exemple, qu'ils en viennent à affirmer que *tous* les ensembles *sont* dénombrables d'un point de vue absolu (voir Resnik, 1966 et 1969 et Bays, 2009).

Putnam ne va pas jusque là. Car cette idée d'un point de vue absolu (à supposer même que l'adoption d'un tel point de vue par les skolémistes ne soit pas de toute manière basée sur des confusions, voir Resnik, 1966) est justement l'idée-force qu'il identifie et qu'il critique comme incohérente dans le réalisme métaphysique. C'est ce refus de l'admission d'un « point de vue de nulle part » - et de l'idée qui en découle (dans le cadre de la théorie des modèles), à savoir celle du « bon modèle visé », lequel, à la limite, préexisterait à la formalisation (ou à tout langage, si on se place sur un plan plus général) – qui motive le rejet putnamien du réalisme métaphysique au profit du « réalisme interne ».

2.5. La « skolémisation de tout »

Le problème philosophique que Putnam entend illustrer à l'aide de cet (apparent) paradoxe en mathématiques a donc trait aux notions d'interprétation « visée » et « non visée » :

« Up to a point all commentators agree on the significance of the existence of "unintended" interpretations, e.g., models in which what are "supposed to be" nondenumerable sets are "in reality" denumerable. All commentators agree that the existence of such models shows that the "intended" interpretation, or, as

some prefer to speak, the "intuitive notion of a set", is not "captured" by the formal system. But if axioms cannot capture the "intuitive notion of a set", what possibly could? ». (Putnam, 1980, p. 465)

Ainsi, soutient Putnam, même si nous réussissions à formaliser toute la science et toutes nos croyances, cette formalisation (cette théorie) ne pourrait réussir à éliminer les interprétations dénombrables de la théorie des ensembles et « *a fortiori* [...] les interprétations non visées » (Putnam, 1980, p. 466) de la notion d'ensemble. Ce qui démontre selon lui que les contraintes théoriques ne peuvent suffire à « fixer » l'interprétation de la notion d'ensemble d'une manière « visée », prévue, déterminée et unique, c'est-à-dire d'une manière qui permettrait de « capturer » la notion « intuitive » d'ensemble. Et les « contraintes opérationnelles » (c'est-à-dire toutes les mesures ou observations (infiniment dénombrables) qu'il nous sera jamais possible de faire) ne le peuvent pas non plus, puisque notre modèle standard (si une telle chose existe) admet un sous-modèle fini dénombrable - suivant la version descendante du théorème de Löwenheim-Skolem – un sous-modèle fini dénombrable « dans lequel un nombre dénombrable de prédicats (dont chacun peut avoir de manière dénombrable plusieurs choses dans son extension) voient leur extensions préservées » (Putnam, 1980, p. 466, ma traduction) et qui satisfait en même temps toutes les contraintes opérationnelles :

« The philosophical problem appears at just this point. If we are told, "axiomatic set theory does not capture the intuitive notion of a set", then it is natural to think that something else—our "understanding"—does capture it. But what can our "understanding" come to, at least for a naturalistically minded philosopher, which is more than the way we use our language? The Skolem argument can be extended, as we have just seen, to show that the total use of the language (operational plus theoretical constraints) does not "fix" a unique "intended interpretation" any more than axiomatic set theory by itself does ». (Putnam, 1980, p. 466)

Dans « Models and Reality », Putnam propose d'abord une brève présentation du

paradoxe de Löwenheim-Skolem, suivie par une introduction au « problème philosophique » qui lui est apparenté (selon lui). L'argumentation de Putnam dans le reste de l'article peut être subdivisée en deux parties. La première a pour objectif de défendre la prémisse 3 ci-dessus (selon laquelle les contraintes théoriques et opérationnelles du système formel (de la théorie) sont insuffisantes pour fixer à elles seules de manière déterminée et unique la vérité des énoncés et la référence des termes) ; la deuxième partie a pour objectif de défendre la prémisse 4 ci-dessus (selon laquelle rien d'autre hormis les contraintes théoriques et opérationnelles n'est en mesure de fixer la vérité des énoncés et la référence des termes). La première partie a pour centre la section intitulée « An epistemological/logical digression », dans laquelle Putnam s'emploie (via la démonstration d'un théorème de son cru) à *prouver* la relativité de la vérité (dans l'axiomatique de la théorie des ensembles). Dans la deuxième partie, afin de montrer que la relativité n'est pas le fait des seules notions ensemblistes ou mathématiques, Putnam étend la discussion, en premier lieu, au problème de la référence à des entités théoriques dans les sciences physiques, en deuxième lieu, à celui de la référence aux sense-data (et par voie de conséquence, aux objets macroscopiques « ordinaires » du monde) et en troisième lieu, à celui de la référence au monde extérieur dans le langage mental (mentaux) du modèle computationnel de l'esprit. C'est dans cette deuxième partie de son article que Putnam introduit sa fameuse parade de la « just more theory » en réponse aux contre-arguments des réalistes.

2.5.1. La skolémisation de la vérité

Le problème mis en lumière par le paradoxe de Löwenheim-Skolem en est certainement un pour ceux qui ont une conception réaliste des mathématiques et qui considèrent que la théorie des ensembles doit offrir une description d'une réalité déterminée indépendante de l'esprit. Mais d'un point de vue mathématique, il peut

sembler sans importance : qu'importe en effet qu'il existe plusieurs différents modèles de la théorie des ensembles, et non pas un unique modèle « visé », si ces modèles satisfont tous les mêmes phrases (en ce sens, « visé » ne signifie rien de plus que satisfaisant, et tout modèle qui satisfait une théorie est un « modèle visé »). Le problème, répond Putnam, est que l'argument peut être étendu pour montrer que la valeur de vérité des énoncés qui n'est fixée ni par les contraintes théoriques, ni par les contraintes opérationnelles, demeure indéterminée. Car « les contraintes théoriques dont nous avons parlé doivent, dans une conception naturaliste, provenir uniquement de deux sources : elles doivent provenir de quelque chose comme d'une décision humaine ou d'une convention, quelle que soit la source de la « naturalité » desdites décisions ou conventions, ou de l'expérience humaine » (Putnam, 1980, p. 467, ma traduction), c'est-à-dire l'expérience de notre interaction avec la nature et celle issue de l'activité mathématique. Et ces deux sources ne pourront jamais nous fournir un ensemble *complet* d'axiomes pour la théorie des ensembles. Il y aura donc des énoncés indépendants (de la théorie) non couverts par nos axiomes, même arrivés à la limite de l'enquête.

Putnam le montre avec l'exemple de l'axiome de constructibilité $V = L$ de Gödel (selon lequel tout ensemble est constructible). Il est admis en théorie des ensembles que cet axiome est indépendant de ZF. Si ZF est consistante, alors $ZF + V = L$ et $ZF + V \neq L$ le sont aussi. Par conséquent, *si le modèle « visé » de la théorie des ensembles est fixé seulement par les axiomes de ZF*, alors il y aura un modèle « visé » dans lequel $V = L$ est vrai et un autre modèle « visé » dans lequel $V = L$ est faux. Et, ajoute Putnam, les contraintes opérationnelles ne pourront pas venir à la rescousse. On pourrait se demander en quoi de telles contraintes seraient pertinentes ici. Comme l'explique Bays :

« Suppose we have a machine which takes a measurement—of something, it doesn't matter what—every three or four seconds. Suppose also that this machine gives a reading of 1 or 0 depending on the results of its measurements,

and suppose finally that this machine manages to run for an infinite period of time and (so) produces an infinite sequence of measurements. In theory, the sequence of ones and zeros which result from these measurements could “code up” a non-constructible set—i.e., a set which lives in V but not in L . In this case, it might seem like nature itself manages to falsify the hypothesis that $V = L$. This possibility, together with Putnam’s desire to make “ $V = L$ ” come out indeterminate, explains why Putnam thinks he needs an explicit argument concerning the impact of physical science on the interpretation of set theory ». (Bays, 2001, p. 332)

Soit le théorème suivant : « ZF plus $V=L$ a un ω -modèle¹⁰³ qui contient tout ensemble dénombrable donné de nombres réels » (Putnam, 1980, p. 468, ma traduction). Et soit MAG un ensemble dénombrable de grandeurs physiques qui comprend toutes les grandeurs réellement mesurables. Enfin, soit OP l’assignation « correcte » des valeurs, assignant à chaque membre de MAG la valeur que cette grandeur a effectivement à chaque point d’espace-temps rationnel. OP contient donc toutes les contraintes opérationnelles. Putnam s’efforce de montrer – contre le réaliste Gödel dont l’intuition était que $V=L$ est faux *en réalité* – que même si OP est non constructible « en réalité », il existe d’après le théorème ci-dessus un modèle de ZF + $V=L$ qui contient OP (ou son analogue formel). Un ensemble dénombrable de nombres réels (comme OP) peut être codé comme un seul nombre réel s . Dès lors, selon Putnam, « [i]l suffit de prouver que pour chaque réel s , il existe un M tel que M est un ω -modèle pour ZF + $V=L$ et s est représenté dans M » (Putnam, 1980, p. 468, ma traduction). Selon le théorème de Löwenheim-Skolem descendant, cet énoncé est vrai si et seulement si « il existe un M *dénombrable* tel que M est un ω -modèle pour ZF + $V=L$ et s est représenté dans M » (Putnam, 1980, p. 468, ma traduction, les italiques sont de moi).

¹⁰³ « [U]n ω -modèle de la théorie des ensembles est un modèle dans lequel les *nombres naturels* sont ordonnés comme ils sont « censés l’être » ; c’est-à-dire que la séquence des « nombres naturels » du modèle est une ω -séquence » (Putnam, 1980, p. 467, ma traduction).

Une structure dénombrable « ayant la propriété que les « nombres naturels » de la structure forment une ω -séquence peut être elle aussi codée comme un nombre réel », soit M , ce qui permet de faire du prédicat « M est un ω -modèle pour $ZF + V=L$ et s est représenté dans M » un prédicat arithmétique à deux places comprenant deux nombres réels dans une Π_2 -phrase¹⁰⁴ de la forme logique suivante : « (Pour tout nombre réel s) (il existe un nombre réel M) (... M, s, \dots) » (Putnam, 1980, p. 468, ma traduction). L'idée de Putnam est que cette phrase peut être rendue vraie dans le modèle intérieur (« inner model »)¹⁰⁵ $V=L$; autrement dit, « pour tout s dans ce modèle intérieur – c'est-à-dire pour tout s dans L – il existe un modèle – à savoir, L lui-même – qui satisfait « $V=L$ » et qui contient s » (Putnam, 1980, p. 468, ma traduction). L'application du théorème de Löwenheim-Skolem descendant à L permet ensuite d'obtenir un sous-modèle dénombrable de L élémentairement équivalent¹⁰⁶ à L dans L et contenant s :

« By Gödel's work, this countable submodel itself lies in L , and, as is easily verified, so does the real $[s]$ that codes it. So, the above Π_2 -sentence is true in the inner model $V = L$ ». (Putnam, 1980, p. 468)

Mais si cette phrase est vraie dans L , alors elle sera vraie dans V (car les Π_2 -phrases sont absolues). CQFD. Et cette « preuve » peut être étendue à la formalisation du

¹⁰⁴ Dans la hiérarchie arithmétique (laquelle classe toutes les formules en fonction de la complexité de leur quantification), il s'agit d'une phrase (de forme prénexe) qui consiste d'abord en une séquence de quantificateurs universels, puis en une séquence de quantificateurs existentiels, suivis des expressions non quantifiées (matrice).

¹⁰⁵ « One of the standard ways of proving the consistency of additional hypotheses with the basic axioms of an axiom system is by the construction of what may be described as 'inner models.' By starting with a domain of individuals assumed to satisfy the basic axioms an inner model is constructed whose domain of individuals is a certain subset of the original individual domain. If such an inner model can be constructed which satisfies not only the basic axioms but also the particular additional hypothesis under consideration, then this affords a proof that if the basic axiom system is consistent then so is the system obtained by adding to this system the new hypothesis » (Shepherdson, 1951, p. 161).

¹⁰⁶ Deux structures sont définies comme élémentairement équivalentes si elles s'accordent sur la valeur de vérité de toutes les phrases dans leur langue commune.

langage entier de la science dans la théorie des ensembles $ZF + V=L$. Tout modèle satisfaisant cette théorie et qui contient un ensemble isomorphe à OP peut être étendu à un modèle satisfaisant ce langage :

« hence, even if OP is nonconstructible "in reality", we can find a model for the entire language of science which satisfies everything is constructible and which assigns the correct values to all the physical magnitudes in MAG at all rational space-time points ». (Putnam, 1980, p. 468)

Le point important pour ce qui nous occupe ici est la morale, si nous pouvons dire, que Putnam croit pouvoir tirer de sa démonstration :

« The claim Gödel makes is that " $V = L$ " is false "in reality". But what on earth can this mean? It must mean, at the very least, that in the case just envisaged, the model we have described in which " $V = L$ " holds would not be *the intended model*. But why not? It satisfies all theoretical constraints; and we have gone to great length to make sure it satisfies all operational constraints as well ». (Putnam, 1980, p. 469)

La thèse de base que cette démonstration sert à étayer est très simple : la vérité dépend de la théorie, elle ne lui préexiste pas. Il n'y a pas « un » modèle visé, tout au plus « des » modèles « visés », lesquels ne sont, tout simplement, que des modèles qui satisfont la théorie.

Mais selon Timothy Bays, cette « preuve » est erronée. En substance, Bays allègue que Putnam n'est pas autorisé à appliquer le théorème de Löwenheim-Skolem descendant à L dans cette preuve (afin d'obtenir un sous-modèle dénombrable dans L) parce que L - la classe de tous les ensembles constructibles - est une classe propre et non un ensemble, et « que le théorème de Löwenheim-Skolem descendant s'applique seulement à des structures qui ont des ensembles pour domaine » (voir Bays, 2001, pp. 334-338, ma traduction). Putnam ne pourrait corriger cette erreur qu'en adoptant

une axiomatisation plus forte que ZF (par exemple, en admettant des cardinaux inaccessibles¹⁰⁷ ou en ajoutant à ZF une collection d'axiomes régissant le comportement des classes propres), c'est-à-dire en ajoutant *des contraintes théoriques supplémentaires*¹⁰⁸. Mais alors le modèle M (le modèle soi-disant « visé » généré dans la démonstration à partir du théorème de Putnam) ne pourra certainement pas satisfaire cette théorie étendue (puisque la « preuve » étant erronée, ce modèle échoue à satisfaire même la théorie de base) :

« Since [Putnam's theorem] does not guarantee that M satisfies the sentence "there exists an inaccessible cardinal," M may not even satisfy the "theoretical constraints" imposed by *set theory*. Contra Putnam, then, there is no reason to think that M provides an "intended interpretation" for set-theoretic language ». (Bays, 2001, p. 337)

Bays fait observer pour finir que ce problème est « intrinsèque au *type* d'argument que Putnam veut mettre de l'avant » ((Bays, 2001, p. 337, ma traduction). Le théorème de Putnam énonce qu'il existe un modèle de $ZF + V=L$; mais tout modèle de $ZF + V=L$ est aussi un modèle de ZFC ¹⁰⁹ ; le théorème de Putnam énonce donc qu'il existe un modèle de ZFC ; mais si ZFC a un modèle, cela implique que ZFC est consistante ; le théorème de Putnam énonce donc que ZFC est consistante. Mais les théorèmes d'incomplétude de Gödel stipulent que pour tout système axiomatique assez puissant pour décrire les nombres naturels, nous pouvons affirmer : premièrement, qu'il ne peut être à la fois consistant et complet : et deuxièmement,

¹⁰⁷ Un cardinal est inaccessible s'il ne peut pas être construit à l'aide des axiomes de ZFC et des cardinaux plus petits que lui, autrement dit, s'il n'est ni équipotent à l'ensemble des parties d'un cardinal plus petit, ni réunion d'une famille de ces cardinaux.

¹⁰⁸ Timothy Bays n'est pas le seul à relever (ce qu'il juge être) une erreur dans la démonstration de Putnam. Haim Gaifman fait à Putnam le même reproche, et suggère pour y remédier de recourir à un autre type de grand cardinal, à savoir les cardinaux mesurables (voir Gaifman, 2004, pp. 17-19). L'important dans un cas comme dans l'autre est que les axiomes de grands cardinaux sont des extensions de ZFC (et donc non prouvables dans ZFC).

¹⁰⁹ Gödel a prouvé que l'univers constructible L satisfait toujours ZFC (ZF + l'axiome du choix), même quand il est assumé que V satisfait seulement ZF .

que si le système est consistant, alors la consistance des axiomes ne peut pas être prouvée au sein même du système¹¹⁰. Le théorème de Putnam ne peut donc pas être prouvé *dans* ZFC, c'est-à-dire dans la théorie que Putnam adopte pour sa démonstration. Et l'ajout d'une ou de contraintes théoriques supplémentaires ne fera que reconduire le problème :

« Returning again to the incompleteness theorem, I note that there is no way for Putnam to both 1.) use a particular axiomatization of set theory (say, ZFC + XYZ) as his background set theory and 2.) prove the existence of a model satisfying ZFC + XYZ + V=L. Hence, *whatever* version of set theory Putnam winds up working in, he will be unable to tailor his overall argument so as to take care of the “theoretical constraints” this version imposes ». (Bays, 2001, p. 337)

Mais l'échec de Putnam à prouver mathématiquement sa prémisse 3 ci-dessus, selon laquelle les contraintes théoriques et opérationnelles du système formel (de la théorie) sont insuffisantes pour fixer à elles seules de manière déterminée et unique la vérité des énoncés et la référence des termes, et donc à prouver qu'il n'y a pas « un » modèle visé, ne signifie pas que le réaliste peut crier victoire. Cela ne prouve pas qu'il n'y a pas plusieurs modèles qui seraient pour le réaliste des modèles « non visés », bien qu'ils suffisent à satisfaire la théorie - et de ce point de vue, de tels modèles supposément « non visés » seraient en fait des modèles visés selon Putnam, point à la ligne. Le spectre de l'indétermination ne sera véritablement conjuré que si la prémisse 4 ci-dessus (selon laquelle rien d'autre hormis les contraintes théoriques et opérationnelles n'est en mesure de fixer la vérité des énoncés et la référence des termes) est falsifiée. Si la prémisse 4 est falsifiée (s'il peut être démontré qu'il y a d'autres contraintes), alors même s'il existe des modèles « non visés », ces contraintes peuvent permettre de cibler *le* modèle visé.

¹¹⁰ Comme le résume Quine : « In his ground-breaking, bond-breaking, road-breaking, epoch-making theorem of 1931 Kurt Gödel proved that a complete deductive system was impossible for even so modest a fragment of mathematics as elementary number theory ». (Quine, 1987, p. 82).

2.5.2. La skolémisation de la référence

Putnam s'emploie dans un deuxième temps à « tout skolémiser », à commencer par la référence aux entités théoriques. Dans ce cas, la description des contraintes opérationnelles suppose la mise en place : premièrement, d'un « vocabulaire observationnel suffisamment large », lequel comprend à la base (comme chez les empiristes logiques) un ensemble des « termes-0 », c'est-à-dire des termes comme « rouge », « touche », « dur », « pousse », « regarde », etc. ; deuxièmement, la présomption de l'existence d'un ensemble S composé des choses et des événements macroscopiquement observables par les humains ; et troisièmement, une évaluation OP « qui assigne la valeur de vérité correcte à chaque terme-0 à n -place (pour $n = 1, 2, 3, \dots$) sur chaque n -tuple d'éléments de S sur laquelle elle est définie » (voir Putnam, 1980, p. 472, ma traduction). L'évaluation OP est une évaluation *partielle* en ce double sens qu'elle est restreinte à un sous-ensemble de prédicats (les termes-0) et que ceux-ci sont eux-mêmes restreints à un sous-ensemble des choses auxquelles ils s'appliquent (puisque ces termes peuvent également s'appliquer à des non-observables).

C'est à ce point de son argumentation que Putnam s'attaque plus spécifiquement à la thèse réaliste selon laquelle même une théorie *idéale* pourrait être fausse. Putnam imagine deux théories pour rendre compte des contraintes théoriques dans le problème de la référence à des entités théoriques dans les sciences physiques. La première est la théorie T , correspondant à une formalisation possible de la science actuelle dans sa totalité ; la deuxième est la théorie T_I , correspondant à une formalisation possible de la science *idéale* (épistémiquement idéale pour les humains), c'est-à-dire que nous assumerons que T_I est une théorie « que Dieu a construit » [*sic*] de manière à ce qu'elle soit rationnellement acceptable par les scientifiques (ou rationnellement acceptable à la limite de l'enquête) et compatible avec l'évaluation OP décrite dans le paragraphe précédent. Il n'y a pas de problème à

accepter que la première théorie (la théorie T) puisse se révéler fausse ; mais, selon Putnam, il ne fait pas sens de penser que T_I puisse l'être :

« the theory T is, we may suppose, well confirmed at the present time, and hence rationally acceptable on the evidence we now have; but there is a clear sense in which it may be false. Indeed, it may well lead to false predictions, and thus conflict with OP . But T_I , by hypothesis, does not lead to any false predictions. Still, the metaphysical realist claims - and it is just this claim that makes him a metaphysical as opposed to an empirical realist - that T_I may be, in reality, false. What is not knowable as true may nonetheless be true; what is epistemically most justifiable to believe may nonetheless be false, on this kind of realist view. The striking connection between issues and debates in the philosophy of science and issues and debates in the philosophy of mathematics is that this sort of realism runs into precisely the same difficulties that we saw Platonism run into ». (Putnam, 1980, p. 473)

Car la théorie idéale T_I doit être, au minimum, une théorie consistante ; selon le théorème de complétude de Gödel (sous sa forme en lien avec la théorie des modèles¹¹¹), cela signifie que T_I admet des modèles. T_I contient un terme primitif ou défini dénotant chaque membre de S ; toutes les phrases à propos des membres de S vraies d'après OP sont des théorèmes de T_I ; dès lors, si M est un modèle de T_I , M doit avoir un membre correspondant à chaque membre de S . Nous pouvons même projeter M sur S , et remplacer chaque membre de M par le membre de S correspondant, de manière à obtenir un modèle M' dont le domaine est l'ensemble des objets de S et qui assigne des sous-classes de ce domaine et des relations définies sur ce domaine aux prédicats de T_I en tant que leurs extensions. Ainsi, « chaque terme

¹¹¹ Le théorème de complétude énonce que : Si une formule est consistante alors elle est satisfaisable. Si $p \not\models \perp$ alors $\models \neg p$. Et une version renforcée de ce théorème énonce que :

Si un ensemble d'axiomes est consistant alors il est satisfaisable.

Un ensemble d'axiomes est consistant lorsqu'aucune contradiction n'est prouvable à partir d'un nombre quelconque, fini, de ces axiomes. Il est satisfaisable lorsqu'il y a un modèle dans lequel les axiomes sont tous vrais.

dénotant un membre de S dans l'interprétation « visée » dénote effectivement ce membre de S » (Putnam, 1980, p. 473)¹¹².

Nous pouvons noter tout de suite une chose : qu'après l'échec à prouver mathématiquement la prémisse 3 dans la première partie de son article, la démonstration de Putnam dans la deuxième partie dudit article a tendance à s'appuyer sur beaucoup de présomptions et de stipulations (concernant notamment la formulation de la théorie T_I et son accord avec OP), ce qui est évidemment beaucoup moins convaincant. D'autant que la conclusion que Putnam tire de cette démonstration n'est qu'une réitération de cette même prémisse 3 : le modèle satisfait toutes les contraintes opérationnelles, puisqu'il s'accorde avec OP ; il satisfait toutes les contraintes théoriques imposables à la limite idéale de l'enquête ; il s'agit donc bien d'un modèle « visé » :

« for what else could single out a model as "intended" than this? But if this is what it *is* to be an "intended model", T_I must be *true* - true in all intended models! ». (Putnam, 1980, p. 473)

La thèse réaliste selon laquelle même une théorie idéale pourrait être fausse devient, en conclut Putnam, « inintelligible ». Il est évident que cette « conclusion » ne peut suffire à convaincre ses adversaires. Putnam en est conscient. C'est pourquoi la suite de sa charge contre le réalisme métaphysique reposera sur la parade de la « just more

¹¹² Rappelons au passage que Putnam décrit également cette théorie idéale dans les termes plus généraux d'une théorie idéale du « Monde » dans « Realism and Reason ». L'idée en gros est la même : commençons par assumer que le Monde peut être découpé en une infinité de morceaux ; supposons également que T_I dit qu'il y a une infinité de choses et donc que T_I est objectivement correcte à propos du MONDE. Il est justifié d'assumer en outre qu'une théorie *idéale* doit être, au minimum, une théorie syntaxiquement consistante : « Choisissons parmi ceux-ci un modèle M de même cardinalité que le MONDE. Projetons ensuite M sur le MONDE, c'est-à-dire mettons en relation biunivoque les individus de M et les morceaux du MONDE, et utilisons cette mise en relation pour définir les relations de M directement dans le MONDE. Nous obtenons une relation de satisfaction SAT - une « correspondance » entre les termes de L [du langage de T_I] et des ensembles des morceaux du MONDE - telle que la théorie T_I se révèle vraie - vraie du MONDE - à condition que nous interprétions « vraie » comme VRAIE(SAT) » (Putnam, 1977, p. 485, ma traduction).

theory », destinée à défendre la prémisse 4 (selon laquelle *rien d'autre* hormis les contraintes théoriques et opérationnelles n'est en mesure de fixer la vérité des énoncés et la référence des termes). Le problème est, premièrement, que cette parade est déployée sur un arrière-fond théorique marqué par les thèses vérificationnistes embrassées (à cette époque) par Putnam ; et deuxièmement, qu'elle ne peut fonctionner que si les adversaires de Putnam acceptent sans rechigner de lui céder le pas et de lui concéder l'avantage de s'arroger des privilèges sur le plan logique – des privilèges du même type que ceux qu'il leur dénie de son côté le droit de se prévaloir.

Qu'est-ce que cette fameuse parade ?

2.6. Les biais vérificationnistes d'Hilary Putnam

Nous savons que la thèse que Putnam veut démontrer est que la conception réaliste métaphysique de la vérité et de la justification épistémique est incohérente. On pourrait penser qu'il procède par un raisonnement par l'absurde (comme le remarque, entre autres, Anderson¹¹³), son article consistant à démontrer que la conception réaliste métaphysique (que nous pouvons représenter par R) conduit à des conséquences absurdes parce que contradictoires avec d'autres principes admis comme vrais, et donc qu'il faut opter pour $\sim R$. Jusque-là, pas de problème. Nous aurions :

S (représentant en abrégé les principes tenus pour vrais $P_1, P_2, P_3, \dots P_n$)

$S \ \& \ R \vdash \perp$ (indétermination de la vérité et de la référence)

$S \vdash \sim R$

¹¹³ Voir Anderson, 1992, pp. 50-66.

Seulement les principes tenus pour vrais par Putnam sont précisément issus de la position adverse à R , à savoir le vérificationnisme, et plus généralement l'anti-réalisme (donc $S = \sim R$, ou du moins, $\sim R$ se retrouve parmi P_1 , P_2 , P_3 , etc.). Nous avons donc en fait une combinaison d'un raisonnement par l'absurde avec le principe d'explosion. Il s'ensuit que :

$\sim R \ \& \ R \vdash Q$ (Q étant n'importe quel énoncé)

Autrement dit : $\perp \vdash Q$ (*ex contradictione sequitur quodlibet*).

Putnam ne peut donc déduire de ses prémisses la fausseté de R .

Ce petit intermède vaut ce qu'il vaut. Son but est simplement de mettre en lumière la manière dont le parti-pris vérificationniste de Putnam teinte de manière assez insidieuse toute sa démonstration. Certes, nous savons (et nous avons vu plus haut) que Dummett a convaincu Putnam de passer dans le camp vérificationniste, notamment grâce à son argument de l'acquisition du langage. Certes, nous savons aussi que, suite à cette conversion, toute l'entreprise du « deuxième Putnam » a été de chercher à concilier ce qu'il appelle le réalisme « empirique » ou « scientifique » (considéré dans son opposition au réalisme métaphysique) avec ce qu'il appelle (à la suite de Dummett, lui-même influencé par les thèses du second Wittgenstein et l'intuitionnisme en mathématiques) une « sémantique non-réaliste », c'est-à-dire vérificationniste plutôt que vériconditionnelle. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner ou de se formaliser que Putnam ait ultimement comme objectif (dans « Models and Reality » et plusieurs autres articles, dont ceux mentionnés plus haut) la validation des thèses vérificationnistes¹¹⁴. Mais il est plus gênant de retrouver ces thèses comme

¹¹⁴ Petite remarque en passant : il faut se rappeler que l'utilisation d'un argument par l'absurde est proscrit dans l'approche intuitionniste pour prouver la validité d'une thèse (ou l'existence de quelque chose), l'intuitionnisme rejetant le principe du tiers-exclu. Il est seulement possible selon cette approche de déduire d'un tel argument la fausseté de quelque chose (et nous venons de voir que Putnam ne réussit même pas à faire cela – c'est-à-dire à déduire la fausseté (ou l'« incohérence ») du réalisme métaphysique – puisque ses prémisses comportent une contradiction). Or l'intuitionnisme est

prémisses implicites introduites en cours de route par Putnam dans son article comme des évidences – au moyen d'une rhétorique assez retorse - comme l'atteste par exemple la phrase dans le passage cité juste avant le début de la présente section, selon laquelle « vraie » est la même chose que « vraie dans l'*interprétation* visée » (ou « dans *toutes* les interprétations visées », s'il peut y avoir plus d'une interprétation visée - ou permise - par le locuteur), *toutes conceptions confondues* » (Putnam, 1980, p. 474, ma traduction, les derniers italiques sont de moi). Autrement dit, la vérité *ne peut qu'être* relative à une ou des interprétations *visées par le locuteur*. Ainsi, même si cette relativité de la vérité n'a pas pu être prouvée mathématiquement, Putnam tente quand même de forcer la main de ses adversaires en présentant cette relativité comme une évidence acceptée par tout le monde. Or comme on sait, les réalistes ne soutiennent pas que la vérité est affaire, avant toute chose, de compréhension ou d'interprétation – non plus que de possibilité ou de méthode de vérification - mais de fait. Putnam profite ici des connotations intentionnalistes du terme « visé(e) » (plus marquées encore dans le terme « intended » en anglais) pour l'éloigner du sens plus objectif de rectitude et d'adéquation que ce terme prend sous la plume des réalistes, et le rapprocher de l'idée plus subjective d'intention, en tant que volonté de signifier de la part d'un locuteur ; dans cette optique la « visée » s'assimile à une « intentionnalité » (encore une fois, non au sens brentanien du terme) toujours médiatisée et orientée par une interprétation, laquelle interprétation est elle-même subordonnée à une signification préalablement établie (non de manière privée, certes, mais de manière publique, par une communauté de locuteurs). Car la signification, c'est l'usage, selon le credo vérificationniste. Au final, c'est le locuteur (en tant qu'il appartient à une communauté de locuteurs) qui est l'arbitre de la référence – qui est celui qui « permet » l'interprétation, selon l'expression de Putnam - et non le monde.

à la base de la « sémantique non-réaliste » de type vérificationniste dummettien que Putnam promeut à la suite de Dummett, comme il le souligne lui-même dans « Models and Reality » (voir pp. 478-481), avec le rejet de la notion classique de vérité. Le recours à ce type d'argument par Putnam ne saurait donc lui permettre de valider au final sa sémantique non-réaliste (à supposer, encore une fois, que son argument ne soit pas basé sur une contradiction), ni quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs, s'il s'en tient aux principes pour lesquels il a lui-même opté.

On retrouve ici, sous-jacent à cet argumentaire, la conception putnamienne du langage et plus généralement de la représentation illustrée par l'allégorie de la fourmi déjà mentionnée selon laquelle la signification est affaire d'intention. Il est éclairant de contraster ceci avec la critique que fait Putnam de la conception chisholmienne de l'intentionnalité (proche selon lui de celle d'un Brentano). Putnam reproche à une telle conception (d'une intentionnalité non médiatisée par une interprétation) d'attribuer à l'esprit, au mépris du naturalisme, la (mystérieuse) faculté mentale, appelée « intentionnalité », de pouvoir se référer à des objets externes (ou peut-être à des propriétés externes). L'enjeu est donc la question des liens à faire, selon les anti-réalistes (ou à ne pas faire, selon les réalistes) entre toutes ou certaines des notions suivantes : signification, intention, usage et vérité. Pour les premiers, toutes ces notions sont connectées entre elles et chapeautées par la notion-clé de *compréhension* – ce qui n'est pas le cas pour les seconds. Or les biais vérificationnistes se marquent également dans la manière dont, premièrement, Putnam introduit cette fameuse notion de compréhension, et deuxièmement, met celle-ci au centre de sa querelle avec les réalistes, jusque dans la conclusion de son article :

« *On any view*, the understanding of the language must determine the reference of the terms, or, rather, must determine the reference given the context of use. If the use, even in a fixed context, does not determine reference, then use is not understanding ». (Putnam, 1980, p. 481, les italiques sont de moi)

Selon Putnam, la compréhension, pour un philosophe d'obédience naturaliste, ne peut correspondre à rien de plus qu'à « la manière dont nous utilisons notre langage » (voir Putnam, 1980, p. 466) ; alors que les réalistes assimileraient cette faculté, encore une fois, et de manière évidemment induite et farfelue, à un « mystérieux pouvoir de saisie ». Mais le fait même qu'il donne à cette notion une place centrale – et ce, *même* s'il ne la définissait pas comme il le fait en termes d'usage - trahit ses influences dummettiennes. Car tout l'argumentaire de Dummett et (par suite) la charge que ce

dernier mène contre le réalisme sont centrés, d'une part, sur la thèse selon laquelle la maîtrise du langage est fonction de la manifestation par le locuteur de sa compréhension de la signification de ses énoncés, c'est-à-dire de sa (re)connaissance (explicite ou implicite) des conditions dans lesquelles tel ou tel énoncé est assertable, cette thèse étant elle-même basée sur deux principes préalables, celui, sémantique, du caractère nécessairement public de la signification, d'une part, et son corrélat épistémique, celui de la nécessité de (la possibilité de) l'accès du locuteur aux conditions de vérification de ses énoncés. On reconnaît ici comme influences : la méfiance envers le psychologisme, la critique wittgensteinienne du langage privé, la critique par les empiristes logiques (à commencer par Carnap) des énoncés invérifiables, et comme tels, dépourvus de sens, ainsi que l'engouement pour les thèses béhavioristes qui toutes ont marqué la philosophie du langage dans la première moitié du XXème siècle. Dummett a retenu également de l'intuitionnisme en mathématiques l'idée que la valeur signifiante d'un énoncé est fonction de l'accès à sa preuve. Il a procédé par analogie du langage mathématique au langage naturel : dans le langage naturel *comme dans* le langage mathématique, la signification d'un énoncé détermine et est exhaustivement déterminée par son utilisation ; dans le langage naturel *comme dans* le langage mathématique, la signification d'un énoncé ne peut être assimilée à rien de ce qui n'est pas manifeste dans l'utilisation de celui-ci, comme par exemple quelque chose qui se trouverait uniquement dans l'esprit de la personne qui appréhende ladite signification ; dans le langage naturel *comme dans* le langage mathématique, si deux individus s'entendent complètement sur l'utilisation d'un énoncé, alors ils s'entendent complètement sur sa signification. Car dans le langage naturel *comme dans* le langage mathématique, la signification d'un énoncé consiste uniquement en son rôle en tant qu'instrument de communication entre individus, tout comme le pouvoir d'une pièce dans un jeu d'échecs consiste uniquement en son rôle dans le jeu selon les règles établies. Et de même que les intuitionnistes rejettent le principe (syntaxique) du tiers-exclu, central en logique classique, de même Dummett a fait du rejet du corrélat sémantique de ce principe – à

savoir la loi de bivalence - *la* caractéristique départageant ceux qu'il a appelé les anti-réalistes des réalistes (qui eux se définissent par leur conservation de la loi de bivalence). Du coup, Dummett a réduit par montée sémantique la thèse métaphysique du réalisme à une thèse étroitement sémantique. Je ne suis (loin s'en faut !) ni la première ni la seule à trouver que l'analogie sur laquelle se base cette réduction est indue, et que le langage naturel ne saurait se conformer à une telle vue idéalisée de parfaite transparence, de parfaite publicité, de parfait accès et de parfaite détermination référentielle (Dummett s'opposant sur ce dernier point à Quine). Premier bémol : ces différents idéaux sont en conflit, comme le fait observer Drew Khlentzos :

« if meaning really were exhaustively determined by use in the way Dummett thinks, it would almost certainly be massively indeterminate. This, of course, was precisely the conclusion Quine drew but Dummett is not prepared to concede massive indeterminacy for natural languages. To the contrary, many of his arguments against realism can only succeed if one assumes determinacy ». (Khlentzos, 2011)

Il apparaîtrait donc que l'indétermination massive que Putnam croit pouvoir reprocher comme conséquence aux thèses réalistes serait en fait plutôt un corrélat de la place centrale dévolue à la notion de compréhension et à l'assimilation de celle-ci à l'usage – bref, la faute aux thèses vérificationnistes anti-réalistes. Un autre argument à opposer aux thèses dummettiennes serait que si l'on s'en tient précisément au critère de manifestabilité, ce que les locuteurs manifestent spontanément dans leur comportement linguistique est justement leur adhérence à la loi de bivalence, comme l'indique leur propension à accepter que des énoncés comme « il y avait un nombre pair de personnes sur le parvis de Notre-Dame le premier de l'an 1500 à midi » soient à la fois sensés et pourvus d'une valeur de vérité déterminée (soit vrai, soit faux), même si personne n'a ni n'aura jamais aucun moyen de savoir laquelle est la bonne. Les anti-réalistes soutiennent en réponse à cette objection que tout ce que les

locuteurs manifestent en affirmant et en acceptant de tels énoncés est leur incompréhension de la notion de vérité, qui les conduit à surgénéraliser ladite notion, en croyant qu'elle s'applique dans des cas où elle ne s'applique pas. Les réalistes ont une réponse toute prête à opposer aux anti-réalistes :

« Perhaps anti-realists are right about all this. But if so, they need to explain how a practice based on a pervasive illusion can be as successful as modern science. Anti-realists perturbed by the manifestability of realist truth are revisionists about parts of our linguistic practice, and the consequence of this revisionist stance is that mathematics and science require extensive and non-trivial revision ». (Khrentzos, 2011)

2.7. La justesse au-delà de la justification

« Rightness goes beyond justification » (Putnam, 1992, p. 114).

Il est intéressant de voir que d'autres critiques ont été adressées au vérificationnisme dummettien et encore plus intéressant de constater que celles-ci viennent de Putnam lui-même. Ce dernier a en effet pris ses distances avec le vérificationnisme dummettien dans des textes postérieurs à « Models and Reality »¹¹⁵. Comme le résume Statis Psillos :

« Putnam's general point is important and sound. Verificationism is an unstable conception of truth: if truth is equated with the logical possibility of verification, then this differs little from a realist account of truth; if truth is equated with more substantive accounts of verification (e.g., empirical verification), then this makes truth considerably weak and unstable ». (Psillos, 2012)

¹¹⁵ Voir par exemple (« Why Is a Philosopher? », dans Putnam, 1990). Les courts extraits insérés entre guillemets dans ce paragraphe sont tirés des pages 114 et 115 de Putnam, 1990 et traduits par moi. Voir aussi les *Dewey Lectures* (Putnam, 1994), et enfin *Philosophy in an Age of Science : Physics, Mathematics and Skepticism*, un recueil paru en 2012 réunissant trente-six articles de Putnam publiés après l'an 2000.

Putnam en vient à trouver que la formule dummettienne identifiant la vérité à la justification est trompeuse, car elle laisse entendre, premièrement, une chose que (selon Putnam) Dummett croit effectivement mais pas lui-même, à savoir que « nous pouvons *spécifier* d'une manière efficace les conditions de justifications des phrases d'un langage naturel donné », et qu'elle suggère, deuxièmement, une chose qui demeure (selon Putnam) assez ambiguë sous la plume de Dummett et que lui-même rejette, à savoir l'existence d'une justification *concluante*, « même dans le cas des phrases empiriques ». Putnam soutient que la vérité doit être plutôt identifiée à la justification *idéalisée*, et ce, parce que les conditions d'assertabilité d'une phrase ne peuvent être « passées en revue » ; elles sont le fruit de l'acquisition d'une *pratique*, et ne prennent à aucun moment la forme d'un algorithme susceptible d'une application automatique. Autrement dit, la vérité est « sensible au contexte » autant que nous le sommes :

« The impossibility of formalizing the assertibility conditions for arbitrary sentences is just the impossibility of formalizing human rationality itself ». (Putnam, 1990, p. 115)

Et à l'occasion des *Dewey Lectures* prononcées en 1994, au cours desquelles Putnam fera retour sur sa conversion du réalisme métaphysique au réalisme « interne », il évoquera certes sa dette envers Dummett mais rejettera explicitement l'anti-réalisme dummettien, en le taxant d'idéalisme¹¹⁶. Mais ce faisant, Putnam persiste et signe : car ce qu'il poursuit depuis le début de sa « conversion », encore une fois, est la recherche d'une troisième voie entre réalisme et anti-réalisme, entre réalisme métaphysique et relativisme¹¹⁷. C'est cette quête qui le conduira à rectifier et à radicaliser son réalisme « interne » au profit d'un réalisme qu'il nommera tantôt « pragmatique », tantôt « naturel », ou, plus récemment, de « l'homme de la rue »

¹¹⁶ Voir Putnam, 1994, p. 446 et pp. 461-462.

¹¹⁷ Voir Jennifer Case, 2001.

(« of the common man »). C'est pourquoi je suis d'avis que même si nous pouvons alléguer que ces critiques adressées à Dummett sont le fait d'un Putnam plus tardif, néanmoins ce Putnam est *déjà* le Putnam présent dans « Models and Reality » et tous les textes connexes. Car il est clair, ce me semble, que les critiques que Putnam adresse en 1990 à Dummett sont du même ordre que celles qu'il adressait déjà au camp opposé à Dummett, c'est-à-dire aux tenants du réalisme métaphysique (concernant plus précisément la conception de la vérité et de la référence qu'il attribue au réalisme métaphysique) ; c'est pourquoi il en vient à renvoyer dos-à-dos les deux conceptions en question, parce que toutes les deux présupposent, à leur manière, l'idée de l'acquisition et de la possession de quelque chose comme un manuel d'instruction ou un programme (composés, au choix, de conditions de vérité ou de conditions d'assertabilité) préalables à l'usage (l'usage venant cautionner en retour la bonne compréhension dudit manuel). Mais c'est justement une conception de ce type qui mène, selon Putnam, à l'indétermination : car, comme il le répète dans « Models and Reality » ou d'autres textes comme « Model Theory and the 'Factuality' of Semantics », ni les contraintes théoriques ni les contraintes opérationnelles ne peuvent suffire à déterminer la référence et rien d'autre d'*interne à la théorie* (ou au modèle ou au manuel ou au programme) ne peut le faire. L'idée de Putnam – bien que ladite idée ne soit peut-être encore qu'ébauchée dans « Models and Reality » - est que c'est ce qu'il appelle dans des textes ultérieurs la *raison* (et qui dans « Models and Reality » est sous-entendue par les termes de « convention », de « décision », d'« intérêt »), qui doit fournir le liant entre l'esprit et le monde.

2.8. « Just more theory »

Putnam est convaincu d'avoir démontré, avec son argument de la théorie des modèles, la prémisse 3 ci-dessus (selon laquelle les contraintes théoriques et opérationnelles du système formel (de la théorie) sont insuffisantes pour fixer à elles

seules de manière déterminée et unique la vérité des énoncés et la référence des termes). Il soutient que si les partisans du réalisme métaphysique persistent à vouloir sauver celui-ci *avec* la théorie de la vérité-correspondance, ils doivent être en mesure de *formuler* une contrainte susceptible de fixer la référence du dehors. Deux options s'offrent à eux, également mauvaises. La première est de supposer la possession de pouvoirs non naturels, seuls capables d'expliquer la fixation de la référence par le biais de mystérieuses relations magiques entre l'esprit et le monde. Comme on l'a vu, Putnam tourne en ridicule, à de nombreux endroits, ce type de solutions. L'autre option est celle favorisée par ceux dont les penchants naturalistes ou scientifiques (comme Michael Devitt) les amènent à faire appel, typiquement, à une théorie causale de la référence pour expliquer la nature des relations de correspondance entre le langage et le monde et instaurer une contrainte extérieure à la référence. Une contrainte de ce type pourra être exprimée de la manière suivante :

Clause *C* : *x* réfère à *y* seulement si *x* entretient la relation *R* avec *y*

Et la relation *R* sera expliquée en termes de « connection causale naturelle appropriée ».

C'est ici qu'entre en scène la fameuse parade putnamienne de la « just more theory ». Putnam soutient qu'une telle solution est voué à l'échec pour deux raisons : premièrement, il ne s'agit jamais que d'ajouter plus de théorie à la théorie (« just more theory »), c'est-à-dire d'ajouter un autre énoncé (ou un autre ensemble d'énoncés) qu'une interprétation soumise aux seules contraintes opérationnelles et théoriques permettra de rendre vrai(s) dans différents modèles ; et deuxièmement, une théorie causale de la référence de ce type fait face de toute façon à des problèmes sérieux. Je traiterai dans la présente section du premier point, et du deuxième dans la section suivante.

Putnam oppose à ses adversaires l'objection suivante :

« [t]he problem is that adding to our hypothetical formalized language of science a body of theory titled "causal theory of reference" is just adding more *theory* ». (Putnam, 1980, p. 477)

Comme je l'ai dit plus haut, cette parade est destinée à défendre la prémisse 4 (selon laquelle *rien d'autre* hormis les contraintes théoriques et opérationnelles n'est en mesure de fixer la vérité des énoncés et la référence des termes). D'après l'argument de la théorie des modèles, une théorie peut être satisfaite par une multitude de modèles différents (pour l'extension de tous les termes non fixés par les contraintes opérationnelles). Et comme nous pouvons toujours élargir un modèle de manière à le faire correspondre à un modèle de la théorie augmentée du métalangage dans lequel la contrainte (par exemple une contrainte causale), c'est-à-dire la théorie supplémentaire serait exprimée. Mais cela ne fait que reconduire le problème : car même si la référence dans un modèle peut être définie en termes de causalité dans ce même modèle, le terme « cause » demeurera indéfini et il faudra recommencer le processus¹¹⁸ :

« it will turn out that, in each model *M*, reference is definable in terms of causes *M*; but, unless the word 'causes' (or whatever the causal predicate or predicates may be) is already glued to one definite relation with metaphysical glue, this does not fix a determinate extension for 'refers' at all ». (Putnam, 1980, p. 477)

Bref, il semble bien que dans cette perspective, le métalangage se résorbe – ou est absorbé – dans le langage-objet. D'autant qu'une théorie idéale T_I qui par définition contient tous les énoncés vrais, doit déjà contenir la clause *C* (en admettant que la contrainte soit correcte) en tant qu'énoncé déjà satisfait.

¹¹⁸ À moins que le terme « cause » ait été déjà défini dans ce modèle ? Mais à la fin, il se trouvera toujours une notion non définie.

Michael Devitt (1983¹¹⁹), David Lewis (1984), Michael Resnik (1987) et Timothy Bays (2001) - pour ne nommer que les commentateurs parmi les plus importants - n'ont pas manqué de répondre à Putnam. Les adversaires de Putnam n'ont pas manqué de pointer les failles – pour ne pas dire les erreurs logiques ou les confusions conceptuelles – dans la parade putnamienne de la « just more theory ». En substance, la principale objection, formulée en premier lieu par Michael Devitt et David Lewis mais partagée par Resnik et Khlentzos, est très simple et se résume comme suit : la contrainte n'est pas qu'une interprétation doit d'une manière ou d'une autre rendre notre énoncé de ladite contrainte vraie. La contrainte est qu'une interprétation *pour être une interprétation visée* doit se conformer à la contrainte elle-même¹²⁰.

Ainsi, Lewis a fait observer qu'il n'est pas clair de savoir si, quand il parle de contraintes théoriques et opérationnelles, Putnam parle de contraintes sur la théorie ou sur la référence¹²¹. Dans le même ordre d'idées, Resnik a remarqué que l'argument de Putnam dépend de la stipulation de l'existence d'une correspondance (d'un « Principe de réflexion », comme l'appelle Khlentzos¹²²) entre, premièrement, les conditions placées sur les théories, deuxièmement, les conditions placées sur leurs interprétations, et troisièmement, les conditions exprimables dans les théories. Dans ce contexte, à toute condition satisfaite par une interprétation d'une théorie doit correspondre une condition exprimable dans la théorie et satisfaite par cette théorie. Mais ce principe est faux, soutiennent Resnik et Khlentzos. Ce n'est pas parce qu'une condition placée sur une interprétation est satisfaite – par exemple, que l'interprétation remplit la condition de rendre vrais tous les énoncés d'une théorie, y compris un énoncé dans cette théorie qui exprime ladite condition – que la théorie elle-même se conforme à cette condition. Ou encore, ce n'est pas parce qu'une

¹¹⁹ Repris dans Devitt, 1997.

¹²⁰ « C is *not* to be imposed just by accepting C-theory. That is a misunderstanding of what C is. The constraint is *not* that an intended interpretation must somehow make our account of C come true. The constraint is that an intended interpretation must conform to C itself » (Lewis, 1984, p. 225).

¹²¹ Voir Lewis, 1984, p. 224 (Lewis en conclut qu'il doit parler des deux..)

¹²² Voir Khlentzos, 2011, section 5.5.

interprétation d'une théorie se conforme à une condition que cette condition est exprimable dans la théorie (Resnik rappelle pour illustrer ce point que Tarski a démontré que « nous ne pouvons pas définir la vérité pour une théorie dans une théorie à moins que la théorie soit inconsistante ou très faible » (Resnik, 1981, p. 155, ma traduction).

Nous pouvons nous étonner que Putnam n'ait pas vu ou ne veuille pas voir des distinctions aussi élémentaires. Mais les choses s'éclairent si on remarque qu'à la fin de sa brève critique de la théorie causale de la référence précédant la mise en œuvre de sa parade de la « just more theory », Putnam (ré)affirme que *le problème* (le vrai, le grand problème) est celui de savoir comment *la totalité de la représentation* que nous pouvons former d'un monde objectif peut référer à ce dernier de manière déterminée.

Nous avons vu que la solution de Putnam à ce problème consiste en l'adoption d'une sémantique non réaliste, selon laquelle l'interprétation est *déjà* fixée par l'usage¹²³ que nous faisons en tant que communauté des termes de notre langage dans l'intention de référer à (de signifier) quelque chose plutôt qu'autre chose. Putnam fait intervenir pour clore le débat son argument de la permutation : la raison pour laquelle un modèle qui stipulerait que « chat » réfère aux chiens et « chien » aux chats serait rejeté comme un modèle non visé (et ce, même si des ajustements dans le modèle permettent de préserver les contraintes théoriques et même les contraintes opérationnelles concernant les énoncés observationnels placés sur le modèle) est, si l'on adopte une sémantique non réaliste, triviale. Ce modèle déviant serait rejeté parce que « nous n'avons pas l'intention que le mot « chat » réfère aux chiens » (Putnam, 1980, p. 482, ma traduction), tout simplement (pour ne pas dire tout bêtement...). Bref, *nous* contraignons (via nos intentions) notre langage, et rien d'autre ; les modèles sont des « constructions », construits et décrits de l'intérieur de

¹²³ Et selon laquelle, encore une fois, la compréhension d'un langage consiste en la possession de procédures de vérification (par une communauté sinon par un individu) et se manifeste dans l'usage).

nos théories ; nous pouvons les accepter comme visés ou les rejeter comme non visés, en tant qu'ils sont conformes ou non à nos usages et nos intérêts. La morale de tout ceci est que *le* problème était un faux problème, déjà réglé à l'intérieur. Bref, il est clair que Putnam présuppose qu'une contrainte ne peut venir que de l'intérieur, ce qui explique que l'objection que lui ont opposée ses adversaires ne l'atteigne pas.

Lewis ne s'est pas trompé sur la nature du fameux « problème » : « comment le vocabulaire entier du langage » acquiert-il sa référence ? (Lewis, 1984, p. 224). Mais il ne peut souscrire à la solution « néo-internaliste », si je puis dire, de Putnam :

« The main lesson of Putnam's Paradox, I take it, is that this purely voluntaristic view of reference leads to disaster. If it were right, any proposed constraint *would* be just more theory. Because the stipulation that establishes the constraint would be something we say or think, something we thereby add to total theory.

Referring isn't just something we do. What we say and think not only doesn't settle what we refer to; it doesn't even settle the prior question of *how* it is to be settled what we refer to. Meanings-as the saying goes-just ain't in the head ». (Lewis, 1984, p. 226)

Les adversaires de Putnam sont convaincus qu'il *doit* exister une contrainte supplémentaire qui agit *de l'extérieur* sur la théorie :

« Since Putnam's paradoxical thesis is patently false, we can be confident that there is indeed some further constraint, whether or not we can find out what it is ». (Lewis, 1984, p. 225)

Nous avons vu qu'une des candidates les plus en vue pour jouer ce rôle est une contrainte causale, telle que la conçoivent les partisans d'une théorie causale de la référence. Notons que ce n'est pas une solution que Lewis lui-même promeut.

D'abord parce qu'une théorie de ce type est encore trop peu développée¹²⁴ et qu'il est douteux, selon Lewis, qu'elle puisse l'être pour tous les types de termes : elle fonctionne peut-être le mieux pour les noms propres, mais déjà moins bien dans le cas des espèces naturelles, et comment imaginer de manière plausible qu'elle puisse être étendue aux prépositions, par exemple ?¹²⁵ Ensuite, comment oublier que c'est justement sa théorie causale de la référence qui a permis à Putnam de monter son argument des cerveaux dans une cuve contre la cohérence du scepticisme, l'un des thèses de base du réalisme ?

2.9. Les problèmes de la théorie causale de la référence

Nous pouvons néanmoins nous surprendre que Putnam rejette les solutions couchées dans les termes d'une théorie causale de la référence. N'est-il pas pourtant le père d'une des théories de ce type qui ont eu le plus de retentissement (avec celle de Kripke) dans les années 1970 ? On pourrait avancer le diagnostic suivant : tout porte à croire que Putnam ne s'est jamais remis du « choc » que lui a causé sa « découverte », si je puis dire, de la « théorie causale de la référence » - qu'il a préféré appeler par la suite l'« externalisme sémantique » - et n'a eu de cesse de chercher à en corriger les effets à son avis aliénants et déshumanisants. L'externalisme sémantique ne conduit-il pas à « expulser » en quelque sorte le locuteur de son propre discours ? J'ai dit dans l'entrée en matière du présent chapitre (dans la mise en contexte de la section 2.1) que la répudiation du réalisme métaphysique par Putnam avait pour cause son adoption de la théorie de la signification dummettienne, elle-même motivée par le désir de revitaliser un certain esprit « réaliste ». Mais plus profondément, n'est-ce pas ce « choc » qui a déclenché ce revirement chez Putnam et la recherche subséquente

¹²⁴ Au moment où Lewis a publié son article en 1984 et nous verrons dans la section suivante que beaucoup sont d'avis qu'une théorie de ce type n'a pas tenu ses promesses.

¹²⁵ Voir Lewis, 1984, p. 235.

par ce dernier d'un réalisme « à visage humain » ? À vrai dire, ce diagnostic n'est pas très audacieux, étant donné que Putnam lui-même a reconnu le fait :

« [i]n the earlier book [*Reason, Truth and History*] I described current views of truth as 'alienated' views, views which cause one to lose one or another part of one's self and the world; in these lectures I have tried to elaborate on this remark, and on the connection between a non-alienated view of truth and a nonalienated view of human flourishing ». (Putnam, 1987b, p. 1)¹²⁶

On connaît l'allégorie de la Terre-Jumelle proposée par Putnam pour illustrer sa thèse de l'externalisme sémantique¹²⁷. Soit un Terrien et un Terre-Jumellien, identiques en tout point y compris sur le plan de leurs états mentaux. Les deux utilisent un mot identique, « eau », pour faire référence respectivement à une substance présente sur la Terre et une substance présente sur la Terre-Jumelle. Ces substances présentent des propriétés manifestes identiques : elles sont toutes les deux inodores, incolores, elles étanchent la soif, etc. Seulement, il se trouve que la substance baptisée « eau » sur la Terre et celle baptisée « eau » sur la Terre-Jumelle ont une structure moléculaire différente : H₂O pour la première et XYZ pour la seconde. Dans ces circonstances, si un Terre-Jumellien était transporté sur la Terre et prononçait le mot « eau » en désignant de l'eau terrienne, il commettrait une erreur, et ce, peu importe s'il ignore tout de la différence entre les substances au niveau de la structure moléculaire, peu importe, même, que ladite structure n'ait pas encore fait l'objet d'une découverte (mettons qu'il s'agit de la Terre avant 1750). Car la chaîne causale qui relie le Terrien à eau-H₂O et le Terre-Jumellien à eau-XYZ est différente. La cible à abattre, c'est le descriptivisme et son corollaire, l'internalisme sémantique, c'est-à-dire la conception classique selon laquelle le bon usage d'un terme par un locuteur présuppose que celui-ci en connaisse (en ait « internalisé ») la signification, sous la forme, typiquement, d'une description ou d'une liste de descriptions, comme celles que l'on

¹²⁶ David Leech Anderson a fait ressortir ce point dans Anderson, 1992.

¹²⁷ Voir Putnam, 1975a.

retrouve, par exemple, dans le dictionnaire. Le problème est que ces descriptions ne peuvent toujours être que partielles (ni suffisantes, ni même nécessaires, souvent floues, ou même, pour certaines, carrément erronées). Dans ce contexte, peut-on jamais savoir si le locuteur « sait » de quoi il parle ? Peut-on jamais savoir s'il réussit à référer ce à quoi il a l'intention de référer ?

La théorie causale de la référence, dans le cadre d'une conception externaliste de la sémantique, assure que du moment que le locuteur est dans un rapport causal approprié avec le référent, il ne peut manquer d'y référer s'il utilise le terme rattaché à ce référent par la chaîne causale appropriée, et ce, même s'il n'a pas en tête la ou les descriptions appropriées. Comme l'a résumé Putnam dans une formule qui a eu beaucoup de succès : « Meaning just ain't in the head ! » (la signification n'est pas dans la tête !).

Cet argument de Putnam (et avant lui, celui, *grosso modo*, mis de l'avant par Saul Kripke) a fait couler beaucoup d'encre. Je l'ai présenté ici de manière très succincte. Ce qui m'intéresse est le flou qui entoure ces notions de « chaîne causale appropriée » et de « rapport causal approprié ». En son sens le plus basique, il est commun de comprendre ces notions en termes d'accointance, ou plus largement d'environnement familial et partagé. Ainsi le Terrien, en utilisant le mot « eau » ne peut manquer de faire référence à de l'eau-H₂O, parce que c'est cette substance qui se retrouve dans son environnement, et pas de l'eau-XYZ. De même, le mot « eau » du Terre-Jumellien trouve son ancrage dans une autre substance appartenant à un autre environnement. La morale, au fond, est que nous sommes tous en quelque sorte des « cerveaux dans une cuve ». Le Cuvien ne peut pas entretenir de manière cohérente l'idée qu'il est un cerveau dans une cuve parce qu'il n'a pas de rapport causal approprié avec les vraies cuves. Mais cette notion de « rapport causal approprié » trouve aussi une explication en termes socio-historiques d'ostension, de baptême et

de transmission, comme chez Kripke : c'est ici que le « rapport » se transforme en « chaîne ».

Il n'est pas tout à fait clair de déterminer ce que Putnam lui-même entend par cette notion. Dans l'article qui introduit l'allégorie de la Terre-Jumelle, il semble qu'il l'entende en termes d'abord purement causaux d'accointance presque mécanique et automatique. Mais force est d'admettre que la référence continue à comporter une certaine part descriptive. Alors surgit la notion supplémentaire de « stéréotypes » et l'entrée en scène des « experts » avec l'idée de division du travail linguistique au sein d'une communauté¹²⁸, laquelle permet à Putnam de s'éloigner d'une conception purement causale de la référence tout en maintenant l'idée fondamentale de l'externalisme, à savoir que « la signification n'est pas dans la tête » d'un locuteur *individuel*. La signification est affaire publique. Le Putnam intérimaire s'est de plus en plus rapproché de Kripke sur cette question. Ainsi, dans « Models and Reality », Putnam insiste sur l'importance de ne pas confondre la « théorie causale de la référence » défendue par les réalistes, laquelle prétendrait selon lui *définir* la référence en termes de « chaîne causale », de relation ou de connexion causale avec le monde, avec la théorie causale de la référence de type putnamienne-kripkéenne. Selon Putnam, cette dernière n'a pas pour objet de proposer une *définition* de la référence, mais simplement un *compte rendu* de la manière dont celle-ci est fixée et préservée *socialement* (voir Putnam, 1980, pp. 476-477) ou *historiquement*. Pour le résumer très brièvement, selon lui, la causalité est cognitive, et non pas naturelle¹²⁹.

Une théorie purement causale de la référence telle que la revendiquent certains des adversaires de Putnam fait face à de plus sérieux problèmes. Ce sont ceux qui touchent à la définition de la notion de causalité elle-même. Ici les critiques ne

¹²⁸ Voir Putnam, 1975a, surtout pp. 186-191.

¹²⁹ Encore une fois, voir entre autres « Is the Causal Structure of the Physical Itself Something Physical? » (1984), et aussi « Model Theory and the 'Factuality' of Semantics » (1989).

viennent pas du seul Putnam. J'évoquerai dans la suite de cette section certains de ces problèmes.

Jaegwon Kim a critiqué dès 1977 les théories causales de la référence en soulevant notamment le problème de la satisfaction fortuite¹³⁰. La présence d'une relation de causalité est une condition trop large et ne garantit pas par elle-même un « lien réel », et non fortuit entre une attitude intentionnelle et son objet. Mais Fred Dretske, un partisan de la théorie causale, objecte à Kim que les philosophes sont attirés par une telle théorie, non pas parce que la relation de causalité est bien comprise, non pas parce qu'il existe un consensus sur son analyse correcte, mais parce que, quelle qu'elle soit, elle est une relation véritable qui caractérise une bonne part de ce qui se passe dans notre monde matériel¹³¹. Autrement dit, la relation n'est *pas* infectée par le virus de la mentalité. Comme telle, cette relation peut servir d'outil pour rendre compte de manière naturaliste des phénomènes mentaux comme la croyance, la connaissance, l'intention, et la perception. Même si nous ne pouvons pas dire exactement ce qu'est la causalité, ce n'est pas une raison pour nous empêcher d'utiliser cette notion en philosophie de l'esprit.

Putnam, cependant, en particulier dans « Is the Causal Structure of the Physical Itself Something Physical ? » (Putnam, 1984¹³²), mais aussi dans *The Many Faces of Realism* (Putnam, 1987b), dans *Renewing Philosophy* (Putnam, 1992), a fait observer que les théories causales de l'intentionnalité soutiennent que l'état ou processus neuronal B représentera un certain objet ou un événement A si B est causé par A de la manière appropriée. Le problème consiste à préciser ce que la « bonne » sorte de relation de causalité veut dire. Critiquant la version de Jerry Fodor de la théorie de la causalité, Putnam note que dans les affirmations ordinaires au sujet de la causalité, on

¹³⁰ Voir Kim, 1977.

¹³¹ Voir Dretske, 1977.

¹³² Repris dans Putnam, 1990, pp. 80-95.

distingue généralement entre « causes contributives » ou « conditions d'arrière-plan », d'une part, et « la cause » d'un événement d'autre part, sur la base de nos intérêts.

En physique fondamentale, du moins, on ignore souvent la distinction entre les causes contributives et « la cause », et on tente de fournir un formalisme qui montre comment tous les facteurs (la cause totale) interagissent pour produire le résultat final¹³³.

Mais dans la mesure où la distinction entre « la cause » et les conditions d'arrière-plan dépend de nos intérêts et du contexte, elle présuppose l'intentionnalité, car :

« being interested in something involves, albeit in a slightly hidden way, the notion of "aboutness", that is, the central intentional notion. To be interested in something, in this sense, you have to be able to think about it – you have to be able to refer to it, in thought or in language ». (Putnam, 1992, p. 50)

Mais, comme le fait observer Putnam, « la nature, ou la « réalité physique » au sens où elles sont entendues dans la physique post-newtonienne, n'ont pas de préférences sémantiques » (Putnam, 1984, p. 83, ma traduction). Il n'y a rien dans les faits physiques qui permette de déterminer pourquoi une chaîne causale en particulier peut être désignée comme *la* « relation entre les signes et leurs référents » (p. 89). Dans la conception aristotélicienne de la nature défendue par les scolastiques médiévaux, les substances et les processus matériels étaient intrinsèquement « dirigés vers » certains buts ou « causes finales », en raison de leurs « essences » ou « formes substantielles ». La signification pénétrait le monde matériel. Mais les philosophes et les savants modernes ont tourné le dos à cette vision essentialiste et téléologique de la nature, pour embrasser une image « mécaniste » du monde - une image que les naturalistes contemporains tiennent pour acquis.

¹³³ Voir Putnam, 1992, p. 50.

Pourtant, soutient Putnam, les tenants des théories causales de l'intentionnalité, sont implicitement commis à « une notion médiévale de causalité » (Putnam, 1990, p. 88). Car l'idée qu'il existe une « distinction intrinsèque » entre la cause d'un événement et les simples conditions d'arrière-plan a beaucoup plus à voir avec la notion médiévales (et aristotéliennes) de cause efficiente qu'avec celle des post-newtoniens.

Devitt répond à cela que le tenant de la théorie causale n'est pas obligé d'accepter que le monde distingue un aspect de la cause totale comme étant *la* cause. Il peut reconnaître avec Putnam que c'est notre travail et pas celui du monde. Mais il peut continuer à penser qu'il existe une base dans la nature pour l'aider à faire cette distinction. Devitt affirme trouver cette hypothèse plausible, malgré l'argument de Putnam. Mais, il avoue qu'il n'a rien d'intéressant à dire sur la nature de la causalité à l'appui de son hypothèse¹³⁴.

Un autre problème est identifié par Devitt : c'est le qua-problème :

« In virtue of what is 'Nana' grounded in my late cat rather than a spatial or temporal part of her? In virtue of what is 'cat' grounded in cats rather than felines mammals, and many other things? I doubt that historical-causal theories alone have the resources to solve this problem ». (Devitt, 1997, pp. 337-338)

Enfin, des critiques ont été adressées à l'externalisme sémantique du point de vue de la philosophie et de la psychologie expérimentale. Il est possible que les intuitions externalistes soient un produit culturel localisé. Selon Machery *et al.* (2004), la majorité des Orientaux avaient des intuitions qui favorisent la théorie descriptiviste de la référence supposément réfutée par l'externalisme sémantique :

« an experiment was conducted which explored intuitions about reference in Westerners and East Asians. The experiment indicated that, for certain central cases, Westerners are more likely than East Asians to report intuitions that are consistent with the causal-historical view. These results constitute prima facie evidence that semantic intuitions vary from culture to culture, and the paper

¹³⁴ Voir Devitt, 1997, p. 337.

argues that this fact raises questions about the nature of the philosophical enterprise of developing a theory of reference ». (Machery *et al.*, 2004, p. 81)

Quelles conclusions en tirer ? Premièrement, que l'externalisme sémantique est parfaitement compatible avec l'anti-réalisme. Putnam peut le soutenir de manière plausible selon moi (même si l'on refuse de le suivre sur ce chemin), en mettant l'accent comme il le fait sur le rôle de la communauté dans la division du travail linguistique et en insistant sur le rôle de l'environnement (et d'un monde *habité*) et de l'intentionnalité collective plutôt que sur une notion de causation plus mécanique. Il en résulte que la pertinence du recours à l'externalisme sémantique pour étayer une thèse en faveur de la continuité réelle (indépendante et objective) du monde s'en trouve affaiblie. Deuxièmement, nous avons vu (trop brièvement) que la notion de causalité est une notion en elle-même problématique et sujette à débat. Je n'ai pu donner de cette question qu'un aperçu très partiel : j'aurais pu parler des critiques de Russell, de Ladyman et Ross (2007), ou de la conception de la causalité comme simple métaphore – qui, certes, nous aide à vivre (Lakoff et Johnson, 2003).

2.10. Solutions de rechange

Le recours à une théorie causale de la référence n'est pas la seule façon de répondre à l'argument de la théorie des modèles de Putnam. D'autres solutions de rechange ont été proposées. Dans cette section, j'en décrirai brièvement deux. Mon objectif n'est pas d'entrer dans le détail de ces propositions, ni d'en faire une évaluation, mais simplement de montrer qu'il peut exister des réponses plausibles à opposer à l'anti-réalisme, disons le mot, de Putnam. Comme telles, ces propositions peuvent servir à conforter la perspective réaliste.

La première de ces propositions est due à David Lewis¹³⁵ en réponse à ce qu'il a appelé l'« incroyable thèse » de Putnam (Lewis, 1984, p. 230). Peu convaincu par ailleurs de la capacité d'une théorie causale de la référence à expliquer celle-ci de manière satisfaisante, Lewis cherche (et trouve) sa contrainte, « non pas du côté du langage et de la pensée de ceux qui réfèrent, ni du côté de leurs connexions causales avec le monde, mais du côté des référents eux-mêmes » (Lewis, 1984, p. 227, ma traduction). Lewis reprend et développe ici une suggestion de G. H. Merrill¹³⁶. Il s'agit de tabler sur le caractère de plus grande « éligibilité » de certaines classes de propriétés naturelles d'« élite » pour exercer une contrainte sur la référence :

« Among all the countless things and classes that there are, most are miscellaneous, gerrymandered, ill-demarcated. Only an elite minority are carved at the joints, so that their boundaries are established by objective sameness and difference in nature. Only these elite things and classes are eligible to serve as referents. The world-any world--has the makings of many interpretations that satisfy many theories; but most of these interpretations are disqualified because they employ ineligible referents. When we limit ourselves to the eligible interpretations, the ones that respect the objective joints in nature, there is no longer any guarantee that (almost) any world can satisfy (almost) any theory. It becomes once again a worthy goal to discover a theory that will come true on an eligible interpretation, and it becomes a daring and risky hope that we are well on the way toward accomplishing this ». (Lewis, 1984, p. 227)

La découverte des propriétés éligibles est une affaire d'investigation empirique. Ainsi, il revient à la physique de découvrir les propriétés les plus élitistes de toutes, à savoir les propriétés physiques fondamentales, comme la masse, la charge, les couleurs et les saveurs des quarks... Cependant, des moins éligibles aux plus éligibles, il n'y a pas rupture mais continuité, assurée par des « chaînes de définissabilité » (Lewis, 1984, p. 227). L'idée est que ce sont les référents qui sont, *par nature*, plus ou moins

¹³⁵ Voir Lewis, 1984.

¹³⁶ Voir Merrill, 1980.

éligibles, ce ne sont pas nous qui stipulons qu'ils le sont. L'admission d'une telle contrainte présuppose l'admission d'une thèse de base du réalisme, à savoir celle de la reconnaissance que le monde comporte (est constitué par) des « ressemblances et des différences objectives » et des « classifications discriminantes » qui ne sont pas de notre fait. Lewis admet la chose, la revendique même, en résumant celle-ci en une formule :

« Realism needs realism ». (Lewis, 1984, p. 228)¹³⁷

Autrement dit, l'entreprise non triviale du réalisme physicaliste ou empirique qui se donne pour but la découverte de la vérité au sujet du monde exige à la base un engagement envers le réalisme « traditionnel » (le terme est de Lewis), lequel pose en principe que le monde est « découpé aux jointures », pour reprendre l'expression consacrée, de manière objective et indépendante de l'esprit. Devitt ne disait pas autre chose.

Plus récemment, Stathis Psillos a proposé, comme on l'a vu à la fin du chapitre un, une théorie de la référence causale-descriptiviste qui s'inspire en partie de celle de Lewis, mais qui se veut plus naturaliste en cherchant à fournir une explication au sujet de laquelle Lewis reste assez flou des mécanismes effectifs par lesquels s'effectue la fixation de la référence. Psillos part d'une suggestion de Berent Enç, selon laquelle :

« the burden of reference for the [kind-word or theoretical] term will be carried by the kind-constituting properties attributed to the object by the explanatory mechanism developed in the theory ». (Enç, 1976, p. 271, cité par Psillos, 1999, p. 271)

¹³⁷ Lewis remarque qu'il importe peu ici que l'on opte pour un réalisme en termes d'universaux ou pour un réalisme de type nominaliste en termes de ressemblance objective primitive (Lewis, 1984, p. 228).

Psillos inclut dans sa définition du réalisme un engagement envers la thèse selon laquelle le monde possède une structure définie et indépendante de l'esprit en termes d'espèces naturelles : c'est sa première « prise de position » (« stance »), la prise de position métaphysique (comme chez Lewis). En outre, en tant que réaliste, il soutient que le but de la science est d'offrir une description-explication de plus en plus raffinée de ce monde, des espèces naturelles (observables et non observables) qui le constituent, ainsi que de leurs propriétés et de leurs pouvoirs causaux ; et il a à cœur de montrer qu'il existe effectivement un effet cumulatif dans la science (une continuité plutôt qu'une suite de ruptures), les théories plus récentes offrant de meilleures taxonomies (plus véridiques) des constituants de la structure du monde objectif. Et la meilleure manière de le montrer, c'est de montrer que la référence peut être trans-théorique.

La stratégie de Psillos est de s'appuyer sur ce que la théorie causale de la référence offre de meilleur : ainsi, les espèces naturelles seront considérées dans sa conception comme des agents causaux donnés existentiellement par le truchement des effets (des propriétés) qu'ils manifestent et qui permettent de les cibler (typiquement, par ostension) et d'en fixer la référence lors d'un « baptême ». Mais cet événement donnera également lieu (aux fins de ré-identification) à une *description* de la nature (des propriétés) de tel ou tel agent causal. Cette première description pourra être incomplète, ou même erronée ; mais elle sera susceptible, à mesure des interactions, et des investigations, dans un va-et-vient entre théorie et référent, de se raffiner.

Car l'ostension n'est pas en général suffisante pour fixer la référence d'un terme d'une espèce naturelle sans ambiguïté. Il est par exemple difficile de départager ce

qui appartient à l'extension du terme et ce qui, en définitive, ne lui appartient pas. Psillos s'inspire pour corriger ce problème d'une suggestion de Devitt et Sterelny¹³⁸ :

« [they] suggest that it should involve also a 'structural component': the extension of a kind-term includes all and only those items which have the same *internal structure* as the ostensively given samples. Manifest properties are not robust enough to circumscribe the boundaries of the kind ». (Psillos, 1999, p. 275)

La morale est que l'extension d'un nom d'espèce ne peut être fixée indépendamment de la théorie, car seule une investigation théorique peut permettre de découvrir et de spécifier ce qui peut constituer la structure interne des membres d'une espèce :

« [i]f we did not rely on such theoretical descriptions of the internal structure to fix the reference of a kind-word, then we would have no way to argue that the extension of the kind-word is a natural kind. An example will help to drive the point home. Causal theories are certainly right in saying that 'water' refers to the substance with chemical structure H₂O. But this assertion amounts to admitting that the *manifest* properties of the samples we encounter are not sufficiently robust to determine the extension of the kind-term 'water'. Instead, appeal should be made to the unobservable properties of the samples. But to claim that the unobservable structure of the samples is H₂O is to adopt a *theory* about the structure of this substance. Hence, what bears the burden of reference of 'water' is the part of the theoretical environment in which the word is embedded ». (Psillos, 1999, p. 275)

L'idée, en résumé, est que cette structure interne est composée de propriétés constitutives, dont la présence est ce qui permet à une entité quelconque d'avoir les mêmes propriétés manifestes, le même comportement causal et les mêmes pouvoirs causaux qu'une autre entité de même espèce (Psillos utilise à un moment le terme d'« essentielles » pour référer à ces propriétés¹³⁹). Il peut se greffer à ces propriétés constitutives des propriétés non constitutives. La référence – et la référence trans-théorique – est assurée par le biais d'une description causale privilégiée (« a core

¹³⁸ Voir Devitt et Sterelny, 1999, p. 88.

¹³⁹ Voir Psillos, 1999, p. 289.

causal description ») qui épingle les propriétés constitutives et seulement celles-là. Ces propriétés constitutives sont l'origine causale de l'information associée dans la théorie à un terme référant à une espèce naturelle :

« The one and only entity to which the term refers is the entity characterised by the relevant kind-constitutive properties. So, the core causal description associated with the term identifies the referent in such a way that (a) if no entity satisfies it, (i.e. if it is true of no entity), then the term does not refer; and (b) if an entity *y* does not satisfy the core causal description of an entity *x*, *y* and *x* cannot play the same causal role. So, on this view, we have a readily available account of referential success and failure ». (Psillos, 1999, pp. 284-285)

Ainsi, il devient possible de défendre la préservation de la référence (et la continuité de la science, et, par suite, le réalisme) à travers les changements de théories : une entité est la même d'une théorie à l'autre si nous lui attribuons par le biais de nos descriptions le même noyau de propriétés constitutives.

- 1) Au final, il est intéressant de noter que Putnam d'un côté, et Lewis, Devitt et Psillos de l'autre (les deux derniers surtout) donnent au fameux faux problème *a prioriste* de la table rase de savoir comment la totalité de la représentation que nous pouvons former d'un monde objectif peut référer à ce dernier de manière déterminée une réponse pareillement *a posterioriste*. Sauf que le premier se situe d'emblée dans le langage d'un monde habité pour y répondre, alors que pour les autres le monde demeure un monde « largement inhabité », pour reprendre l'expression de Devitt, un monde dont nous ne sommes qu'une toute petite part – ce qui ne les empêche pas de reconnaître le rôle de la théorie et plus largement du langage dans nos interactions avec ce monde que nous aspirons à connaître tel qu'il est en réalité. Le monde qu'un réalisme de

type non fondationnaliste, non révisionniste et non réductionniste¹⁴⁰ à la Devitt dessine est un monde immersif et interactif – à l’opposé du prétendu monde figé du réalisme métaphysique tel que Putnam le critique dans son argument de la théorie des modèles.

2.11. Une question d’attitude

Putnam a répondu à Lewis de manière assez cavalière, en taxant la conception de ce dernier de « surnaturelle » et de « médiévale ». Lewis, comme on pense bien, ne s’est pas laissé intimider par ces « insultes » :

« I take it that Putnam classes the solution I advocate with solutions that rely on supernatural graspings or intuitings. He assimilates the view that 'the world... sorts things into kinds' to the preposterous view that the world gives things their names (RT&H, p. 53)! Recently, he has called my talk of elite classes 'spooky' and 'medieval-sounding'. [In remarks presented at the annual conference of the American Philosophical Association, Eastern Division, Baltimore, 1982] Well, sticks and stones may break my bones Anyway, what's wrong with sounding medieval? If the medievals recognised objective joints in the world — as I take it they did, realists and nominalists alike — more power to them ». (Lewis, 1984, p. 229)

Mais le débat engagé dans ces termes risque fort de tourner court. La morale est que l’opposition entre Putnam et les autres anti-réalistes d’une part et les tenants du réalisme métaphysique d’autre part repose sur deux manières diamétralement opposées d’aborder le problème de la représentation et de la référence. Comme

¹⁴⁰ Je voudrais distinguer ici ce qu’on pourrait appeler un non réductionnisme « de bon aloi » d’un non réductionnisme « de mauvais aloi ». Il ne s’agit pas de nier que les entités plus complexes du monde puissent être décomposées, analysées, expliquées en termes d’entités plus simples ou de mécanismes sous-jacents, etc. Simplement, il s’agit de résister à la tentation d’affirmer que le niveau le plus fondamental est le seul réel « véritable », et que les objets « du sens commun » seraient, au mieux, des dérivés, et au pire, des illusions (comme chez Eddington).

l'écrivait en manière de bilan David Lewis à Jack Smart (un réaliste comme lui), à l'issue de leurs discussions communes avec le putnamien Barry Taylor :

« You'd like a win; so would I, but I don't think there is any hope of that. (I think there almost never is in philosophy—it's too easy to force a draw.) . . . when Barry says at the end that no noncircular argument can be mounted against the Putnamian, I agree . . . And the Putnamian, in turn, has no noncircular argument against us. And there we may let matters rest . . . ».
(Lewis, 1991¹⁴¹)

Il me semble que Lewis baisse trop rapidement les bras. Encore une fois, il faut certes commencer comme nous l'indique Devitt par admettre que le réalisme est au départ – en amont - une question d'attitude ou de « stance ». Cette « stance » est l'expression d'une sensibilité à la contrainte extérieure du monde sur nos théories, nos croyances et notre langage. On songe au refus viscéral d'Einstein s'opposant à l'interprétation de Copenhague de la mécanique quantique, et qui a eu du moins le mérite de donner lieu à l'énonciation du paradoxe EPR et à l'approfondissement subséquent par Bohr de sa propre interprétation. Mais bien que le réalisme soit en amont une stance philosophique « métaphysique », il constitue en aval une hypothèse empirique validée par le fait que cette hypothèse demeure celle qui, au final, permet le mieux d'expliquer le succès de la science comme celui de nos actions de tous les jours en évitant de faire de ce succès un miracle.

¹⁴¹ Dans une lettre adressée à J.J. Smart (avec une copie à Barry Taylor), le 22 août 1991, citée par John Bigelow (dans Bigelow, 2010, pp. 379-380) avec la permission de Stephanie R. Lewis.

CHAPITRE III

LA MÉTAPHYSIQUE ET SES PROBLÈMES

« [I]n my view—metaphysics lies at the heart of all philosophy, whatever its detractors might say. It really is ‘first philosophy’, as it was traditionally called. In my opinion, we cannot pursue studies in ethics, or philosophical logic, or epistemology, or the philosophy of mind, or the philosophy of language, or the philosophy of science, without relying on certain distinctly metaphysical presuppositions—presuppositions which, at some stage, we ought to reflect upon and try to justify ». (Lowe, 2008a, p. 273)

Nous avons vu ci-dessus les engagements fermes pris par Anderson, Devitt, Psillos, Chakravartty envers une *ontologie* en particulier (à savoir celle des objets du sens commun et des objets de la science) comme condition du réalisme.

Mais le réalisme métaphysique implique-t-il aussi l'admission – en plus de l'ontologie des objets du sens commun et des objets de la science, sinon à sa place - d'une *ontologie métaphysique* (c'est-à-dire composée d'entités proprement « métaphysiques »¹⁴²) ? Qu'est-ce à dire ? C'est dire, premièrement, que c'est une chose de défendre le réalisme métaphysique et que c'en est une autre de *faire de la métaphysique*. On peut bien soutenir que tout le monde fait de la métaphysique « comme on respire », sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, qu'il s'agit d'une propension humaine « naturelle » que de s'interroger sur ce qui est « réellement » ou « fondamentalement », au-delà des apparences (même si c'est pour finir par répondre qu'il n'y a rien au-delà). Le nom même de « *métaphysique* », compris erronément comme signifiant « ce qui vient après (ou au-delà) de la physique » a pu conforter cette conception, alors qu'il s'agit comme on sait d'un

¹⁴² Il peut être tentant de définir de telles entités comme des « inobservables non-naturels ». Mais peut-être que les choses ne sont pas si simples. On se rappellera la défense offerte par Peter Simons en faveur des tropes, comme étant des entités *observables* et naturelles. Pour Simons comme aussi pour Mulligan, le tropisme est une forme de concrétisme, et les tropes ne sont pas des propriétés (abstraites) mais des « entités temporelles » (Mulligan, 2000, pp. 11-12).

terme introduit pour désigner un groupe de livres d'Aristote bien après la mort de ce dernier¹⁴³ :

« The word 'metaphysics' is derived from a collective title of the fourteen books by Aristotle that we currently think of as making up Aristotle's *Metaphysics*. Aristotle himself did not know the word. (He had four names for the branch of philosophy that is the subject-matter of *Metaphysics*: 'first philosophy', 'first science', 'wisdom', and 'theology'.) At least one hundred years after Aristotle's death, an editor of his works (in all probability, Andronicus of Rhodes) titled those fourteen books "*Ta meta ta phusika*"—"the after the physicals" or "the ones after the physical ones"—the "physical ones" being the books contained in what we now call Aristotle's *Physics* ». (Van Inwagen et Sullivan, 2014)¹⁴⁴

Comme le font observer van Inwagen et Sullivan, l'erreur est facile à faire, au moins sous forme de glissement sémantique inconscient, au vu de l'apparente similitude entre le terme de *métaphysique* et les termes plus récents de *métalangage*, de *métaphilosophie*, comme de *métaontologie* ou de *métaéthique* – sans parler du terme de *métamétaphysique* ! On peut bien soutenir que d'opter pour le réalisme plutôt que pour l'anti-réalisme, c'est déjà faire de la métaphysique. On peut bien soutenir que de refuser l'existence d'entités purement métaphysiques – comme les causes premières, les tropes, les universaux – c'est, de même, déjà faire de la métaphysique. Et on peut bien soutenir que des présuppositions que l'on peut qualifier de « métaphysiques »

¹⁴³ Le terme « ontologie » est plus récent (XVII^{ème} siècle) et a été introduit pour désigner plus spécifiquement la branche de la métaphysique qui traite de l'être en tant qu'être.

¹⁴⁴ Voir aussi Lowe, 2002/2003, p. 425, pour une remarque similaire : « il serait complètement erroné de supposer que la métaphysique est à la physique ce que la métalogue est à la logique, ou la méta-éthique est à l'éthique – c'est-à-dire un type d'enquête du Second Ordre sur les fondations conceptuelles et les méthodes d'une discipline du Premier Ordre. La métaphysique contient en effet quelques traits d'une telle enquête, mais, même dans cette mesure, sa préoccupation n'est pas exclusivement limitée à la physique. C'est certainement simplement du fait d'un accident historique que la métaphysique porte ce nom, un résultat du fait que l'on a nommé *Métaphysiques* d'Aristote ce qui était placé selon l'ordre canonique après un autre traité, les *Physiques* – le préfixe *meta* signifiant cette relation. Même ainsi, ceci fut peut-être un accident heureux, dans la mesure où la physique et la métaphysique se recoupent dans beaucoup de leurs préoccupations ».

sous-tendent toute investigation philosophique et même scientifique. Mais toutes ces affirmations qui prennent trop facilement l'allure de dogmes – pour ne pas dire de lieux communs - demandent un examen plus approfondi pour être étayées (ou réfutées). Étant donné le sujet de la présente thèse – à savoir l'étude de la compatibilité de la métaphysique avec le réalisme - je suis donc obligée de me demander : à quoi bon la métaphysique ? Mais avant de répondre à cette question, il faut bien que je me demande tout d'abord : qu'est-ce au juste que la métaphysique ?

Dans ce chapitre, j'examinerai tour à tour quatre problèmes :

1. Le problème de la définition de la métaphysique ;
2. Le problème de la connaissance et de la méthode métaphysique ;
3. Le problème du discours métaphysique ;
4. Le problème de l'évaluation des théories métaphysiques.

3.1. Le problème de la définition de la métaphysique

De nombreuses définitions de la métaphysique, c'est-à-dire de la nature de la métaphysique en tant que discipline intellectuelle, ont été proposées au fil du temps. Certaines se recourent, d'autres pas. Je ne les passerai pas toutes en revue, bien évidemment. Je me concentrerai sur quelques tentatives de définition récentes, qui toutes ont pour but – et ce, malgré qu'elles soient souvent carrément en opposition les unes avec les autres - de faire le point sur l'entreprise métaphysique (analytique) en ce début du XXI^{ème} siècle, eu égard à son domaine, ses méthodes, ses objectifs et (éventuellement) sa possibilité.

Je présenterai donc quelques-unes des caractérisations de la métaphysique qui ont été proposées ces dernières années. Nous verrons qu'au final le tableau de la métaphysique analytique contemporaine qui en résulte est assez polarisé, avec une

ligne de partage entre deux camps principaux, regroupant les « naturalistes » d'une part et les « non-naturalistes » de l'autre.

Van Inwagen et Sullivan distinguent l'« ancienne » métaphysique (héritée d'Aristote) et la « nouvelle » métaphysique (issue de l'essor des sciences physiques à partir du XVII^{ème} siècle), selon les problèmes qu'elles privilégient. L'« ancienne » métaphysique plaçait au centre de son investigation les problèmes de « l'être en tant qu'être », « des causes premières » ou « des premiers principes », « de l'immuable », et se penchait sur la détermination et le statut « de l'essence », des « catégories de l'être », « des universaux » et « de la substance ». La « nouvelle » métaphysique s'occupe quant à elles de problèmes plus variés comme ceux « de la modalité », « de l'espace et du temps », « de la persistance et de la constitution » des objets, « de la causation, de la liberté et du déterminisme » et du « mental et du physique ».

Une première remarque est que la distinction que font van Inwagen et Sullivan entre « ancienne » et « nouvelle » métaphysique n'est pas particulièrement éclairante. Van Inwagen et Sullivan introduisent cette distinction pour marquer le passage de l'époque pré-scientifique à l'époque scientifique, au moment où plusieurs problèmes considérés depuis Aristote comme appartenant à la physique (comme la relation entre le corps et l'esprit, la liberté de la volonté ou l'identité personnelle à travers le temps) seraient devenus des problèmes de métaphysique. Mais les questions systématisées par Aristote ont été traitées avant lui et continuent de l'être (comme van Inwagen et Sullivan le remarquent eux-mêmes); et les questions de la « nouvelle » métaphysique étaient déjà traitées par les philosophes avant le XVII^{ème} siècle (notamment celles relatives à la modalité et à la relation entre mental et physique). En outre, ces problèmes « métaphysiques » ne sont pas seulement des problèmes « métaphysiques »; on pourrait plutôt les caractériser comme relevant de la philosophie de l'esprit, des sciences cognitives ou de la logique, par exemple. Il semblerait donc que ce qui en ferait des problèmes proprement « métaphysiques »

aurait plutôt à voir avec les approches et les méthodes employées pour en traiter. Or le problème majeur de l'article de van Inwagen et Sullivan est l'avant-dernière section consacrée à « la méthodologie de la métaphysique » (section 4), laquelle est pourtant la plus importante de l'article puisque que c'est dans cette section que les auteurs se proposent de répondre à sa question initiale, à savoir :

« is there a common theme that unites work on these disparate problems and distinguishes contemporary metaphysics from other areas of inquiry ? ». (Van Inwagen et Sullivan, 2014)

Van Inwagen et Sullivan examinent dans cette section la question de la nature et de la spécificité de la métaphysique analytique contemporaine du point de vue de son statut épistémologique et de sa méthodologie. Point 1 : les théories métaphysiques contemporaines sont souvent révisionnistes - les descriptions du monde qu'elles proposent s'éloignent souvent du sens commun – ce qui soulève des questions relatives à leur justification épistémique. Point 2 : la nature surprenante de nombreuses thèses métaphysiques contemporaines force leurs auteurs à s'expliquer sur leurs pratiques et sur leurs buts, ce qui soulève des questions relatives à la méthodologie de la métaphysique.

Une première « stratégie » de réponse à ces questions recensée par van Inwagen et Sullivan consiste à « mettre l'accent sur la continuité de la métaphysique avec la science ». Selon cette conception, la métaphysique serait principalement ou exclusivement concernée par « l'élaboration de généralisations à partir de nos théories scientifiques les mieux confirmées ». En guise de (seul) exemple de cette « stratégie », van Inwagen et Sullivan se penchent sur l'application du critère quinién d'engagement ontologique aux théories scientifiques, lequel a permis notamment de repérer dans plusieurs d'entre elles (après l'enrégimentation desdites théories dans la notation canonique de la logique du premier ordre avec quantification) un

engagement ontologique envers des objets abstraits tels les nombres, et de fournir ce faisant, par exemple, un argument aux universalistes dans leur débat avec les nominalistes en métaphysique. À la suite de Quine, les questions portant par exemple sur l'existence des objets abstraits, des événements mentaux, des objets comportant des parties propres et des parties temporelles, ainsi que sur celles d'autres mondes possibles concrets ont pu être considérées comme unifiées dans la mesure où elles ont pu être considérées comme des questions portant sur l'existence d'entités dont l'admission dans l'ontologie est exigée pour rendre compte de la vérité de nos théories les mieux confirmées. Cependant, de nombreuses questions tant de l'ancienne que de la nouvelle métaphysique ne sont pas des questions d'« ontologie » au sens quinen, mais plutôt des questions sur ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est, ou sur les relations que tel type de choses entretient avec tel autre type. La méthodologie à adopter pour la métaphysique comprise en ce sens plus large consisterait donc, selon certains, à identifier et à argumenter en faveur de relations d'explication de différents types, et notamment de relations de fondation entre faits et propositions ou entre entités. Pour d'autres, la tâche du métaphysicien est de décrire la structure fondamentale du monde. Van Inwagen et Sullivan donnent comme exemple de ces deux types de « méthodologies » les travaux de Kit Fine et de Jonathan Schaffer, d'une part, et de Theodore Sider, d'autre part.

Remarquons d'abord que la limitation de la stratégie consistant à mettre l'accent sur la continuité de la métaphysique avec la science au seul critère quinen laisse de côté tout un pan de la métaphysique contemporaine qui se définit justement par son insistance à privilégier cette continuité entre métaphysique et science, dans ses buts comme dans sa méthodologie (je pense ici à des métaphysiciens « scientifiques » comme James Ladyman et Don Ross, ou encore Steven French, Anjan Chakravartty, Stathis Psillos, Michael Esfeld, Alyssa Ney, Tim Maudlin, etc.). Deuxièmement, le critère quinen n'est en rien une « méthode » d'investigation métaphysique à proprement parler : c'est simplement un outil métaontologique qui permet, après-

coup, comme je l'ai dit dans le chapitre deux, de rendre explicite, non ce qu'il y a, mais ce que nous disons qu'il y a. Troisièmement, une « tâche » n'est pas une méthode non plus : les entreprises de Fine, de Schaffer et de Sider sont ici définies par leurs buts et les tâches qu'ils s'assignent, non par leur méthodologie, que l'on sait par ailleurs être la méthode classique du métaphysicien « en fauteuil ». Mais van Inwagen et Sullivan sont muets sur cette méthode et sur les critiques qu'elle essuie. Il semble clair que pour eux elle va de soi.

Dans un texte très bref, Ghislain Guigon jette un peu de lumière sur ce en quoi pourrait consister le travail du métaphysicien en proposant de le caractériser de manière très générale selon trois types d'énoncés et en trois étapes successives¹⁴⁵. Guigon soutient que cette caractérisation permet de distinguer le travail du métaphysicien du travail ayant cours dans les autres disciplines philosophiques, et partant, de définir la métaphysique. Guigon commence par rappeler une définition classique de la métaphysique due à Kevin Mulligan : « la métaphysique est l'analyse de ce qu'il y a et des relations entre les choses » (Mulligan, 2000)¹⁴⁶. Dans un premier temps, il fait observer que cette définition est non seulement trop vague, mais aussi qu'elle est fautive, et ce, pour deux raisons. Premièrement, cette définition échoue à distinguer le travail des métaphysiciens du travail ayant cours dans d'autres disciplines qui s'attachent elles aussi à fournir une « analyse de ce qu'il y a et des relations entre les choses », le cas le plus patent étant celui de la physique. Dans un deuxième temps, Guigon fait observer que le travail d'analyse n'est pas le seul travail auquel se livrent les métaphysiciens.

La métaphysique peut être mieux circonscrite selon lui en termes de champ d'études (et de disputes) sous forme de types de questions et de types de réponses :

¹⁴⁵ Voir Guigon, 2013.

¹⁴⁶ La citation exacte est : « Les mots « métaphysique » et « ontologie » [...] sont souvent employés pour parler de la théorie ou l'analyse de ce qu'il y a, des espèces principales de ce qu'il y a et de leurs rapports » (Mulligan, 2000, p. 4).

- Qu'est-ce qu'un objet physique ?
- Qu'est-ce qu'un monde possible ?
- Qu'est-ce qu'une propriété ?
- Qu'est-ce que le temps ?
- Y a-t-il des objets physiques composés ?
- Y a-t-il des mondes possibles distincts du monde actuel ?
- Y a-t-il des propriétés ?
- Y a-t-il un temps autre que le présent ?
- Qu'est-ce qui explique que des objets physiques en composent d'autres ?
- Qu'est-ce qui explique que les Fs soient essentiellement des Gs ? Qu'est-ce qui explique qu'une chose a des propriétés ? Qu'est-ce qui explique le changement ?¹⁴⁷

Les réponses à ces questions appartiennent (toujours selon Guigon) à trois grands types d'énoncés :

1. analyses métaphysiques : « pour tout x, x est un F ssi φ » ;
2. énoncés existentiels métaphysiques : « il y a des Fs » ;
3. explications métaphysiques : « pour tout x, x est un F *parce que* φ »¹⁴⁸.

Ces trois types d'énoncés correspondent chacun à une étape du travail métaphysique. La première étape de ce travail consiste à donner une analyse de ce que c'est qu'être une entité d'un certain type. Une fois cette analyse donnée, la deuxième étape du travail métaphysique consiste à endosser et défendre de manière argumentée une position réaliste ou antiréaliste à l'égard du type d'entités considéré à la première étape. Enfin, quand le métaphysicien a endossé une position réaliste à l'égard du type d'entités considéré, il peut et devrait dire *en vertu de quoi* une chose est une chose du type considéré. (Guigon, 2013, pp. 2-3)

Comme on voit, l'analyse ne constitue donc pas le seul type d'énoncés, au contraire de ce que laissait entendre la définition de Mulligan. Guigon conclut qu'« [i]l semble que la métaphysique soit la seule discipline philosophique dans laquelle ces trois

¹⁴⁷ Voir Guigon, 2013, p. 2. Comme ces questions n'apparaissent qu'à titre d'exemples, je ne prendrai pas la peine d'indiquer ici la référence de chacune tout du long, me contentant de renvoyer à la bibliographie à la fin du texte de Guigon, 2013.

¹⁴⁸ Voir Guigon, 2013, p.2. La numérotation est de moi.

étapes du travail analytique se retrouvent systématiquement. Dans beaucoup de disciplines philosophiques, en effet, le travail d'analyse est le seul travail » (Guigon, 2013, p. 3). Il n'est pas du tout sûr que ce soit le cas, et surtout cette remarque ne tient plus quand il s'agit de distinguer le travail métaphysique du travail scientifique (lequel comporte aussi des énoncés existentiels et des explications). La seule adjonction de l'épithète « métaphysique » est donc censée suffire. Et qu'est-ce qui peut distinguer au premier chef une analyse « métaphysique » et une explication « métaphysique », d'un autre type d'analyse ou d'explication, notamment scientifique, sinon que l'épithète en question est mise là pour signifier plus ou moins implicitement que le travail du métaphysicien se fait « en fauteuil » plutôt qu'en laboratoire ? En fauteuil, c'est-à-dire : travail d'analyse conceptuelle, sémantique ou logique, appel à l'intuition, ou/et (mystérieux) pouvoir de « saisie ». Guigon fait à ce sujet une remarque suggestive qui nous enjoint à aller dans ce sens précédemment dans le texte (en note de bas de page), alors qu'il critique la définition à ses yeux trop vague de Mulligan en lui reprochant d'échouer à distinguer le travail du métaphysicien du travail du physicien (étant donné, comme il a été dit précédemment, que tous les deux visent à fournir une « analyse de ce qu'il y a et des relations entre les choses ») :

Il y a bien sûr une manière à première vue évidente de dissocier le travail des physiciens et celui des métaphysiciens : la physique est en partie *a posteriori* tandis que la métaphysique est une entreprise *a priori*. Mais la nature de l'*a priori* reste encore bien mystérieuse. (Guigon, 2013, p. 1, note 4)

Il appert donc que, de manière « évidente », la métaphysique *est* pour Guigon « une entreprise *a priori* ». Et le fait d'ajouter que « la nature de l'*a priori* reste encore bien mystérieuse » n'est certes pas pour rendre les choses plus claires. Quant à la question de savoir ce qui peut bien distinguer les énoncés existentiels « métaphysiques » des énoncés existentiels ordinaires ou exprimés dans d'autres types de théories que les

théories métaphysiques, on peut hasarder comme hypothèse que les énoncés existentiels « métaphysiques » doivent porter sur des entités « métaphysiques » spéciales que seul le métaphysicien peut postuler après en avoir dégagé la nature et les conditions de possibilité de manière *a priori*, à la première étape (celle de l'analyse « métaphysique »), et cela, avant la deuxième étape (celle des énoncés existentiels « métaphysiques »), consistant à « endosser et défendre de manière argumentée une position réaliste ou antiréaliste à l'égard du type d'entités considéré à la première étape » (sur la base, donc, de ce qui a été postulé à la première étape de manière *a priori*), et la troisième étape (celle des explications « métaphysiques »), consistant à expliquer (encore une fois de manière *a priori*) « *en vertu de quoi* une chose est une chose du type considéré » (ce qui revient à donner une caractérisation essentielle et/ou fondationnelle plutôt qu'une explication au sens scientifique du terme, par exemple de type déductif-nomologique ou en termes causaux). En outre, le fait que Guigon ne parle pas d'ontologie ni d'engagement ontologique (par la médiation d'une théorie, donc), mais plutôt d'un « endossement » du métaphysicien qui peut être réaliste ou anti-réaliste nous indique du moins qu'il ne situe pas du tout sa définition de la métaphysique dans la mouvance quiniennne ou plus généralement dans celle de la métaphysique scientifique.

Guigon est parti comme on a vu de la définition fournie par Kevin Mulligan dans son article intitulé « Métaphysique et ontologie » (2000). Je retiendrai simplement de l'article de Mulligan lui-même quelques remarques suggestives pour la suite de l'enquête en cours.

Première remarque : après avoir introduit au début de son article ladite définition dont les termes exacts sont les suivants :

[l]es mots « métaphysique » et « ontologie » [...] sont souvent employés pour parler de la théorie ou l'analyse de ce qu'il y a, des espèces principales de ce qu'il y a et de leurs rapports. (Mulligan, 2000, p. 4)

Mulligan poursuit en rappelant que :

les positivistes viennois, par exemple, appelaient « métaphysiques » les philosophies qu'ils n'aimaient pas [...]. Et si Quine parle de l'engagement ontologique ou ontique d'une théorie, celui-ci ne se confond nullement avec un engagement métaphysique ou *existentiel* quelconque. (Mulligan, 2000, p. 4, les italiques sont de moi)

On constatera que pour Mulligan il est clair qu'ontologie et métaphysique sont, pour Quine, dissociables, et qu'en outre, Mulligan conçoit l'engagement existentiel comme quelque chose d'« extra-théorique », si je puis dire – comme un engagement « direct » du métaphysicien envers telles ou telles entités du monde (comme ce que suggère l'article de Guigon, donc), contrairement à Quine pour qui les engagements ontologiques sont intra-théoriques (relatifs à une théorie).

Deuxième remarque : Mulligan s'emploie comme Guigon à circonscrire le domaine de la métaphysique, et celui selon lui plus étroit mais plus fondamental de l'ontologie, en termes de questions :

Questions métaphysiques, selon Mulligan :

- Existe-t-il une déesse ?
- Une personne est-elle une substance et si oui, simple ou complexe ?
- Le temps est-il relationnel ?
- Sommes-nous libres ?
- Les valeurs dépendent-elles de nous ?
- Les sons et les couleurs sont-ils indépendants de nous ?
- Les objets sociaux sont-ils construits ?
- Le monde dépend-il de l'esprit, du sujet transcendantal, du langage, de la société, des théories.... ?

- Un état mental est-il identique « token-token » ou « type-type » avec un état du cerveau ?
- Les propriétés mentales surviennent-elles sur les propriétés physiques ?

Questions ontologiques, selon Mulligan (lesquelles sous-tendent selon lui les questions métaphysiques) :

- Qu'est-ce qu'exister ?
- Qu'est-ce qu'une substance ?
- Qu'est-ce qu'un tout ?
- Qu'est-ce qu'une relation ?
- Qu'est-ce que la dépendance ?
- Qu'est-ce que la causalité ?
- Qu'est-ce qu'une propriété ?
- Qu'est-ce qu'un état ?
- Qu'est-ce que l'identité ?
- Qu'est-ce qu'un type ?
- Qu'est-ce que la survenance ?

On remarquera que ces questions dites « ontologiques » n'ont pas la forme de questions appelant une réponse sous forme d'énoncés existentiels (de la forme « il y a des Fs ») ; elles appellent plutôt une réponse sous forme d'analyse. En revanche, dans la série des questions dites « métaphysiques », la première question *est* une question existentielle. Même en laissant de côté le fait que ces questions « métaphysiques » apparaissent comme très disparates, et souvent très « spéciales » plutôt que générales (au sens où il paraît douteux que la seule métaphysique soit habilitée à y répondre), cela suffit à montrer que l'ontologie au sens de Mulligan n'est pas l'ontologie au sens de Quine, et que pour Mulligan (comme pour Guigon) l'analyse est première. Si pour Quine ontologie et métaphysique sont dissociables, pour Mulligan l'ontologie au sens où il l'entend est au cœur de la métaphysique.

Troisième remarque : Mulligan reprend la distinction introduite par P. F. Strawson entre métaphysique descriptive, « [s'efforçant] d'analyser ce qu'il y a selon le point de vue du langage ordinaire, du sens commun, de la *Lebenswelt* ou de la *Lebensform*, d'être fidèle à l'image manifeste du monde » (Mulligan, 2000, p. 5) et métaphysique révisionniste (une distinction à laquelle van Inwagen n'avait fait qu'une brève allusion). Strawson introduit cette distinction au tout début de son ouvrage *Individuals* :

« Descriptive metaphysics is content to describe the actual structure of our thought about the world, revisionary metaphysics is concerned to produce a better structure ». (Strawson, 1959, p. 9)

Notons, toutefois, que l'expression « image manifeste » est empruntée à Wilfrid Sellars¹⁴⁹ ; Strawson ne l'utilise pas. Cette distinction entre image manifeste et image scientifique est importante car elle touche notamment à la question des inobservables au cœur de la querelle entre réalisme et anti-réalisme en philosophie des sciences, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre. Notons aussi que Mulligan considère le tropisme - sous la forme où Peter Simons et lui-même l'entendent, selon laquelle les tropes ne sont pas des propriétés abstraites mais des « entités temporelles » - comme une théorie révisionniste. Mais Simons considère quant à lui, dans son article de 1994 (paru dix ans après l'article écrit en collaboration avec Mulligan et Barry Smith¹⁵⁰), que le tropisme sous la forme dite « nucléaire » qu'il a lui-même développée constitue une proposition prometteuse pour la réconciliation de l'image manifeste et de l'image scientifique¹⁵¹, susceptible de rendre compte tant des entités de la mécanique quantique que des « choux et des rois ». Concernant ces questions, il faut faire ressortir, premièrement, le fait que la distinction entre

¹⁴⁹ Encore une fois, voir Sellars, 1963b, chapitre 1 : « Philosophy and the Scientific Image of Man », pp. 1-40.

¹⁵⁰ Voir Mulligan, Simons et Smith, 1984.

¹⁵¹ Je reviendrai sur ce point dans le chapitre trois.

métaphysique descriptive et métaphysique révisionniste peut être affaire de degré¹⁵² ; et deuxièmement, le fait que la distinction que Strawson introduit concerne très explicitement selon son auteur la « structure de notre pensée » à propos du monde, c'est-à-dire notre schème conceptuel (soit tel qu'il est, soit tel qu'il devrait être) et non le monde tel qu'il est. Un métaphysicien d'obédience réaliste comme prétend l'être Mulligan doit être bien clair sur le fait qu'il entend bien que la représentation du monde dans la théorie qu'il propose soit une représentation fidèle et véridique du monde tel qu'il est en réalité.

Dernière remarque : les termes de méthode ou de méthodologie n'apparaissent nulle part dans le texte de Mulligan. Le terme d'analyse, certes, revient souvent, employé seul sans autre qualificatif comme si le processus allait de soi (sauf, à un endroit, où il est question, en un sens très étroit, des « analyses formelles » de l'ontologie formelle de Husserl ou de celles de la théorie des objets de Meinong pratiquées par des auteurs comme Peter Simons et Kit Fine pour le premier, et Edward Zalta pour le second¹⁵³). On peut me semble-t-il envisager sans trop se tromper qu'il est question chez Mulligan aussi d'un travail « en fauteuil ».

3.2. Le problème de la connaissance métaphysique

Anna-Sofia Maurin, dans sa bibliographie Oxford sur la métamétaphysique¹⁵⁴, utilise une distinction très éclairante entre métamétaphysique quiniennne et métamétaphysique aristotélicienne, qu'il est utile de rappeler à cette étape de l'enquête. Les philosophes appartenant à la tradition quiniennne – laquelle comprend tant les partisans de cette tradition (les « néo-quiniens ») que ses critiques (les « néo-carnapiens »), sont d'avis que seule l'étude approfondie du langage (logiquement

¹⁵² Voir à ce sujet Simons, 1998b, sur la délicate balance entre les deux.

¹⁵³ Voir Mulligan, 2000, p. 24-25.

¹⁵⁴ Voir Maurin, 2013b.

enrégimenté) et, en particulier, de la sémantique du quantificateur existentiel (ou des quantificateurs existentiels, pour ceux qui professent la doctrine de la variance quantificationnelle) est en mesure de fournir les réponses aux questions sur la possibilité et la pratique de la métaphysique. Les philosophes appartenant à la tradition aristotélicienne (les « néo-aristotéliens ») soutiennent quant à eux que le but premier de la métaphysique est l'étude et la spécification de ce qui constitue, fonde ou/et explique ce qui existe, plutôt que, comme le veut la tradition quiniennne, simplement de dire ce (que nous disons) qu'il existe. Sur la base de cette opposition entre néo-quiniens et néo-aristotéliens, Maurin introduit la distinction supplémentaire entre la (méta)ontologie et la (méta)métaphysique : la (méta)ontologie est comprise comme l'(étude de) l'étude de ce qui est, alors que la (méta)métaphysique a une portée plus large incluant, outre les questions concernant l'existence, les questions concernant la nature de ce qui existe, les relations des entités admises entre elles, leur mode de composition, les phénomènes dans lesquels elles sont incluses, comme la causalité, les lois physiques, etc. Selon cette caractérisation, Guigon et Mulligan sont à ranger dans le groupe des (méta)métaphysiciens néo-aristotéliens. Van Inwagen peut quant à lui être décrit comme à cheval entre le camp des métaphysiciens néo-aristotéliens et celui des métaontologistes néo-quiniens, en raison de ses travaux ayant trait notamment au libre arbitre et à des questions théologiques, mais aussi à la question de la composition des objets et à la nature des personnes, ainsi qu'à la critique de la conception de la variance quantificationnelle mise de l'avant par Putnam et à sa défense d'une conception quiniennne orthodoxe de la quantification existentielle.

Le représentant le plus en vue du courant néo-aristotélien est sans doute E. J. Lowe. Lowe est connu notamment pour avoir proposé une ontologie en quatre catégories fondamentales (objets, modes, attributs et espèces¹⁵⁵), qu'il a présentée comme « une

¹⁵⁵ Objets, c'est-à-dire particuliers substantiels (comme cette pomme) ; modes, ou tropes, c'est-à-dire particuliers non substantiels (comme la rougeur de cette pomme), attributs, c'est-à-dire universaux non

fondation métaphysique pour la science naturelle » (Lowe, 2006). Mais Lowe a aussi œuvré comme métamétaphysicien. En tant que tel, il s'est fait le défenseur de la possibilité de la métaphysique et de la métaphysique comme « science », de la possibilité de la connaissance métaphysique et de la méthode « directe » en métaphysique. Lowe s'est donné pour programme de redonner à la métaphysique une position centrale en philosophie « en tant que forme la plus fondamentale de l'enquête rationnelle, avec ses propres méthodes et ses propres critères de validation » (Lowe, 1998, p. v). Lowe promeut une conception « traditionnelle » de la métaphysique en tant que « philosophie première », selon la dénomination héritée d'Aristote, c'est-à-dire, plus précisément, une conception de la métaphysique en tant que « discipline universelle, de caractère non empirique, concernée par la structure fondamentale de la réalité » (Lowe, 2002/2003, p. 428). Lowe a exposé ses vues métamétaphysiques dans son ouvrage intitulé *The Possibility of Metaphysics* (Lowe, 1998), ainsi que dans plusieurs articles, dont les plus notables sont : « La connaissance métaphysique » (Lowe, 2002/2003), « Recent Advances In Metaphysics » (Lowe, 2003), « New Directions in Metaphysics and Ontology » (Lowe, 2008a) et « The Rationality of Metaphysics » (Lowe, 2011).

Dans « New Directions in Metaphysics and Ontology », Lowe définit la métaphysique de la manière suivante, en termes des tâches qu'il lui assigne :

- « 1. First, metaphysics is the study of the most fundamental structure of reality as a whole.
- 2. Second, metaphysics is the systematic exploration of the bounds of possibility.
- 3. And third, metaphysics is the science of essence ». (Lowe, 2008a, p. 277)

Eu égard à la question de la connaissance métaphysique, Lowe soutient que la connaissance métaphysique, c'est-à-dire la connaissance de « vérités métaphysiques », nous est accessible et que nous possédons une telle connaissance.

substantiels (comme rougeur) ; espèces, c'est-à-dire universaux substantiels (comme pomme). Voir Lowe, 2006.

Eu égard à la question de la méthode de la métaphysique, Lowe soutient qu'il faut pratiquer la métaphysique « de manière directe », c'est-à-dire sans le truchement d'une autre branche de la philosophie, que ce soit l'épistémologie, la logique, la sémantique philosophique ou la philosophie de l'esprit¹⁵⁶. Lowe donne trois raisons pour étayer sa position. Première raison : la conception selon laquelle la bonne manière de faire de la métaphysique serait la manière « indirecte » est « absurde », parce que les autres disciplines de la philosophie possèdent chacune des engagements métaphysiques qui demandent à être validés, ce qui ne peut se faire de manière interne à ces disciplines. Deuxième raison, qui s'ensuit de la première : selon Lowe, « l'un des rôles de la métaphysique, comme discipline intellectuelle, est de fournir un forum dans lequel les disputes frontalières entre disciplines peuvent se développer » (Lowe, 2002, p. 426). Selon lui, « [seule] la métaphysique peut occuper cette fonction interdisciplinaire parce que sa préoccupation centrale est celle de la STRUCTURE FONDAMENTALE DE LA RÉALITÉ COMME UN TOUT » (Lowe, 2002/2003, p. 426, les majuscules sont dans le texte). Troisième raison : la métaphysique est inéliminable et conceptuellement nécessaire comme arrière-fond de toute autre discipline, « parce que la vérité est unique et indivisible ou, pour le dire en d'autres termes, parce que le monde ou la réalité comme un tout est unitaire et nécessairement cohérent avec soi-même » (Lowe, 2002/2003, p. 426). L'indivisibilité de la vérité signifie que toutes les sciences spéciales et toutes les disciplines intellectuelles doivent reconnaître la nécessité d'être cohérentes les unes avec les autres. Or aucune d'entre elles ne peut trancher de telles questions touchant à leur cohérence mutuelle, car aucune d'entre elles n'a juridiction au-delà des limites de son domaine. Seule la métaphysique peut jouer ce rôle, parce qu'elle « aspire à la complète universalité quant à son objet et à ses buts » (Lowe, 2002/2003, p. 427).

¹⁵⁶ Enfin, Lowe soutient également que la métaphysique (le discours métaphysique) possède des critères d'évaluation propres. Je traiterai de cette question dans la section suivante.

Mais comment au juste peut-on faire de la métaphysique de manière « directe » ? Le fait de soutenir que la méthode « indirecte » est « absurde » au motif des trois raisons qui viennent d'être évoquées ne nous explique pas comment la méthode « directe » est praticable. Il est nécessaire pour répondre à cette question d'examiner de plus près la nature de la connaissance métaphysique, à partir de la nature de ses objets et de ses buts. Disons tout de suite que je suis d'avis que les réponses que donne Lowe à cette question sont insatisfaisantes, et qu'au final il élude la question. Il m'apparaît clair qu'il aurait pu difficilement en être autrement étant donné la conception de la métaphysique mise de l'avant ici.

La raison-massue pour laquelle Lowe soutient que la métaphysique est praticable est qu'elle est indispensable et inévitable. Et elle est indispensable et inévitable, premièrement, pour les trois raisons mentionnées plus haut, et deuxièmement, parce que la métaphysique est « une discipline intellectuelle universelle, dans laquelle aucun être rationnel ne peut éviter de s'engager au moins pour un certain laps de temps. Nous sommes tous des métaphysiciens, que nous l'apprécions [sic] ou pas et que nous le sachions ou pas » (Lowe, 2002/2003, p. 427). Enfin, troisièmement, la métaphysique est indispensable et inévitable parce que toutes les tentatives pour la récuser sont auto-réfutantes, au motif que récuser la métaphysique, c'est encore faire de la métaphysique.

Lowe soutient ainsi dans un premier temps que le naturalisme évolutionniste comme le kantisme – ses deux cibles principales dans cet article - sont incohérents car ils nient l'un comme l'autre la possibilité de faire des hypothèses métaphysiques tout en reposant sur de telles hypothèses. Premièrement, cet argument ne vaut me semble-t-il que si on est prêt, justement, à accorder à la métaphysique cette place de supra-discipline, et davantage, de première discipline, que Lowe lui confère. Autrement, si la métaphysique est une discipline comme une autre, il se peut fort bien qu'on puisse lui opposer victorieusement, à partir d'une autre discipline – notamment scientifique -

des arguments qui la récusent, ou qui, du moins, remettent en question la conception traditionnelle de la métaphysique que Lowe promeut (ce qui n'empêche pas d'accorder par ailleurs à la métaphysique un rôle interdisciplinaire, comme chez Ladyman et Ross, par exemple). L'argument de Lowe ressemble fâcheusement à l'argument fallacieux selon lequel nier la religion serait encore une position religieuse. On songe au portrait ironique tracé par Sartre de l'athée (dans un autre contexte) :

un original, un furieux, [...] un maniaque de Dieu qui [voit] partout son absence et qui ne [peut] ouvrir la bouche sans prononcer Son nom, bref un Monsieur qui [a] des convictions religieuses. (Sartre, *Les mots*, p. 85)

Ou encore, à l'argument plus général (et encore plus fallacieux) selon lequel on ne peut nier l'être sans l'affirmer. Deuxièmement, le naturalisme n'occulte pas forcément l'aspect « métaphysique », si l'on veut l'appeler ainsi, de ses hypothèses – encore qu'il faudrait peut-être mieux parler d'un aspect normatif - au sens où ces hypothèses procèdent à la base d'une certaine attitude envers le réel, qui pousse à considérer au minimum avec suspicion la postulation d'entités non naturelles. Cette attitude conduit à recommander l'observance de certains principes normatifs - dont le plus célèbre est l'axiome péripatétique (et par suite, empiriste) selon lequel *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* - et l'application de vertus épistémiques telles que la perception, la parcimonie ou la circonspection. Même Quine, dans un ouvrage postérieur à son fameux brûlot « Epistemology Naturalized » (1968), contre ses critiques qui l'accusaient d'avoir répudié l'aspect normatif de l'épistémologie traditionnelle au profit de son seul aspect descriptif et ce faisant, d'avoir « assassiné »¹⁵⁷ les questions philosophiques qui importaient le plus en épistémologie, fait ressortir l'aspect normatif de son épistémologie naturalisée :

¹⁵⁷ Le terme est de Derksen, 2000.

« The most notable norm of naturalized epistemology actually coincides with that of traditional epistemology. It is simply the watchword of empiricism: *nihil in mente quod non prius in sensu*. This is a prime specimen of naturalized epistemology, for it is a finding of natural science itself, however fallible, that our information about the world comes only through impacts on our sensory receptors. And still the point is normative, warning us against telepaths and soothsayers ». (Quine, 1992, p. 19)

Le point important est que l'attitude envers le réel que je viens d'évoquer, ainsi que les principes et les vertus qu'elle sous-tend (et qui la confortent en retour), sont du moins basés sur l'expérience empirique et sur l'observation et confirmés par (le succès de) la science, plutôt que sur des hypothèses métaphysiques concoctées de manière *a priori*.

Lowe attaque l'épistémologie naturalisée quiniennne présentée ici sous sa forme la plus extrême comme un plaidoyer en faveur de la subordination de l'épistémologie à la psychologie. L'épistémologie naturalisée, que Quine décrit comme la « théorie de la preuve en science », part du fait qu'étant donné que nous sommes des êtres naturels fruits d'une évolution biologique doués de capacités cognitives spécifiques, « toute espèce de connaissance accessible à des êtres humains, incluant toute chose qui pourrait mériter le titre de connaissance métaphysique, doit être compatible avec notre statut de créature naturelle – d'une certaine espèce d'animal » (Lowe, 2002/2003, p. 429) ; et l'étude de la nature et de la possibilité de la connaissance – c'est-à-dire l'épistémologie ou la théorie de la connaissance - doit consister en une étude des capacités cognitives de ces animaux. Comme telle, elle doit être considérée comme une partie de la science naturelle de la psychologie humaine, laquelle doit elle-même recevoir une fondation biologique et ultimement physique. Or, selon cette conception :

la seule sorte de métaphysique méritant d'être admise serait, si une telle chose pouvait exister, une métaphysique naturalisée – c'est-à-dire une connaissance

métaphysique des vérités qui, pour des animaux semblables à nous, avec nos capacités et besoins biologiques particuliers, pourraient de façon plausible être accessibles et avantageuses. Une telle métaphysique, on peut le soutenir, doit être au moins en continuité avec les sciences naturelles elles-mêmes, ou plus précisément avec une partie de celles-ci. Donc, selon cette manière de voir les choses, toute question à laquelle la métaphysique peut répondre est proprement dans le domaine de quelque science naturelle. (Lowe, 2002/2003, p. 429)

Une telle conception naturalisée de la connaissance en général et de la connaissance métaphysique en particulier est incompatible avec la reconnaissance de l'existence d'une connaissance métaphysique conçue de manière traditionnelle. Pour Lowe, on l'a vu, l'existence d'une telle connaissance n'est pas contestable. Sa stratégie d'attaque est d'accuser à nouveau le naturalisme de se réfuter lui-même. Son argument peut être résumé comme suit : si la connaissance métaphysique est inexplicable d'un point de vue naturaliste, alors la connaissance scientifique doit être de même inexplicable. Car il n'est pas plus plausible d'un point de vue strictement évolutionniste que des créatures telles que nous puissent posséder une connaissance scientifique poussée de « choses aussi hermétiques que la formation des planètes ou la structure de l'ADN » (Lowe, 2002/2003, p. 430). Il est difficile d'expliquer la possession de ce type de connaissances en termes d'avantages évolutifs, les avancées de la science et de la technologie étant susceptibles de nous mener plutôt à notre perte. Il est également difficile d'expliquer d'un point de vue évolutionniste l'acquisition par des créatures telles que nous d'une semblable capacité de connaissance. Lowe en conclut que :

le fait que l'on ne puisse expliquer comment la connaissance métaphysique est possible dans des créatures comme nous ne nous donne pas de bonnes raisons de supposer qu'une telle connaissance est impossible. Car si elle [sic] le faisait, nous aurions également de bonnes raisons de supposer que la connaissance scientifique naturelle n'est pas possible dans des créatures comme nous – ce qui voudrait dire que nous n'aurions plus de raisons de croire dans les théories

scientifiques auxquelles l'épistémologie naturalisée fait appel, comme par exemple la théorie de l'évolution elle-même. (Lowe, 2002/2003, p. 430)

Bref, selon cet argument, ce n'est pas parce qu'une chose est inexplicable qu'elle est forcément impossible. Lowe nous invite ainsi à conclure de la non-impossibilité présumée de la connaissance métaphysique à la possibilité présumée de cette connaissance. Mais le moins qu'on puisse dire est que cet argument paraît extrêmement faible. Lowe admet que son argument n'est pas, du moins, un argument positif en faveur de la métaphysique et reconnaît que « [c]ette défense de la métaphysique ne doit pas nous abuser, en nous faisant accroire qu'après tout il n'y a nul besoin d'expliquer la possibilité de la connaissance métaphysique », « ceci nous condui[san]t à chercher une explication positive de [cette] possibilité » (Lowe, 2002/2003, p. 430) autre que naturaliste. Mais nulle part dans la suite du texte Lowe ne nous fournira une telle explication.

Plus important, cet argument est faible parce qu'il repose sur l'acceptation de la prémisse selon laquelle « les sciences naturelles ne peuvent actuellement expliquer comment la connaissance scientifique est possible dans des créatures telles que nous » (Lowe, 2002/2003, p. 430). Or est-il bien sûr que l'on ne puisse pas expliquer de manière naturaliste comment la connaissance scientifique est possible ? Il est vrai que les explications de type évolutionniste à tendance adaptationniste¹⁵⁸ présentent typiquement un caractère téléologique. Et il est peut-être aussi vrai que l'existence de la connaissance scientifique n'est pas facilement explicable simplement en termes de

¹⁵⁸ « “Adaptationism” refers to a family of views about the importance of natural selection in the evolution of organisms, in the construction of evolutionary explanations, and in defining the goal of research on evolution. Advocates of adaptationism or “adaptationists” view natural selection among individuals within a population as the only important cause of the evolution of a trait; they also typically believe that the construction of explanations based solely on natural selection to be the most fruitful way of making progress in evolutionary biology and that this endeavor addresses the most important goal of evolutionary biology, which is to understand the evolution of adaptations » (Orzack et Forber, 2010).

sélection naturelle, d'adaptation et d'avantages évolutifs. Comme le remarquent Don Ross, James Ladyman et David Spurrett, l'hypothèse empirique que Quine (1969) a avancée pour la défense de la naturalisation de l'épistémologie, selon laquelle les processus évolutifs ont dû nous doter de capacités cognitives permettant de dépister la vérité de manière fiable, au motif que croire le vrai est en général plus avantageux d'un point de vue adaptatif que de croire le faux. Toutefois, cela ne signifie pas que nos capacités cognitives et nos intuitions ordinaires sont aptes à détecter la vérité de manière fiable dans tous les domaines d'enquête. Selon Ladyman et al. il est plus probable que l'intelligence humaine et les modes de représentation collectifs, à commencer par le langage, ont évolué principalement « pour nous permettre de naviguer à travers des jeux de coordination sociaux complexes » (Ladyman *et al.*, 2007, p. 2). « Les gens sont probablement aussi des baromètres relativement fiables des modes de comportement des animaux qu'ils ont pu observer au fil du temps, [ils sont aussi doués pour faire] des inférences de navigation dans certaines sortes d'environnements (mais pas dans d'autres), et pour anticiper certains aspects des trajectoires d'objets de taille moyenne se déplaçant à des vitesses moyennes » (Ladyman *et al.*, 2007, p. 2). Cependant, la capacité d'inférer la structure à grande et à petite échelle de notre environnement immédiat, et *a fortiori* celle de l'univers distant de notre habitat ancestral, était sans pertinence pour nos ancêtres du point de vue adaptatif. « Par conséquent, il n'y a aucune raison d'imaginer que nos intuitions et nos inférences habituelles sont bien conçues pour la science ou pour la métaphysique » (Ladyman *et al.*, 2007, p. 2). Mais cela n'exclut pas qu'on puisse donner à la connaissance scientifique (et à la connaissance métaphysique, si une telle chose existe) une base naturaliste. D'autant que Lowe lui-même reconnaît la métaphysique comme une tendance naturelle de l'esprit humain et que son but est de soutenir la thèse selon laquelle « des créatures telles que nous » « [peuvent] posséder et [possèdent] en effet une telle connaissance métaphysique », comme il le spécifie dans son résumé (Lowe, 2002/2003, p. 423). Don Ross, James Ladyman et David Spurrett avancent comme explication le développement de la pensée mathématique,

qui nous a donné le pouvoir de nous abstraire de notre environnement immédiat et nous a permis de parvenir à la connaissance scientifique. Et :

« [s]ince this knowledge can be incorporated into unified pictures, we also can have some justified metaphysics ». (Ladyman *et al.*, 2007, p. 2)

Mais les mathématiques elles-mêmes sont le fruit de notre capacité d'abstraction et de généralisation, une capacité qui a une base naturelle car il est indéniable que les animaux supérieurs en sont aussi dotés jusqu'à un certain point. Il me semble aussi que la connaissance en général peut être expliquée de manière naturelle en faisant appel à des aptitudes et à des activités naturelles chez les êtres vivants comme l'observation, la curiosité, l'exploration, l'imitation, l'apprentissage, la mémoire, l'anticipation, la prédiction, la catégorisation, la conceptualisation, la capacité de tester ses prédictions et de se corriger au besoin dans un processus d'essais et d'erreurs, etc.

Lowe applique donc ici un critère évolutif extrêmement caricatural, qui lui permet d'éliminer d'emblée toute explication naturaliste de la connaissance scientifique, et partant, de lier le sort de cette dernière à celui de la connaissance métaphysique telle qu'il l'entend, c'est-à-dire au sens traditionnel du terme. Selon son argument, si nous voulons continuer à soutenir que la première est possible, nous devons accepter que la deuxième l'est tout autant, car la première n'est pas plus explicable que la seconde d'un point de vue naturaliste. Mais nous venons de voir que ce n'est pas le cas.

Quant à Kant, son erreur selon Lowe est d'avoir soutenu que « les thèses métaphysiques concernent non [la] structure fondamentale de la réalité indépendante de l'esprit, même dans le cas où une telle réalité existerait, mais plutôt la structure fondamentale de la pensée rationnelle au sujet de la réalité » (Lowe, 2002/2003, p. 431). Car c'est ainsi seulement que ces thèses, et avec elles la connaissance non

empirique, peuvent être expliquées et justifiées selon Kant. Lowe questionne pour commencer le présupposé kantien selon lequel la structure de notre propre pensée nous serait accessible, alors que la structure de la réalité indépendante de l'esprit, elle, nous serait refusée. Car si cette dernière ne nous était pas accessible, alors rien de la structure de notre propre pensée ne nous serait accessible non plus, étant donné que notre pensée *est* au sens strict une partie de la réalité indépendante de l'esprit, c'est-à-dire que son existence n'est pas dépendante de notre pensée à son sujet. Certes, nos pensées existent parce que nous les pensons, mais cela ne veut pas dire qu'elles existent parce que nous pensons à elles. Lowe poursuit en remarquant qu'on pourrait objecter à cela que les thèses kantienne concernent « les traits structuraux des contenus de nos pensées et non des traits quelconques de nos pensées elles-mêmes conçues comme des processus psychologiques réels » (Lowe, 2002/2003, p. 431). Mais, rétorque Lowe, premièrement :

[l]e contenu de la pensée – ce au sujet de quoi est une pensée – est un trait essentiel de la pensée, servant en partie à déterminer l'identité même de la pensée. Une pensée qui est mienne que $2 + 2 = 4$ ou que le citron est amer ne seraient pas cette même pensée sans avoir ce même contenu. En conséquence, il semble qu'il n'existe pas de possibilité de circonscrire l'objet supposé de la métaphysique, d'une façon telle que l'on puisse soutenir qu'il concerne les contenus de pensées, sans égard aucun envers la nature des pensées elles-mêmes. Et, je le répète, les pensées elles-mêmes ne sont rien si ce n'est une partie de la réalité indépendante de l'esprit. (Lowe, 2002/2003, p. 432)

Tentons une petite clarification et disons, pour les caractériser de la manière la plus générale, que la pensée est une activité qui met en œuvre des processus psychologiques, que les pensées au sens plus spécifique de tokens d'un type d'état mental sont les produits de cette mise en œuvre, c'est-à-dire des entités mentales (souvent) dotées de propriétés sémantiques, et que le contenu des pensées est ce sur quoi elles portent. Cela dit, il semble assez plausible de suggérer qu'une pensée en particulier puisse être individuée grâce à son contenu. Mais cela ne veut pas dire

qu'elle s'identifie à son contenu. Le contenu est un trait constitutif parmi d'autres, comme Lowe le dit lui-même : le contenu d'une pensée est « *un* trait essentiel¹⁵⁹ de la pensée, servant *en partie* à déterminer l'identité même de la pensée » (je souligne). Mais le problème de l'argument de Lowe est qu'il oppose dans un premier temps « traits structuraux des contenus de nos pensées » et « traits quelconques de nos pensées elles-mêmes conçues comme des processus psychologiques réels »¹⁶⁰, pour ensuite, dans un deuxième temps, évacuer les termes de « trait » et de « structure » et parler seulement des « contenus de pensées » et de la « nature des pensées » (c'est-à-dire le fait qu'elles sont indépendantes de l'esprit). Est-ce à dire que le contenu, ce « trait essentiel » de la pensée, serait censé contenir également tous les autres « traits structuraux », ou que la structure se résorbe dans le contenu ? Pourtant c'est bien l'opposition entre structure de la réalité et structure de la pensée qui se trouvait au départ au cœur du litige. Cette évacuation de l'idée de structure dans le cas des pensées permet à Lowe, au final, de réduire le kantisme à une « théorie du contenu » (Lowe, 2002/2003, p. 432) et de le taxer d'incohérence à partir de ce qui apparaît essentiellement comme une conception externaliste des contenus de pensée impliquant justement la thèse de l'indépendance du réel par rapport à l'esprit :

toute théorie du contenu possède inévitablement ses propres engagements ontologiques et ne peut prétendre de manière cohérente ne rien avoir à faire avec la réalité indépendante de l'esprit et sa structure¹⁶¹. (Lowe, 2002/2003, p. 432)

Il est pourtant difficile de concevoir le kantisme comme une « théorie du contenu » (et *a fortiori* comme une théorie des contenus particuliers, comme dans l'exemple que

¹⁵⁹ Je ne m'attarderai pas ici à examiner ce que Lowe entend exactement par « essentiel ».

¹⁶⁰ Remarquons en passant que cette formulation laisse entendre que la nature des pensées serait un « trait *quelconque* » de celles-ci, ce qui est pour le moins surprenant, étant donné l'emphasis mise par Lowe sur la réalité de cette nature.

¹⁶¹ On remarquera que Lowe maintient le terme de structure en ce qui a trait à la réalité et qu'il prend soin de distinguer celle-ci de celle-là (autrement, pourquoi prendrait-il la peine de faire cet ajout ?).

donne Lowe de la pensée sur le citron). Par ailleurs, Lowe ne s'explique pas autrement sur ce qu'il entend par les « traits structuraux des contenus de pensée ». Étant donné les exemples qu'il donne, il est également difficile de ne pas comprendre cette notion en termes de formes logiques du jugement. Un contenu de pensée tel que « le citron est amer » porte certes sur un objet et une qualité, mais en tant qu'ils sont reliés d'une certaine manière dans un jugement (que ce jugement soit ou doive être conforme à la réalité est une autre question, ainsi que celle de la réalité de la relation).

Dans ce cas, il semblerait que les traits structuraux en question soient effectivement des traits structuraux, non pas du contenu de nos pensées, mais (d'abord) de la pensée en tant que « processus psychologique » de mise en forme de ce contenu, bien que l'utilisation même de cette notion de « processus psychologique » dans le cadre d'une discussion sur le kantisme soit plus que boiteuse. Le but de Kant n'était pas l'explicitation de « processus psychologiques ». C'était comme on sait de rendre compte de manière « transcendantale » (avant l'expérience) de la forme de toute expérience et des conditions de possibilité de la connaissance, et en particulier de la connaissance *a priori*. Je fais ici référence à la manière dont Kant a déduit de manière « transcendantale » les catégories ou concepts purs (*a priori*) de l'entendement des formes logiques du jugement. Ainsi, dans le cadre du kantisme, il est plausible de comprendre l'expression de « traits structuraux » de la pensée comme référant à ces concepts purs de l'entendement, lesquels ont pour Kant une fonction de mise en forme et d'unification dans un jugement du divers de l'expérience donné à travers les formes ou intuitions pures de la sensibilité (responsables d'une première mise en forme, c'est-à-dire d'une première « synthèse »).

Enfin, le point le plus « ironique » selon Lowe est qu'un kantien qui chercherait à réfuter ses objections, en niant par exemple que le contenu d'une pensée soit un trait essentiel de cette pensée s'engagerait à son corps défendant dans une argumentation authentiquement métaphysique, puisqu'il s'emploierait à nier une thèse métaphysique

déterminée concernant la nature d'une certaine catégorie d'entités – nos pensées – conçues comme étant une partie de la réalité indépendante de l'esprit. Lowe en conclut qu'une fois de plus :

nous voyons comment la métaphysique est inévitable pour un penseur rationnel quelconque. La tentative kantienne d'éviter la métaphysique en ce sens, en la restreignant aux préoccupations critiques touchant au contenu de nos pensées apparaît vouée à l'échec. Les questions qui ont à voir avec le contenu ont inévitablement une dimension *authentiquement métaphysique* – une dimension qui n'a pas seulement à voir avec le contenu de nos pensées au sujet du contenu. (Lowe, 2002/2003, p. 432, les italiques sont de moi)

D'abord, pourquoi un kantien devrait-il nier que le contenu d'une pensée particulière soit un trait essentiel de celle-ci ? Le contenu particulier d'une pensée pourrait être considéré comme étant un trait essentiel de cette pensée sans admettre la thèse d'indépendance. L'idée serait-elle que sans cette thèse la pensée n'aurait pas de contenu ? C'est peut-être (sans doute) la position de Lowe le réaliste, mais un kantien pourrait rétorquer qu'une pensée a un contenu dépendant de l'esprit, non au sens où il faut penser à la pensée pour qu'elle existe, mais au sens où ce contenu est le fruit d'une synthèse conceptuelle. Ensuite, l'idée selon laquelle le projet kantien est d'« éviter la métaphysique [...] en la restreignant aux préoccupations critiques touchant au contenu de nos pensées » est difficilement soutenable, premièrement, encore une fois, parce que le kantisme est difficilement assimilable à une « théorie du contenu » pour les raisons mentionnées ci-dessus, mais aussi parce que l'idée que Kant a voulu « éviter » (d'aucuns disent « détruire ») la métaphysique est non seulement une idée reçue, mais une idée fausse. Frédéric Nef a bien exposé la genèse de cette erreur, sources et citations à l'appui, et a argumenté avec succès selon moi contre celle-ci¹⁶². Mon propos n'est pas d'entrer ici dans le détail de cette démonstration, mais seulement d'ajouter deux brèves remarques.

¹⁶² Voir Nef, 2004, pp. 81-121.

Premièrement, le projet kantien peut être décrit comme un projet authentiquement métamétaphysique, mené selon une perspective critique, certes, mais dans un but de réforme de la métaphysique, et non de destruction. Ses cibles sont d'une part les prétentions du rationalisme, et d'autre part la trop grande modestie de l'empirisme. D'un côté, limiter les prétentions de la raison ; de l'autre, dépasser le scepticisme humien. Comme Kant l'exprime dans sa fameuse formule : « bien que toute notre connaissance s'amorce avec l'expérience, il n'en résulte pas pour autant qu'elle dérive dans sa totalité de l'expérience ». Contre le scepticisme humien, Kant entend ainsi rétablir la possibilité d'atteindre à des connaissances certaines, universelles et nécessaires, en mathématiques et en science, en particulier en ce qui a trait aux lois de la nature. On connaît la manière dont Kant arrive à son but, à partir de ce qu'il a appelé sa révolution copernicienne inversant les rapports du sujet et de l'objet dans la connaissance (le second se réglant désormais sur le premier plutôt que le contraire), et l'exposition qui s'ensuit de son idéalisme transcendantal sur la base de la distinction entre phénomène et noumène. Kant confère ainsi un premier rôle positif de fondation de la science à sa métaphysique. Mais les prétentions de la raison à atteindre à ce même type de connaissance en métaphysique proprement dite sont indues ; la connaissance métaphysique conçue traditionnellement comme une connaissance du supra-sensible est impossible, pour les motifs mêmes qui rendent possible la connaissance synthétique *a priori* dans les autres domaines, à savoir qu'une telle connaissance synthétique *a priori* n'est pas le produit de l'entendement seul, mais résulte de la coopération de celui-ci et de la sensibilité. Or la part de cette dernière est notoirement absente en métaphysique, celle-ci se donnant traditionnellement pour but de connaître les objets en général et en soi (noumènes), indépendamment de l'expérience. Cette propension à vouloir dépasser ses limites est une caractéristique inévitable de la raison humaine. Mais laissée sans frein, elle conduit à « l'illusion transcendantale » de connaître le *réel* lui-même. Cependant :

« Kant goes on to suggest that the very reason that led us into metaphysical error is also the source of certain necessary ideas and principles, and moreover, that these rational postulations play an essential role in scientific theorizing ». (Grier, 2012)

Les principes de la raison jouent ainsi un rôle régulateur important et le deuxième rôle de la métaphysique critique sera de clarifier et de systématiser les principes régulateurs de la raison. Dans la seconde préface de la *Critique de la raison pure*, Kant résume comme suit son projet. On remarquera qu'il parle de sa métaphysique réformée comme d'une *science*, systématique, rationnelle et fondamentale :

Cette critique est un traité de la méthode, et non un système de la science même ; mais elle en décrit pourtant toute la circonscription, et elle en fait connaître à la fois les limites et toute l'organisation intérieure. C'est que la raison pure spéculative a ceci de particulier qu'elle peut et doit estimer exactement sa propre puissance, suivant les diverses manières dont elle se choisit les objets de sa pensée, faire même un dénombrement complet de toutes les façons différentes de se poser des problèmes, et se tracer ainsi tout le plan d'un système de métaphysique. En effet, en ce qui regarde le premier point, rien dans la connaissance *à priori* ne peut être attribué aux objets, que ce que le sujet pensant tire de lui-même ; et, pour ce qui est du second, la raison pure constitue par elle-même, au point de vue des principes de la connaissance, une unité tout à fait à part, où, comme dans un corps organisé, chaque membre existe pour tous les autres et tous pour chacun, et où nul principe ne peut être pris avec certitude sous *un* point de vue, sans avoir été examiné dans *tous* ses rapports avec l'usage entier de la raison pure. Aussi la métaphysique a-t-elle ce rare bonheur, qui ne saurait être le partage d'aucune autre science rationnelle ayant affaire à des objets (car la *logique* ne s'occupe que de la forme de la pensée en général), qu'une fois placée par la critique dans le sûr chemin de la science, elle peut embrasser complètement tout le champ des connaissances qui rentrent dans son domaine, achever ainsi son œuvre, et la transmettre à la postérité comme une possession qui ne peut plus être augmentée, puisqu'il ne s'agit que de déterminer les principes et les limites de son usage et que c'est elle-même qui les détermine. Elle est donc tenue, comme science fondamentale, à cette perfection. (Kant 1987, p. 45)

Deuxièmement, il faut insister encore sur le fait que l'idéalisme transcendantal est une position métaphysique revendiquée comme telle par son auteur, et non pas le fruit d'une incohérence qui consisterait à faire de la métaphysique en voulant nier la métaphysique, comme Lowe le reproche à Kant. Est-ce dire qu'il n'y aurait de métaphysique que réaliste ? C'est effectivement la thèse de base de Lowe, et on peut sentir le même présupposé à l'œuvre chez bien d'autres métaphysiciens néo-aristotéliens, y compris chez Nef et chez Tiercelin. On peut être d'accord ou non avec ce présupposé. Mais cela demeure indépendant du fait que Kant entend proposer une définition plus restrictive de la métaphysique plutôt que de l'éliminer purement et simplement, ce qui invalide l'argument de l'auto-contradiction. Cependant, le vrai reproche est ailleurs : il vise le fait que, même si l'idéalisme kantien est critiqué tant de l'idéalisme radical que du réalisme, et qu'il reconnaît l'existence d'une réalité indépendante de l'esprit (on retrouvera ce type de position mitoyenne sous le nom de « réalisme interne » ou de « réalisme du réel voilé » chez un Putnam ou un Bitbol, pour ne mentionner que ces deux exemples), il refuse d'accorder à la métaphysique la capacité d'atteindre comme elle y prétend à une connaissance certaine de ce réel indépendant de l'esprit (sensible et supra-sensible) par le seul moyen de la raison et de l'intuition intellectuelle ; il ne peut y avoir connaissance du réel que phénoménale :

Pour ce qui regarde les objets, en tant qu'ils sont conçus simplement par la raison, et cela d'une façon nécessaire, mais sans pouvoir être donnés dans l'expérience (du moins tels que la raison les conçoit), nous trouverons en essayant de les concevoir (car il faut bien pourtant qu'on les puisse concevoir), nous trouverons, dis-je, plus tard une excellente pierre de touche de ce que nous regardons comme un changement de méthode dans la façon de penser : c'est que nous ne connaissons *a priori* des choses que ce que nous y mettons nous-mêmes.

Cette tentative réussit à souhait et elle promet la marche assurée d'une science à la première partie de la métaphysique, à celle où l'on n'a affaire qu'à des concepts *a priori*, dont les objets correspondants peuvent être donnés dans une expérience conforme à ces concepts. En effet, à l'aide de ce changement de

méthode, on peut très bien expliquer la possibilité d'une connaissance *a priori*, et ce qui est encore plus important, munir de preuves suffisantes les lois qui servent *a priori* de fondement à la nature, considérée comme l'ensemble des objets de l'expérience; deux choses qui étaient impossibles avec la méthode usitée jusqu'ici. Mais cette déduction de notre faculté de connaître *a priori* conduit, dans la première partie de la métaphysique à un résultat étrange, et, en apparence, tout à fait contraire au but que poursuit la seconde partie : c'est que nous ne pouvons, avec cette faculté, dépasser les bornes de l'expérience possible, ce qui est pourtant l'affaire essentielle de la métaphysique. (Kant, 1987, pp. 42-43)

La suggestion de Lowe est de reconnaître que la connaissance métaphysique – au même titre que d'autres connaissances, en science notamment – est « une connaissance *presque* certaine – c'est-à-dire que les affirmations de la connaissance métaphysique ne sont jamais complètement invulnérables à la falsification ou à la réfutation » (Lowe, 2002/2003, p. 433, les italiques sont de moi). Mais cela ne règle pas le problème de savoir comment nous pouvons avec notre « faculté de connaître *a priori* dépasser les bornes de l'expérience possible » pour émettre des affirmations métaphysiques, même si celles-ci ne doivent être que « presque certaines ». Comme Lowe le reconnaît lui-même :

Bien entendu, on peut considérer que le plus grand problème de la connaissance métaphysique n'est pas tant de savoir si elle peut atteindre la certitude, que de savoir comment elle peut être non empirique. (Lowe, 2002/2003, p. 433)

Lowe compare la nature de ladite connaissance avec celle des connaissances en physique, d'une part, et en mathématiques, d'autre part, sous deux aspects : objets d'études et mode de justification. La métaphysique entretient avec la physique des points de ressemblance, mais ces deux disciplines diffèrent également de manière importante. La physique est une science empirique : elle a pour but d'expliquer certains phénomènes fondamentaux de la réalité, concernant les choses existant dans

l'espace et le temps, par le truchement de lois causales. La métaphysique *n'est pas* une science empirique : si elle a également pour but d'expliquer certains phénomènes fondamentaux, elle ne fait pas typiquement appel à des données expérimentales ou à des observations pour soutenir ses affirmations. Et les métaphysiciens ne sont pas exclusivement concernés par la nature des choses existant dans l'espace et le temps¹⁶³ ; ils s'occupent également d'entités abstraites (existant hors de l'espace et du temps), telles que les objets de la logique et des mathématiques – nombres, ensembles, propositions, etc., ou encore d'entités existant dans l'espace et le temps mais non entièrement explicables par des lois purement physiques, telles que les personnes, les états mentaux, les entités sociales, etc. D'un autre côté, la métaphysique peut sembler se rapprocher davantage des mathématiques en ce que ces dernières sont également une science *a priori* non empirique ; mais les mathématiques s'occupent exclusivement d'objets abstraits dépourvus de contingence. Bref, le problème de la métaphysique est qu'elle se veut une connaissance non empirique qui porterait (du moins en partie) sur la nature des objets empiriques ainsi que sur les traits structuraux fondamentaux de la réalité, lesquels sont, du moins certains d'entre eux, contingents. Mais si (certains de ces) traits dont le métaphysicien affirme l'existence sont contingents, ils doivent être susceptibles d'être prouvés (ou réfutés) de manière empirique. La métaphysique ne serait pas, après tout, une connaissance non empirique, et les partisans de la naturalisation auraient raison. Mais selon Lowe, ce qu'il importe de voir est que :

[L]e point central est que la preuve empirique ne peut être une preuve de l'existence de quelque chose qui n'est pas un trait possible de la réalité. Mais établir que l'existence d'un certain trait de la réalité est possible n'est pas quelque chose qui peut en général être accompli par des moyens purement empiriques d'investigation, précisément parce que la preuve empirique ne peut être une preuve que d'états de choses dont on peut montrer de manière indépendante qu'ils sont possibles. Ainsi, la métaphysique, comme les

¹⁶³ À moins de soutenir une conception physicaliste – et même alors, soutient Lowe, la métaphysique ne saurait se réduire à la physique « parce que l'argument même que la réalité est ainsi limitée est un argument métaphysique, un argument que la physique ne peut fournir » (Lowe, 2002/2003, p. 426).

mathématiques, a un objet non empirique, dans la mesure où c'est la discipline intellectuelle dont l'objectif est de faire un relevé des possibilités de l'existence réelle. (Lowe, 2002/2003, p. 434)

Mais comment délimiter ces « possibilités réelles », comme les appelle Lowe dans l'avant-dernière section de son texte ? Il est clair que Lowe fait ici référence à l'importance de départager ce qui est seulement conceptuellement possible de ce qui est réellement possible (contre un Chalmers, par exemple). Et sur ce point, on le suit sans peine. Mais ce qui est plus douteux est que cette tâche puisse revenir au métaphysicien plutôt qu'au scientifique. Qu'est-ce qui autorise le métaphysicien à s'auto-proclamer un « expert » du « réel-possible » ? Quels sont ses qualifications ? Quels sont ses outils d'investigation ? Lowe se garde bien de mentionner dans son texte le mot « intuition ». Pourtant, à part l'analyse conceptuelle, il est difficile de ne pas voir dans le recours aux « intuitions » (même si elles sont décrites comme « rationnelles ») la seule méthode du métaphysicien en fauteuil. Et il est difficile de suivre Lowe sur ce chemin. Comme le fait observer James Ladyman :

« According to Lowe, it is the job of metaphysics to tell us what is possible, but it may be conceded that which of the possible fundamental structures of reality exists can be answered only with empirical evidence. The problem with this is that philosophers have often regarded as impossible states of affairs that science has come to entertain. For example, metaphysicians confidently pronounced that non-Euclidean geometry is impossible, that it is impossible that there not be deterministic causation, that non-absolute time is impossible, and so on. Furthermore, there is no agreement now among metaphysicians about what is metaphysically possible. For example, some metaphysicians believe that infinitely divisible matter is possible and others that it is not ». (Ladyman, 2007, p. 183)

Ainsi, les problèmes d'accès se posent de plus belle dans le discours (la théorisation) métaphysique, et avec eux, les problèmes non négligeables de *méthode*. Le métaphysicien « sérieux » peut-il prétendre avoir un accès privilégié – de son

fauteuil, par le seul biais de l'intuition « rationnelle », et/ou de l'analyse conceptuelle - aux entités « spéciales » qu'il postule – et ce, même s'il se pare de toutes les vertus épistémiques ? Est-il suffisant qu'il puisse sans autre bases justifier ses conclusions en termes (logico-sémantico-esthétiques) de cohérence, de simplicité, de parcimonie ou d'élégance ? Peut-il se permettre de faire, lui aussi, une « inférence à la meilleure explication » ? Peut-il jamais démontrer que de telles entités ont un pouvoir causal (suivant le critère causal d'existence remontant à Platon¹⁶⁴ ? Ou toute tentative en ce sens ne succombe-t-elle pas au principe kimien de la « clôture causale du domaine physique » (et à son corrélat, le principe « d'exclusion explicative ») ?¹⁶⁵

3.3. Le problème du discours métaphysique

Deux types de discours et de pratiques se partagent traditionnellement l'aspiration de connaître le « monde tel qu'il est » : la métaphysique et la science (avec, au premier chef, la physique). Bien entendu, il y a eu des métaphysiques idéalistes. Mais depuis Aristote jusqu'à nos jours s'est perpétuée la grande idée selon laquelle selon laquelle la tâche de la métaphysique est d'offrir une description véridique du monde tel qu'il est réellement dans sa nature au niveau le plus fondamental, en tant qu'il existe indépendamment de l'esprit humain (c'est la doctrine du réalisme métaphysique), c'est-à-dire de formuler une métaphysique réaliste. Ainsi, le tropisme implique-t-il, avant toute chose, l'idée selon laquelle les tropes sont « *l'alphabet de l'être* » et correspondent par conséquent à un niveau ontologique considéré comme le plus fondamental¹⁶⁶. Toute la question est de savoir si ce bel idéal est encore viable, ou si

¹⁶⁴ Sans oublier Samuel Alexander (1927), avec sa maxime selon laquelle « être réel, c'est avoir des pouvoirs causaux » (une maxime reprise par Jaegwon Kim, entre autres).

¹⁶⁵ Cf. Jaegwon Kim, notamment Kim, 1993 et 2005. Pour une bonne présentation des thèses kimiennes, voir Tiercelin, 2011, pp. 147-149.

¹⁶⁶ Le physicalisme ontologique est un autre exemple d'une conception du monde se déclinant, au choix, en termes de relations méréologiques, en termes de survenance ou en termes de réalisation, bref, d'une conception du monde selon laquelle les éléments simples sont les constituants de base des

les métaphysiciens en fauteuil actuels ne s'illusionnent pas en maintenant artificiellement en vie ce qui n'est plus qu'un fantôme.

Carnap avait bien cru avoir réussi à « éliminer » la métaphysique. Elle est pourtant resurgie du tombeau plus florissante que jamais. Il est communément admis d'attribuer cette résurrection en premier lieu à Quine. Celui-ci, en critiquant d'une part les « deux dogmes de l'empirisme » (la distinction analytique/synthétique et le réductionnisme) sur lesquels s'appuyait la critique carnapienne de la métaphysique, ainsi que la distinction interne/externe introduite un peu plus tard par le même Carnap, et surtout en proposant son fameux critère d'engagement ontologique, aurait redonné substance et légitimité à l'entreprise métaphysique. Ainsi, du moins, en va la légende. Plusieurs, dont Scott Soames (2009), Huw Price (2009), Jessica Wilson (2011) et Alyssa Ney (2012), ont soutenu (avec raison selon moi) que cette lecture de Quine est erronée. Quine peut bien faire voler en éclats les dogmes carnapiens. Mais s'il en résulte que la science et la métaphysique se retrouvent sur un pied d'égalité, c'est parce que les énoncés scientifiques perdent le statut privilégié qu'ils conservaient chez Carnap ; ce n'est pas parce que les énoncés métaphysiques retrouvent leur validité perdue. Le pragmatisme chez Quine s'étend à tout l'univers du discours. Cependant, la notion de « cadre linguistique » ou de « schème conceptuel » est conservée. L'introduction du critère d'engagement ontologique relativise la question de « ce qui existe » à un discours ou un langage, comme je l'ai exposé dans le chapitre un.

éléments plus complexes. Mais la conception selon laquelle certaines entités primeraient sur d'autres n'implique pas nécessairement une conception en termes de fondamentalité ou de « niveaux ». Ainsi, Ladyman et Ross s'opposent à une conception du monde en termes de « niveaux de réalité », au motif qu'une telle conception n'est qu'une « métaphore » invalidée par la science contemporaine. Comme ils le font observer, les différentes disciplines scientifiques dans lesquelles ces « niveaux » seraient censés se refléter se chevauchent entre elles sans nette hiérarchie. John Heil a aussi critiqué cette conception en termes de niveaux d'un point de vue ontologique plutôt que naturaliste (voir Heil, 2003a).

Je viens d'évoquer la notion d'*engagement ontologique*. Or un tel engagement exige en premier lieu que le discours dans lequel est affirmée l'existence de telle(s) ou telle(s) entité(s) soit un discours *sérieux*, c'est-à-dire un discours qui soit utilisé de manière « sincère » et « littérale » par les locuteurs¹⁶⁷. C'est pourquoi la question de la nature et du statut du discours métaphysique doit être également examinée. Car l'engagement ontologique envers tel ou tel type particulier d'entités à travers un discours *sérieux* est parfaitement compatible avec une attitude pragmatique qui a pour effet de relativiser cet engagement au contexte d'utilisation dudit discours ; par conséquent, cette première exigence n'apparaît pas suffisante. Car le réalisme métaphysique requiert comme on l'a vu l'articulation d'une ontologie unique ou du moins privilégiée (reconnue comme la meilleure, la véritable...).

Alors, comment démontrer que le discours métaphysique est un discours *sérieux* ? Les inquiétudes soulevées dans le paragraphe précédent semblent impliquer que l'on doive tenir le discours métaphysique pour un discours non seulement *sérieux*, mais encore, *spécial*, au-delà, donc, des discours « ordinaires » dont les engagements ne sont que des engagements ontologiques « ordinaires » (parce que relativisés, ou relativisables, à des contextes précis, et/ou faits pour des motifs pragmatiques). Et c'est en effet ce que soutiennent les tenants du réalisme dit « ontologique »¹⁶⁸ dans les discussions récentes sur cette question en métamétaphysique (et c'est ce que leur reprochent leurs détracteurs). Mais qu'est-ce à dire ? On peut dégager de ces discussions certaines conditions de base d'un tel discours métaphysique « sérieux », dont, au premier chef, l'univocité du quantificateur existentiel, et ensuite, la possibilité de l'évaluation dudit discours en termes de vérité ou de fausseté et la présupposition de l'existence de faits proprement « ontologiques ».

¹⁶⁷ Voir Panaccio, 1985.

¹⁶⁸ Qu'il faudrait plus proprement appeler réalisme « métaontologique », comme je l'ai fait remarquer auparavant.

On voit tout de suite – du moins, c’est ainsi que les choses m’apparaissent – que celui ou celle qui a à cœur la défense dudit « réalisme ontologique » risque de se voir entraîner ici sur une pente dangereuse. Les deux points qui m’apparaissent les plus problématiques sont, premièrement, l’idée qu’il y aurait un discours « métaphysique » ou proprement « ontologique » et que ce discours serait « spécial » (comme le soutient un Theodore Sider, par exemple), traitant de ce qui existe « fondamentalement » ou « réellement » (comme le soutient un Kit Fine, par exemple) ; et deuxièmement, qu’il y aurait des faits « ontologiques ». Est-ce à dire que de tels faits seraient différents (en sus ?) des faits physiques, impliquant l’admission d’entités « spéciales », elles aussi (les universaux ou les tropes, par exemple) ? (Car la métaphysique, encore une fois, n’est-elle pas censée traiter du niveau le plus fondamental de la réalité ?)

Les discussions consacrées à la question de la légitimité et de la substantivité du discours métaphysique font rage depuis les années 2000. La sous-discipline appelée tantôt métamétaphysique et tantôt métaontologie¹⁶⁹ est en plein essor. Comme le remarque plaisamment Ross Cameron : « Metaontology is the new black » (Cameron, 2008c, p. 1). Cameron fait ici référence à un courant très spécifique de cette sous-discipline. À l’origine de ce courant, l’on invoque généralement l’influence de Carnap et de Quine. Bien sûr, cela est indéniable. L’apport du premier est, premièrement, son affirmation selon laquelle les énoncés métaphysiques sont dépourvus de méthodes de confirmation et donc sont à cause de cela dépourvus de signification, et deuxièmement, sa notion de « cadre linguistique » et sa distinction interne/externe¹⁷⁰ ; l’apport du second est au premier chef sa reformulation du « problème ontologique » sous la forme d’une question : « qu’est-ce qu’il y a ? », suivi de sa réponse résumée sous la forme du fameux slogan : « être, c’est être la

¹⁶⁹ Voir dans la section 3.2. ci-dessus la distinction introduite par Anna-Sofia Maurin.

¹⁷⁰ Voir Carnap 1932 et 1950.

valeur d'une variable liée »¹⁷¹. On a ainsi commencé à désigner les philosophes qui se réclament de ce courant sous les vocables de néo-quinien (pour désigner ceux qui défendent la substantivité du discours métaphysique) ou de néo-carnapien (pour ceux qui adoptent une position déflationniste vis-à-vis ce discours). Mais ce que je voudrais faire ressortir, et qui a été beaucoup moins étudié, est l'influence majeure de Putnam (encore lui), en particulier pour ce qui m'intéresse, à savoir le statut du discours ontologique dans le cadre plus large de la question du réalisme métaphysique. Car c'est Putnam qui est à l'origine de la focalisation sur la sémantique du quantificateur existentiel dans les débats métaontologiques actuels.

L'ontologie après Quine est étroitement définie comme la réponse à la question *de ce qui est*. Et la métaontologie est l'étude de l'ontologie en tant que discipline. En général, l'étude d'une discipline couvre divers aspects : définition, objet(s) d'études, épistémologie, méthodologie, critères d'évaluation. Mais la métaontologie analytique contemporaine néo-quinienne et néo-carnapienne a ceci de particulier qu'elle se focalise au premier chef sur la question de la substantivité du discours et des disputes ontologiques concernant les entités non empiriquement testables (lesquelles comprennent les entités proprement métaphysiques comme les tropes et les universaux, ainsi que des entités logiques, mathématiques, éthiques ou sémantiques). Les métaontologistes analytiques contemporains s'affrontent ainsi sur la question de savoir si les disputes ontologiques, portant, par exemple, sur l'existence des sommes méréologiques sont (ou non) sérieuses (sérieuses, c'est-à-dire non trivialement résolues ou non verbales). Et selon un grand nombre d'entre eux, la réponse positive comme la réponse négative à cette question dépend de la sémantique du langage dans lequel lesdites disputes sont formulées, et plus spécifiquement de la sémantique du ou des quantificateurs existentiels. Comme le souligne Jessica Wilson, quatorze des dix-sept articles du recueil publié en 2009 par David Chalmers *et al.*, *Metametaphysics*,

¹⁷¹ Voir Quine 1948.

un recueil qui est devenu rapidement *la* référence en métamétaphysique, et plus spécifiquement (malgré son titre) en métaontologie analytique néo-quinienne et néo-carnapienne, prennent ce présupposé comme un nouveau *dogme*¹⁷².

Cette manière singulière de coucher le débat trouve son origine chez Eli Hirsch. Hirsch est d'avis que les disputes ontologiques typiques sont insubstantielles et peuvent être désamorcées. Son explication est que chacun des adversaires dans de tels débats utilise un quantificateur existentiel différent. C'est la doctrine dite de la *variance quantificationnelle*. Hirsch insiste sur le fait que ladite variance ne s'explique pas en termes de plus ou grande restriction ni en termes de différence de domaines. Il insiste sur l'idée que c'est la *signification* du quantificateur qui varie, en fonction du schème conceptuel dans lequel il s'inscrit. Le point à noter est que même l'adversaire « réaliste » de Hirsch le plus en vue, Theodore Sider, place les débats sur le même terrain. Sider soutient en effet que « *la* question centrale en métaontologie est celle de savoir s'il y a plusieurs significations quantificationnelles également bonnes ou s'il y a une unique *meilleure* signification quantificationnelle » (Sider, 2009, p. 397). Contre Hirsch, Sider soutient qu'il y a un quantificateur à la signification privilégiée, et se décrit pour cette raison comme un *réaliste* « ontologique » :

« I think that there is indeed a single best quantifier meaning, a single inferentially adequate candidate meaning that (so far as the quantifiers are concerned) carves at the joints. That is: I accept ontological realism ». (Sider, 2009, p. 397)

L'idée de Sider en gros est que ce quantificateur privilégié « découpe parfaitement la réalité aux jointures », parce qu'il possède une signification « parfaitement naturelle », permettant au discours ontologiste d'écrire *le* « livre du monde ». Cette

¹⁷² Voir Wilson, 2014.

naturalité serait supposément assurée grâce à un mécanisme dit « du magnétisme de la référence », basé sur la notion d'éligibilité proposée par David Lewis, notamment dans son article portant sur le « Putnam's Paradox » dans lequel, comme on l'a vu, Lewis répondait à l'argument putnamien de la théorie des modèles¹⁷³. Notons que Hirsch se qualifie lui aussi de réaliste – mais pas de réaliste *ontologique*. Son réalisme est compatible avec l'admission que plusieurs conceptions ontologiques peuvent coexister (excluant l'empiriquement testable). Selon lui, les faits en eux-mêmes ne sont pas structurés ; leur structure leur est imposée grâce à l'emploi de schèmes conceptuels ; en conséquence de quoi, différentes choses existent selon les schèmes employés.

La question du réalisme est ainsi devenue dans ces débats une question métaontologique. Il est devenu courant d'utiliser les labels de « réalisme » et d'« anti-réalisme » pour qualifier les deux grandes positions qui s'y affrontent. Dans ce contexte, les « réalistes » sont ceux qui ont à cœur de défendre la substantivité du discours métaphysique contre les « anti-réalistes » qui taxent ce discours de trivialité¹⁷⁴.

Dans un article récent intitulé « What Is Ontological Realism ? » (2010), Carrie Jenkins a identifié trois grandes thèses associées dans ces débats à la notion de réalisme :

1. il y a des faits ontologiques objectifs ;
2. les quantificateurs, et en particulier le quantificateur existentiel, ont un sens univoque ou, du moins, privilégié ;

¹⁷³ Voir Lewis, 1984.

¹⁷⁴ Il faut souligner encore une fois que le terme même de « réalisme ontologique » dans ce contexte prête à confusion, et qu'il serait plus approprié de parler ici de réalisme « *métaontologique* » (comme je l'ai dit dans mon chapitre un).

3. les disputes ontologiques sont sérieuses et substantielles.

Le réalisme dit « ontologique » est défini comme la conjonction de l'affirmation de chacune de ces trois thèses, et l'anti-réalisme comme la conjonction de leur négation. Jenkins s'emploie cependant à montrer que ces thèses et leurs antithèses sont indépendantes les unes des autres et que l'on peut soutenir avec plus ou moins de plausibilité l'une ou l'autre de leurs combinaisons. Elle en conclut qu'il vaudrait mieux réserver le label « réalisme ontologique » à la seule thèse (1) selon laquelle il y a des faits ontologiques objectifs (c'est-à-dire, comme il est classiquement admis de le comprendre, indépendants de l'esprit). Je ne suis pas d'accord avec cette conclusion de Jenkins, énoncée selon moi dans un but davantage prescriptif que descriptif. Car c'est un fait que le réalisme dit « ontologique » est d'abord associé, dans ces débats, avec l'affirmation de la thèse (3). Il n'y a là rien d'étonnant, puisque lesdits débats se situent sur le plan *métaontologique*, et que la question en litige est au premier chef celle de la possibilité et de la légitimité du *discours* métaphysique dans un monde post-carnapien.

Le champion le plus en vue du réalisme *métaontologique*, Theodore Sider, définit en effet sa position de la manière suivante :

« In my view, the most viable form of ontological realism holds that ontological questions are substantive. I further think that the best way to secure this substantivity is to hold that ontological questions can be posed in perfectly joint-carving terms. This is the position I will defend (and it is usually what I mean by "ontological realism"). It is the doctrine of true believers in ontology ». (Sider, 2011, p. 200)

Sider, comme on voit, privilégie la thèse (3) plutôt que la thèse (1). L'admission même de faits *ontologiques* objectifs présuppose la substantivité du discours ontologique. Car les *faits ontologiques objectifs* sont des *réponses* à des *questions*

bien posées (en termes découpant bien aux jointures) : « [t]he answers to questions of ontology are 'objective', 'substantive', and 'out there', just like the answers to questions about the nature of electrons » (Sider, 2009, p. 409). Et comme « la meilleure façon d'assurer cette substantivité est de soutenir que les questions ontologiques peuvent être posées en termes découpant parfaitement aux jointures », la sauvegarde de la thèse (3) requiert (selon Sider) l'admission de la thèse (2). Bref, si nous voulons rendre compte du débat entre réalistes et anti-réalistes au plan métaontologique, nous serons par conséquent mieux avisés de le considérer à la lumière des liens qu'un réaliste métaontologique comme Sider tisse entre les trois thèses « réalistes », ainsi que des liens qu'un anti-réaliste métaontologique (ou un réaliste « poids léger »¹⁷⁵) comme Eli Hirsch tisse entre les trois thèses contraires.

Si nous remontons en arrière, nous verrons que c'est Putnam qui a le premier formulé (en 1987) la doctrine de la variance quantificationnelle (bien qu'il ne la désigne pas sous ce terme) reprise par Hirsch (lequel se réclame d'ailleurs explicitement de Putnam)¹⁷⁶. Putnam réitère ensuite cette doctrine à plusieurs reprises, notamment dans *Ethics Without Ontology* (2004) et encore tout récemment dans « From Quantum Mechanics to Ethics and Back Again » paru en 2013. Je me concentrerai sur l'argument tel qu'il est présenté dans Putnam (2004), car c'est dans cet ouvrage qu'il

¹⁷⁵ David Chalmers a fourni un état des lieux des différentes positions occupées par les réalistes et les anti-réalistes (que j'appellerai les « invariantistes » et les « variantistes ») dans les débats métaontologiques. Chalmers a introduit des distinctions éclairantes entre deux types de réalistes dans lesdits débats, les « poids lourds » et les « poids léger ». Les anti-réalistes et les réalistes « poids léger » sont regroupés sous l'appellation plus générale de « déflationnistes », alors que les réalistes « poids lourd » sont désignés par le terme d'« ontologistes robustes ». Chalmers complète le tableau en soulignant une autre distinction entre le quantificateur « poids léger » dans le discours ordinaire, ou scientifique, par exemple concernant la question de l'existence des nombres en mathématiques, et le quantificateur « poids lourd » dans le discours tenu dans la chambre ontologique, lorsqu'on y demande si les nombres existent *réellement*. Voir Chalmers, 2009.

¹⁷⁶ Notons que Hirsch est beaucoup plus relativiste que Putnam ; sa conceptions des faits comme non structurés préexistants à la conceptualisation le conduit à soutenir, du moins dans ses articles plus anciens, que *tous* les langages sont optionnels, contrairement à Putnam, pour qui le terme de « langages optionnels » s'applique strictement aux langages traitant des entités logiques ou métaphysiques (et aussi, du moins dans certains cas relevant de la dualité en physique théorique, des inobservables naturels, autrement dit les entités théoriques).

en discute le plus longuement en s'opposant explicitement à Quine sur la question de l'ontologie et de la quantification. Putnam base son argument sur l'exemple suivant (un exemple qu'il reprend dans tous les textes où il traite de cette question) :

Soit un monde avec trois individus, X_1 , X_2 , X_3 . Et soit deux logiciens, que nous appellerons Rudolf Carnap et Stanislas Leśniewski. Imaginons que nous leur posons la question suivante : combien y a-t-il d'objets dans ce monde ? Le premier répondra trois ; le second répondra sept.

La différence tient au fait que le premier identifie « individu » et « objet », mais pas le second. Leśniewski inclut dans sa définition du terme « objet », outre les individus, les sommes méréologiques composées de ces individus (la méréologie est la théorie formelle des relations de partie à tout).

Ainsi, selon Carnap, nous aurons un Monde 1 comportant les objets X_1 , X_2 et X_3 . Pour Leśniewski, nous aurons un Monde 2, comportant les objets X_1 , X_2 et X_3 , mais aussi les objets $X_1 + X_2$, $X_1 + X_3$, $X_2 + X_3$ et $X_1 + X_2 + X_3$.

III.1. Un monde à la Carnap et un monde à la Leśniewski

Monde 1 (Un monde à la Carnap)	Monde 2 (« Même » monde à la Leśniewski)
X1, X2, X3	X1, X2, X3,
	X1 + X2, X1 + X3, X2 + X3,
	X1 + X2 + X3

Et voici l'argument, tel qu'il est présenté par Putnam dans *Ethics Without Ontology* :

« In several of my writings (I must admit that I have come in for some sharp attacks because of this) I have taken the view that while we can indeed speak as Leśniewski taught us to speak—we can say that there are such things as mereological sums, we can tell which mereological sums are identical and which are not identical, we can say that mereological sums are not identical with sets, etc.—to ask whether mereological sums *really exist* would be stupid. It is, in my view, a matter of *convention* whether we say that mereological sums exist or not.

But what does this mean? How can the question whether something *exists* be a matter of *convention*? The answer, I suggest, is this: what logicians call “the existential quantifier,” the symbol “ $(\exists x)$,” and its ordinary language counterparts, the expressions “there are,” “there exist” and “there exists a,” “some,” etc., *do not have a single absolutely precise use but a whole family of uses* ». (Putnam, 2004, p. 37)¹⁷⁷

Cet argument, que j'appellerai comme les métaontologistes actuels la doctrine de la variance quantificationnelle, sert de fondement explicatif à la doctrine putnamienne de la relativité conceptuelle, à ne pas confondre, précise Putnam (Putnam, 2013a, p. 29), comme il admet l'avoir fait lui-même à une certaine époque, avec la doctrine putnamienne du pluralisme conceptuel.

¹⁷⁷ Putnam a introduit cet exemple dès 1987 dans « Truth and Convention : On Davidson's Refutation of Conceptual Relativism », repris dans Putnam, 1990, pp. 96-104.

La relativité conceptuelle est la conception selon laquelle deux descriptions d'un même phénomène sont cognitivement équivalentes mais non compatibles (ex : une description d'un monde d'individus dans le langage optionnel de la théorie des ensembles et une description dans celui de la méréologie). Le choix d'adopter tel ou tel langage optionnel est purement conventionnel parce que cela n'ajoute ni ne retranche rien à l'état du monde. Par contraste, le pluralisme conceptuel est la conception selon laquelle deux descriptions d'un même phénomène sont compatibles mais non cognitivement équivalentes (ex : une description du contenu d'une chambre dans le langage naturel (non optionnel), c'est-à-dire en termes de tables et de chaises et une description dans le langage scientifique (optionnel, mais sur cela Putnam semble vaciller, passons) de la physique en termes de champs et de particules). Le langage naturel est dit non optionnel parce que moins entaché (mais pas entièrement libre) de conventions. On n'a pas le choix de parler une langue naturelle, car au fond c'est le monde qu'on habite.

Il semble à beaucoup (moi y compris) qu'une telle doctrine va contre l'usage et le sens communs. Je suis d'avis que le relativisme conceptuel peut très bien survivre sans la doctrine de la variance quantificationnelle. Alors toute la question est de savoir, premièrement, ce que Putnam veut dire au juste par là et, deuxièmement, ce qui motive Putnam à avancer une telle thèse.

Rappelons brièvement l'orthodoxie – frégréenne, russellienne et quiniennne – en matière de quantification. Les quantificateurs existentiel et universel sont des marques de généralité. La quantification y est comprise en termes de prédication. Pour Frege, les prédicats de premier ordre expriment des concepts sous lesquels tombent des objets et les quantificateurs expriment des concepts de deuxième ordre sous lesquels tombent les concepts de premier ordre. Dans ce contexte, l'existence y

est comprise en termes de quantification ; pour Frege, l'existence s'identifie avec le concept de deuxième ordre exprimé par le prédicat de deuxième ordre qu'est le symbole \exists . (C'est grosso modo la même idée chez Russell, sauf qu'il parle de fonctions propositionnelles plutôt que de concepts). Ainsi, dire que quelque chose existe n'est pas attribuer un prédicat d'existence de premier ordre à cet objet ; cette assertion est une quantification implicite ; mais c'est dire que le concept sous lequel cet objet tombe est instancié.

La première explication qui vient à l'esprit est qu'il doit s'agir dans la doctrine de la variance quantificationnelle d'une question de plus ou moins grande portée du quantificateur. Mais Putnam refuse cette explication, au motif que cela présuppose que les sommes méréologiques, par exemple, existent déjà, et la question est simplement de décider de les inclure ou non dans notre domaine. (Notons que les paraphrases russelliennes et quiniennes visaient justement à éviter cela, en dissociant noms et références).

On peut en deuxième lieu songer à Meinong et à son idée selon laquelle il y aurait différents modes d'existence (exister versus subsister), qui pourrait s'appliquer même aux objets impossibles. Certains néo-meinongiens comme Edward Zalta ou Terence Parsons s'appliquent quant à eux de manière plus plausible à dissocier quantification et existence de manière à accommoder nos intuitions modales ou temporelles, afin de nous permettre de prédiquer des propriétés à des êtres ou objets qui n'existent plus ou qui pourraient exister. Bref, bien que toute chose n'existe pas, toute chose est quelque chose (ex. Edward Zalta) Dans cette optique, l'existence est un prédicat de premier ordre qui s'applique (ou ne s'applique pas) à des objets. Notons que le quinién orthodoxe van Inwagen soutient lui aussi que l'existence est un prédicat de premier ordre. Mais Putnam associe clairement existence et quantification dans la formulation de son argument comme on vient de le voir. Cependant, il est certain qu'il semble

traiter les expressions quantificationnelles sur le même pied que les prédicats et les noms, sans leur attribuer un statut spécial (et c'est ce qui pose problème).

Peut-être pourrait-on faire sens de la plasticité de ces expressions (comme des autres prédicats) dans les termes de la logique floue ? Mais l'idée que quelque chose puisse exister à demi ou aux trois-quarts est trop implausible pour valoir d'être retenue ! L'existence semble bien un concept à valeur unique : 1 ; et l'inexistence : 0.

En complément de la doctrine de la relativité conceptuelle nous retrouvons la critique par Putnam de l'ontologie. Il reproche à Quine d'avoir redonné à cette discipline ses lettres de noblesse après la démolition en règle que lui avait fait subir Carnap. Pour aller vite, Putnam reproche à Quine essentiellement deux choses : premièrement, son idée que nous pouvons lire l'ontologie à partir des engagements existentiels d'une « théorie scientifique unifiée de tout » (ce qui revient pour Putnam à prétendre dire ce qui existe « réellement »¹⁷⁸), et deuxièmement, de comprendre la quantification en termes *objectuels* – exigeant d'admettre dans l'ontologie les objets nécessaires pour rendre notre meilleure théorie vraie - ce qui a conduit notamment Quine et les « ontologistes » qui l'ont suivi à postuler et à admettre l'existence d'entités comme les nombres. Putnam reproche pour cette raison à Quine d'être un ontologiste inflationniste. Mais il lui reproche aussi d'être un ontologiste réductionniste, sinon éliminativiste, parce que Quine soutient qu'il existe un système conceptuel de premier degré (la science) qui seul vaut la peine d'être pris sérieusement comme description du monde, alors que notre système conceptuel de deuxième degré (notre parler ordinaire) ne serait que des « paroles vagues », plutôt que de le voir comme « illustrant les possibilités infinies d'étendre *nos* notions d'« existence » comme le recommande Putnam. Bref, parce que Quine croit que *la* notion d'« existence » a un

¹⁷⁸ Notons que Quine ne prétend aucune de ces choses dans « On What There Is ». Il ne parle pas de théorie unifiée. Et il souligne que : « [w]e look to bound variables in connection with ontology not in order to know what there is, but in order to know what a given remark or doctrine, ours or someone else's, says there is » (Quine, 1948, p. 35).

seul sens « réel », « littéral », « fixé à l'avance », « gravé dans le marbre » - c'est-à-dire au sens de la quantification objectuelle et non modale – Putnam l'accuse d'« erre[r] au pays des cinglés » (voir Putnam, 2013c, p. 130, dans la transcription d'une conférence portant le titre évocateur de « Ontologie : une nécrologie »). Putnam refuse la quantification objectuelle obligatoire et la vérification, avec la réification induite qu'elles provoquent. Il soutient l'« objectivité sans les objets ».

La meilleure manière de faire sens de ces doctrines de la relativité conceptuelle (et de la variance quantificationnelle) et du pluralisme conceptuel putnamien est de les replacer dans le contexte plus large de l'entreprise de Putnam. J'ai décrit dans le détail cette entreprise au chapitre deux. Je la résumerai brièvement en quelques points :

1. Il n'y a pas de monde tout fait, mais il y a une réalité, une réalité de « phénomènes », de « systèmes », d'« aspects », de « macro-observables », mais pas d'ontologie (voir Putnam 2013) ;
2. Il n'existe pas une seule description véridique du monde (de ces « phénomènes », de ces « systèmes », de ces « macro-observables ») ;
3. La référence est à concevoir en termes d'intentionnalité : signifier, c'est signifier quelque chose pour quelqu'un ;
4. Adhésion à l'anti-naturalisme, à l'anti-réductionnisme, au pluralisme et au relativisme (mais refus du relativisme culturel - tout ne se vaut pas) ;
5. Interpénétration des faits, des valeurs et des conventions, mais sans renoncer à l'objectivité (les jugements éthiques sont aussi objectifs et susceptibles d'être vrais ou faux que les jugements factuels).

J'ai mentionné au chapitre deux que Putnam s'est éloigné de Dummett. Les passages cités ci-dessus tirés de *Ethics Without Ontology* (2004) témoignent qu'il s'est par la suite beaucoup rapproché de Wittgenstein (du deuxième Wittgenstein). On retrouve ainsi chez le Putnam plus tardif (outre la conception selon laquelle « la signification,

c'est l'usage » que Putnam n'a pas abandonnée en s'éloignant de Dummett) les notions wittgensteiniennes d'airs de famille, de jeux de langage et de l'extensibilité des mots :

« In place of Ontology (note the capital "O"), I shall be defending what one might call *pragmatic pluralism*, the recognition that it is no accident that in everyday language we employ many different kinds of discourses, discourses subject to different standards and possessing different sorts of applications, with different logical and grammatical features—different "language games" in Wittgenstein's sense—no accident because it is an illusion that there could be just one sort of language game which could be sufficient for the description of all of reality! » (Putnam, 2004, pp. 21-22).

Enfin, comme je l'ai mentionné également au chapitre deux, Putnam s'est aussi rapproché de John McDowell (lui-même très influencé par Wittgenstein et les pragmatistes comme Dewey). Le monde de Putnam a toujours été un monde habité, bref, un monde de la seconde nature suivant l'expression de McDowell. Avec son réalisme naturel, Putnam conçoit les expériences et les concepts non plus comme des interfaces, mais comme des formes d'« ouverture sur le monde » (Putnam 2013a, p. 27), comme le recommande McDowell :

« I should not have seen us as "making up" the world (not even with the world's help); I should have seen us as open to the world, as interacting with the world in ways that permit aspects of it to reveal themselves to us. Of course we need to invent concepts to do that. There is plenty of constructive activity here. But we don't construct reality itself ». (Putnam, 2013a, p. 27)

Dans ce contexte la motivation pour la thèse de la relativité conceptuelle (et de la variance quantificationnelle) peut s'expliquer, ne serait-ce que par l'idée qu'il n'y a pas de monde tout fait, et par l'adhésion aux thèses wittgensteiniennes et mcdowellliennes. Asserter l'existence serait donc un jeu de langage comme un autre, une activité, nous permettant de découper la réalité de multiples façons selon nos intérêts.

Eli Hirsch reprend donc à son compte le relativisme conceptuel putnamien. Comme Putnam, il le soutient et l'étend jusqu'au symbole même de l'engagement ontologique quinien, c'est-à-dire jusqu'au quantificateur existentiel. Hirsch insiste sur le fait qu'« aucun concept d'existence n'est *métaphysiquement privilégié* » (Hirsch, 2011, p. 84). C'est la thèse proprement dite de la variance quantificationnelle. De son côté, le « néo-quinien » le plus en vue, Theodore Sider, reprend à son compte la contrainte de naturalité que David Lewis avait opposé en son temps à l'argument de Putnam, et étend cette contrainte jusqu'au quantificateur existentiel. C'est la thèse dite de l'*invariance* quantificationnelle.

Comme nous le voyons, le « néo-quinien » Sider suit Hirsch et les néo-carnapiens sur le terrain de la métaontologie ; il accepte comme eux que le focus soit mis avant tout sur la question de la sémantique du quantificateur existentiel. Hirsch insiste sur le fait que ladite variance ne s'explique pas en termes de plus ou grande restriction, ni en termes de différence de domaines. Il insiste (dans la foulée de Putnam) sur l'idée que la *signification* du quantificateur varie en fonction du schème conceptuel dans lequel il s'inscrit. L'exemple qui revient encore et encore tant chez les « variantistes » que chez les « invariantistes » est celui de la dispute entre universalistes ou méréologistes (selon lesquels chaque collection d'objets compose un autre objet complexe) et nihilistes (selon lesquels il n'y a pas des objets complexes)¹⁷⁹. Imaginons une communauté linguistique qui parle comme l'universaliste, et une autre qui parle comme le nihiliste. Les affirmations ontologiques de chacun seront, selon Hirsch, vraies dans leur langue respective. Cela montre que ladite dispute est purement verbale, et donc qu'elle ne mène nulle part et pourrait être abandonnée. Les variantistes comme Hirsch soutiennent que le nœud du litige (apparent) est que les interlocuteurs attachent des sens différents aux termes « il y a » (le premier dira : « il

¹⁷⁹ Notons que cet exemple est une variante de l'exemple du carnapien et du méréologiste proposé par Putnam que j'ai présenté ci-dessus.

y a sept objets sur la table » et le second : « il y a trois objets sur la table »). De même, l'invariantiste Sider soutient qu'il faut « blâmer les quantificateurs, et non les prédicats » (Sider, 2009, pp. 387-391), parce que le genre de dispute verbale à propos du sens d'un prédicat comme « table », par exemple, n'est pas ce qui se passe dans l'ontologie. Un nihiliste comme Peter van Inwagen (qui nie l'existence des objets) n'emploie pas des normes différentes pour « table ». Il est d'accord avec l'universaliste David Lewis sur la condition que quelque chose doit remplir pour être une table ; le désaccord est de savoir s'il existe quelque chose qui répond à cette condition. De plus, les deux sont également en désaccord sur les phrases ne contenant pas le mot « table ». Considérons un monde dans lequel il existe exactement deux simples matériels. De ce monde, Lewis accepterait, tandis que van Inwagen rejetterait la phrase suivante :

$$\exists x \exists y \exists z (x \neq y \ \& \ x \neq z \ \& \ y \neq z).$$

Mais cette phrase ne contient que des quantificateurs, des connecteurs vérifonctionnels et le prédicat d'identité. Le sens de ces derniers n'est pas équivoque. Ne demeurent, en conclut Sider, que les quantificateurs (voir Sider, 2009, p. 390). Mais il me semble que la dispute porte dans ce cas-ci sur la condition que quelque chose doit remplir pour être un objet, tout simplement – et que les quantificateurs (même dans le langage ordinaire, sous la forme de termes comme « il y a ») ne font que rendre explicites les engagements ontologiques des locuteurs respectifs (sur la base des différentes théories de l'objet embrassées par chacun). Il semble que ce qui est surtout en jeu dans l'exemple canonique des sommes méréologiques, c'est l'extension du terme « objet ». Putnam lui-même rappelle que la raison que la création de la méréologie a été inspirée par une remarque de Husserl selon laquelle « le rapport d'un objet entier à ses parties et quand je dis «objet entier », pensez à une «chose» au sens le plus commun du terme, disons une voiture ou un lapin, bref : une

« substance » réelle au vieux sens aristotélicien du mot – exigeait une étude approfondie et une axiomatisation qui n'avait pas été faite jusque-là » (Putnam, 2013c, p. 64). Mais Husserl avait dit clairement qu'il comprenait par « chose » ce qui avait une certaine unité (comme Aristote) ; pas un assemblage arbitraire de choses. Leśniewski a passé outre et a choisi de définir les sommes méréologiques comme des choses. J'utilise le mot « définir » à dessein. Dans son empressement à défendre la thèse de « la signification, c'est l'usage » et son rejet du descriptivisme qui ne date pas d'hier, il semble que Putnam et les métaontologistes après lui confondent stipulation d'une convention et application d'une convention (dans un jugement d'existence). On peut soutenir que la différence entre Husserl et Leśniewski, comme entre le Leśniewski et le Carnap imaginaires, ou encore celle entre le van Inwagen et le Lewis imaginaires, tiennent *d'abord* à la manière dont ils définissent le terme « objet ».

Quelle leçon tirer de tout cela ? Premièrement, que les débats sémantistes en métaontologie contemporaine sur la question de la substantivité du discours métaphysique prennent de plus en plus l'allure d'arguties byzantines. L'attention se focalise sur les problèmes d'intertraductibilité des différents schèmes conceptuels et des quantificateurs et sur la taxonomie des variétés de disputes verbales et de quantificateurs¹⁸⁰. Un réaliste métaontologique comme Sider en vient à s'enfermer de lui-même dans la « chambre ontologique » avec son quantificateur « poids lourd » ; son discours qui se veut « sérieux » et « découpant aux jointures » demeure relativisé à cette chambre. Le discours métaphysique en sort plus discrédité que validé.

Mais deuxièmement, si nous laissons de côté toutes ces arguties, il demeure que l'argument de la relativité conceptuelle de Putnam - nonobstant la thèse de la variance quantificationnelle - bien qu'il ne menace pas à mon sens le réalisme métaphysique,

¹⁸⁰ Comme en témoignent les articles récents de David Chalmers (2011), Carrie Jenkins (2014) et Gerald Marsh (2010), pour n'en citer que trois.

menace la légitimité de l'entreprise métaphysique telle que la conçoit un Lowe. Il ne menace pas le réalisme métaphysique (c'est-à-dire le réalisme robuste), car je suis d'avis que la thèse de la relativité conceptuelle est compatible avec celui-ci. Le dernier Putnam soutient un réalisme métaphysique avec un petit « r », qui se définit selon lui comme la conjonction de trois thèses, à savoir le rejet du vérificationnisme, le rejet de l'idée de « faire des mondes » *et* la compatibilité avec le relativisme conceptuel. Mais Putnam oppose ce réalisme métaphysique avec un petit « r » au Réalisme Métaphysique avec un grand « R » - sa cible depuis les années 1970 - qui lui se définirait *selon Putnam* par le rejet de la relativité conceptuelle et l'insistance sur le fait qu'il existe une seule description correcte de la réalité. Contrairement à Putnam, je soutiens que le Réalisme Métaphysique avec un grand « R » est parfaitement compatible avec le relativisme conceptuel¹⁸¹ (du moins autant que celui ne concerne que les entités logiques ou métaphysiques ; pour les inobservables naturels, après consultation auprès d'un ami physicien, il semble que l'exemple que donne Putnam dans la citation ci-dessous ne soit pas probant¹⁸²). Mais pour ce qui nous intéresse ici, à savoir le statut du discours métaphysique, la leçon de Putnam n'est-elle pas que l'admission de la relativité conceptuelle revient à reconnaître qu'il ne fait aucune différence *empirique* de décrire une situation en termes méréologiques ou en termes de la théorie des ensembles ? De même, il ne fait aucune différence empirique de décrire une situation en termes, par exemple, de tropes ou d'universaux :

« Consider the two descriptions, "There are only seven objects on that table: three billiard balls, and four mereological sums containing more than one billiard ball" and "There are only three objects on the table, but there are seven

¹⁸¹ J'ajouterais que le Réalisme Métaphysique avec un grand « R » est également compatible avec le pluralisme conceptuel (soutenir le contraire, c'est présumer que ledit réalisme est forcément réductionniste, ce qui est loin d'être obligatoirement le cas).

¹⁸² « Je réponds non aux deux questions suivantes : « Cela signifie-t-il que la même particule se comporte tantôt comme un boson, et tantôt comme un fermion (comme dans la dualité onde-particule) ou que nous choisissons simplement de décrire le système tantôt en termes de fermions et tantôt en termes de bosons ? » Des bosons sont des bosons et des fermions sont des fermions et on ne peut décider de les traiter autrement ». (Daniel Roussin, en conversation privée).

sets of individuals that can be formed of those objects.” What it means to be a realist who recognizes conceptual relativity with respect to this case is to believe that there is an aspect of reality which is independent of what we think at the moment (although we could, of course, change it by adding or subtracting objects from the table), which is correctly describable either way. The example is artificial because no one except a philosopher, to my knowledge, ever talks about “mereological sums.” But in mathematical physics conceptual relativity is an ubiquitous phenomenon, and there the correct attitude is the same (or so I maintain). To take an example from a paper with the title “Bosonization as Duality” that appeared in *Nuclear Physics B* some years ago (Burgess and Quevedo 1994), there are quantum mechanical schemes some of whose representations depict the particles in a system as bosons while others depict them as fermions. As their use of the term “representations” indicates, real live physicists – not philosophers with any particular philosophical axe to grind – do not regard this as a case of ignorance. In their view, the “bosons” and “fermions” are simply artifacts of the representation used. But the system is mind-independently real, for all that, and each of its states is a mind-independently real condition, that can be represented in each of these different ways. And that is exactly the conclusion I advocate ». (Putnam, 2012, p. 28)

3.4. Le problème de l'évaluation de la métaphysique

Ce constat assez sombre concernant, du moins, le statut du discours métaphysique, est partagé par plusieurs. Les écrits des néo-carnapiens déflationnistes comme Eli Hirsch ou, surtout, Huw Price, n'ont-ils pas pour but, au fond, d'« enterrer » à nouveau la métaphysique ?¹⁸³ D'autres auteurs, comme en particulier James Ladyman et Don Ross dont j'ai eu l'occasion de parler dans le chapitre un et dans le présent chapitre, mâchent encore moins leurs mots. Ils commencent leur fameux brûlot, *Every Thing Must Go*, par cette condamnation sans appel de la métaphysique « en fauteuil » :

¹⁸³ Je songe ici en particulier à l'article de Price, dont le titre très révélateur est : « *Metaphysics after Carnap: The Ghost Who Walks?* ». Price termine ledit article sur ce constat : « I conclude that Quine's objections notwithstanding, metaphysics remains where Carnap left it » (Price, 2009, p. 344).

« This is a polemical book. One of its main contentions is that contemporary analytic metaphysics, a professional activity engaged in by some extremely intelligent and morally serious people, fails to qualify as part of the enlightened pursuit of objective truth, and should be discontinued ». (Ladyman *et al.*, 2007, p. vii)¹⁸⁴

Ladyman et Ross font à ce qu'ils appellent de manière volontairement péjorative la métaphysique « néo-scolastique » trois reproches principaux :

1. Une visée de « domestication », qui cherche à rendre familiers des problèmes qui ne le sont pas. Cette visée se marque dans le recours à l'intuition et le retour de la métaphysique « en fauteuil »¹⁸⁵.
2. La prévalence de la métaphore du contenant, héritée du langage, et qui conduit notamment à une conception de la composition des objets en termes méréologiques.
3. Ignorance de la science contemporaine, et en particulier de la physique¹⁸⁶.

James Maclaurin et Heather Dyke, dans leur article au titre également suggestif de « What is Analytic Metaphysics For? » (2012), abondent pour l'essentiel dans le

¹⁸⁴ Et afin que nul n'en ignore, ils ont mis en exergue de leur ouvrage une citation de Carnap : « in the case of metaphysics we find this situation: through the form of its works it pretends to be something that it is not » (Ladyman *et al.*, 2007, p. iv).

¹⁸⁵ Ladyman et Ross citent et critiquent un passage tiré de Loux et Zimmerman, 2003, comme preuve de ce qu'ils avancent : « Michael Loux and Dean Zimmerman explain the methodology of metaphysics as follows: 'One metaphysical system is superior to another in scope in so far as it allows for the statement of satisfactory philosophical theories on more subjects—theories that preserve, in the face of puzzle and apparent contradiction, most of what we take ourselves to know' [Loux et Zimmerman, 2003, p. 5]. Here is a conception of metaphysics according to which its function is to reassure the metaphysician that what they already believe is true. Yet philosophers are often completely deluded when they claim that some intuition or other belongs to common sense. Not only are genuine commonsense intuitions the product of cultural learning, but philosophers who have spent years customizing their cognition with recondite concepts and philosophical technology, as well as habituating themselves to interpreting the world in terms of specific philosophical theories, do not share as many intuitions with the folk as they usually suppose. What metaphysicians take themselves to know by intuition is independent of the latest scientific knowledge and is culturally specific » (Ladyman et Ross, 2007, p. 12).

¹⁸⁶ Ladyman et Ross ne sont pas les seuls à formuler ce genre de critiques : Tim Maudlin (2007), notamment, fait un constat semblable. Ce dernier assigne toutefois à une métaphysique scientifiquement informée une tâche plus large que ne le font Ladyman et Ross.

même sens que Ladyman et Ross. Ils introduisent toutefois une distinction éclairante qui vaut la peine d'être retenue. Au lieu de distinguer entre « métaphysique analytique » et « métaphysique naturalisée » comme Ladyman et Ross, ils ont choisi de parler plutôt de « métaphysique non naturaliste » et de « métaphysique naturaliste », en faisant observer avec raison que l'opposition entre « métaphysique analytique » et « métaphysique naturalisée » prête à confusion, puisque la « métaphysique naturalisée » relève de la « métaphysique analytique ». Maclaurin et Dyke définissent la métaphysique en général comme toute théorie philosophique (par opposition à scientifique) qui énonce des thèses ontologiques (plutôt que conceptuelles) concernant le monde objectif. La métaphysique naturaliste prend pour base des résultats scientifiques ; la métaphysique non naturaliste, par contraste, est « une théorie philosophique qui énonce des thèses ontologiques (plutôt que conceptuelles) dépourvues, en principe, de conséquences observables » (Maclaurin et Dyke, 2012, p. 292, ma traduction). Leurs exemples de prédilection sont les théories portant sur la nature des propriétés (universaux versus tropes) ou encore le fameux casse-tête hérité de l'Antiquité concernant l'identité (ou la non-identité) de Dion et Théon :

« [t]hese are theories that make some ontological claim about some feature of the objective world, but no consequences of these theories could ever be observed. No observation could ever support or undermine any of these theories ». (Maclaurin et Dyke, 2012, p. 292)

Cependant, Maclaurin et Dyke, et même Ladyman et Ross, aussi critiques soient-ils de la métaphysique analytique contemporaine, continuent à décrire eux-mêmes leur tâche comme étant celle de métaphysiciens, même si cette métaphysique doit être « naturalisée »¹⁸⁷. À l'autre bout du spectre, le « tournant métaphysique » néo-

¹⁸⁷ La tâche d'une « métaphysique naturalisée » selon Ladyman et Ross étant (pour le résumer très rapidement) de fournir des généralisations susceptibles de servir de ponts entre les différentes sciences : « our naturalistic metaphysics [...] achieves consilience among a wide variety of facts about the sciences, including the ways in which they investigate and understand causal claims, the status of

aristotélicien (et réaliste) qui s'est produit à partir des années soixante-dix a vu (comme on a vu plus haut) le retour des « métaphysiciens en fauteuil ». Mais même s'ils privilégient les méthodes de réflexion et d'analyse conceptuelle, la plupart d'entre eux insistent néanmoins sur l'importance d'« être en accord avec la science ». C'est le cas, par exemple, de David Armstrong, sans doute le métaphysicien le plus important (avec David Lewis) des quarante dernières années. On peut discuter de la rigueur de cet « accord » ; il demeure qu'une métaphysique réaliste est le mieux définie (même chez un E.J. Lowe, pourtant grand défenseur d'une métaphysique de type « traditionnel ») implicitement ou explicitement, comme une métaphysique réaliste *scientifique*, dont la tâche est de fournir des fondations et un cadre à la science. C'est pourquoi, selon Lowe (et son point de vue tel qu'exprimé ici ne paraît pas si éloigné de celui de Ladyman et Ross) :

« metaphysical theories are [not] meaningless or worthless, indeed, quite the contrary, since they provide indispensable 'framework' principles for scientific theorizing ». (Lowe, 2013)

Dès lors, la question se pose bien évidemment de la possibilité et de la légitimité d'entretenir une attitude d'optimisme épistémique, non seulement envers la science (envers les théories scientifiques), mais aussi envers la métaphysique (envers les théories métaphysiques), s'il est entendu que même un E. J. Lowe a raison de faire observer que :

« no empirical test could possibly choose between them. This [fits] in well with Karl Popper's idea that what distinguishes science from metaphysics is that scientific theories are empirically falsifiable whereas metaphysical theories are not ». (Lowe, 2013)

scientific laws, and the principles of classification and arrangements of reality into types that scientists use as they discover and refine predictive and explanatory generalizations » (Ladyman et Ross, 2007, p. viii).

Certes, le pessimisme exprimé ici par Lowe est un pessimisme plus tempéré que celui d'un Carnap : car Lowe soutient, comme on l'a vu plus haut, que les théories métaphysiques ne sont pas dépourvues de sens et ne sont pas inutiles *pour la science*¹⁸⁸. Mais leur évaluation fait problème. Bien sûr, on pourrait faire observer en retour que justement l'évaluation des théories scientifiques n'est pas chose si simple non plus. En particulier, les anti-réalistes ne se font pas faute d'utiliser comme argument le problème de la sous-détermination des théories par l'expérience : plusieurs théories (scientifiques) pouvant être également en accord avec les données empiriques, l'espoir (réaliste) d'épingler *la* bonne théorie serait selon eux réduit à néant. Mais cette remarque n'est d'aucun secours pour les métaphysiciens, au contraire. Car, comme *a fortiori* le succès d'une théorie métaphysique ne peut pas être soumis aux mêmes tests qu'une théorie scientifique, l'évaluation des théories métaphysiques ne peut que se révéler encore plus problématique. Mais c'est une question (sinon *la* question) qu'un métaphysicien réaliste ne peut pas esquiver. Comment déterminer quelle est la métaphysique « véritable » ? Cette question se pose parce que, même si les tenants du réalisme en général (y compris les métaphysiciens naturalistes) sont d'accord sur le fait qu'opter pour le réalisme signifie opter pour une métaphysique (au moins au sens restreint d'une ontologie) en particulier plutôt qu'une autre, ils ne sont pas nécessairement d'accord sur le choix de ladite ontologie (ainsi les tenants du réalisme objectuel s'opposent-ils aux tenants du réalisme structurel, par exemple).

Une suggestion a été faite par Barry Smith et Jonathan Simon. Ils ont soutenu que « la théorie de la vérification constitue une pierre angulaire dans une bonne méthodologie en métaphysique », bien que « l'amalgame entre la théorie de la

¹⁸⁸ Car Carnap – ou du moins un deuxième Carnap (celui de 1950) un peu moins radical que le Carnap de 1932, reconnaît un certain rôle – pour le choix de cadres théoriques et de langages – aux énoncés métaphysiques. Mais cette reconnaissance se tempère d'une attitude aussi pragmatique et relativiste que celle d'un Quine à la fin de son fameux article « On What There Is » paru en 1948. Carnap termine d'ailleurs son article de 1950 en réitérant l'appel de Quine à une attitude marquée par « la tolérance assortie d'un esprit expérimental » (Quine, 2003, p. 47).

vérifaction et la théorie de la vérité [ait] été responsable de certains excès associés aux approches vérifactionnistes dans la littérature récente ». Malgré tout, selon eux, « la théorie de la vérifaction conserve son attrait comme *instrument d'investigation métaphysique* »¹⁸⁹ (je souligne). « L'engagement central de la vérifaction » est selon ces auteurs celui de la « *demande d'une explication ontologique*, c'est-à-dire de postulats ontologiques qui puissent servir à expliquer (à rendre compte d'une manière non épistémique de la vérité de) certaines propositions de types donnés »¹⁹⁰, laquelle demande « peut être utilisée comme moyen pour tester une ontologie spécifique »¹⁹¹. Smith et Simon font ressortir en conclusion que « la vraie force de la notion de vérifaction - la notion d'explication ontologique - » est de constituer « un type d'outil précieux pour la théorisation métaphysique », et que les « considérations vérifactionnistes peuvent constituer un moyen important de tester les théories métaphysiques »¹⁹². La démonstration qu'ils en font cependant dans leur article ne me semble pas très convaincante. Ils partent de leur préférence d'une ontologie en termes de tropes pour valider ladite ontologie. Mais le problème est que le « test » de la vérifaction peut conforter *également* dans leurs vues ceux qui soutiennent une ontologie en termes d'états de choses, comme Armstrong (ou même en termes de « manières » (« ways »))¹⁹³.

Barry Smith œuvre également au sein du nouveau mouvement de la « philosophie expérimentale », qui utilise des études expérimentales systématiques pour faire la lumière sur des questions philosophiques. Ainsi, les philosophes expérimentaux appliquent les méthodes couramment utilisées en psychologie (expérimentation, analyse statistique, recherche développementale, études de patients, etc.), afin de répondre aux questions philosophiques traditionnelles. Par exemple, Barry Smith propose l'utilisation de méthodes empiriques pour tester les théories ontologiques

¹⁸⁹ Smith et Simon, 2007, ma traduction, 2011, p. 177.

¹⁹⁰ Smith et Simon, 2007, ma traduction, 2011, p. 185.

¹⁹¹ Smith et Simon, 2007, ma traduction, 2011, p. 189.

¹⁹² Smith et Simon, 2007, ma traduction, 2011, p. 194.

¹⁹³ Je discuterai plus longuement de la théorie de la vérifaction dans le chapitre quatre.

« incarnées (« embodied ») dans la cognition humaine » (et plus spécifiquement, les objets et les catégories géographiques)¹⁹⁴. Nous pouvons toutefois douter de l'utilité de cette approche pour une défense du réalisme, puisque les théories ontologiques y apparaissent comme des constructions formelles dépendantes de la cognition humaine.

Cependant, comme nous venons de le voir, Lowe, Ladyman et Ross, aussi opposés soient-ils dans leurs conceptions respectives, paraissent s'accorder sur une chose : la métaphysique doit être « en accord avec la science ». Et nous remarquerons qu'ils paraissent s'accorder encore sur une autre chose : la tâche de la métaphysique est, pour reprendre les termes de Wilfrid Sellars, de s'efforcer de « comprendre comment les choses, entendues au sens le plus large possible, s'articulent les unes aux autres, au sens le plus large possible » (Sellars, 2002, p. 55). Ladyman et Ross comprennent cette tâche dans les termes d'un autre précepte de Sellars qu'ils citent avec éloges au tout début de leur ouvrage :

« [Sellars] expressed a naturalistic conception of soundly motivated metaphysics when he said that the philosopher's aim should be 'knowing one's way around with respect to the subject matters of all the special [scientific] disciplines' and 'building bridges' between them ». (Ladyman *et al.*, p. 1)

¹⁹⁴ Voir par exemple l'article « Ontology with Human Subjects Testing: An Empirical Investigation of Geographic Categories » de Barry Smith, paru en 1999 : « Ontology, since Aristotle, has been conceived as a sort of highly general physics, a science of the types of entities in reality, of the objects, properties, categories and relations which make up the world. At the same time ontology has been for some two thousand years a speculative enterprise. It has rested methodologically on introspection and on the construction and analysis of elaborate world-models and of abstract formal-ontological theories. In the work of Quine and others this ontological theorizing in abstract fashion about the world was supplemented by the study, based on the use of logical methods, of the ontological commitments or presuppositions embodied in scientific theories. In recent years both types of ontological study have found application in the world of information systems, for example in the construction of frameworks for knowledge representation and in database design and translation. As ontology is in this way drawn closer to the domain of real-world applications, the question arises as to whether it is possible to use empirical methods in studying ontological theories. More specifically: can we use empirical methods to test the ontological theories embodied in human cognition? We set forth the outlines of a framework for the formulation and testing of such theories as they relate to the specific domain of geographic objects and categories ».

Mais nous remarquerons tout de suite que Ladyman et Ross ont ajouté au texte de Sellars le mot « scientifique » entre crochets ; et il est certain qu'ils ne font pas mystère, dès le début de leur ouvrage, du fait qu'ils accordent dans leur entreprise la primauté à la physique. Or selon Sellars, l'entreprise philosophique (et *a fortiori*, ajouterons-nous, l'entreprise métaphysique) doit couvrir un spectre beaucoup plus large, « tels « les choux et les rois », [...] les nombres, les devoirs, les possibles, les claquements de doigts, l'expérience esthétique et la mort » (Sellars, 2002).

Peter Simons (un des métaphysiciens contemporains les plus en vue appartenant au clan honni par Ladyman et Ross des métaphysiciens « néo-scolastiques ») ne dit pas autre chose (et nous fournit, ce faisant, la meilleure définition de la métaphysique) :

« From its inception, metaphysics has aspired to maximal generality, to cover all entities and to give the principles governing them all, in their most abstract and general aspects. Thus metaphysics needs a place for everything, including things which physics does *not* aspire to cover, such as the objects of mathematics, biology, psychology, linguistics, sociology, history, engineering, art, religion, and so on, as well as the familiar and prima facie unproblematic entities encountered in the commonsense *Lebenswelt*. Aristotle's science of being *qua* being is intended as a genuine theory of everything, but only every thing in so far as it exists or is a thing: the details may be left to the individual discipline in question. From this point of view, while physics is one of its most important fish, metaphysics also has other fish to fry, and its interests, categories and principles cannot be dictated by physics alone, but must encompass all things ». (Simons, 2002, p. 34)

Mais, comme le reconnaît Simons, il n'est pas chose si facile, si l'on tient à véritablement demeurer « en accord avec la science », de réconcilier (pour le résumer à l'aide d'une autre formule bien connue de Sellars) l'image manifeste avec l'image scientifique du monde, et en particulier de réconcilier le monde « étrange » de la physique contemporaine avec nos catégories plus familières héritées du monde du sens commun (et du langage). Dès lors :

« It is a good *test* of a such a would-be scientific ontology to see whether it can be smoothly applied to areas outside the medium-sized world with which we are familiar, in particular to the objects of advanced physical science. This is an area into which fools rush at their own risk, since the physical facts and their interpretation are themselves frequently the subject of controversy among the scientists as well as the philosophers of that science. One can be little more foolhardy than to rush into a look at tropes in the context of quantum theory. If there is one thing on which all commentators on quantum physics agree, it is that the explanations quantum physics offers for numerous observed phenomena require a radical departure from our previous, "classical" way of thinking about things. The kinds of object for which trope theory was framed are those for which other theories of particulars and universals were framed, namely medium-sized objects of acquaintance like cabbages and kings. I shall be just a little foolish ». (Simons, 1994, p. 569, les italiques sont de moi)

Le « test » sera donc celui de la possible application d'une théorie des tropes à la physique quantique. Car la spécification de l'ontologie de cette dernière fait problème : pour le dire (très vite, et même très, très vite), les descriptions classiques en termes de particules ou en termes de champs sont sous-déterminées, selon que l'on adopte une description mathématique plutôt qu'une autre, et même – et c'est en cela que le problème devient proprement philosophique – selon que l'on considère que les particules fondamentales de la physique peuvent être considérées ou non comme des objets individuels¹⁹⁵. Cependant, une chose semble admise : la description des « objets » de la physique quantique en termes classiques de substance et d'attributs est généralement discréditée. Que proposer à la place ? Bien sûr, la place me manque pour faire état de toutes les propositions qui ont été avancées (il faudrait écrire une autre thèse)¹⁹⁶.

Simons a la lucidité dans le passage qui vient d'être cité de poser clairement la question : il faut en effet se demander si les problèmes qui nous importent ici –

¹⁹⁵ Voir French, 2015, et pour une critique plus musclée, Dieks et Versteegh, 2008.

¹⁹⁶ Voir encore une fois les multiples propositions recensées dans French, 2015, ou, pour donner un exemple, la proposition de Johanna Seibt en termes de « processus » (Seibt, 2002, pp. 53-97).

touchant l'existence, la nature, l'identité et le mode de relation des objets et des propriétés – peuvent même être encore formulés dans les termes canoniques hérités de conceptions philosophiques parfois millénaires, étant donné les avancées de la science, en particulier de la physique.

Certains auteurs, comme Ladyman et Ross, posent une question semblable et y répondent, contrairement à Simons, de manière franchement négative :

« We think it better to attempt to develop the metaphysics presented in this book [of existent structures that are not composed out of more basic entities] than to continue to use off-the-shelf metaphysical categories inherited from the ancient Greeks that are simply not appropriate for contemporary science or mathematics ». (Ladyman *et al.*, 2007, pp. 155-156)

Certes, cette remarque est volontairement provocatrice et bien dans l'esprit de cet ouvrage en partie polémique ; elle se base de plus sur un argument assez faible, selon lequel les thèses métaphysiques en termes de structures, de relations, de « real patterns » et de « locators » défendues par Ladyman et Ross (auxquelles j'ai fait une brève allusion dans le premier chapitre) ne sont ni plus ni moins « obscures » ou « bizarres » que les thèses traditionnelles, telle que « la thèse de la relation d'instanciation dans la théorie des universaux » (Ladyman *et al.*, p. 155, ma traduction). Mais nous pourrions rétorquer comme Anjan Chakravartty que le fait que l'ontologie du réalisme structurel ontique soit aussi « obscure » et « bizarre » que l'ontologie des théories métaphysiques traditionnelles pose en soi un problème :

« Does the ontological framework suggested by ontic SR offer a less obscure set of primitives than the traditional views, just reviewed, of the framework it hopes to replace? It is difficult to see how it could. To the charge that an object-bound realism recommends metaphysically ambiguous entities, one might say: *tu quoque*. Structures are defined by relations, and various of the metaphysical ambiguities that pertain to objects apply to relations also. Perhaps relations are universals, or perhaps they are better understood in terms

of nominalism, simply as sets of ordered n-tuples (pairs, triples, and so on). It is unclear how the resemblance of one instance of structure to another, whether in the same lab at a different time or in another lab altogether, is to be analysed if at all. *What constitutes the individuality of an instance of structure?* There had better be an answer to this question, for instances of structure, if they are concrete, are no less particular than the objects ontic SR seeks to replace. The answer to this question, however, is underdetermined by physics. Things subject to empirical investigation naturally raise questions of individuality, whether they are objects, events, or – given the ontological framework of ontic SR – instances of structure. Since the natures of structures are underdetermined by physics, they are no less metaphysically ambiguous than objects ». (Chakravartty, 2007, p. 82)

Néanmoins, il n'est pas exclu que la remarque de Ladyman *et al.* citée ci-dessus contienne une (bonne) part de vérité. Dans la même optique que Ladyman *et al.*, Michael Esfeld et Vincent Lam insistent sur le fait que les « arguments empiriques de la physique fondamentale contemporaine s'opposent à une longue tradition métaphysique, qui remonte à Aristote » et selon laquelle « les objets physiques, notamment les plus fondamentaux, doivent être quelque chose en eux-mêmes, jouissant d'une identité intrinsèque » (Esfeld et Lam, 2010, p. 2, ma traduction). Ce qui est contesté au premier chef est la conception selon laquelle l'« identité intrinsèque » d'un objet tient à la possession par cet objet de « propriétés intrinsèques »¹⁹⁷ qui lui sont propres et qui servent à le distinguer des autres objets, indépendamment des relations qu'il peut entretenir avec ces derniers. Selon une deuxième conception, ce sont les relations (asymétriques), telles que les relations de précédence ou de succession temporelles, qui fournissent des conditions d'identité permettant de distinguer chaque objet physique fondamental des autres objets, plutôt que leurs éventuelles propriétés intrinsèques. Mais même cette deuxième conception

¹⁹⁷ La définition contemporaine des propriétés intrinsèques a été formulée le plus fameusement par Langton et Lewis en 1998 : « Two things (actual or possible) are duplicates iff they have exactly the same basic intrinsic properties. P is intrinsic iff no two duplicates differ with respect to P » (Langton et Lewis, 1998, p. 333).

est remise en cause par la physique fondamentale contemporaine. Car celle-ci soutient une troisième conception, plus radicale, selon laquelle :

« Neither intrinsic properties nor relations provide for identity conditions of the fundamental physical objects: two or more fundamental physical objects can have all the same intrinsic properties and stand in the same relations ». (Esfeld et Lam, 2010, p. 2)

Dans ce contexte, comme le font remarquer Esfeld et Lam, la question se pose de savoir en quel sens on peut encore dire *qu'il y a* des objets. Une des formes les plus en vue du réalisme métaphysique contemporain est le réalisme structurel ontique, promu sous des formes plus ou moins extrêmes par des philosophes à l'écoute de la science contemporaine la plus pointue, tels James Ladyman, Stephen French, Michael Esfeld et d'autres. Le réalisme structurel ontique s'appuie pour sa validation sur certaines caractéristiques du monde physique décrites par la physique fondamentale contemporaine. Ainsi :

« OSR has been developed in recent years as a metaphysics of contemporary fundamental physics, mainly non-relativistic quantum mechanics (QM), relativistic quantum field theory (QFT) and the general theory of relativity (GTR). The fundamental physical features [described by these theories] have all been shown to support OSR in the following sense: these fundamental physical features can with good reason be taken to suggest all the same conclusion, namely that the fundamental physical objects – whatever they are according to the theory under consideration – are parts (*relata*) of a physical structure in the sense of a network of concrete physical relations. These objects do not have any existence – and in particular not any identity – independently of the structure they are part of (that is, the relations they bear to each other) ». (Esfeld et Lam, 2010, p. 1)

En résumé, les tenants du réalisme structurel ontique « extrême » retiennent la leçon de base selon laquelle, d'après la physique contemporaine, le réel serait (d'abord)

relationnel, et entendent proposer une métaphysique *réaliste* appropriée (selon eux), qui aurait pour conséquence de « dissoudre » les objets dans les structures¹⁹⁸. Les tenants d'un réalisme structurel ontique modéré, comme Esfeld et Lam (dans leur article de 2010), s'emploient pour leur part à « sauver » la catégorie des objets en proposant une manière différente de rendre compte des rapports entre objets et relations en métaphysique.

Le problème à ce stade est donc le suivant. La métaphysique réaliste prétend avoir quelque chose *de vrai* à dire sur le réel et surtout sur la nature fondamentale du monde. À cause de cela, elle peut difficilement entièrement ignorer les avancées de la physique contemporaine, puisque celle-ci traite aussi de la nature du réel dans son aspect le plus fondamental. Mais dans ce monde quantique où la notion même d'identité vacille, et où la distinction entre général et particulier est sous-déterminée¹⁹⁹, y a-t-il même encore un sens à parler de « tropes » comme Simons se propose de le faire ? Ne reconnaît-il pas lui-même l'aspect téméraire (« foolhardy »), pour ne pas dire déraisonnable (« foolish »), de son projet ?

Il faut cependant souligner que la théorie dite « nucléaire » des tropes de Simons a suscité de l'intérêt chez des philosophes de la physique comme Meinard Kuhlmann, Matteo Morganti ou même Steven French, qui est pourtant un partisan du réalisme structurel ontique²⁰⁰. Simons souligne les avantages d'une théorie tropiste dans un texte ultérieur comme suit :

« [t]rope theory has several advantages over theories invoking universal attributes. Tropes are particulars, and as such localized rather than repeated. They are causally effective. They can be either continuants or occurrents: there

¹⁹⁸ Une conséquence que leur reprochent leurs détracteurs. Voir notamment Cao, 2003, Chakravartty, 2003 et Tiercelin, 2011, pp. 371-372.

¹⁹⁹ Ainsi : « [t]oday's ontic structural realist takes the fact that the physics supports two metaphysical packages—of non-individual objects and of individual objects—as presenting a major problem for realism and regards this 'metaphysical underdetermination' as the prime motivator for her position » (French, 2014, p. vi).

²⁰⁰ Voir Kuhlmann, 2000, 2002, 2010, Morganti, 2009, et French, 2014.

are probably both, though the relatively derived status of continuants suggests they are all tropes or trope-like, based on their underlying occurrents. Finally tropes share with processes mutual penetrability and superposibility. A further aspect of the flexibility of tropes which makes them attractive is that they may fuse and divide, retaining or summing quantitative features without the need to postulate persisting individual substances, thus avoiding the problem of so-called identical particles. Indeed I do not see why tropes need to be always little individuals at all: just as the mass/count distinction applies nominally in the distinction between things and stuff, and verbally in the difference between events and processes, so it might apply adjectivally in the distinction between integrally countable tropes and merely measurable trope-masses ». (Simons, 2002, pp. 42-43)

L'avantage que voit Kuhlmann dans le tropisme à la Simons est la possibilité de rendre compte de la théorie quantique des champs en termes de particules (et donc de « sauver » cette catégorie dans son ontologie), plutôt qu'en termes de champs. French, quant à lui, est surtout séduit par l'abandon de la vieille catégorie de la substance dans l'ontologie tropiste :

« the structuralist would be sympathetic to the anti-substantialist stance that lies behind this form of bundle theory, particularly in so far as it offers a one-category ontology in which the distinction between objects (qua bearers of properties) and properties themselves evaporates. Indeed, if the latter include, as they should, relations and non-monadic properties in general, then the distinction between bundle theory and a structuralist ontology may reduce to cigarette paper thinness, as already noted ». (French, 2014, p. 188)

Comme nous venons de le voir, l'avantage que Simons reconnaît au tropisme, outre celui de permettre de se débarrasser de la catégorie encombrante et obsolète de la substance, est celui de la grande flexibilité des tropes en comparaison des universaux. C'est cette même flexibilité qui a donné espoir au Simons de 1994 de réaliser l'idéal sellarsien de réconciliation entre l'image manifeste et l'image scientifique.

Toute la question est de savoir si le tropisme peut remplir ce rôle de réconciliation que Simons lui attribue dans son article de 1994. Nous avons vu que Ladyman et Ross, en particulier, se montrent extrêmement sévères envers la métaphysique « néo-scolastique », tropisme y compris. Ces auteurs reprochent principalement à ce type de métaphysique sa visée de domestication et son ignorance de la science contemporaine. Pour ce qui est du dernier reproche, nous pouvons rétorquer que justement Simons s'efforce d'affronter de front les problèmes nouveaux et ardues que pose à la métaphysique la science contemporaine (et en particulier la physique quantique), et que c'est en cela que la proposition de Simons se révèle particulièrement intéressante pour la discussion qui nous occupe ici (ce que n'ont pas manqué de souligner certains philosophes de la physique, comme je l'ai mentionné plus haut). Ce qui ne veut pas dire que le tropisme constitue *ipso facto* un bon candidat pour la tâche de réconciliation.

Concernant le reproche de domestication, nous pourrions remarquer ce me semble que la tâche de réconciliation implique forcément une certaine « domestication » qu'il est difficile d'éviter complètement. Réconcilier, c'est réussir à fournir une *compréhension* globale, ce qui présuppose la prise en compte et la mise en relation des différents domaines en vue de leur intégration dans un tout cohérent. De ce point de vue, nous pourrions soutenir que la proposition de Ladyman et Ross échoue au contraire à cette tâche à cause de son physicalisme. Toute la question serait de réussir à limiter cette « domestication » dans des bornes raisonnables (ce qui est sujet bien entendu à évaluation). L. A. Paul a soutenu que les sujets d'étude du métaphysicien diffèrent de ceux du scientifique, car le métaphysicien s'intéresse à la structure, à la nature et aux entités *fondamentales* du monde (plus fondamentales, donc, et plus générales que les sujets d'étude de la science) ; mais le métaphysicien utilise selon elle les mêmes méthodes d'abstraction et d'idéalisation que le scientifique dans le but de proposer comme ce dernier des *modèles* explicatifs des entités, des aspects, etc. du monde qu'il étudie :

« In metaphysics as with science, we can also understand theories of the world as built by developing models. Such theories may include the construction of models involving idealization, abstraction and hypothetical systems, as well as more precise and complete models of complex features of the world. There are obvious parallels, for example, between the use of thought experiments as hypothetical, ideal and abstract models of features of the world, and the development of logics as precise models of features of the world. Once the models are developed, just as in science, theories are compared with respect to the elegance, simplicity and explanatory virtues of their models, and theories are chosen over their competitors using inference to the best explanation. On this way of understanding theorizing about the world, much of metaphysics, like much of science, proceeds by model-building ». (Paul, 2012, p. 12)

Alyssa Ney²⁰¹ est assez d'accord avec Paul sur le parallèle dressée par cette dernière entre les méthodes du métaphysicien et celles du scientifique. Mais elle est beaucoup plus critique sur la question de l'évaluation des théories métaphysiques : le gros problème, selon elle (comme entre autres Maclaurin et Dyke), est qu'étant donné que ces théories, contrairement aux théories scientifiques, ne sont pas empiriquement testables, leur évaluation en vient à reposer sur les seules vertus théoriques :

« First, note how minimal the empirical data supporting rival views on the issues Paul discusses is. Consider the topic of properties. Could ordinary experience distinguish between any of the following views that are discussed by metaphysicians: realism about universals, class nominalism, resemblance nominalism, trope theory, etc.? I would think not. So it is not just that empirical evidence leaves a lot of views on the table, it leaves most or all views on the table, many of which diverge from each other in major ways. This thus leaves the bulk of the burden on weighing theories by the theoretical virtues. I agree with Paul that there doesn't seem to be justification for saying that while such virtues are truth-conducive in the case of science, they are not truthconducive in the case of metaphysics. But I am not sure this helps her cause. The trouble is when you start with so little initial confirmation for one theory in a class of rivals, the theoretical virtues can't do much to bump this level of confirmation up ». (Ney, 2012, p. 74)

²⁰¹ Voir Ney, 2012.

Ney soutient en outre, contrairement à Paul, que le métaphysicien ne doit pas s'occuper d'objets ou de sujets distincts de la science : il doit au contraire prendre cette dernière comme point de départ. Selon Ney, c'est seulement parce que la physique n'est pas encore achevée que le métaphysicien a quelque chose à apporter. Il demeure que comme cet achèvement est encore très lointain, il revient à la métaphysique de « compléter le portrait » en usant de ses meilleures méthodes (*a priori*) d'analyse conceptuelle, de modélisation et d'intégration rationnelle :

« I completely agree with Paul that constructing metaphysical theories of the world in cases where physics doesn't settle on an answer is completely appropriate. [...] This is a place of divergence from Ladyman and Ross. These modeling projects should be taken seriously not just by philosophers but by anyone who is interested in the ultimate nature of our world. (Ney, 2012, p. 75)

Il est vrai que Ney fait ensuite immédiatement la réserve suivante :

« But I think we must be clear when we do this that we are not asserting theses that are resting on a secure epistemic foundation. In building these models, we may be satisfying certain preferences we have for simple (or complex!), intuitive (or unintuitive!) theories, but we don't thereby come to have sufficient justification to have settled any issues ». (Ney, 2012, p. 75)

Il demeure que la théorie de Simons est l'une de celles qui peut être et a été « prise au sérieux », au moins par des « philosophes intéressés à la nature ultime de notre monde ».

Cependant, la question de la possible utilité de cette théorie pour rendre compte des particules en physique quantique n'est abordée que dans la dernière section de l'article de 1994 (dans la section 7). Il ne faut pas oublier que la théorie tropiste de Simons a été d'abord développée par son auteur en vue de deux objectifs :

premièrement, afin de défendre le bien-fondé du tropisme en tant que théorie nominaliste contre le réalisme des universaux ; et deuxièmement, proposer une version du tropisme qui puisse solutionner les problèmes qu'une théorie de ce type a rencontré dans d'autres formulations.

Dans ce contexte, la question de savoir si la théorie de Simons passe ou non le test « scientifique », c'est-à-dire le test de l'application « à des domaines à l'extérieur du monde à l'échelle moyenne avec lequel nous sommes familiers, en particulier aux objets de la science physique avancée » (Simons, 1994, p. 569, ma traduction²⁰²) passe au second plan. Il lui faut d'abord passer le test de la critique « interne » à la tradition de la métaphysique « non naturaliste ». J'aborderai dans un premier temps cette ligne de critique en prenant pour point de départ le reproche d'idéalisme formulé à l'encontre du nominalisme en général et du tropisme en particulier par le philosophe contemporain Herbert Hochberg, grand défenseur du réalisme (des universaux). Le grand intérêt de cette refonte contemporaine du vieux problème des universaux est de resituer ledit problème dans le cadre plus large de l'opposition entre réalisme (métaphysique) et idéalisme (ou anti-réalisme). Dans un second temps, je ferai état des critiques qui, de Ramsey à Simons lui-même, sont venues ébranler la vieille distinction entre universel et particulier. Nous verrons au final que les théories des uns et les autres en sortent assez discréditées en ce qui a trait à leur caractère réaliste, ce qui aura pour effet de rendre douteuse la capacité du tropisme à réussir le test scientifique.

²⁰² L'article de Simons a été traduit en français (voir Simons, 2007a) mais la dernière section qui porte sur l'application de la théorie nucléaire aux objets de la physique quantique a été omise. C'est pourquoi j'ai traduit ce passage moi-même.

[Cette page a été laissée intentionnellement blanche]

CHAPITRE IV TROPES OU UNIVERSAUX ?

Steven French, dans un passage que j'ai cité un peu plus haut dans le chapitre précédent, a exprimé sa sympathie pour la conception anti-substantialiste du tropisme et a souligné la proximité que la théorie du faisceau pourrait avoir avec une ontologie structuraliste, *à condition que le tropisme puisse accommoder les relations et les propriétés non monadiques en général*. Or ce « test des relations » est justement le test que le tropisme échoue à passer, selon le critique du tropisme le plus virulent « à l'interne », le partisan du réalisme des universaux Herbert Hochberg.

Dans ce chapitre, je commencerai par présenter dans ses grandes lignes la question des universaux qui continue d'opposer depuis le Moyen-Âge les métaphysiciens « réalistes » (au sens de réalistes des universaux) et les nominalistes (incluant les tropistes), avant d'exposer en quoi consiste la réponse du tropisme à ce problème (section 4.1.). Je présenterai ensuite plus en détail la théorie tropiste du noyau proposée par Peter Simons (section 4.2.). Ensuite, dans les sections 4.2. à 4.4., j'aborderai les critiques et les problèmes auxquels non seulement le tropisme mais aussi le réalisme des universaux se heurtent. À la lumière de cet examen, je me reposerai pour finir la question de l'utilité de la métaphysique (section 4.5.).

4.1. Mise en contexte

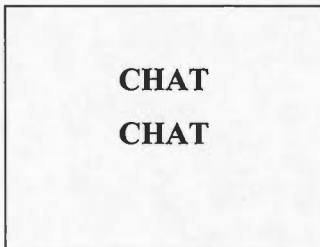
La distinction type/token peircienne sert à Armstrong²⁰³ et me servira, premièrement, à présenter ce problème dans les termes du problème de l'identité qui surgit quand on dit d'une entité qu'elle est la même qu'une autre (située pourtant dans un lieu ou dans un temps différent) et, deuxièmement, d'illustrer la distinction entre réalistes et

²⁰³ Voir Armstrong, 1989.

nominalistes en considérant la manière dont les uns et les autres abordent ce problème et y répondent.

Question de départ : s'agit-il, dans le carré ci-dessous, du même mot ou de deux mots différents ?

IV.1. Types ou tokens ?



Peirce aurait répondu qu'il s'agit de deux tokens d'un même type. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire exactement ? N'est-ce pas dire que ces deux tokens sont identiques, du moins relativement à un même type ? Mais en quel sens le sont-ils ?

Deux choses ne sont strictement identiques entre elles, au sens fort du terme, que si elles possèdent exactement les mêmes propriétés, conformément au principe de l'indiscernabilité des identiques qui stipule que « l'identité des choses implique l'identité des propriétés » : $(\forall P) (\forall x) (\forall y) ((x = y) \supset (Px \equiv Py))$. Il s'ensuit selon cette définition forte de l'identité qu'une personne rencontrée aujourd'hui, par exemple, n'est pas, à strictement parler, la même personne qu'hier, même si elle nous paraît être la même personne, parce qu'elle n'a pas exactement les mêmes propriétés aujourd'hui qu'hier (elle peut être plus ou moins bronzée, fatiguée, etc.).

Cette conception s'oppose à une conception courante ou populaire d'identité, selon laquelle dire par exemple que la personne que l'on rencontre aujourd'hui est la même

que l'on a rencontrée hier signifie simplement que l'on a eu affaire à deux parties temporelles distinctes (deux tokens, donc) d'un même (strictement le même) individu (qui serait lui-même l'équivalent d'un token plutôt que d'un type). De ce point de vue un token constituerait une partie (un élément, un membre) d'une classe, entendue ici comme un token de tokens, du moins si l'on soutient qu'une classe, à la différence d'un universel, n'est pas répétable.

Pour un « réaliste », parler de deux tokens d'un même type revient à dire que ceux-ci sont strictement identiques entre eux au moins eu égard à l'une de leurs propriétés, c'est-à-dire qu'ils exemplifient l'un comme l'autre une seule et même propriété, et donc qu'une seule et même « chose » (un « universel ») peut être constitutive de plusieurs objets – d'où la croyance en la réalité des universaux d'où le réaliste, justement, tire son nom.

Un nominaliste au contraire, qui ne souscrit qu'à l'existence des particuliers, soutiendrait plutôt le second point de vue, explicable en termes de parties et de tout plutôt que d'instanciation (ou encore explicable en termes de membres et de classes, ou encore de ressemblance).

Nous voyons donc que le problème de base est celui de l'identité et de la persistance, menacées qu'elles paraissent toutes deux par l'altération et l'évolution. Dans ce contexte, la question se pose de savoir si un individu correspond à un substrat auquel se greffent des propriétés essentielles (au sens où leur perte entraîne la destruction de l'individu en question) ou accidentelles (au sens où leur perte (ou leur acquisition) n'est que l'indication d'un changement). Mais alors cela veut-il dire que l'individu s'identifie à un « substrat » ? Mais alors comment faire sens d'un substrat sans propriétés, c'est-à-dire d'un « something, I know not what » (Locke), simple « patère à attributs » (Russell) ?

Un courant nominaliste dominant en métaphysique analytique contemporaine a pour ambition de répondre à ce problème en soutenant plutôt que le réel est composé *ultimement et uniquement* de particuliers élémentaires, sous forme d'instances de propriétés ou de relations. Cette conception, appelée « tropisme monocatégoriel », est une radicalisation d'une doctrine bien connue en philosophie, celle du particularisme des qualités²⁰⁴. C'est le philosophe américain Donald Cary Williams qui a introduit en 1953 le terme de « tropes » pour désigner ces particuliers élémentaires, et c'est cette dénomination qui s'est le plus généralement imposée par la suite. Dans le tropisme *classique* (celui de D. C. Williams et de Keith Campbell), un objet ordinaire, un particulier *concret*, est assimilé à un *faisceau* de particuliers *abstrait*s, c'est-à-dire de tropes, reliés ensemble par des relations de *compréhension*.

Il faut ouvrir ici une brève parenthèse pour signaler qu'il existe d'autres versions du tropisme qui s'écartent plus ou moins du tropisme « classique » à la Williams-Campbell que je viens de décrire. Les divergences portent principalement sur deux points. Le premier point concerne le choix d'une ontologie. Certains partisans du tropisme optent pour une ontologie bicatégorielle plutôt que monocatégorielle (uniquement en termes de tropes), et admettent, en sus des tropes, des substances particulières (ou « particuliers nus », comme les nomme Gustav Bergmann) jouant le rôle de substrats auprès des tropes. Dans cette conception, la composition des individus s'effectue suivant le schéma classique de la prédication plutôt qu'en

²⁰⁴ « Radicalisation », parce que la notion de substance y est éliminée au profit des seules qualités (et relations) particulières. Comme le rappelle John Bacon, le tropisme, sous une forme ou une autre, est loin d'être une position neuve en philosophie : « By other names, trope ontologies have arguably been espoused throughout the history of Western philosophy. According to D.W. Mertz (1996, ch. IV), variants can be found in the writings of Plato, Aristotle, Boëthius, Avicenna, Averroës, Thomas, Scotus, Buridan, Suárez, Leibniz, Husserl, the early Russell (1911), Stout, Cook Wilson, and Strawson » (Bacon, 2008). On pourrait ajouter d'autres noms : Ockham, par exemple (voir Panaccio, 2008) ou Hume (voir Hakkarainen, 2012b). Notons cependant que le mot-clé ici est « arguably » ; on peut disputer l'inclusion de tel ou tel nom dans cette liste.

faisceau²⁰⁵. Le deuxième point concerne la nature même des tropes, selon qu'on les conçoive comme dépendants ou indépendants, abstraits ou concrets, simples ou complexes. Et bien entendu, les réponses sur ce point varieront selon ce que chacun entend par ces qualificatifs. Je ne donnerai qu'un exemple. Les deux représentants les plus éminents du tropisme monocatégoriel contemporain sont Keith Campbell, déjà nommé, et Peter Simons. Le premier décrit les tropes comme des « particuliers abstraits indépendants » et le second, comme des « particuliers concrets dépendants ». Il faut cependant savoir que les tropes « concrets » de Simons ne sont pas si concrets que cela²⁰⁶ ; Simons entend ici le terme « concret » par opposition à « abstrait » au sens où ce dernier terme signifie « localisé hors de l'espace et du temps », alors que les objets concrets seraient au minimum localisés dans le temps²⁰⁷, sinon dans l'espace. Alors que Campbell entend le terme « abstrait » au sens de « produit par abstraction de l'esprit »²⁰⁸. Le clivage entre les différentes manières de considérer les tropes recoupe les questions fondamentales posées par le tropisme : 1) quelle substantialité doit-on accorder aux tropes ? Doit-on les considérer comme des choses

²⁰⁵ Le partisan du bicatégoricisme le plus souvent mentionné, outre Bergmann, est C.B. Martin (voir Martin, 1980).

²⁰⁶ « Ways and other tropes are not nothing, hence they are something, hence they are entities. But they are not THING-like, if by that we mean substance-like. They are not *res*, they are *rei* or *rerum*. But bundle theorists are forced to be less conservative than substratum theorists about substances, and when we look at what is said to happen on a microscopic scale, the substantiality of substances starts to look much thinner. It is prudent not to be too dogmatic about the gulf in being between substances and tropes » (Simons, 1994, p. 565). C'est pourquoi Simons insiste sur le fait que les tropes ne sont pas des « parties » des choses – au sens standard de « parties » en méréologie, c'est-à-dire de « parties indépendantes ou de pièces » (Simons, 2007a, p. 73). Il suffit de se rappeler qu'ils peuvent être par exemple des manières d'être, à propos, donc, des choses, plutôt qu'en faisant partie. Ou il suffit de constater que le poids d'un avion, par exemple, n'en fait pas partie, il n'est pas l'un de ses constituants au même titre que son moteur. « Les parties sont une chose, les propriétés en sont une autre » (Simons, 2007a, p. 73). C'est pourquoi les tropes doivent être plutôt pensés comme des « moments » au sens husserlien, c'est-à-dire des « parties dépendantes » (Simons, 2007a, p. 73).

²⁰⁷ Voir Simons, 1994, p. 557.

²⁰⁸ « A complete material body, a shoe, ship, or lump of sealing wax, is concrete; all of what is where the shoe is belongs to the shoe-its color, texture, chemical composition, temperature, elasticity, and so on are all aspects or elements included in the being of the shoe. But these features or characteristics considered individually, e.g., the shoe's color or texture, are by comparison abstract » (Campbell, 1981, p. 478, les italiques sont de moi). Ce qui ferait des tropes de Campbell des entités d'un côté dépendantes (en tant qu'aspects) et d'un autre côté indépendantes, ce qui peut sembler problématique. On peut peut-être les penser comme dépendantes d'un point de vue épistémique, et indépendantes d'un point de vue ontologique.

ou des parties de substances, comme des manières d'être ou des aspects des choses, comme des abstractions ? ; 2) quelles relations les tropes entretiennent-ils au sein d'un même faisceau et comment une collection peut-elle former un individu ? ; 3) quelles relations les tropes de même sorte entretiennent-ils ? ; 4) les tropes sont-ils ou non transférables ? Mais avant toute chose, il faudrait voir si les tropes, définis de la manière la plus neutre possible en tant que propriétés particulières plutôt que générales, sont admissibles dans l'ontologie.

Le tropisme en général est considéré comme une forme de *nominalisme modéré* : nominaliste, parce qu'il considère les propriétés comme particulières à un objet donné plutôt que générales ; modéré, du fait même qu'il admet les propriétés au nombre des entités du monde, et même, sous sa forme monocatégorielle classique, comme les seules entités de base. Son avantage premier, du moins sous sa forme monocatégorielle, est d'éliminer certains des problèmes majeurs de la conception traditionnelle substance-attribut, ceux justement qui contribuent le plus fortement à conférer à cette dernière son air d'implausibilité et d'irréalité : non seulement celui de la difficulté à concevoir comment une entité du monde peut exemplifier une entité hors du monde, posé par l'admission des universaux de type platonicien, et celui du « one-over-many » (comment une seule et même chose peut-elle se retrouver dans plusieurs choses ?), posé par l'admission des universaux de quelque type qu'ils soient ; mais aussi celui posé par la notion de *substratum* - « a something, I know not what » (Locke) - c'est-à-dire d'un mystérieux particulier (plus ou moins) nu à la fois exemplifiant et indépendant des propriétés qu'il exemplifie, que se voient forcés d'admettre tant les tenants du nominalisme bicatégoriel « classique » que ceux du réalisme des universaux. Par contraste, le tropisme monocatégoriel s'en tient à l'admission dans son ontologie des seules propriétés *particulières*. Et les propriétés ne sont-elles pas au fond les seules « choses » que nous soyons en mesure de percevoir et de connaître dans le réel ? Dans le passage suivant, Peter Simons rappelle de manière succincte les raisons principales de l'adoption d'une conception tropiste :

« There are quite a few reasons to believe in tropes: we seem to be able to perceive them, events are special types of them, they provide ontological resources for explaining the multifariousness of similarity from a nominalistically acceptable viewpoint ». (Simons, 2009b, p. 11)

Cependant, deux lignes de critique virulentes, l'une issue de la métaphysique naturaliste et l'autre de la métaphysique non naturaliste²⁰⁹, remettent fortement en question la validité d'une telle conception. Dans le premier camp, nous retrouvons ceux qui s'opposent à ce genre de spéculations au nom du réalisme métaphysique *scientifique*, et dont nous avons déjà rencontrés les représentants les plus en vue (comme Ladyman et Ross). Dans l'autre camp, nous retrouvons les héritiers des adversaires traditionnels du nominalisme, à savoir les partisans du réalisme des universaux. J'ai déjà présenté dans le chapitre trois la première ligne de critique, avec les reproches adressés en particulier par Ladyman et Ross à la métaphysique non naturaliste (qu'ils appellent « analytique » ou plus péjorativement « néo-scolastique ») en général. Je me pencherai dans le présent chapitre sur la deuxième ligne de critique, celle qui attaque le tropisme « de l'intérieur » de la tradition. Il est intéressant de voir, premièrement, que l'une et l'autre de ces lignes de critique se réclament pour ce faire d'une position plus « authentiquement » réaliste (dans le premier cas, au sens d'un réalisme métaphysique scientifiquement mieux informé ; dans le second, au sens du réalisme métaphysique dans sa conjonction avec le réalisme des universaux) ; et deuxièmement, que l'une et l'autre insistent sur la nécessité d'« accommoder les relations » (selon l'expression de Hochberg, 2011b).

²⁰⁹ Je reprends ici la distinction entre « métaphysique non naturaliste » et « métaphysique naturaliste » introduite par James Maclaurin et Heather Dyke que j'ai présentée plus haut. Notons que cette ligne de critique non naturaliste entretient des liens étroits avec la tradition. Nombre de ses concepts, de ses thèmes et de ses arguments plongent notamment leurs racines dans la philosophie grecque et les débats médiévaux, reformulés par la philosophie analytique au cours du XX^{ème} siècle.

Mais avant de poursuivre, afin d'ancrer le débat de manière plus concrète, je voudrais présenter avec davantage de détail la théorie tropiste qui à mon sens mérite d'être retenue (et cet avis est partagé par d'autres), à savoir la théorie dite « nucléaire » de Peter Simons.

4.2. La théorie tropiste nucléaire de Peter Simons

David Armstrong a tracé dans son ouvrage de 1989 un portrait remarquablement éclairant des débats sur toutes ces questions en métaphysique contemporaine. Or, Armstrong reconnaît à la théorie des tropes du type particulariste la capacité de constituer le meilleur substitut à son propre « réalisme [des universaux] scientifique ». Cependant la version de la théorie des tropes qu'Armstrong favorise n'est pas le modèle le plus populaire – celui du faisceau – mais celui, moins en vue, de la substance-attribut. Et les arguments qu'il avance pour justifier ce choix sont assez peu convaincants et présentés de manière plutôt rapide. Comme le dit Frédéric Nef : « La raison que donne Armstrong pour ne pas capituler [c'est-à-dire renoncer aux particuliers nus - ou « minces »] n'est pas *a priori* une raison qui emporte irrésistiblement l'assentiment : il trouve la solution alternative [la théorie du faisceau] plus mauvaise » (Nef, 2004, p. 706)²¹⁰.

Il est temps de se tourner vers la proposition de Simons. L'article dans lequel Simons expose ladite proposition est intéressant parce qu'il expose plus en détail certaines des objections à l'encontre de la théorie tropiste du faisceau « classique », en plus

²¹⁰ Notons qu'un argument supplémentaire très important pour Armstrong porte sur la question des lois de la nature. Armstrong soutient qu'une description en termes de « relations directes entre universaux » permet de rendre le mieux compte de ces lois (Armstrong, 2010, p. 35 et voir Armstrong, 1978b et 1983). Notons que cette manière de concevoir les lois est résolument anti-humienne. Armstrong est d'avis que cet argument est décisif pour faire pencher la balance en faveur d'une conception des propriétés en termes d'universaux plutôt que de tropes (voir Armstrong, 2010, p. 13 et pp. 35-47).

d'offrir une critique de cette autre « forme tropiste de la substance », à savoir la théorie du *substratum* telle que défendue par C. B. Martin (1980), correspondant au modèle substance-attribut auquel Armstrong accorde son approbation.

Selon le réaliste des universaux, les propriétés et les relations sont des universaux (instanciés ou non)²¹¹. Un même universel pouvant être instancié par plusieurs particuliers différents, il deviendra ainsi possible d'expliquer comment un même type peut se retrouver exemplifié dans plusieurs tokens, comment les choses peuvent se ressembler au point d'être considérées comme étant les mêmes choses. C'est que leurs constituants se trouvent à être strictement les mêmes universaux, entretenant entre eux une relation de stricte identité. Les trois éléments, particulier + universel + relation d'instanciation, s'unissent pour former ce qu'Armstrong nomme des « états de choses », vérificateurs des propositions vraies. Cette conception (comme la plupart des conceptions...) possède ses avantages et aussi son lot de problèmes. L'un des principaux est bien sûr celui des universaux : comment une seule et même chose peut-elle se retrouver dans plusieurs choses ? Un autre problème est celui de la notion de particulier, à la fois instanciant et considéré comme indépendant des propriétés qu'il instancie. On retrouve ici le vieux problème du *substratum*, « a something, I know not what » (Locke), simple « patère à attributs » (Russell).

Ainsi donc, Armstrong reconnaît à une certaine position nominaliste la capacité, sinon de le faire renoncer à sa propre position, du moins de constituer face à elle « a close second ». Il s'agit de la théorie des tropes, qu'Armstrong présente dans le dernier chapitre (chapitre 6) de son ouvrage d'introduction au problème des universaux. Contrairement aux autres théories nominalistes présentées dans le même ouvrage (chapitres 2 et 3), la théorie des tropes admet les propriétés et les relations, mais en les considérant comme particulières à un objet donné plutôt que générales.

²¹¹ Aristote, au contraire de Platon, n'admet dans son ontologie que des universaux instanciés, contrairement à Platon. Ce qui fait que les débats sur ces questions sont sans fin (au point où Aristote a pu être considéré comme un particulariste (voir Simons, 1994, p. 565), et que même Platon a pu l'être aussi (voir Nef, 2009).

Un trope est ainsi entendu comme un particulier abstrait, « au sens où nous le dégageons par un acte d'abstraction » [par exemple] « la propriété d'être blanche pour cette tasse », (Nef, 2004, p. 749). Le but est bien sûr de remédier aux problèmes posés par une conception réaliste des universaux. Cependant, en contrepartie, le partisan de la théorie des tropes doit renoncer à pouvoir expliquer la ressemblance des tokens d'un type en termes d'identité stricte et se contenter, soit d'une explication en termes de classes naturelles, soit en termes de classes de ressemblance, en recourant à une relation de ressemblance tenue comme primitive.

Comme la théorie des universaux la théorie des tropes est disponible en deux modèles : faisceau ou substance-attribut. Il s'agit ici de choisir entre une ontologie « monocatégorielle » (tropes seulement) ou « bicatégorielle » (substance + attributs (ici, tropes)). Selon D. C. Williams (le père après G. F. Stout de la théorie des tropes contemporaine) c'est la première option qui doit être retenue : les tropes constitueraient ainsi « l'alphabet de l'être ». Une telle conception permettrait entre autres d'éviter le deuxième problème mentionné plus haut, soit le problème posé par la notion de *substratum*, en soutenant que les particuliers s'identifient tout simplement avec le faisceau de leurs propriétés (tropes). Ajoutons que cette conception est considérée de nos jours comme la « position orthodoxe » pour un partisan des tropes, comme le rappelle Armstrong lui-même (cf. Armstrong, 1989, p. 63). Or Armstrong opte plutôt pour une version de la théorie des tropes du modèle substance-attribut. Cette version (dans le cadre d'un nominalisme de la ressemblance précise-t-il) constitue selon lui la forme la plus « plausible » du nominalisme (Armstrong, 1989, p. 17), une forme modérée qui peut représenter un bon substitut, donc, pour qui refuserait d'accepter son propre « réalisme modéré ». Il est clair que l'intérêt majeur d'une forme substance-attribut de la théorie des tropes réside pour Armstrong dans cette parenté, les tropes pouvant ainsi selon lui jouer au besoin le rôle d'« ersatz d'universaux » (Armstrong, 1989, p. 122).

Armstrong formule pour justifier son choix deux objections à l'encontre de la théorie tropiste du faisceau :

1. Les tropes ne sauraient être considérés de manière appropriée comme « les substances du monde » (Armstrong, 1989, p. 114). N'est-il pas évident qu'on peine à s'imaginer une propriété, et encore davantage une relation, subsistant en tant que telles, indépendamment des termes auxquels elles sont censées s'appliquer ? Accorder des caractéristiques spatiales et temporelles aux tropes ne résout rien : en effet ces propriétés constituent elles-mêmes des tropes à côté des autres tropes. Armstrong rappelle ici la proposition de David Lewis, qui est de considérer comme « substances du monde » des propriétés simples avec des caractéristiques spatiales et temporelles réduites à leur minimum (un point, un instant). Pour Armstrong cette suggestion pourrait à la rigueur être acceptable si on prend soin de spécifier que ces caractéristiques spatiales et temporelles sont un effet des relations que les tropes considérés comme des atomes entretiennent avec les autres atomes (tropes), ce qui engage le théoricien des tropes à soutenir une conception « purement relationnelle de l'espace et du temps » (Armstrong, 1989, p. 116).
2. L'autre objection tient à la possibilité qu'ont les propriétés et les relations de premier ordre d'avoir elles-mêmes des propriétés et des relations, ce qui ferait des tropes de premier ordre eux-mêmes des faisceaux de propriétés (et ainsi de suite). Armstrong fait appel ici à une solution proposée par Russell dans le cadre de sa théorie des universaux en faisceaux, qui a pour effet de « chosifier » la propriété de premier ordre pour pouvoir lui appliquer à son tour une propriété - ce qui semble plutôt *ad hoc*. Car dans ce cas on est forcément entraîné à conclure avec Armstrong : « if a substance-attribute

view is preferable at the second level, then this seems to be some argument for embracing it even at the first level ». (Armstrong, 1989, pp. 127-128)

Ces objections laissent cependant le lecteur sur sa faim, car le modèle substance-attribut se trouve ici à gagner en quelque sorte par défaut. Et ne se retrouve-t-on pas en présence des mêmes difficultés soulevées par une conception substance-attribut de la théorie des universaux ? Qu'est-ce exactement que cette substance (au sens de *substratum*), habillée de propriétés qu'elle instancie mais dont elle se distingue néanmoins ? Armstrong a tenté de résoudre ce problème dans le cadre de son réalisme modéré en posant le principe du rejet des particuliers nus (Armstrong, 1989, p. 94). Tout comme le principe d'instanciation exclut qu'il puisse exister des universaux non instanciés, le principe du rejet des particuliers nus exclut qu'il puisse exister des particuliers n'instanciant aucune propriété. Ainsi un particulier « mince » ne pourra être confondu avec un particulier nu. Ce dernier serait un particulier non instanciant (si une telle chose était possible, ce que vise à exclure le principe ci-dessus), le premier est simplement un particulier instanciant abstraction faite de ses propriétés (Armstrong, 1989, p. 96). Cela serait possible, selon Armstrong, parce qu'un particulier ne s'identifie pas à ses propriétés (comme dans la théorie du faisceau). Il est lié à elles par l'instanciation. (Un particulier considéré avec ses propriétés est un particulier épais, c'est-à-dire, pour Armstrong, un état de choses). Le particulier mince serait donc en quelque sorte un particulier à peu près déshabillé, mais conservant néanmoins au minimum la « propriété d'être particulier », lui permettant d'être le support de l'instanciation, plutôt que tout à fait nu. Notons cependant qu'Armstrong décrit aussi le particulier mince – d'une manière qui peut prêter à confusion – comme un particulier qui, « bien que couvert, demeure mince » (« though clothed, it is thin » (Armstrong, 1989, p. 95)). Il semble que la nature exacte de ce particulier dans un état de nudité plus ou moins avancé demeure ici assez confuse. En somme, il apparaît aussi difficile d'imaginer un particulier

indépendamment de ses propriétés qu'une propriété indépendamment d'un substrat. Et le choix d'habiller un particulier de tropes plutôt que d'universaux peut-il vraiment changer quelque chose à ce problème ?

Peter Simons présente dans son texte de 1994, comme son titre l'indique, trois théories tropistes de la substance. La première, celle du faisceau, identifiant les particuliers indépendants simplement à « des collections ou faisceaux de tropes » (Simons, 2007a, p. 63) a certes l'avantage de l'économie : régler le problème du substratum en l'éliminant proprement et se retrouver du même coup avec une ontologie monocatégorielle. Mais cette théorie rencontre aussi plusieurs problèmes. Simons expose deux grands groupes de difficultés : 1) la relation de comprérence ; et 2) la nature non substantielle des tropes. La première objection soulevée par Armstrong à l'encontre de la théorie tropiste du faisceau et résumée ci-dessus appartient à ce deuxième groupe.

Nous noterons encore une fois que Simons définit le trope comme un « particulier concret dépendant », plutôt que comme un « particulier abstrait indépendant » comme le fait Keith Campbell. L'emphasis est mise ici sur le terme « dépendant » qui suffit selon Simons à différencier les tropes des « particuliers concrets indépendants », c'est-à-dire des « substances » au sens classique de la notion de substance. Alors que pour D. C. Williams comme pour Keith Campbell, les tropes sont, non seulement abstraits, mais « capables d'existence indépendante » (Campbell, 1981, p. 128) :

« Williams claims more for tropes than just a place in our ontology; he claims a fundamental place. Tropes constitute, for him, 'the very alphabet of being', the independent, primitive elements which in combination constitute the variegated and somewhat intelligible world in which we find ourselves.

To take this line, we must overcome a longstanding and deeply ingrained prejudice to the effect that *concrete* particulars, atoms or molecules or larger swarms, are the minimal beings logically capable of independent existence ». (Campbell, 1981, p. 127)

Ce sont donc plutôt les particuliers concrets qui sont chez Campbell considérés comme des « réalités dépendantes », des « collections de tropes co-localisés, dépendant de ces tropes comme un escadron dépend des navires qui le composent » (Campbell, 1981, p. 128).

Simons refuse quant à lui cette conception. Comme le remarque John Bacon, « Martin, Armstrong, Simons, and others (perhaps Leibniz), [are] *kernel tropist[s]*, taking individuals as *primitive*, along with qualitions » (Bacon, 2008). Pour Simons, il est clair que le gros des problèmes des théories tropistes du faisceau découle justement du fait que les tropes ne sont pas des entités indépendantes. Les tropes sont dépendants parce qu'ils sont, dit-il, des « apparences d'individus complexes » (« appearances, which are of complex individuals »). Non seulement on peine à les imaginer seuls, comme le remarque Armstrong, mais il serait erroné de le faire : « les faisceaux de tropes ne sont pas censés n'être que de simples collections et encore moins des collections d'individus auto-subsistants qui existeraient d'abord de manière indépendante, puis s'assembleraient en un faisceau comme une armée se construit par le rassemblement d'hommes ou un bateau à partir de divers morceaux d'acier » (Simons, 2007a, p. 71). Ou comme l'écrit C. B. Martin :

« An object is not a collectable out of its properties or qualities as a crowd is collectable out of its members. For each and every property of an object has to be had by that object to exist at all ». (Martin, 1980, p. 8)

John Bacon mentionne encore à ce sujet la critique de D. W. Mertz, qui fait appel ici à l'argument de la prédication :

« The assault on the trope-cluster theory has been led by Mertz. His objections appear to stem from two deeply held intuitions, which I will call the *predication intuition* and the *glue intuition*. According to the former, it is unacceptable to conceive of relations as free-floating (Mertz 1996.26). They are not genuine

property instances unless they are saturable, properties *of* something. Compresence classes do not possess enough unity to be genuine subjects of predication. At the same time, as we have seen, Mertz hesitates to posit primitive individuals lest they turn out to be bare particulars, which would be incoherent by his lights. Hence his hierarchies of integrated networks of tropes (relatons) ». (Bacon, 2008)

Pour Simons, la grande question devient donc celle-ci : comment l'indépendance (c'est-à-dire une substance indépendante) peut-elle émerger de la dépendance ?

D'ailleurs, bien que Campbell insiste sur la nature indépendante des tropes, il demeure qu'il s'emploie, comme le remarque Armstrong (que Simons ne se fait pas faute de citer ici), à « façonner les tropes comme des entités plus substantielles » (Armstrong, 1989, p. 115), allant jusqu'à faire de la forme et du volume des tropes à part (Campbell, 1981, p. 136), et même finalement tout autre chose que des tropes (Campbell, 1981, p.137) : forme et volume sont « essentiels aux tropes ordinaires et en eux-mêmes insuffisants pour compter comme des entités à part entière » (Campbell, 1981, p. 137). Et en servant à arrimer les tropes ordinaires à une région dans l'espace, ils leur insufflent en même temps une certaine « substance ».

Quid de la relation de comprésence des tropes entre eux dans un faisceau ? S'agit-il d'une relation binaire, reliant les tropes par paires ? Mais alors, une substance étant composée de nombreux tropes, toutes ces relations binaires doivent elles-mêmes être en relation de comprésence afin de constituer une substance unique, et ainsi de suite à l'infini. S'il est peut-être possible de définir la relation de comprésence entre des tropes co-existants entre eux de manière essentielle comme une relation interne – ce qui pourrait stopper la régression (car « les relations internes primitives servent à bloquer les régressions à l'infini » (Simons, 2007a, p. 65) – il n'est pas possible de le faire pour la relation de comprésence entre des tropes qui n'appartiennent au faisceau que de manière contingente. En effet, dans ce cas leur comprésence n'est pas une nécessité de nature : la substance pourrait être autrement et peut changer, certains

tropes se voyant remplacés par d'autres. Donc la relation de comprérence ne peut être interne et le problème demeure. Si, pour tenter de le régler, nous définissons plutôt la relation de comprérence comme une relation ternaire entre deux tropes et le lieu qu'ils occupent ensemble, trois inconvénients surgissent :

1. absolutisme à propos des lieux, considérés ici comme des termes ;
2. le lieu devient une sorte de *substratum* ;
3. difficulté d'expliquer le mouvement et le changement de la substance.

Enfin, si nous définissons la relation de comprérence comme une relation multiple, avec autant de termes qu'il y a de tropes dans le faisceau :

1. cette définition n'a pas une grande force explicative : « all we are saying is that a bundle of tropes is held together by whatever relation holds it together. This is really giving up » (Simons, 1994, p. 561) ;
2. la différence entre tropes essentiels et accidentels n'est pas expliquée, ni, encore une fois, le changement : « why when a substance changes, part of the bundle remains fixed, while other tropes of similar kind slip into the slots just vacated by their expiring colleagues » (Simons, 1994, p. 561).

Le second problème est celui de la « nature apparemment non substantielle des tropes et leur incapacité de ce fait à produire une substance par leur seul groupement » (Simons, 2007a, p. 70). Comme je l'ai déjà souligné, ce problème s'apparente à la première objection soulevée par Armstrong à l'encontre de la théorie tropiste du faisceau (Armstrong, 1989, pp. 114-116).

Comment, donc, l'indépendance peut-elle émerger de la dépendance ? Pour tenter de l'expliquer, Simons se tourne vers Husserl et son *concept prégnant du tout*, que Simons appelle un *tout intégral* :

1. « deux particuliers sont *directement fondationnellement reliés* si l'un est fondé, faiblement ou fortement, sur l'autre » ;

2. « deux particuliers sont dès lors *fondationnellement reliés* ssi ils héritent de la relation d'être fondés directement fondationnellement reliés entre eux » ;
3. « une collection est un *système fondationnel* ssi chacun de ses membres est fondationnellement relié à tous les autres sans qu'aucun ne soit par ailleurs fondationnellement relié à une entité qui n'est pas membre de la collection » ;
4. « un objet est un *tout intégral* ssi il peut être décomposé en parties qui forment elles-mêmes des systèmes fondationnels » (Simons, 2007a, p. 71).

La relation fondationnelle repose sur la dépendance des tropes entre eux à l'intérieur de la collection, dans un système entièrement connecté. Ainsi deux substances indépendantes ne pourront pas former un système fondationnel en joignant leurs tropes, puisque les tropes d'une collection n'entretiennent pas de relation de dépendance avec les membres de l'autre collection. Enfin, la présence d'un système fondationnel assure l'indépendance de la substance avec l'ajout du principe suivant : « Une collection de particuliers, dont tous les besoins fondationnels sont satisfaits au sein de la collection, est elle-même indépendante » (Simons, 2007a, p. 72, c'est moi qui souligne). C'est ainsi que l'indépendance peut émerger de la dépendance. Simons remarque toutefois que cette solution demeure insatisfaisante pour deux raisons :

1. encore une fois, la différence entre tropes essentiels et accidentels n'est pas expliquée ;
2. les tropes sont considérés comme des parties dans un tout méréologique. Or ils ne sont pas des « parties » des choses, comme le fait observer Simons à l'aide de son exemple de l'avion dans le passage cité à la note 194 ci-dessus.

Dans les théories du *substratum*, celui-ci est ce quelque chose en plus dans la substance qui sert de support aux tropes (« rendant compte par conséquent de leur statut d'entités dépendantes » (Simons, 1994, p. 565) et assure en même temps leur unité, chaque trope de l'ensemble étant porté par le même unique *substratum*. Une telle conception a l'avantage de proposer une explication de l'identité dans le changement. Ainsi, le « particulier nu » est avant tout pour Gustav Bergmann un facteur d'individuation :

« A *bare particular* is an individual without a nature. It is, as one says, a mere individuator ». (Bergmann, 1967, p. 276)

Un particulier nu est ce qui permet d'individualiser les individus qui posséderaient par exemple les mêmes propriétés, expliquant ainsi leur différence par une différence au moins numérique. Pour Bergmann cette notion serait donc nécessaire pour un réaliste, mais pas pour un nominaliste qui prend l'individualité pour point de départ. Cependant, si une théorie particulariste pose l'existence d'un *substratum*, Simons remarque (comme Loux, à qui il fait référence ici) qu'elle se retrouve alors confrontée à certaines des mêmes objections adressées aux particuliers nus qu'une théorie universaliste, avec, au premier chef, l'objection selon laquelle « les particuliers nus ne peuvent être l'objet d'acointance » (Simons, 2007a, p. 78). C'est bien sûr l'objection par excellence des empiristes à leur sujet. La réponse des théoriciens du *substratum* est de dire qu'être en accointance avec des objets numériquement différents mais indiscernables du point de vue de leurs propriétés équivaut à être par le fait même en accointance avec des *substrata* nus. De la même manière :

« We find substratum theorists arguing that in being empirically presented with any attribute associated with a concrete particular we are thereby presented with the thing that literally bears that attribute. Here, the claim is that since the notions of attribute and subject are correlative concepts, it is impossible to be acquainted with an attribute without also being acquainted with its subject.

Accordingly, if attributes can be the objects of empirical awareness, so can the substrata that literally possess them ». (Loux, 2002, p. 120)

Leurs adversaires partisans du faisceau auront cependant beau jeu de rétorquer que dans cet argument les théoriciens du *substratum* assument ce qu'ils veulent prouver.

Les particuliers nus apparaissent comme inconsistants, car n'ayant pas de nature, il leur est pourtant essentiel de ne pas posséder de propriétés (ou tropes) essentiel(le)s, et aussi essentiel de ne pas se trouver dans plus d'une substance à la fois. Donc ils sont censés à la fois ne pas posséder de propriétés essentielles et posséder des propriétés essentielles. Et si les particuliers nus n'ont pas de nature ils sont indestructibles, à moins d'un miracle, ce qui semble assez peu crédible.

C. B. Martin a proposé quant à lui une réhabilitation du *substratum*, également dans une théorie tropiste (et donc particulariste), à partir d'une relecture de Locke. Ce dernier on le sait a décrit le *substratum* comme une notion confuse, quelque chose d'inconnu et d'inconnaissable, « a something, I know not what » qu'il fallait malgré tout accepter, même si c'est à contre-cœur, pour rendre compte du lien entre un objet et ses propriétés. Pour Martin, la question est tout simplement mal formulée (cf. Martin, 1980, p. 6) : car il n'y a proprement qu'une seule chose à savoir au sujet du *substratum*, c'est qu'il est *ce quelque chose à propos* d'un objet qui est le porteur de ses propriétés et n'est pas lui-même porté. Et le *substratum* est nécessaire parce que les propriétés ne sont pas des parties de l'objet – non plus que le *substratum*. Ainsi :

« An object is not just a group of properties, because properties are not themselves objects to be grouped. An object, therefore, stands in need, not only of a set of properties as an ingredient, but also the ingredient of a bearer of whatever properties are borne. The relation between *substrata* and properties is not like other relations (and, if the interpreter likes he can use another term) because it stands between things *about* or ingredients *of* objects and not between objects themselves ». (Martin, 1980, p. 7).

Mais quelle est donc cette relation « qui n'est comme aucune autre relation » ?

Simons reproche essentiellement à Martin de n'en fournir aucune définition :

« Martin's account then refers us back to the original problem : we have a substance, and we have its tropes, and it bears its tropes, that is, they depend on it and not vice versa ». (Simons, 1994, p. 567)

C'est un peu court. Et somme toute, le gros avantage de la théorie du faisceau n'était-il pas de se dispenser du *substratum* et des problèmes qu'il engendre ? Refaire appel à cette notion pour régler les problèmes que la théorie du faisceau engendre à son tour apparaît un peu comme une dérobade. Comme le remarquait Loux n'est-il pas possible d'envisager de sortir du cercle limité de ces deux théories (cf. note 4 ci-dessus) ?

Simons se propose pour sa part de faire mieux, en s'attaquant justement à ce problème de la définition de la relation de dépendance qu'il reproche à Martin de ne pas réussir à expliciter. Il a recours pour ce faire à la relation de fondation empruntée à Husserl et qu'il avait déjà mise en œuvre un peu plus tôt dans le cadre de la théorie du faisceau. Sa théorie nucléaire présente toutefois une différence cruciale avec cette dernière, comme avec la théorie du *substratum* : plutôt que de poser un particulier nu et plutôt que de considérer le faisceau dans son entier, Simons suggère de distinguer au sein de ce dernier « une collection de tropes, dont il est nécessaire, en tant qu'individus, qu'ils co-existent tous » (Simons, 2007a, p. 81). Ces tropes formeront ainsi « un noyau essentiel ou le *nucleus* de la substance » (Simons, 2007a, p. 81). De ce fait, ils pourront constituer un système fondationnel tel que celui décrit plus haut. « Un tel noyau forme l'essence individuelle ou la nature individuelle de la substance » (Simons, 2007a, p. 81), qui pourra par ailleurs comprendre aussi (mais pas nécessairement) d'autres tropes non essentiels. Ceux-ci dépendront du noyau de manière spécifique et non individuelle : ainsi, une substance pourrait requérir une couleur, mais pas nécessairement *cette* couleur particulière. Il sera de cette façon

possible, premièrement, de distinguer entre propriétés essentielles (appartenant au noyau) et propriétés accidentelles (ne lui appartenant pas, mais dépendant néanmoins de lui sans que ce dernier dépende d'eux), et deuxièmement, de rendre compte de l'identité dans le changement de la substance :

« The *nucleus* is thus itself a tight bundle that serves as the *substratum* to the looser bundle of accidental tropes, and accounts for their all being together ». (Simons, 1994, p. 568)

Ainsi, Simons considère que sa théorie réconcilie le meilleur des deux mondes (celui du *substratum* et celui du faisceau), sans leurs inconvénients, et qu'elle a le mérite, encore une fois, d'offrir une grande flexibilité. Un intérêt majeur que j'y vois est qu'elle propose un substitut de *substratum* dans une théorie particulariste avec lequel il serait possible d'entrer en accointance (contrairement au *substratum* inconnaissable de Locke ou au particulier nu de Bergmann). Par ailleurs, nous avons vu tout à l'heure que Simons reprochait à Husserl de traiter les propriétés dans le système fondationnel tel qu'il le décrit comme des parties de l'objet (entendu comme un *tout intégral*) – ce que les propriétés ne sont pas. Mais du moment qu'il a recours à cette même notion de système fondationnel pour décrire son noyau, Simons ne tombe-t-il pas dans le même travers ? Enfin, comment un noyau qui est lui-même un système fondationnel et donc auto-suffisant et indépendant peut-il requérir des tropes extérieurs à lui et qui néanmoins dépendent de lui (même s'il ne dépend pas d'eux) ? Comment peut-il composer avec eux une substance qui doit quand même avoir elle aussi, dans son ensemble (prise avec ses tropes essentiels et accidentels), son indépendance ? La théorie proposée par Simons s'emploie à penser les objets comme des noyaux entourés d'un nuage plus ou moins dense, plus ou moins mouvant, avec une frontière plus ou moins floue. Cette représentation aurait l'avantage de pouvoir servir à « caractériser une ontologie scientifiquement acceptable » (Simons, 2007a, p. 83). Simons insiste sur le fait qu'il est important de *tester* sa théorie en l'appliquant

aux objets de la physique contemporaine la plus pointue. Ainsi cette théorie lui sert à examiner des cas où l'identité de certaines particules distinguables en principe (au moins numériquement) mais non pas en fait (et parfois même pas en principe, comme dans le cas des bosons superposés²¹²) est difficile à déterminer, d'autant plus que leurs changements d'états et leurs interactions brouillent leurs frontières respectives. Les particules (c'est-à-dire leurs tropes) peuvent même aller jusqu'à se combiner, le faisceau de leurs propriétés se dédoubler, ou expirer et se voir remplacer par des faisceaux analogues.

« Since the identity over time of « identical » particles is not defined except when they do not interact, it must be seen as an advantage to have a bundle theory, since a *substratum* theory thrusts an identifier upon us. Some theory along these lines at any rate seems to me to be a way out of the conceptual *impasse* created by the problems of identical particles ». (Simons, 1994, p. 573)

Mais alors il semble que le noyau ne joue plus ici un grand rôle (du moins, pas le rôle d'un *substratum*), à part peut-être celui de servir à déterminer les sortes de particules auxquelles on a affaire si lesdites particules possèdent un noyau exactement semblable, même si on ne peut pas les identifier individuellement²¹³.

En conclusion, la proposition de Simons apparaît quand même comme prometteuse, ne serait-ce que parce qu'elle offre une option différente des deux théories consacrées du faisceau classique ou du *substratum*, tout en tentant en même temps de tirer leçon des deux.

4.3. Le tropisme en question

²¹² Voir Simons, 1994, p. 571.

²¹³ Voir Simons, 1994, p. p. 570.

L'un des adversaires contemporains les plus sévères du tropisme et du nominalisme en général est le néo-russellien Herbert Hochberg. Je me pencherai à présent sur les critiques formulées par cet auteur, en me centrant plus particulièrement sur deux articles récents : « The Facts of Tropes » et « Nominalism and Idealism » (parus tous les deux en 2011), ainsi que sur un article plus ancien : « Russell's Proof of Realism Reproved » (paru en 1980). Hochberg défend dans le premier article la primauté des faits, en tant qu'entités de base dans l'ontologie (contre les tropes) ; il réaffirme dans le second article le lien entre les deux types de réalisme (réalisme des universaux et réalisme métaphysique) comme rempart à l'idéalisme. Ce faisant, Hochberg se pose en héritier du Russell le plus classique, celui de l'atomisme logique²¹⁴. Et comme ce dernier, il est d'avis que la question de l'appréhension et de l'« accommodement » des relations se situe au cœur des débats. Sans compter que cette question est revenue récemment à l'avant-plan des discussions en métaphysique analytique, en raison notamment de l'importance acquise par la théorie de la vérification dans lesdites discussions ; c'est dans ce contexte bien précis que Hochberg persiste et signe en continuant à soutenir jusque dans ses articles de 2011 une conception inspirée de celle de Russell et en reformulant certains des arguments de ce dernier à l'encontre du nominalisme. Comme Russell encore (qui s'était attaqué à l'idéalisme de son temps sous la figure de Bradley), les cibles de Hochberg lui sont contemporaines : Kevin Mulligan dans le premier article, et Peter Simons dans le second. Il n'hésite cependant pas à adopter une perspective plus large, en signalant au passage les antécédents historiques (notamment médiévaux) des conceptions qu'il critique, et en rattachant les positions (nominalistes et tropistes) de ses adversaires à ce qu'il perçoit comme une tendance à l'idéalisme quasi généralisée dans la pensée des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles.

Mais avant toute chose, pour bien mettre la critique de Hochberg en contexte, je présenterai la manière dont la question des relations se pose actuellement en

²¹⁴ Plutôt que le Russell partisan des faisceaux d'universaux, par exemple.

métaphysique contemporaine, plus particulièrement dans le cadre de la théorie de la vérification (section 4.3.1.). J'introduirai ensuite une courte parenthèse pour rappeler la position de Russell *dans ses grandes lignes*²¹⁵ (section 4.3.2.), avant de présenter les critiques que Hochberg adresse au tropisme (en particulier dans ses articles parus en 2011) à la lumière de cette mise en contexte (section 4.3.3.). J'exposerai ensuite les problèmes auxquels sont confrontés tant le réalisme des universaux que le tropisme, des problèmes dont le caractère apparemment insoluble non seulement conduit à renvoyer dos à dos ces deux conceptions, mais de manière plus grave, contribue à les discréditer (sections 4.3.4., 4.3.5 et 4.4.). À la lumière de cet examen, j'aborderai enfin la question de l'utilité de la métaphysique (section 4.5.).

4.3.1. Relations et vérification

La théorie de la vérification trouve sa source dans l'intuition réaliste selon laquelle la vérité dépend du monde, plutôt que le contraire, comme le soutenait déjà Aristote²¹⁶. Le principe de vérification affirme (dans sa version maximaliste) que tout véripporteur²¹⁷ doit avoir un vérificateur, c'est-à-dire une entité réelle dans le monde qui le *rende vrai*, qui en *fonde* ontologiquement la vérité. Ce principe s'énonce comme suit :

²¹⁵ J'insiste sur ce point, car ma présentation de Russell, dans l'espace de ce chapitre d'introduction, sera forcément schématique.

²¹⁶ « Si, en effet, l'homme existe, la proposition par laquelle nous disons que l'homme existe est vraie aussi ; et réciproquement, si la proposition par laquelle nous disons que l'homme existe est vraie, l'homme existe aussi. Cependant la proposition vraie n'est en aucune façon cause de l'existence de la chose ; c'est au contraire la chose qui semble être, en quelque sorte, la cause de la vérité de la proposition, car c'est de l'existence de la chose ou de sa non-existence que dépend la vérité ou la fausseté de la proposition » (Aristote, *Catégories*, 14b, 14-22, traduction française de J. Tricot).

²¹⁷ J'utilise à dessein dans cette introduction le terme neutre de véripporteur (plutôt que celui de proposition - le véripporteur le plus généralement admis dans la littérature - ou d'énoncé).

(VF) Nécessairement, si $\langle p \rangle$ est vraie, alors il y a [au moins] une entité en vertu de laquelle [cette proposition] est vraie. (Rodriguez-Pereyra, 2009a, p. 228, ma traduction)

Notons que Rodriguez-Pereyra (l'un des champions de la vérifaction) insiste sur le fait que la relation de vérifaction n'est *pas* réductible à une relation d'implication : car à la base de la relation de vérifaction se trouve la notion primitive d'être vrai « en vertu de » telle ou telle entité (Rodriguez-Pereyra, 2009a, p. 228, ma traduction). Par suite, l'entité *nécessite* la proposition, « au sens où il n'y a pas de monde possible où *e* existe mais dans lequel $\langle p \rangle$ n'est pas vraie » (Rodriguez-Pereyra, 2009a, p. 228, ma traduction ; cf. également Armstrong, 2004a, pp. 5-6). La relation de vérifaction est transcatégorielle.

Et inversement, « si la proposition par laquelle nous disons que l'homme existe est vraie, l'homme existe aussi », comme le remarquait Aristote. Non pas que la vérité de la proposition *nécessite* l'existence de l'entité qui la rend vraie ; mais elle peut fournir de bonnes raisons d'admettre cette entité dans l'ontologie. C'est ainsi que répondre à la « question de la vérifaction » revient à se prononcer sur l'ameublement du monde :

« [t]o postulate certain truth-makers for certain truths is to admit those truth-makers to one's ontology ». (Armstrong, 2004c, p. 131)

En ce sens, la théorie de la vérifaction se pose en rivale du critère quinien de l'engagement ontologique limité aux référents des expressions en position de sujet – et en défenseure du réalisme métaphysique. Armstrong parle à ce sujet de « justice ontologique » :

[à] mes yeux, le prédicat peut et doit régulièrement porter un engagement ontologique, et l'un des avantages que je vois à postuler des états de choses

comme vérificateurs est que nombre de prédicats, au lieu de refléter une pure « idéologie » comme le dit Quine, s'appliquent en vertu des caractéristiques objectives des choses. (Armstrong, 2004c, p. 133, traduction française de J.-M. Monnoyer)

C'est dans ce contexte que la question des relations se pose à nouveau : quelle place doit-on leur faire dans l'ontologie, si la théorie de la vérification doit servir de test d'admission ? La réponse dépendra en grande partie de la manière dont les deux grands types de relations, soit les relations internes et les relations externes, sont le plus communément définis de nos jours. Considérons d'abord le cas des relations internes, lesquelles sont définies comme dépendantes de leurs *relata*. De là, elles sont aisément considérées comme constitutives à ces derniers et nécessaires, au sens où elles font partie de leur nature essentielle ; par conséquent, on peut soutenir qu'elles sont réductibles et dépourvues de portée ontologique propre. Pourtant, comme le remarque Clementz, le fait que ces relations soient fondées sur leurs *relata* n'implique pas obligatoirement qu'elles en soient constitutives²¹⁸. Dans le cas des relations externes, le fait qu'elles soient considérées comme contingentes suffit-il à les rendre indépendantes de leurs *relata* ? Pourraient-elles être (dans un sens à préciser) fondées, elles aussi ? Et si elles sont absolument indépendantes, comment relient-elles les *relata* entre eux ?

Comme on voit, la définition d'une relation externe qui est la plus souvent retenue de nos jours est qu'il s'agit d'une relation qui *aurait pu ne pas survenir* entre ses *relata*, alors qu'une relation interne serait, également par définition, une relation *nécessaire*

²¹⁸ Clementz distingue différentes sortes de relations internes : « pour l'essentiel, les relations fondées et les relations constitutives semblent bien former les deux principales classes de relations internes. Il est clair, pourtant, que les deux notions sont largement indépendantes l'une de l'autre » (Clementz, 2008, pp. 2-3, ma pagination). Notons que Clementz considère en outre la possibilité de relations internes qui ne soient ni constitutives, ni fondées, comme celle de la différence numérique.

étant donné ses *relata*. L'accent est mis sur l'aspect modal. Ainsi, selon David Armstrong, une relation est interne si et seulement si « ses termes étant posés, la relation elle-même s'ensuit nécessairement » (Armstrong, 2004a, p. 9, ma traduction), autrement dit, « si et seulement s'il est impossible que les termes existent sans que la relation existe également » (Armstrong, 1997, p. 87, ma traduction). La relation interne « survient » sur ses termes. Par suite, il est effectivement aisé de soutenir (comme le fait notamment Armstrong) que les relations internes sont dépourvues d'existence propre et n'ont aucune portée ontologique. Le problème est que cette manière de définir les relations internes entraîne à traiter de la même manière les relations essentielles à leurs termes (qu'elles en soient proprement constitutives ou qu'elles soient fondées sur des propriétés essentielles auxdits termes) et les relations fondées sur des propriétés contingentes à leurs termes. Par suite, la tentation est grande (au nom de la parcimonie, et aussi en raison de la difficulté à situer les relations indépendantes dans l'espace-temps) de réduire nombre de relations apparemment externes à des relations internes, par exemple la relation d'*être plus grand que*. Or les problèmes que posent la théorie de la vérification mènent à suivre cette pente.

Car les entités les plus souvent postulées comme vérifacteurs sont, soit les états de choses (ou les faits) dans le cadre du réalisme des universaux, soit les objets et/ou les tropes dans le cadre du nominalisme. Chacune de ces options entraîne son lot de problèmes. Dans le cas des faits, le problème est que la version maximaliste du principe de vérification (selon laquelle toute vérité a un vérifacteur) risque de conduire à l'admission d'entités « baroques », telles que les faits négatifs ou disjonctifs. Une stratégie a été pour certains d'abandonner le maximalisme. Mais dans l'un et l'autre cadre, la portée ontologique des relations est souvent niée à l'aide de la stratégie de réduction décrite ci-dessus. Le résultat est de conduire à une monadisation de l'ontologie, et partant, à l'idéalisme. Ce sera du moins le reproche principal de Hochberg (voir plus bas).

4.3.2. Du côté de chez Russell

Rappelons que la question des relations, en lien avec celle de l'existence des faits (états de choses), est justement *la* question qui a marqué entre toutes la naissance de la philosophie dite analytique au XX^{ème} siècle, dans le contexte, premièrement, de la refonte de la logique à la fin du XIX^{ème} siècle (à partir de Boole) et de l'avènement du logicisme avec Frege, Russell et Wittgenstein ; deuxièmement, de l'ontologie en termes de faits ou d'états de choses chez Russell et Wittgenstein, conjointe à une théorie de la vérité-correspondance (ancêtre de la théorie de la vérification), fondée sur une isomorphie du langage et du monde ; et troisièmement, de la critique par Russell de l'idéalisme bradleyien et de la doctrine des relations internes²¹⁹.

Russell a attaqué l'idéalisme à la Bradley et le « dogme » des relations internes au nom du réalisme métaphysique ; et il a justifié son adhésion au réalisme des universaux (notamment dans Russell, 1911b, p. 9 et Russell, 1912, pp. 95-97), par le biais d'une critique du nominalisme des ressemblances, en utilisant un argument de la régression à l'infini (complété, notons-le, par un appel à la parcimonie)²²⁰. Russell a

²¹⁹ Je ne me préoccuperai pas ici de la question de savoir si Russell a « compris » ou « trahi » Bradley (on pourra consulter à ce sujet (par exemple) l'ouvrage récent de Stewart Candlish paru en 2007. Je suis consciente de ce qu'il peut y avoir de stéréotypé dans la manière que j'ai choisie de présenter cette fameuse « querelle ». Mais il est clair que Russell a utilisé une figure de l'idéalisme comme repoussoir pour présenter sa propre position. Ce qui m'importe est uniquement : (1) le fait que Russell a fait de la reconnaissance de l'existence *indépendante* des relations (ou du moins de certaines d'entre elles) une condition de la sauvegarde du réalisme métaphysique ; et (2) le fait que Hochberg se réclame en cela de Russell.

²²⁰ « Since there are many white things, the resemblance must hold between many pairs of particular white things; and this is the characteristic of a universal. It will be useless to say that there is a different resemblance for each pair, for then we shall have to say that these resemblances resemble each other, and thus at last we shall be forced to admit resemblance as a universal. The relation of resemblance, therefore, must be a true universal. And having been forced to admit this universal, we find that it is no longer worth while to invent difficult and unpalatable theories to avoid the admission of such universals as whiteness and triangularity » (Russell, 1912, pp. 96-97).

Notons en passant que cet argument a une histoire vénérable. Hochberg relève par exemple son utilisation par Abélard, ironiquement dans une optique nominaliste adverse de l'optique réaliste de Russell. En substance, selon Abélard, si les relations ne sont pas des particuliers, c'est une bonne

ainsi fait de la reconnaissance de l'existence *indépendante* des relations (ou du moins de certaines d'entre elles ²²¹) une condition de la sauvegarde du réalisme métaphysique, et partant, a associé le réalisme métaphysique au réalisme des universaux :

« The fundamental doctrine in the realistic position, as I understand it, is the doctrine that relations are « external ». This doctrine is not correctly expressed by saying that two terms which have a certain relation might have not had that relation. Such a statement introduces the notion of possibility and thus raises irrelevant difficulties. The doctrine may be expressed by saying that (1) relatedness does not imply any corresponding complexity in the relata; (2) any given entity is a constituent of many different complexes ». (Russell, 1911a, p. 158)

Comme on le voit, Russell conteste la définition des relations externes mentionnée ci-dessus (en termes modaux de nécessité et de contingence) pour lui préférer une définition mettant plutôt l'accent sur l'intégrité et l'indépendance des relations en tant que constituants à part entière dans des *complexes* relationnels (appelés par Russell, à l'époque des *Principles*, des « propositions »).

Mais encore : Russell a également insisté sur le fait qu'une relation typique (externe) telle que *R* entre *a* et *b* demeure la *même* relation si on remplace *a* et *b* par *c* et *d* dans un complexe, autrement dit que ladite relation est un universel. Il est intéressant

raison de les rejeter, et même chose pour les qualités (voir Hochberg, 2009a, pp. 161-174 et 2011b, p. 2).

²²¹ Russell a varié sur la question de savoir si *toutes* les relations sont externes ou si l'on peut concéder que certaines d'entre elles sont internes (telles que certaines relations symétriques comme « être de même grandeur que... », ou *non* symétriques, comme « aimer... » un objet non réel, par exemple Dieu) ; mais on peut par ailleurs s'interroger sur le sérieux de cette concession de Russell. Voir Clementz, non daté, pp. 11-12 (ma pagination) et Johansson, 2011.

toutefois de noter que Russell a d'abord soutenu le contraire, à savoir que les relations dans un complexe étaient instanciées et particularisées²²², avant de changer d'idée²²³.

N'oublions pas que la critique russellienne de l'idéalisme trouve sa source dans le rejet, par Russell, de la « croyance ou la conviction inconsciente » dominante en philosophie depuis Aristote « qu'il n'y a pour toute proposition que la forme sujet-prédicat », ou, « en d'autres termes, que tout fait consiste en la possession d'une qualité par une chose » :

« Here the traditional logic failed completely: it believed that there was only one form of simple proposition (i.e. of proposition not stating a relation between two or more other propositions), namely, the form which ascribes a predicate to a subject. This is the appropriate form in assigning the qualities of a given thing. [...] Thus propositions stating that two things have a certain relation have a different form from subject-predicate propositions, and the failure to perceive this difference or to allow for it has been the source of many errors in traditional metaphysics. [...] Traditional logic, since it holds that all propositions have the subject-predicate form, is unable to admit the reality of relations : all relations, it maintains, must be reduced to properties of the apparently related terms ». (Russell, 1914, pp. 54-55 et 56)

Il y a donc un lien à tracer entre l'atomisme logique de Russell, sa conception des relations comme externes, son adhésion à la doctrine des universaux *et* son ontologie en termes de faits. Une relation (par exemple, de ressemblance) est conçue par Russell à la fois comme un constituant à part entière d'un complexe dont la configuration est toujours susceptible de faire l'objet d'une reconstitution (les constituants actuels étant remplaçables par des constituants de type équivalent, à loisir), et partant, comme une relation externe *et* comme un universel. Le combinatorialisme inhérent à l'atomisme logique présuppose l'indépendance des

²²² Dans un texte inédit, intitulé « Do Differences Differ ? », écrit vers 1900, et publié dans Russell, 1983-1996, vol. 3, pp. 555-557. Voir aussi Foster, 1983 et Richard, 2006.

²²³ Voir *The Principles of Mathematics*, § 55. Sur cette évolution dans la pensée de Russell, voir Griffin et Zak 1982 et Richard, 2006.

éléments en jeu dans le complexe.²²⁴ Et l'évacuation par Russell de toute référence au statut modal des relations renforce encore cette indépendance ; car dans cette optique, c'est simplement un fait que $a-R-b$ (si $a-R-b$). Il n'y a pas selon Russell à s'interroger à savoir si cela est nécessairement ou aurait pu ne pas être. La conception russellienne des relations peut permettre par ce biais de prémunir contre la réduction (des relations externes à des relations internes, puis de celles-ci aux *relata*). Mais il y a un prix à payer. Cette conception est pluraliste, certes, plutôt que moniste, mais elle est aussi atomiste. Or, soit la relation agit en tant que « relation reliante » (« relating relation »), soit elle constitue un terme à part entière (et comme tel, indépendant) dans le complexe en question ; et ces deux aspects semblent difficilement conciliables.

4.3.3. La critique de Hochberg

Herbert Hochberg s'est montré au fil du temps l'un des plus virulents critiques du nominalisme, dans le prolongement de la perspective russellienne. Il s'est en particulier attaché dans de nombreux articles à rendre patente l'interrelation entre les trois aspects de la philosophie du « Russell classique » énumérés ci-dessus : premièrement, le logicisme ; deuxièmement, une ontologie en termes de faits et théorie de la vérité-correspondance ; et troisièmement, le réalisme. Ainsi, dans « Russell's Proof of Realism Reproved » (1980), Hochberg s'emploie à « redémontrer » la « preuve » russellienne du réalisme des universaux. Russell a basé sa démonstration, comme on s'en souvient, sur le fameux argument de la régression. Hochberg soutient que cette preuve n'est pas satisfaisante telle quelle : il se propose de l'amender, de manière à rendre explicite un thème qui lui est implicite. Ce « thème implicite » est celui de l'asymétrie de l'instanciation, laquelle repose sur l'admission de la distinction entre qualités (ou relations) et particuliers et confère aux faits la

²²⁴ Arkadiusz Chrudzimski a fait une remarque similaire dans Chrudzimski, 2005, p. 490.

structure que nous devons assumer qu'ils ont si nous voulons suivre Russell dans son argumentation. Selon Hochberg, l'omission de cette explicitation a conduit Russell à mêler deux thèses : la thèse que Hochberg appelle (α), selon laquelle la relation de ressemblance S entre deux objets a et b est bien la *même* relation de ressemblance que la relation S_I entre deux autres objets c et d , autrement dit que $S=S_I$, et la thèse que Hochberg appelle (β), selon laquelle S ne peut être qu'un universel. Hochberg soutient que l'argument de la régression de Russell prouve la première thèse, mais pas la seconde. Celle-ci, qui est censée mettre fin une fois pour toute à la régression, ne s'ensuit pas automatiquement de l'argument, contrairement à ce que peut croire Russell :

« Russell's argument, as reconstructed here, does prove (α). He believes that he has proven (β) as well. His notion of 'universal' involves being common to two facts. Yet, trivially, particulars can be common to two facts. Hence, he must mean that something is a universal if it is common to two facts and is a relation, as opposed to the terms of the relation in the facts. He thus appeals to the asymmetry of *exemplification* or to the *structure* of facts ». (Hochberg, 1980, p. 39)

Il appert en effet selon Hochberg que « Russell assume, et ne prouve pas, que les faits ont une structure qui est asymétrique en ce sens » (Hochberg, 1980, p. 40). Hochberg fait en outre remarquer qu'un autre présupposé dans la preuve russellienne – à savoir, le présupposé qu'il *existe* bel et bien une relation, avant même de démontrer qu'il ne peut s'agir que d'un universel – est fonction de l'acceptation des *faits* (avec leur structure et leur asymétrie) comme *conditions de vérité*²²⁵ dans une théorie de la

²²⁵ Nous remarquerons ici que Hochberg parle de « conditions de vérité » plutôt que de « vérificateurs ». Rappelons que l'article date de 1980, avant que la théorie de la vérification ne soit en vogue. Car la question ici est bien celle de l'*existence* de la relation : il semble donc que Hochberg ait en tête l'idée de « vérification », davantage que la notion de conditions de vérité au sens simplement sémantique de l'expression. Et encore une fois, souvenons-nous que la notion même de vérification au sens précis où on l'entend aujourd'hui a des racines russelliennes : « When I speak of a fact [...] I mean the kind of thing that makes a proposition true or false » (Russell, 1918, p. 500, cité par Mulligan, Simons et Smith en exergue de leur article fondateur de 1984).

vérité-correspondance telle que Russell l'envisage (voir Hochberg, 1980, p. 40). Donc l'idée ici serait qu'il existe bel et bien une relation *parce qu'elle* est le constituant d'un fait *qua* « vérifacteur » *et* que la vérité d'une phrase telle que « $S(a, b)$ » (dans laquelle « S » signifie « ressemble à » ou « est similaire à » et « a » et « b » nomment des objets) *ne peut pas*, dans l'optique russellienne, être fondée en faisant simplement référence à a et à b (c'est-à-dire en soutenant simplement que « $S(a, b)$ » est vraie parce que a ressemble à b). Ce point est souligné par Hochberg lui-même :

« Russell's existential assumption about the relation S can thus be put in a less problematic way. The point is that if one takes the truth conditions for atomic sentences to be atomic facts, then he must specify what he takes to be involved in such a fact. Russell's proof [of realism] is linked to a specific 'theory' of truth and depends on the viability of such a correspondence theory. This, however, is not to say that he begs any questions. It is merely to note that the matter is more complex than his argument, taken in isolation, suggests. After all, Russell consistently argued for a correspondence theory of truth at many periods of his writing. It is the heart of the philosophy of logical atomism, which was to be formulated shortly after the paper on universals and particulars ». (Hochberg, 1980, p. 40)

On remarquera d'abord que la « preuve » russellienne, pour user d'une comparaison imagée, « ne voyage pas léger », et ensuite, que tout l'édifice de cette « preuve » repose au final sur la distinction entre qualités (ou relations) et particuliers. Il faut admettre ces deux sortes d'entités, car chacune joue dans la prédication un rôle qui lui est réservé et qui est justement ce qui lui confère sa nature : un particulier est ce qui exemplifie ; un « prédicable » (une qualité ou relation) est ce qui est exemplifié. Et cette asymétrie demeure, même si l'existence d'une relation d'instanciation spéciale est remise en cause (comme Russell l'a fait plus tard, voir Hochberg, 1980, p. 44, note 8). Hochberg suit ici Russell jusqu'au bout, et ne fait pas mystère du fait qu'il

considère la remise en question de cette spécialisation des rôles comme « manifestement absurde » (Hochberg, 1980, p. 43²²⁶).

Plus récemment mais dans un même esprit, Hochberg s'est donné pour tâche de mettre en lumière le lien entre les deux types de réalismes (des universaux *et* métaphysique), que Russell semblait prendre quasiment pour une évidence dans sa démonstration. Pour Hochberg, il est clair que le rejet du réalisme à propos des universaux et le rejet d'un monde conçu comme indépendant de l'esprit vont de pair. En bref, le *nominalisme sous toutes ses formes* conduit selon lui à l'idéalisme²²⁷. L'intérêt de la critique hochbergienne est que non seulement elle reprend pour base la question du traitement des relations, mais que la critique du nominalisme y est située (dans Hochberg, 2011b) dans un contexte plus vaste de critique du *phénoménisme sous toutes ses formes* : de l'empirisme (qu'il soit huméen, berkeleyien, ou encore « logique ») et du kantisme à la phénoménologie (en particulier sous sa forme existentialiste sartrienne), jusqu'au « pragmatisme/idéalisme matérialiste » (« pragmatism *cum* materialist idealism », p. 3) d'un Quine ou d'un Sellars, au constructivisme d'un Goodman, avec ses mondes de *qualia* individuels, et à la physique contemporaine dans certaines de ses interprétations (voir le passage consacré à John Wheeler, p. 14) – sans oublier bien sûr le relativisme affirmé du post-modernisme dans ses différents avatars.

On pourra reprocher à Hochberg de généraliser à outrance ; mais ce faisant il touche selon moi au cœur du problème. Car le phénoménisme consiste à la base à réduire, d'une manière ou d'une autre, les propriétés à des phénomènes, et à soutenir, sous une forme ou une autre, qu'« *esse est percipi* ». Ainsi le glissement s'opère-t-il, du phénoménisme à l'idéalisme, via le nominalisme :

²²⁶ Voir aussi, bien entendu, Hochberg, 2004b, dans lequel Hochberg répond à Fraser MacBride sur la critique ramseyenne de cette spécialisation des rôles. Je reviendrai sur cette critique célèbre de Ramsey un peu plus loin.

²²⁷ Voir Hochberg, 2011b.

« Without properties and facts, an obvious question arises about the objects the predicates are supposedly “true of.” Whether explicitly put, or implicitly held, the nominalist holds that “we” take “them” in certain ways by ascribing predicates, and thus determine what they are by virtue of our conceptual apparatus, our language, theories, experience, etc.—our “conceptual framework” » [...] « Nominalism degenerates into idealism in that the extreme nominalist is led to hold that things are what they are in virtue of our ways of apprehending or conceiving of them—as evidenced by our ascription of predicates to them. [...] Since there are no properties for things to have or relations for them to stand in, purported properties and things dissolve into our systematic ascription of predicates—including relational predicates. As Nelson Goodman poetically put his explicit and provocative variation of the view, we engage in a “way of world-making” ». (Hochberg, 2011b, p. 215)

On voit que, d'entrée de jeu, Hochberg fait encore une fois de l'admission des *faits* en plus des propriétés (et relations) une condition du réalisme. On perçoit ici un écho de l'opposition armstrongienne entre les théories sans structure de type « blob » et celles, plus structurées, de type « layer cake » (voir Armstrong, 1989), la différence majeure entre les deux étant l'admission, par les secondes mais non les premières, des propriétés et relations dans l'ontologie. Mais l'opposition qui se dessine chez Hochberg est plus radicale encore : elle se marque entre, d'une part, une conception phénoménologique, idéaliste et moniste, dans laquelle les objets seraient *construits* par les sujets selon leur point de vue, et une conception plus structurelle, réaliste et pluraliste, dans laquelle les faits, en tant que complexes de constituants, seraient *d'emblée indépendants de l'esprit*. On pourrait objecter que le tropisme, en tant que nominalisme *modéré*, admet les propriétés dans son ontologie, et que comme tel il pourrait échapper aux critiques de Hochberg (Armstrong range quant à lui le tropisme dans les théories « layer-cake »). Mais le reproche premier que Hochberg fait au nominalisme en général et au tropisme en particulier est son incapacité à « accommoder les *relations* » (je souligne), qu'il prétende ou non les admettre.

La cible de Hochberg est ici Simons, 2010, en tant que représentant du tropisme monocatégoriel. Hochberg critique la tendance, chez Simons et consorts, de faire des relations de ressemblance (des tropes entre eux dans une classe²²⁸) et de comprésence (qui fait « tenir ensemble » les tropes dans un faisceau et leur permet de constituer par là un objet), sans compter bon nombre d'autres relations telles les relations de comparaison (comme « plus grand que », etc.), des relations internes sans portée ontologique qui surviennent sur leurs termes. Et Hochberg ne se fera pas faute de souligner ici combien cette tendance à la réduction des relations est typique de l'idéalisme. Comme on l'a vu plus haut, réduire les relations à des propriétés monadiques conduit aisément à faire de celles-ci des propriétés essentielles ; il devient ainsi naturel de fonder la ressemblance des classes de tropes entre eux sur leur nature respective (et donc d'opter pour un nominalisme de classe de type intensionnel), et de faire de même pour la relation de comprésence des tropes dans un faisceau. Selon cette conception, les tropes s'unissent d'eux-mêmes, de par leur nature, dans des classes de ressemblance, et s'unissent d'eux-mêmes, de par leur nature, dans des faisceaux. Hochberg s'objecte ici avec force contre ce qu'il perçoit comme une circularité : une relation de ressemblance qui serait à la fois fondée sur la nature des membres de la classe et fondation de cette même nature. La question de la relation de comprésence des tropes dans un faisceau est encore plus délicate : l'idée que les tropes « s'unissent d'eux-mêmes » ou « fondent leur propre unité » est notoirement insatisfaisante.

On pourrait objecter que Simons ne réduit pas *toutes* les relations à des relations internes. Il propose de départager les relations externes (admissibles dans l'ontologie,

²²⁸ Notons qu'il y a deux manières d'envisager cette question, selon que l'on prenne les classes de tropes (par exemple les tropes rouges) comme des classes naturelles primitives (nominalisme de classe), ou que l'on considère plutôt que les tropes forment des classes de choses se ressemblant exactement, avec la relation de ressemblance comme primitive (nominalisme de ressemblance). Le nominalisme de classe existe à son tour sous deux formes, selon que l'on soutient que c'est son appartenance à une classe qui confère à un trope sa nature (conception extensionnelle), ou que c'est au contraire en raison de sa nature qu'il appartient à la classe (conception intensionnelle).

son exemple préféré étant celui des collisions) des relations internes (non admissibles dans l'ontologie) grâce au test de la vérification :

« By considering the truthmaking side to true relational propositions we come closer to the metaphysics of relations in themselves, because only those relations need to be accepted into our ontology that can have a role in making propositions true or false ». (Simons, 2010, p. 200)

Mais c'est justement la neutralité de ce test que Hochberg remet ici en question, car selon lui le refus des partisans du tropisme tels que Simons de reconnaître à la base, dans leur ontologie, les *faits* en tant qu'*entités complexes* composés d'universaux et de particuliers reliés par la relation d'instanciation (ou d'exemplification, comme préfère l'appeler Hochberg), pour leur substituer une conception en termes de faisceaux de tropes particuliers composés de manière méréologique est justement ce qui les conduit à réduire de plus en plus de relations à des relations internes : car dans une telle conception, les propriétés et les relations sont assimilées à des *parties* discrètes des objets. Il en résulte que le test de la vérification devient un test biaisé d'avance en faveur des seuls objets dans lesquels les « faits sont incorporés dans les choses » :

« on such a view facts are simply compressed into the natures of tropes and into the standard objects such tropes form, such as Sad Sam. With facts so blended into things, they can be declared non-essential to an adequate account of truth grounds for atomic truths ». (Hochberg, 2011a, p. 3)

Rappelons que la raison principale de préférer la théorie de la vérification à la conception quiniennienne comme test d'engagement ontologique était pourtant la possibilité que la première offrait de prendre en compte le poids ontologique des prédicats *en plus* de celui des objets. Et on a vu que ce sont d'abord, dans le cadre de cette théorie, les problèmes posés par l'acceptation du maximalisme qui ont conduit

plusieurs à refuser aux relations, en nombre grandissant, le statut d'entités. Mais par ailleurs, un réaliste modéré comme Armstrong, qui admet à la fois les universaux *et les faits* (baptisés chez lui « états de choses »²²⁹), et qui s'est fait le champion du maximalisme en théorie de la vérification, soutient de même que les relations internes ne constituent pas une addition au plan ontologique ; et il compte lui aussi la relation de ressemblance au nombre des relations internes²³⁰. Nous assistons donc, chez Armstrong comme chez les tropistes, à une certaine « monadisation » de l'ontologie. Peut-on accuser Armstrong de basculer lui aussi dans l'idéalisme ? Il est probable que Hochberg répondrait oui à cette question²³¹.

4.3.4. Objets versus faits versus tropes

Il est intéressant de voir que certains philosophes d'obédience plus strictement nominaliste ont proféré à l'encontre tant des partisans des tropes que de ceux des faits ou états de choses un reproche de réification qui fait curieusement écho au reproche de monadisation de Hochberg. Inutile de dire qu'ils en tirent des conclusions tout à fait opposées à celles de ce dernier. Mais ils se montrent également critiques du rôle assigné à la théorie de la vérification comme test d'admissibilité ontologique qui pousserait selon eux à hypostasier les manières d'être des objets pour en faire des entités à part entière (faits ou tropes). Hochberg est d'avis que la « caractéristique fondamentale des débuts de la philosophie analytique » de « focaliser sur ce qui est directement appréhendé » a été occultée par l'importance prise par la recherche de

²²⁹ N.B. Armstrong utilise le terme « état de choses » comme synonyme de « fait » au sens russellien et wittgensteinien, voir Armstrong, 2010, p. 6.

²³⁰ Voir Armstrong, 2010, p. 25.

²³¹ À la dernière page de son texte, Hochberg met effectivement Simons et Armstrong dans le même bateau bradleyien. Voir Hochberg, 2011b, p. 233.

vérificateurs en philosophie contemporaine » (Hochberg, 2011a, pp. 38²³²). Le souci de Hochberg est d'éviter que le statut des faits en tant qu'entités fondamentales soit remis en question au profit des objets. Le souci des nominalistes « purs et durs » est juste le contraire : pour eux, tant les faits (ou états de choses) que les tropes sont des « fantaisies ontologiques ». Un Julian Dodd soutient par exemple que :

« If the ball is red at *t*, why should we think that we are ontologically committed to anything but the ball, redness and *t*? We still await a reason for hypostatizing property-exemplifications-at-times. At this juncture, it would be no use to propose that the truthmaking item is a trope (say, the ball's redness at *t*) rather than a state of affairs. For essentially the same point can be pressed. Only someone who has already signed up to the truthmaker principle will be inclined to accept that such an entity exists. It is Armstrong and Simons's prior commitment to the truthmaker principle which motivates their introduction of ontological exotica. But this just seems to get things the wrong way around. Rather than leaving their ontology at the mercy of a metaphysical principle, they should, it seems to me, first of all motivate that principle. And this they have manifestly failed to do ». (Dodd, 2002, p. 81)

Selon Jennifer Hornsby, la réification induite par la demande de vérificateurs est annoncée (et en quelque sorte dictée) par la nominalisation en jeu dans des expressions comme : « the rose's being red ». Hornsby refuse de conclure d'une nominalisation à l'existence d'une entité. Elle fait plutôt la proposition suivante :

« carry on using sentence nominalizations, but refuse to dignify their denotations with the status of entities. [...] For we recognize the denoting phrases [...], but we resist the impulse to make the claim that their denotations exist ». (Hornsby, 2005, p. 45)

²³² « The fact that *O* is *F*, where *O* is a presented object and *F* is its color, is given in experience. It is not postulated as "the entity such that it makes true the sentence that '*O* is *F*,'" though it can be described that way ». (Hochberg, 2011a, p. 39)

Le point ici – au-delà de la question de la nominalisation – est de savoir s’il est ou non possible de rendre compte du fait que la vérité soit fondée dans la réalité sans accepter que la fondation soit une relation qui relie des entités (cf. Beebee et Dodd, 2005b, pp. 8-9).

Selon Dodd et consorts, ce n’est pas tant l’existence d’une entité que sa *manière d’être* qui rendrait vraie la prédication (not « *whether the thing is* », but « *how the thing is* ») : ainsi, la proposition que la rose est rouge serait vraie parce que *la rose est rouge* (et non pas en vertu « *du rouge de la rose* », ou de la « *rose-étant-rouge* »). Cette thèse permet de préserver l’intuition fondamentale à la base de la théorie de la vérification – l’intuition selon laquelle la vérité est fondée dans la réalité – sans l’obligation de supposer pour ce faire l’existence d’entités supplémentaires comme vérifacteurs (faits ou tropes...) en sus des choses du monde. Les vérificationnistes (comme Gonzalo Rodriguez-Pereyra) se retrouvent avec la tâche de montrer que l’idée de base selon laquelle la vérité est fondée dans la réalité *nous engage* à la thèse supplémentaire selon laquelle les propositions vraies sont rendues vraies par des *entités* :

« *No truth-making without truth-makers* is my slogan. [...] All I shall argue for here is that if a proposition is made true by something, it is made true by some *thing* ». (Rodriguez-Pereyra, 2009a, p. 227)

L’idée qui sous-tend cet argument est que, non seulement la vérité est fondée dans la réalité, mais que des vérités différentes sont fondées dans différentes *portions* de la réalité, ou différents aspects (*features*) de la réalité, et donc, que « *different truths about the same subject matter are determined by different features of the subject matter in question* » (Rodriguez-Pereyra, 2009a, p. 233). Car la rose peut être rouge ou blanche dans différents mondes possibles ; mais elle peut être aussi, dans le même monde, à la fois rouge, parfumée, longue, veloutée, etc., bref, elle peut présenter

divers aspects, posséder (ou instancier) diverses propriétés, être de plusieurs manières (*ways*). Celles-ci peuvent être distinguées, ce qui veut dire qu'elles peuvent être identifiées, comptées et faire l'objet d'une quantification (Rodriguez-Pereyra, 2009a, p. 233, ma traduction). Mais alors :

« if one can identify, count, and quantify over ways, then ways exist. That is, ways, which are truthmakers, are entities. So we are back to (TM), which claims that true propositions are made true by entities, and which entails that truth supervenes upon *whether* things are ». (Rodriguez-Pereyra, 2009a, p. 233, les italiques sont de moi)

La réification de ces différents aspects est donc nécessaire, selon Rodriguez-Pereyra, car elle seule peut permettre de rendre compte de la vérité de chaque proposition particulière. Soutenir simplement que la vérité des propositions à propos d'une chose dépend de (survient sur) la manière (*how*) dont la chose est, ne permet pas d'individuer ce qui rend vrai chacune de ces propositions, puisque chacune est alors vraie *en vertu de la même* chose.

Cependant, même si Rodriguez-Pereyra se porte non seulement à la défense des tropes mais aussi des faits indifféremment quand il s'agit de répondre aux thèses des Dodd et Hornsby, ses arguments, formulés en vue du seul soutien de la théorie de la vérification, ne sont d'aucun secours pour Hochberg. Leurs points de vue sont radicalement différents. Rien ne sert de souligner que Rodriguez-Pereyra opte dans le cadre de son « nominalisme de la ressemblance » pour une ontologie en termes de faits plutôt que de tropes ; en tant que nominaliste, les faits qu'il admet sont des faits particuliers « dont les seuls constituants seraient des particuliers ressemblants », dépourvus, donc, d'universaux²³³. Les faits du nominaliste de la ressemblance

²³³ À noter qu'un Armstrong considère également que les faits (ou états de choses) sont des particuliers : mais c'est parce qu'ils consistent en l'instanciation des universaux par des particuliers. C'est ce qu'Armstrong appelle la « victoire de la particularité » (voir notamment Armstrong, 1997, pp. 126-127 et, 2010, p. 27).

« nouvelle manière » qu'est Rodriguez-Pereyra sont « simplement » composés à partir de tranches de particuliers ressemblants (actuels ou possibles)²³⁴. Ni ces « faits » particuliers, ni les faisceaux des tropistes ne constituent des faits au sens où l'entend Hochberg. À l'opposé du spectre, les « manières d'être » des nominalistes plus extrêmes ne sauraient non plus trouver grâce à ses yeux, puisque même si on refuse de les assimiler purement et simplement à des manières de *voir*, elles demeurent néanmoins des facettes indissociables des objets.

4.3.5. La question de la composition

Les choses se dessinent peu à peu : le réalisme métaphysique est, à la base, une thèse d'indépendance ; et il semble bien que Hochberg entende au premier chef préserver cette indépendance en traquant toute trace de *dépendance*. Il lui faut admettre les faits comme entités *fondamentales* dans l'ontologie : selon lui, le fait que les faits (si je puis dire) soient *appréhendés* comme tels (comme le soutenait Russell, voir Hochberg, 2011a, p. 39) est la meilleure raison de les admettre, avant et par-delà la question de savoir ce qu'il en est de l'analyse de leur constitution ; mais il lui faut aussi et surtout rendre compte du mode de formation desdits faits, en tant que complexes d'emblée structurés, indépendants les uns des autres (faits atomiques) et contingents, d'une manière qui ne fasse appel, ni à une quelconque nécessité interne, ni à de quelconques natures ou essences. On retrouve ici le délicat problème qui se

²³⁴ « Historically, Carnap and H.H. Price advanced influential versions of this doctrine. But the ontological commitments of their theories differed radically from the species of resemblance nominalism Rodriguez-Pereyra develops and defends. The particulars of Carnap's ontology were phenomenalistic—"full momentary cross sections of the total stream of experience" (see his *Der logische Aufbau der Welt* (Berlin, 1928), Â§67)—whereas the particulars of Price's account were ordinary material objects—"a certain tomato, a certain brick, and a certain British post-box" (see his *Thinking and Experience* (London: 1953), p. 20). So far so Vienna Circle, so far so Oxford. By contrast, Rodriguez-Pereyra offers us resemblance nominalism for the 21st century: the basic units of his system are temporal slices of actually existing particulars and their otherworldly counterparts (conceived *à la* Lewis) and, moreover, facts, ordered pairs and classes composed thereof (*Resemblance Nominalism*, p. 60, p. 84, p. 86, p. 99, p. 101, p. 171) » (MacBride, 2004a).

posait déjà à Russell : comment préserver à la fois l'indépendance (des faits et de leurs constituants entre eux) et la connexion ? Dans ce contexte, on verra que l'admission des universaux est importante, certes, mais non absolument déterminante. Il est d'ailleurs frappant de voir à quel point Hochberg en dit peu sur la nature des universaux qu'il défend. Il ne semble pas en tout cas être trop préoccupé par le principe d'instanciation. Et s'il fait même allusion à cette question, dans « Facts of Tropes », il ne juge pas important de trancher en faveur de l'une ou l'autre position ; ce qui lui importe est, au premier chef, la nature « indépendante » des universaux, ce qui pourrait conduire à penser qu'il penche davantage, au final, pour la définition platonisante traditionnelle des universaux²³⁵. Mais il demeure que les vues avancées dans « Nominalism and Idealism » sont plus négatives que positives : on a l'impression, dans cet article, que l'auteur estime qu'il suffit d'attaquer avec succès le nominalisme pour valider *ipso facto* une conception réaliste quant aux universaux ; et que la sauvegarde du réalisme tout court s'ensuit automatiquement. La critique du nominalisme exprimée dans « Nominalism and Idealism » prend mieux son sens à la lumière de « Facts of Tropes », dans lequel l'emphasis est mise sur l'asymétrie des rôles que remplissent les particuliers d'une part, et les *prédicables* d'autre part, ainsi que sur la prégnance de la forme logique. C'est ensuite seulement que l'on peut s'interroger à savoir si ces « prédicables » sont ou non des universaux²³⁶. Du coup,

²³⁵ « [U]ltimately, an unheralded strength of the appeal to universals is their "independence" of specific particulars. That is, whether one holds to a principle of instantiation or recognizes the possibility of there being un-instantiated universals, universals are not, in any sense, essentially dependent on specific particulars » (Hochberg, 2011a, p. 22). Le fait qu'il fasse allusion dans le même article au principe d'instanciation comme au « so-called principle of instantiation » suggère également un certain manque d'enthousiasme de sa part, pour ne pas dire une certaine méfiance, envers ledit principe (voir Hochberg, 2011a, p. 6).

²³⁶ Les raisons d'admettre les universaux que donnent Hochberg dans « Facts of Tropes » sont :

1. que les universaux sont mieux à même, en tant que corps étrangers, si je puis dire, de prévenir la « monadisation » (je résume en mes termes) ;
2. et, encore une fois, le fait que les « universels relationnels » font l'objet (selon Russell) d'une appréhension directe et immédiate, comme les faits - quoique les faits semblent quand même avoir préséance. Ainsi : « The fact that O is F, where O is a presented object and F is its color, is given in experience. It is not postulated as "the entity such that it makes true the sentence that 'O is F'," though it can be described that way. Just as I can also describe O as "the object that is F that is presently apprehended"—or some such thing. That is what it is, in some sense of "is," as it simply is "that" or O,

cependant, le réalisme des universaux ne semble plus à lui seul une condition suffisante pour la sauvegarde du réalisme tout court ; on peut même se demander s'il en est une condition nécessaire²³⁷.

En contraste, on remarquera qu'un Armstrong admet les faits (états de choses), et les situent lui aussi au niveau le plus fondamental dans son ontologie ; et qu'il admet aussi les universaux. Mais il semble de plus en plus mal à l'aise avec la relation d'instanciation. Il en est venu à un certain moment à considérer cette relation en termes d'identité partielle (entre un particulier et « ses » universaux)²³⁸. Il en viendra à parler de « lien non relationnel » pour tenter de décrire ladite « relation »²³⁹, afin de rendre compte de la nature « spéciale » de cette « relation » en même temps que comme moyen d'échapper à la régression qui menace aussi la relation d'instanciation.

in another sense. That is what we start with. We can then proceed to question whether it is a bundle of properties, on analysis, or composed of tropes, or whatever. *But we start with O, F and the fact that O is F.* All are "objects" of experience. We then proceed to deal with questions about whether F is a universal or not, whether the fact is reducible to other entities or not, and so on » (Hochberg, 2011a, p. 40). En effet, on pourrait discuter à savoir si la similarité appréhendée l'est en tant qu'identité ou « simple » ressemblance. L'important, encore une fois, est d'abord le (l'appréhension du) fait de la prédication – la prédication *comme* fait. L'oubli du fait (si je puis dire) que les faits font l'objet d'une appréhension directe (selon Russell), au profit de la recherche de vérificateurs (ironiquement, en partie à la suite de la redécouverte de la théorie de la vérité russellienne des « makers of truth »), a pu donner l'illusion aux tropistes comme Mulligan (et Simons) qu'on peut se passer des faits (Hochberg, 2011a, pp. 39-40).

²³⁷ Russell lui-même en serait venu à les abandonner (ou du moins, à abandonner le platonisme), ce qui aurait conduit certains à le ranger au nombre des nominalistes et des phénoménalistes : « One of the more common views of Russell's thought is that he began as a realist both with respect to the status of universals and with respect to the analysis of knowledge, but later, either temporarily or permanently abandoned realism for nominalism and phenomenalism. [...] Is Russell a nominalist, a part-time realist, a conceptualist, or what? The answer, it seems, is that Russell believes relations and qualities occur in reality, in experience, but beyond this, he would confess himself an agnostic concerning the metaphysical status of universals and logical principles » (Eames, 1967, p. 502 et 506). Eames rapporte que Russell a réaffirmé son adhésion à une conception réaliste (au sens métaphysique du terme) dans l'entretien qu'elle a eu avec lui en 1964 : « Russell replied emphatically that he had always been a realist, and, in fact, would describe himself as a materialist, if it were not for the fact that, since the concept of solid matter had disappeared from physics, the label "materialist" had become ambiguous » (voir Eames, 1967, p. 510).

²³⁸ Voir en particulier Armstrong, 2004e.

²³⁹ Voir notamment Arianna Betti, 2006, p. 243, pour une critique de cette notion.

Car la régression bradleyenne n'est pas un danger pour le seul nominalisme bi-catégorialiste (du type visé par Russell, par exemple). Premièrement, le tropisme monocatégoriel aussi est menacé, à travers la relation de comprérence. En effet, un faisceau doit être davantage qu'une simple somme méréologique ; la relation de comprérence est appelée à fournir une cohésion des tropes entre eux et avec le faisceau ; elle fait « tenir ensemble » les tropes dans un faisceau et leur permet de constituer par là un objet. *Quid* de cette relation ? S'agit-il d'une relation binaire, reliant les tropes par paires ? Mais alors, une substance étant composée de nombreux tropes, toutes ces relations binaires doivent elles-mêmes être en relation de comprérence afin de constituer une substance unique, et ainsi à l'infini. Et deuxièmement, le réalisme des universaux n'est pas non plus à l'abri : la relation d'instanciation est un universel ; un fait (ou état de choses) est une instanciation (c'est-à-dire un token du type « instanciation »), d'un universel *F* par un particulier *a*, par exemple ; mais cette instanciation est elle-même une instanciation, et donc, un état de choses ; cet état de choses, instanciation d'instanciation, est lui-même une instanciation, et ainsi de suite²⁴⁰.

La régression menace donc aussi le réalisme des universaux. Le problème de la régression surgit de l'incapacité, encore une fois, à accommoder les relations. Aussi, petit à petit, Armstrong en vient à faire appel, de manière résolument anti-humienne, comme il le reconnaît lui-même, à des « connexions nécessaires *in re* », et en

²⁴⁰ Voir Armstrong, 1989, pp. 54-55 et 108-110, sur le problème de la régression en tant que tel - qu'il nomme, de manière plus générale, la « régression de la relation » ou du « lien fondamental » ou « nexus », en soulignant que ce problème s'applique tant dans le cas du réalisme des universaux que dans le cas du nominalisme. La manière qu'Armstrong suggère pour éviter la régression est d'en nier le caractère « vicieux », même dans le cas de la relation de ressemblance des nominalistes. Armstrong admet avoir changé d'avis sur ce point, et il s'oppose à Russell après l'avoir suivi. Campbell adopte un raisonnement semblable (voir Campbell, 1990, pp. 34-37). Voir aussi à ce sujet Hochberg, 2011a, p. 23.

particulier à une « nécessité objective » entre particuliers et universaux », pour renforcer son principe d'instanciation²⁴¹ :

« [u]niversals (contingent beings as I think) need not have just the instantiations that they actually have. But they must (an anti-Humean *must*) be instantiated by particulars, at least once. Particulars (contingent beings) need not have the properties they actually have. But they must (an anti-Humean *must*) instantiate universals. There would then be a mild necessary connection between particulars and universals, and this would be the “fundamental tie” that so many metaphysicians have felt it necessary to postulate. Particulars and universals would retain their distinctness while needing connection with the other. States of affairs would remain contingent beings ». (Armstrong, 2010, pp. 32-33)

Cette solution aurait pour avantage, selon Armstrong, d'éviter la régression bradleyenne en même temps que les universaux non-instanciés et les particuliers sans propriétés intrinsèques, et donc sans nature intrinsèque ni « place naturelle » (Armstrong, 2010, p. 33).

Hochberg abhorre une telle solution, comme il abhorre la solution tropiste au problème similaire de la comprésence :

« So, the ontological device that has been employed through the ages as a kind of universal glue is brought to bear. Terms of such complexes necessarily, by their nature, can only unite with each other. Thus they provide their own ground of compresence ». (Hochberg, 2011b, p. 228)

²⁴¹ L'adhésion au principe d'instanciation, selon lequel il n'existe pas d'universaux non instanciés, est nécessitée par le réalisme scientifique dont se réclame Armstrong, selon lequel toutes les entités admises dans l'ontologie existent dans « l'espace-temps » ; et il est soutenu par Armstrong dans le cadre d'une conception omnitemporelle du temps qui évite de limiter son application au seul présent, avec les problèmes que cela pourrait poser (voir Armstrong, 2010, pp. 15 et 20). Le choix de considérer les universaux uniquement *in re*, plutôt qu'*ante rem*, peut sembler sensé : nul besoin de supposer l'existence d'un hypothétique ciel platonicien en dehors de l'espace et du temps ; nul besoin de concevoir l'instanciation comme une relation entre entités situées dans des mondes radicalement séparés. Mais d'autres problèmes surgissent : ainsi, comment un universel conçu comme entité intra-mondaine peut-il se retrouver entièrement et simultanément dans plusieurs choses ?

Il faut remarquer que même d'un point de vue tropiste, cette solution ne va pas obligatoirement de soi. Car s'il est peut-être possible de définir la relation de comprérence entre des tropes co-existants entre eux de manière essentielle comme une relation interne – ce qui pourrait stopper la régression, car « les relations internes primitives servent à bloquer les régressions à l'infini » (Simons, 2007a, p. 65) – il n'est pas possible de le faire pour la relation de comprérence entre des tropes qui n'appartiennent au faisceau que de manière contingente. En effet, dans ce cas leur comprérence n'est pas une nécessité de nature : la substance pourrait être autrement et peut changer, certains tropes se voyant remplacés par d'autres. Donc la relation de comprérence ne peut être interne. Cette objection tombe toutefois dès lors que l'on considère *tous* les tropes (même les tropes accidentels) comme *non-transférables*²⁴². Dans cette optique, un trope accidentel *aurait pu* ne pas exister ; mais s'il existe, *alors* il est nécessairement comprésent avec les autres tropes du faisceau auquel il appartient :

« [s]uppose that *a* has trope *F* or that *a* has *R* to *b*. [I do] not claim that it is a necessary truth that *a* has *F* or has *R* to *b*. But granted that *F* and *R* exist, which is not necessary, then [...] it is a necessary truth that they could not have been attached to, or hold between, anything else. They are essentially the *F* of *a* or the *R* that *a* has to *b*. This is not just the way that we would naturally describe them. It is the way that they have to be ». (C. B. Martin, propos tenus lors d'une conversation privée et rapportés par Armstrong, 1989, pp. 117-118)²⁴³

²⁴² Les tropes sont dits transférables ou non-transférables selon que l'on accepte ou non la possibilité de leur migration d'un faisceau à un autre (ou même celle de leur existence indépendante à l'extérieur de tout faisceau).

²⁴³ Armstrong signale par ailleurs que : « Simons, in a personal communication, tells me that, although he holds to nontransferability, and thinks that there are premises in his work from which it follows, he has nowhere in his published work set out the argument » (Armstrong, 2004a, p. 46, note 4). Une prémisse majeure serait certainement le fait que Simons définisse le trope, comme je l'ai dit plus haut, comme un « particulier concret *dépendant* ».

Selon Hochberg, les solutions de ce type (comme aussi celle d'Armstrong ci-dessus) reviennent à retomber dans l'« essentialisme aristotélicien »²⁴⁴. Cependant, la solution de Hochberg consiste *aussi* à soutenir que la « relation » d'instanciation n'est pas une relation comme les autres. Selon lui, l'instanciation prend appui sur – en même temps qu'elle exprime – l'asymétrie des rôles logiques : les particuliers ont un rôle, les prédicables un autre. Ainsi, l'instanciation ne serait pas un « fait » supplémentaire en sus du fait – car elle serait plutôt la monstration de l'information du fait par la forme logique :

« What is meant by taking forms like Φx to be logical forms, rather than properties? First, consider again the atomic fact that O is F. It is no more problematic to speak of the form, Φx , than it is to speak of the fact. One readily understands that O is F and B is G are of the same form. One can then hold that the form does not, in being the form of the fact, *form* a further fact—a fact that an atomic fact is of that form. That it is so is one thing meant by speaking of such a form as a logical form—as being a matter of the logic or analysis of facts and not a matter of fact ». (Hochberg, 2011a, p. 11)

L'ennui, comme le souligne Peter Simons, est que cette « solution » peut être vue elle aussi comme un expédient :

« To avoid Bradley's regress, several expedients have been tried. One is to say that the universal and its terms in a state of affairs are connected not by a relation but by a “nexus” or “non-relational tie”. To the extent that these are intelligible, they seem [sic] to mean a relation that is not a relation, which *is* intelligible, but inconsistent. Or they may mean that there is no connection, but we talk as if there is. But then it remains unclear how the things are connected themselves. The glue for states of affairs is sometimes taken—as in the theory of Russell, elaborated by Herbert Hochberg—not a relation but a “logical form”, again, like the non-relational tie, supposedly not subject to the worries of regress.

²⁴⁴ Hochberg emploie cette description à propos de Mulligan pour dénoncer « le recours traditionnel à la nécessité imposée par les prétendues essences ou natures aristotéliciennes » [« the traditional appeal to the necessity imposed by purported Aristotelian essences or natures »] (Hochberg, 2011a, p. 16, ma traduction), auquel succombent les partisans des tropes. Mais on observe la même tendance chez Armstrong (et d'autres).

Another track is to take the universals to be, in Frege's picturesque term, "unsaturated" ». (Simons, 2009b, p. 8)

Sans compter qu'une telle conception, reposant sur une conjonction aussi étroite de la métaphysique et de la logique, mène à la combinaison (pour ne pas dire à la confusion) des questions empiriques et linguistiques (sémantiques et référentielles), avec pour résultat malheureux de domestiquer la métaphysique en en faisant, mine de rien, comme l'ombre portée du langage. Ceci joue quoi qu'on fasse en faveur de l'idéalisme - et ironiquement, cette remarque vaut pour Hochberg aussi. Bref, une position à la Hochberg présuppose au minimum l'isomorphie du langage et du réel. Bien entendu, cette question des rapports entre structure de la réalité et structure du langage (ou de la pensée) ne se tranche pas si simplement. Mais les types de réponses ne sont pas innombrables, et peuvent se ramener à trois sortes :

« If there is an explanation of this similarity to be given it seems it could go in one of three ways: either the structure of thought explains the structure of reality (a form of idealism), or the other way round (a form of realism), or maybe there is a common explanation of why both have the same structure, for example on a form of theism where God guarantees a match ». (Hofweber, 2011)

4.4. Remise en question de la distinction entre général et particulier

En ce qui concerne Hochberg, la question de base au final est celle-ci : est-ce que l'asymétrie de la prédication a son répondant dans le réel ? Déjà Ramsey, dans son fameux article de 1925²⁴⁵, avait entrepris d'ébranler cette conception. Ramsey

²⁴⁵ Ramsey, 2003b, dans la suite de ce chapitre, pour les citations tirées de la traduction française parue dans Ramsey, 2003a.

entendait montrer que la différence entre particuliers et universaux (entre sujets et prédicables) n'est jamais si tranchée. Selon lui, les phrases comme « Socrate est sage » et « La sagesse est une caractéristique de Socrate » signifient exactement la même chose ; « Socrate » et « la sagesse » sont interchangeable dans le rôle de sujet. Pour le résumer très rapidement, Ramsey ramène la distinction des termes en position de sujet et de prédicat à une simple question de choix littéraire et de point de vue subjectif, c'est-à-dire à « un problème qui relève uniquement des grammairiens » (Ramsey, 2003b, p.49), et ce faisant, il nie l'idée d'une nature logique bien définie pour les particuliers et les universaux fondée sur cette même distinction. La conclusion qu'il tire de cet argument est assez forte, avec des conséquences sur l'ontologie : « [p]ar conséquent, il n'existe aucune distinction essentielle entre le sujet et le prédicat d'une proposition, et aucune classification fondamentale des objets ne peut être fondée sur une telle distinction » ; en somme, selon Ramsey, « toute la théorie des particuliers et des universaux vient de ce qu'on a pris à tort pour une caractéristique fondamentale de la réalité ce qui n'est qu'une simple caractéristique du langage » (Ramsey, 2003b, p.49).

Plus récemment, Fraser MacBride, dans le prolongement de Ramsey, a défendu la proposition selon laquelle la distinction entre universaux et particuliers serait « un dogme de la métaphysique »²⁴⁶. MacBride remet en question ladite distinction à travers l'examen critique de trois thèses interreliées : 1) la thèse russellienne (comme la qualifie MacBride) selon laquelle les universaux seraient « unigrades »²⁴⁷, c'est-à-dire qu'ils seraient des entités avec une adicité fixe (monadiques, dyadiques, ... n-adiques), liées dans les faits dans lesquelles elles apparaissent à un nombre toujours fixe d'autres entités, tandis que les particuliers seraient « multigrades » ; 2) la thèse de l'asymétrie de la relation d'exemplification (selon laquelle les universaux peuvent

²⁴⁶ Voir MacBride 2005a.

²⁴⁷ Une terminologie que MacBride emprunte à Leonard et Goodman 1940 : « a unigra degree relation is a relation of any one degree ; a multigra degree relation is one having at least two different degrees » (Leonard et Goodman 1940, p. 50, note 11).

être exemplifiés, alors que les particuliers ne le peuvent pas) ; 3) la thèse de l'incomplétude des universaux (selon laquelle les universaux sont incomplets, alors que les particuliers ne le sont pas). Herbert Hochberg (encore et toujours lui) a répondu à MacBride en continuant bien entendu à défendre la distinction en question²⁴⁸. Je n'entrerai pas dans le détail de cette discussion approfondie et fouillée dans le présent chapitre, faute de place. Je citerai seulement la question posée par MacBride en conclusion de son article :

« it is still the case that the three different conceptions considered and rejected—that make relevant play with the notion of instantiation—encode many of the things that philosophers familiarly say by way of characterization of the particular–universal distinction. This leaves it an open question whether philosophers have always intended to express with these characterizations the true particular–universal distinction whatever it may be, however obscurely felt. For they may have been expressing something else, something about our language, our perspective upon the world. It is ironic that whilst proclaiming the liberation of metaphysics from language those who would employ instantiation to characterize the particular–universal distinction may really have been influenced and bound by their own terms of speech ». (MacBride 2005a, pp. 609-610)

Peter Simons, dans un article de 1991, conclut de son côté que Ramsey avait raison, mais « pas pour les bonnes raisons » (Simons 1991, p. 161). Le principal reproche que Simons fait à Ramsey est la confusion (encore une fois) entre les différents niveaux empiriques, logiques et linguistiques, avec pour résultat qu'il finit (lui aussi) par se fonder sur des considérations linguistiques pour régler des problèmes ontologiques, plutôt que d'utiliser l'ontologie comme guide pour l'analyse du langage :

« The supreme questionable presupposition of Ramsey's paper [...] is that the logical structure of language is (or is meant to be) our infallible guide to ontology. Personally I consider it fundamentally mistaken to try to read

²⁴⁸ Voir Hochberg 2004b.

important ontological or metaphysical theses out of logical or linguistic ones; it is one place where much of analytical philosophy, of which Ramsey is such a prime exponent, went wrong ». (Simons 1991, p. 159)

Ramsey néglige les arguments tirés de la recherche empirique pour appuyer sa démonstration. Or Simons fait ressortir en fin d'article que le meilleur argument contre la distinction particulier/universel vient justement de la physique contemporaine²⁴⁹. Cet argument se base sur l'indétermination quantique, laquelle conduirait à concevoir l'exemplification en termes de degrés plutôt que de manière déterminée. Simons ajoute encore un point important : il admet que ladite indétermination pose problème également – et peut-être, même, davantage – pour le nominaliste que pour le réaliste des universaux. Je citerai ce passage tout du long car il me paraît très suggestif :

« The exclusivity of the exemplification relation characteristic of classical states would be replaced by degrees of exemplification from zero to one. This of course maintains the particular/universal dichotomy, but it makes the standard relations between them look very strange indeed. If we wanted to be nominalists and still deny universals, but retain the most plausible nominalist theory, that according to which attributes are individual accidents or tropes, then the quantum world has nasty surprises for us. For it seems to mean that a particular like a particle does not have just one accident from a family like the momentum family, but comes with a swarm of them in simultaneous attendance, some of them, it seems, more firmly attached or inherent than others. If anything, that is a more unnerving prospect for the nominalist than the related problem for the realist. So universals or accidents look less like their old selves, and, in being severally and distinctively related to one and the same particular, look more like erstwhile standard particulars.

The particulars too are not unaffected. Not only are they in various respects indeterminate, they begin to take on some characteristics hitherto associated with universals. Spatial particulars are not exactly localized, rather they seem to

²⁴⁹ Dans une note en bas de page (Simons 1991, p. 160, note 10), Simons rappelle que Nils-Eric Sahlin a soutenu une vue semblable dans son ouvrage sur Ramsey (et ce, bien que Sahlin et lui-même ne partagent pas au final la même opinion sur la validité de l'argument ramseyien). Voir Sahlin 1990, p 202.

be in many places at once, not because they are large with different parts here and there, but in different places “as a whole”. They may not be as unconstrainedly spreadoutable as universals, but the categorical distinction is beginning to look blurred. So Ramsey may have had a point after all, but not, I think, for the right reasons ». (Simons 1991, pp. 160-161)

Bref, à l’issue de notre réexamen du grand problème des universaux à la lumière des discussions contemporaines, nous en arrivons à un constat concernant la métaphysique néo-aristotélicienne qui paraît encore plus sombre que le constat opéré par ses adversaires néo-carnapiens naturalistes. Car, non seulement, la distinction entre universaux et particuliers est empiriquement sous-déterminée, comme l’ont fait observer ces derniers, mais plus grave, l’indétermination se retrouve au cœur même des choses.

Enfin, notons qu’un coup supplémentaire a été porté par Peter Simons lui-même. Ce dernier a en effet exprimé dans un texte ultérieur à son article de 1994 les fortes réserves qu’il entretenait à présent sur la capacité du tropisme (et cela inclut sa propre version) à accommoder l’ontologie de la théorie quantique des champs²⁵⁰.

Simons a ainsi proposé à la place de sa théorie nucléaire tropiste une théorie basée sur des « facteurs invariants » - autrement dit des « universaux » (il faut oser le mot, d’ailleurs Simons l’admet lui-même). À la base, l’inspiration pour cette nouvelle proposition de Simons est la notion de « constante universelle »²⁵¹, selon Max Planck (comme la vitesse de la lumière, ou la constante de Planck lui-même), mais aussi celle des formes platoniciennes, « lesquelles sont individuelles, mais néanmoins déterminent les espèces de base » (Simons, 2002, p. 45, ma traduction). Simons

²⁵⁰ Puisqu’il s’agit plus précisément de cette question dans l’ouvrage auquel il a contribué. Voir Simons, 2002, pp. 33-52.

²⁵¹ « [W]hat is the really substantial, what are then the invariable building blocks out of which the physical cosmos is put together? — . . . The invariable elements . . . are the so-called *universal constants* » (Max Planck, 1910, cité par Simons, 2002, p. 45).

admet se retrouver ici à partager les vues des tenants du réalisme structurel, tel Tian Yu Cao²⁵². Simons justifie son changement de vue au motif que les tropes « ne sont que » des entités dépendantes, ce qui implique « qu'il doit y avoir au moins une chose qui est indépendante, même si c'est le monde en son entier » (Simons, 2002, p. 44, ma traduction). Autrement dit, les tropes ne seraient pas suffisamment fondamentaux pour constituer à eux seuls l'ameublement du monde. Kuhlmann (2002) a exprimé sa surprise et sa déception devant ce reniement, d'autant que c'est justement la théorie nucléaire de Simons qui l'avait convaincu de l'intérêt de l'adoption d'une conception tropiste (dispositionnelle dans son cas, mais c'est une autre question dont je ne débattrai pas faute de place) comme solution au problème de la spécification de la meilleure ontologie pour la théorie quantique des champs. Il va sans dire que Kuhlmann n'est pas convaincu par l'argument très mince que Simons met de l'avant pour justifier son changement de vue.

La spécification desdits « facteurs invariants » est le fruit d'un projet en intelligence artificielle appelé PACIS (Platform for the Automated Construction of Intelligent Systems) auquel Simons a pris part de 1989 à 2001 :

« [these] basic factors [...] and the systematics built using them owe much to insights of Mayr, Carnap, Wittgenstein, Ingarden, Planck, Whitehead, Frege, Darwin, Leibniz, Suarez, Ockham, Scotus, Aristotle, Plato and Anaximander, but their selection was due not to historical comparisons but to testing against the task of producing a general ontological framework for the design of a potentially omni-representing knowledge representation system for computers, the system called PACIS, which was the result of well over a decade of cooperation between philosophers and software designers ». (Simons, 2002, dans Kuhlmann, 2002. p. 47)

²⁵² Voir Simons, 2002, p. 46.

Je n'entrerai pas dans le détail de cette proposition, car cela importe peu²⁵³, autrement que pour souligner ce qui me frappe le plus : le nouveau point de vue de Simons jette rétrospectivement le discrédit, non seulement sur le tropisme, mais plus largement sur les prétentions des théories métaphysiques en général (y compris la sienne) à dire le vrai sur le réel²⁵⁴. Car selon cette nouvelle perspective, le but de la métaphysique est de fournir un « cadre formel » susceptible de rendre compte des objets et des principes d'une discipline ou d'un domaine donné²⁵⁵. La métaphysique se réduit à son rôle de modélisation. Et il faut admettre en manière de bilan que même si nous faisons abstraction de la théorie des « facteurs invariants » du « nouveau » Simons, il demeure que même dans sa théorie nucléaire les relations de fondation (ou de dépendance existentielle) sont des relations formelles, comme le souligne Simons dans son article de 1994 (suivant en cela Husserl, voir ci-dessus la section 4.2.), de même que les relations d'instanciation promues par Hochberg sont des relations formelles. Mais il me semble impossible de croire que le monde tienne ensemble grâce à des relations *formelles*. Nous pouvons si nous voulons considérer les quarks comme des tropes. Mais la relation qui les relie entre eux dans les hadrons n'est pas une « relation de dépendance existentielle » : c'est l'interaction forte portée par les gluons. Comme le remarque Steven French, parler de « mystérieuses » relations de comprérence ou de fondation est une manière obscure de décrire ce qui pourrait mieux l'être en termes de théorie des groupes²⁵⁶. Et ce que dit French à propos de la notion de « sociabilité » proposée par un Chakravartty peut être appliqué à la notion de « relation de fondation » proposée par Simons :

²⁵³ D'autant que le projet PACIS a été abandonné en 2001.

Voir <https://sites.google.com/site/petermsimons/personal/ontek-1989-2001>. Voir à ce sujet la critique de Kuhlmann, 2002, qui critique en particulier le manque de parsimonie et par conséquent la pauvreté explicative d'un tel système, ainsi que celle de Frigg, 2005.

²⁵⁴ Voir encore une fois Kuhlmann, 2002, et Frigg, 2005.

²⁵⁵ Comme le dit Simons, 2002, p. 36.

²⁵⁶ Voir French, 2014, p. 187.

« it seems only to attach a metaphysical label to the physical explanation of this feature [of property clustering]. And the relevant explanans is symmetry ». (French, 2013, p. 13)

Comme le fait observer également Federico Laudisa, un philosophe spécialiste de la physique quantique, dans sa critique de la tentative d'application par Meinard Kuhlmann de la théorie nucléaire de Simons à la théorie quantique des champs :

« As to the relation between physics and metaphysics, I strongly suspect that a widespread attitude towards the significance and role of metaphysics in the foundations of physics is wrong-headed. One has the impression that some try to solve the open foundational problems in physics by inserting a sufficiently exotic metaphysical theory on top of it, hoping that the obscure (physics) and the weird (metaphysics) will happily match giving rise to some sort of physico-metaphysical magic. I would not be surprised if I had to verify in the future that this attitude did not dramatically improve our degree of understanding, a degree that perhaps is more likely to grow if we remain within physics but with philosophically and foundationally oriented outlook ». (Laudisa, 2012, p. 623)

Sans doute que Lowe avait raison de souligner que « faire de la métaphysique » est une propension humaine naturelle de l'être humain. Il demeure encore bien des questions sans réponses, des questions que l'on continue à appeler des questions « métaphysiques ». Ces questions ne sont pas illégitimes, au contraire de ce que soutenait un Carnap. Cela ne veut pas dire que les meilleures réponses à leur donner doivent être des réponses « métaphysiques » au sens traditionnel. Car comme le résume bien James Ladyman à propos de Lowe (et des métaphysiciens en fauteuil en général) :

« The problem these philosophers have is with explaining why we should think that the products of their activity reveal anything about the deep structure of reality rather than merely telling us about how we think about and categorise reality. Even those fully committed to a conception of metaphysics

as the discovery of synthetic a priori truths shy away from invoking a special faculty of rational intuition that delivers such knowledge; rather they usually just get on with their metaphysical projects and leave the matter of explaining the epistemology of metaphysics for another occasion. Ted Sider defends this strategy by pointing out that lack of an epistemological foundation for science and mathematics does not prevent practitioners from getting on with the business of advancing the state of knowledge in these domains [...]. The obvious rejoinder to this, which he does not consider, is that we know a tree by its fruits and mathematics and science have undoubtedly borne fruits of great value; pure metaphysics has not achieved anything comparable, if it has achieved anything at all ». (Ladyman, 2007, p. 182)

Encore une fois, nous en arrivons à un constat bien sombre concernant l'ambition de la métaphysique non naturaliste à pouvoir réciter « l'alphabet de l'être », à livrer des vérités sur la nature fondamentale de la réalité objective, à révéler « la réalité de la réalité, la propriété d'être réel », pour reprendre les termes de Frédéric Nef²⁵⁷. Le verdict final est que le réalisme métaphysique est dissociable de la métaphysique. L'argument le plus puissant en faveur de cette dissociation est que la thèse métaphysique de base du premier – à savoir, que le monde et ce qu'il contient existent objectivement indépendamment de notre esprit – se trouve validée empiriquement par le succès de la science (et par le caractère efficace des actions en général), alors que les inventions de la seconde ne le sont pas. Mais cela ne signifie pas pour autant que la métaphysique doit être *ipso facto* « éliminée ». Simplement, elle devra sans doute rabattre ses prétentions et se contenter d'un rôle plus modeste.

4.5. Utilité de la métaphysique ?

Certains sont moins pessimistes. Dans un article récent (« Three Dogmas of Metaphysical Methodology », 2012), Jessica Wilson examine la nature du progrès en

²⁵⁷ Nef, 2009, p. 14.

philosophie en général et en métaphysique en particulier. Elle commence par faire observer qu'il existe deux types de progrès : le progrès « vertical » et le progrès « horizontal ». Le progrès « vertical » consiste principalement, à construire, à raffiner et à étendre les théories, à en explorer les conséquences et à les tester dans le cadre d'un paradigme préféré. Ce type de progrès est caractéristique du progrès en science :

« [r]evolutions aside, such "vertical" progress, involving development of a single framework for theorizing, is characteristic of progress in the sciences. Such common focus plausibly reflects that scientists are typically concerned to explore what is actually the case, so that their efforts are most efficiently expended within the framework(s) seen by their community as most likely to encode or otherwise model the way things actually are. Hence it is that when a given paradigm is ultimately deemed unworkable, it is replaced by a new paradigm---there is a *shift* from one preferred framework (or one restricted set of such frameworks) to another ». (Wilson, 2012, p. 1)

Le progrès « horizontal » consiste à identifier et à développer de nouveaux paradigmes, de nouveaux cadres, de nouvelles façons de penser ou de traiter tel ou tel sujet. Ce type de progrès est caractéristique du progrès en art et en mathématiques. Le progrès a dans ces domaines un caractère « œcuménique » :

« To be sure, individual practioners in these fields may (at least for a time) primarily operate within a preferred paradigm and make vertical progress therein; but the fruitful identification of new terrain is itself seen as valuable, and importantly, there is no general presupposition that any one paradigm is closer to actuality or otherwise more "correct" for purposes of inquiry into the topic ». (Wilson, 2012, p. 1)

Wilson soutient qu'une bonne part du progrès philosophique (et métaphysique) appartient au deuxième type :

« [c]ertainly, much significant progress in philosophy involves the horizontal identification and development of new ways of thinking or theorizing about a given phenomenon. Here we might think of Hume's revolutionary

reconception of causation as a matter of systematic correlations (as opposed to locally productive powers or forces), or of Lewis's initially astonishing suggestion that modality is grounded in concrete worlds, each as real as our own. Such horizontal conceptual leaps are not only interesting in their own right, as expanding (in Lewis's case, quite literally!) the space of possibility, but also as giving practioners in fields other than philosophy new theoretical tools ». (Wilson, 2012, p. 2)

Cependant, la philosophie se distingue de l'« œcuménisme » usuel en art et en mathématique, et se rapproche de la science, en ce que les philosophes (tels Hume ou Lewis qui viennent d'être mentionnés) non seulement s'attachent à développer de nouveaux cadres, de nouvelles manières de penser, etc., mais encore, insistent sur la *rectitude* de leurs théories :

« philosophers tend to suppose, like scientists, that only *one* of the candidate paradigms treating a given phenomenon is correct. (To be sure, philosophers may offer anti-realist or relativist views of a given phenomenon; but these views do not so much as embrace diversity as subsume it within a single paradigm.) Hume did not just offer his account of causation as a logically or metaphysically possible alternative---he thought that it was the only viable such account; Lewis similarly took the truth of concrete modal realism to be supported by considerations of simplicity and fruitfulness. Indeed, it is common for philosophers to suppose that their favored theories---hence the theoretical presuppositions of the paradigms guiding the construction of these theories---are not just true, but are *necessarily* so. [...] After all, a philosophical paradigm, like a scientific paradigm, typically does aim to get it right about how to think about some or other aspect of reality. Why not suppose that there is a fact of the matter about which paradigm (or limited set of competing paradigms) achieves this aim, as the many philosophers engaging in committed vertical investigations apparently do? ». (Wilson, 2012, pp. 3-4-5)

Selon Wilson, les philosophes ont raison – et ont des raisons - d'être optimistes, au moins autant que les scientifiques. Les pessimistes mettent l'accent sur la multiplicité des théories et la pérennité des disputes en philosophie. Mais cet état de choses vient

de l'absence *actuelle* d'un consensus sur les méthodes à employer pour déterminer si une théorie philosophique donnée est correcte. On sait que Carnap a affirmé que les énoncés métaphysiques étaient dépourvus de méthodes de confirmation et donc étaient à cause de cela dépourvus de signification. Contre Carnap, Wilson fait remarquer la chose suivante :

« Such a pessimistic view might be used to support the claim, above, that philosophers should not be in the business of trying to figure out which philosophical frameworks best match reality, or are otherwise correct. But unlike Carnap, I don't see any reason to think that we might not someday come to principled consensus on what sort of evidence would decide such questions. Indeed, just in the last decades there has been considerable progress in determining what sorts of evidence, and more generally what sorts of methodological considerations, might weigh in favor or against a given metaphysical or other philosophical hypothesis. As it happens, a verificationist criterion of meaning of the sort endorsed by Carnap has been widely rejected as a necessary condition on the truth of a given theory (philosophical or otherwise). A number of philosophers have raised concerns about whether conceiving alone can provide a suitable basis for a priori deliberation. Much attention has lately focused on identifying the sorts of theoretical desiderata (simplicity, fruitfulness, etc.) that may enter into inference to the best explanation, in elucidating how these desiderata may compete against or support one another, and the extent to which these should be individually weighted. And so on. We are making methodological strides in philosophy, and presumably will continue to do so, notwithstanding that we still have a considerable way to go ». (Wilson, 2012, p. 6)

Le bel optimisme de Wilson doit être cependant tempéré. Même Maclaurin et Dyke ne nient pas que « la métaphysique non naturaliste [...] a accru les normes de clarté et de précision dans l'expression de ses théories » (Maclaurin et Dyke, 2012, p. 291, ma traduction). Mais au-delà de cela, insistent-ils, elle a échoué, en général, à réaliser des progrès. Et le seul exemple que donne Wilson de la manière dont la philosophie a parfois précédé et influencé les avancées scientifiques *dans la description du monde* est celui, quand même ancien, à l'orée de la science moderne, de Hume. Il est révélateur que les autres exemples mentionnés concernent plutôt l'informatique,

l'éducation, la politique, l'intelligence artificielle ou l'éthique²⁵⁸. Pour être juste, Wilson mentionne un autre exemple plus récent d'intérêt pour un réaliste métaphysique, à savoir l'influence que David Lewis avec sa théorie de la réalité des mondes possibles aurait pu avoir sur le récent regain d'intérêt en physique contemporaine pour la théorie des mondes multiples proposée par Everett en 1957. Cette influence semble assez douteuse. Nous pourrions ce me semble tant qu'à faire mentionner aussi l'influence de la littérature et du cinéma de science-fiction. Ce regain d'intérêt a surtout à voir avec l'insatisfaction générée par l'interprétation orthodoxe de la mécanique quantique dite interprétation de Copenhague, comme le remarque Brian Greene²⁵⁹.

Nous avons cependant vu dans le chapitre précédent qu'une Alyssa Ney, bien que partisane d'une métaphysique « néo-positiviste » proche des vues d'un Ladyman, soutient néanmoins que l'entreprise métaphysique en tant que « projet de modélisation » doit être prise aux sérieux, même si ses énoncés sont dépourvus de valeur factuelle.

Steven French se montre aussi plus généreux que Ladyman. Il accorde à la métaphysique analytique un rôle de « boîte à outils » dans laquelle les « philosophes de la physique » (qui sont eux aussi, d'ailleurs, souvent sinon toujours, des métaphysiciens) sont invités à puiser selon leurs besoins :

« I think [current metaphysics] can be plundered for appropriate resources that we can then use to articulate our structuralist ontology. I've called this the Viking Approach to metaphysics, with my friendly neighbourhood metaphysicians cast in the role hapless peasants, upon whom the philosophers of physics periodically descend for a spot of pillaging, but a less brutal image

²⁵⁸ Voir Wilson, 2012, p. 3.

²⁵⁹ Ce dernier, un spécialiste de la théorie des cordes, a récemment publié un ouvrage (grand public) dans lequel il fait état de ce regain d'intérêt et passe en revue les différentes formes qu'une théorie des mondes multiples qui ont été suggérées récemment en physique. Voir Greene, 2011. Il mentionne Lewis dans cet ouvrage, certes, mais en note, et de manière très brève (voir Greene, 2011, pp. 414-415).

has been suggested by Kerry McKenzie in which metaphysics is regarded as a toolbox, from which we can take various implements—‘dependence’, ‘supervenience’, and so on—to use in order to fashion an appropriate notion of structure ». (French, 2014, p. v)

Mais les « outils » classiques de cause, d’objet, de propriété, d’espèce ou de genre n’ont-ils vraiment aucune place dans cette boîte à outils métaphysique ? L’intérêt de ces « outils » est qu’il est impossible d’ignorer leur omniprésence. Ils continuent à être fort utiles, sinon indispensables, non seulement en philosophie des sciences, mais dans les discours des scientifiques eux-mêmes, tant en physique que dans les sciences spéciales comme la biologie (sans parler du discours ordinaire). Ce ne sont pas des notions métaphysiques « ésotériques » comme les notions d’essence ou de quiddité (ou même d’universaux ou de tropes...). Mais même si elles ne sont pas en ce sens des notions « purement métaphysiques », elles ont pu souvent bénéficier et continuent à bénéficier de l’apport de la métaphysique, ne serait-ce que sur le plan de la clarification conceptuelle. La métaphysique peut même parfois se risquer à proposer des modes d’explication (c’est ici qu’entrent en jeu les notions de fondation ou de survénance dont parle French, ou encore celle d’émergence). Ces « outils » peuvent se révéler utiles pour aider à appréhender des réalités encore floues, comme la transition de l’inerte à la vie, ou encore le problème qui est encore décrit comme le « hard problem », à savoir celui de l’origine et de la nature de la conscience.

Cependant, Ladyman et Ross ont raison de nous mettre en garde contre le danger de domestication et contre notre tendance à projeter nos formes du langage sur le monde. Ils sont d’ailleurs loin d’être les premiers à formuler ce reproche standard. Nous avons vu que Ladyman ne reconnaît à la métaphysique non naturaliste, au mieux, que le mérite de pouvoir nous renseigner sur « la manière dont nous pensons la réalité et dont nous la catégorisons ». Selon ce point de vue, la métaphysique non naturaliste serait condamnée à n’être qu’une métaphysique descriptive telle que la définit

Strawson, se limitant à décrire, « non le monde lui-même, mais la structure de notre pensée à propos du monde ». Mais il semble incroyable que les catégories de notre pensée soient complètement étrangères aux catégories du monde. Cela n'aurait-il pas pour conséquence de réduire la compréhension et la saisie que nous pensons pouvoir acquérir de celui-ci à une simple projection de notre part, et de nous faire basculer dans l'idéalisme ? Les réalistes structurels rétorqueront que le reproche de domestication qu'il font à la métaphysique non naturaliste a pour cible plus précisément le fait que celle-ci concerne la structure de notre pensée à propos du monde, telle qu'elle s'est développée et s'est figée au fil du temps dans le « patron objectifiant » dont parle Quine (Quine, 1977, p. 13). Pour contrer cette « pente à parler d'objets ou à penser à des objets »²⁶⁰ que la métaphysique traditionnelle a le tort selon eux de refléter, les réalistes structurels proposent une approche « top down », consistant à « prendre la science pertinente au sérieux au sens où elle nous convie à lire nos engagements métaphysiques plus ou moins directement à partir de nos meilleures théories » plutôt qu'une approche « bottom up », à partir de « nos interactions avec les objets macroscopiques [...] de tous les jours, [car cette approche] relève seulement d'un préjugé, ou comme beaucoup de philosophes aiment à le dire, d'une intuition » (French, 2014, p. v, ma traduction). Mais justement, French parle ici d'interactions : il ne serait donc pas tout à fait question d'une simple projection de notre part. Par ailleurs, les réalistes structurels se sont vu reprocher le fait de mal distinguer structures mathématiques et structures physiques, et d'opérer eux aussi une sorte de projection de ce qu'on pourrait décrire dans leur cas comme un « patron mathématique » plutôt qu'objectifiant sur le monde. Enfin, comme je l'ai

²⁶⁰ « Nous avons une pente à parler d'objets et à penser à des objets. S'il nous plaît d'illustrer ce propos, nous citerons d'abord les objets physiques. Cependant tous les objets abstraits ou prétendus tels l'illustrent aussi : états et qualités, nombres, attributs, classes. Nous déconstruisons opiniâtrement la réalité en une multitude d'objets identifiables et discernables, auxquels il sera référé par termes singuliers et généraux. Parler d'objets s'est tellement invétéré en nous, que dire que nous parlons d'objets semble quasiment ne rien dire du tout ; car comment y-aurait-il moyen de parler autrement ? » (Quine, « Parler d'objets », dans Quine, 1977, p. 13). Mais dans cet ordre d'idée, n'oublions pas que la catégorie de « relation » est aussi une catégorie de la vieille métaphysique !

remarqué dans le chapitre un, le danger qui guette une approche révisionniste du type proposée par les réalistes structurels « scientifiques » à la Ladyman et Ross rompant par trop les amarres avec le monde des observables est la rechute dans une forme de phénoménisme (et donc d'idéalisme).

Au final, au vu du succès de la science, il est permis de tabler sur la continuité entre le monde des observables et celui des inobservables que ce succès permet de présupposer, plutôt que sur la discontinuité. C'est du moins le pari que fait le réaliste, même s'il doit lui aussi se méfier des prétentions de la métaphysique traditionnelle à révéler « la réalité de la réalité ».

CONCLUSION

Résumé de la thèse et synthèse des résultats

J'ai raconté dans mon introduction la genèse de cette thèse commencée comme une thèse en métaphysique analytique. J'ai expliqué comment la question du réalisme s'est imposée à moi et les raisons qui m'ont amenée à m'intéresser au problème métamétaphysique plus large de la légitimité de l'entreprise métaphysique, dans ses rapports avec le réalisme métaphysique scientifique. J'ai consacré le premier chapitre à la définition et à la défense du réalisme dit métaphysique. J'y ai défendu une conception inspirée de celle de Michael Devitt selon laquelle il importe – à l'encontre notamment de la conception sémantique du réalisme selon Michael Dummett – de « mettre la métaphysique en premier », autrement dit de soutenir en premier lieu la thèse constitutive fondamentale du réalisme, selon laquelle le monde et les entités qu'il contient existent objectivement, indépendamment de l'esprit humain. Mais le réalisme ainsi défini pose du fait même un défi pour quiconque entend se définir comme *réaliste* : comment préserver à la fois la thèse d'indépendance et la possibilité de notre accès au monde ? Peut-on être réaliste tout en soutenant la vision d'un monde si radicalement indépendant et inaccessible que nous ne pouvons rien en savoir et rien en dire ? Au contraire des tenants d'un réalisme minimal de type kantien (selon lequel tout ce que nous pouvons connaître, ce sont les phénomènes) ou plus près de nous de type réaliste structurel épistémique (selon lequel tout ce que nous pouvons connaître, ce sont les structures), ceux qui aspirent à un réalisme plus robuste reconnaissent que la prétention qu'ils ont d'étendre leur connaissance au-delà des apparences exigent d'eux un engagement ontologique ferme envers les entités du monde qu'ils tiennent pour réelles en même temps qu'une défense de cet engagement. Le réalisme exige donc du réaliste davantage que seulement « mettre la métaphysique en premier », il exige du réaliste qu'il s'aventure sur les terrains épistémiques et sémantiques. J'ai examiné dans le chapitre un la question devenue la plus cruciale

dans les débats sur la question du réalisme depuis le début du vingtième siècle, à savoir celle de l'engagement ontologique envers les entités observables du sens commun versus les entités observables et inobservables de la science. Devitt a mis de l'avant une conception non réductionniste, non fondationnaliste et non révisionniste du réalisme, comportant un engagement tant envers les entités observables du sens commun qu'envers les entités observables et inobservables de la science. J'ai proposé une discussion critique de ces thèses de Devitt, en contrastant notamment sa notion d'engagement ontologique avec celle de Quine. J'ai insisté sur l'importance de soutenir, contre les fondationnalistes, la nécessité de justifier le réalisme de manière *a posteriori* plutôt qu'*a priori*. J'ai présenté les problèmes du réalisme du sens commun (comme les problèmes classiques de l'illusion et du scepticisme), et les problèmes du réalisme scientifique (avec au premier chef le problème central de l'admission des inobservables et les critiques du réalisme par les instrumentalistes), et j'ai soutenu avec Devitt (et d'autres, comme Stathis Psillos) que le véritable réalisme doit être à la fois un réalisme du sens commun et un réalisme scientifique. J'ai conclu le chapitre en présentant un tableau des différents arguments anti-réalistes et des réponses réalistes à ces arguments en philosophie des sciences. Cette conclusion était une conclusion provisoire, car la discussion s'est poursuivie dans le chapitre deux.

Le chapitre deux a été consacré au délicat problème de la référence, c'est-à-dire à la possibilité de l'accès au monde et plus particulièrement à la prétention du réalisme à dire le vrai sur le monde. Je me suis concentrée dans ce chapitre sur les critiques anti-réalistes de Putnam et en particulier sur son fameux argument de la théorie des modèles, dont j'ai offert une reconstruction critique, tout en le replaçant dans l'ensemble de la démarche de Putnam. J'ai examiné également les critiques des adversaires les plus en vue de Putnam, comme David Lewis, Michael Resnik et Timothy Bays. En conclusion, le réalisme peut être considéré en premier lieu comme une attitude (une « stance »), et c'est en cela qu'il est, en amont, une thèse

métaphysique ; mais il est aussi, en aval, une hypothèse empirique, qui seule peut expliquer le succès de la science.

J'ai examiné dans le chapitre trois la question suivante : le réalisme est (en partie) une thèse métaphysique. Mais a-t-il besoin de *la* métaphysique, au sens aristotélicien de « philosophie première », avec tout ce que cela implique ? J'ai passé en revue dans ce chapitre quatre problèmes : celui de la définition de la métaphysique, celui de la connaissance métaphysique (avec la question connexe de sa méthode), celui du discours métaphysique et celui de l'évaluation de la métaphysique. Cet examen m'a conduite à des constats assez sombres quant à la pertinence de la métaphysique, son plus gros problème étant que les théories qu'elle met de l'avant ne peuvent pas, typiquement, faire l'objet d'une évaluation empirique, et sont donc dénuées de valeur de vérité. La prétention de la métaphysique à livrer des vérités sur la nature fondamentale de la réalité objective s'effondre donc.

Cependant, des métaphysiciens ont cherché à réconcilier science et métaphysique en soutenant que l'entreprise métaphysique peut permettre de réaliser l'idéal de réconciliation de l'image manifeste et de l'image scientifique. Peter Simons a ainsi proposé de faire passer à sa théorie tropiste du noyau le « test » de son application à des domaines à l'extérieur du monde à l'échelle moyenne avec lequel nous sommes familiers, en particulier aux objets de la physique quantique. Malgré l'intérêt qu'une telle proposition a suscité en particulier chez certains philosophes de la physique, l'objection de l'absence d'évaluation empirique reste forte. Et l'examen dans le chapitre quatre de cette vieille dispute que l'on continue à désigner sous le terme de problème des universaux aboutit non seulement à faire ressortir son caractère aporétique, mais plus gravement, conduit à prendre acte de l'échec tant du réalisme des universaux que du tropisme à solutionner les problèmes auxquels ils leur faut respectivement faire face, touchant notamment le problème de la composition, et donc à conforter le jugement négatif des critiques de la métaphysique traditionnelle.

Mais il demeure, et il demeurera encore longtemps (sinon toujours), des questions métaphysiques. Ce qui ne veut pas dire que les meilleures réponses à ces questions soient des réponses métaphysiques. Cependant, la métaphysique comme entreprise d'analyse conceptuelle et de modélisation ne se retrouve pas pour autant dépouillée de toute validité.

Bilan et piste de recherche future

Ma thèse propose un état des lieux des problèmes auxquels l'entreprise métaphysique est confrontée actuellement, eu égard au grand but qu'elle s'est traditionnellement réservé de traiter du réel à son niveau le plus général et le plus fondamental. Comme nous pouvons le constater au final, le bilan peut paraître décevant dans sa modestie. La métaphysique doit aujourd'hui faire preuve de retenue et limiter ses ambitions. Il est désormais malavisé pour elle d'ignorer les avancées de la science et de chercher à faire cavalier seul. Le temps des grands systèmes semble définitivement passé. Cela ne veut pas dire que la métaphysique doive être reléguée aux oubliettes. Nous avons vu qu'il demeure des tâches auxquelles elle peut apporter espérer une utile contribution. Bien menée, selon les règles de clarté conceptuelle et de rigueur argumentative que l'on est en droit d'exiger de tout discours rationnel portant sur le réel, elle conserve sa validité comme entreprise d'analyse et de de modélisation. Elle peut fournir des outils utiles, comme l'ont soutenu un Steven French, une Alyssa Ney ou une Jennifer Wilson, applicables dans d'autres domaines de la philosophie, comme en philosophie de la physique, en philosophie des sciences spéciales comme la biologie, ou encore en philosophie de l'esprit ou de la connaissance. L'idéal de la connaissance demeure la possibilité de fournir du réel une explication à la fois exhaustive et cohérente. Deux obstacles font obstacle à la réalisation de cet idéal : la connaissance encore fragmentaire que nous avons du réel, d'une part, et la complexité grandissante des systèmes à observer et dont il nous faut rendre compte de manière à

en fournir une compréhension, d'autre part. C'est ici que la métaphysique peut prétendre jouer un rôle utile de réconciliation et aussi d'intégration. Je me permettrai pour finir d'évoquer brièvement cette problématique car elle ouvre selon moi une voie nouvelle pour cette discipline et constitue une piste de recherche qui promet de s'avérer fructueuse.

Il est commun de dire que les explications scientifiques nous permettent de *comprendre* le monde. Cependant, bien que l'explication scientifique ait été un sujet d'étude légitime pour les philosophes de la science depuis le fameux article de Hempel et d'Oppenheim sur l'explication déductive-nomologique paru en 1948²⁶¹, la notion de compréhension a été négligée jusqu'à récemment dans la littérature. La raison en est que les empiristes logiques ont insisté sur la nécessité de tracer une nette distinction entre explication et compréhension, et ont soutenu que seule la première était d'intérêt philosophique. Ainsi, selon Hempel, des notions telles que la compréhension et l'intelligibilité sont des notions subjectives, psychologiques, ou encore, pragmatiques, parce que leur utilisation nécessite une référence à des personnes impliquées dans le processus d'explication. Ces notions sont, par conséquent, relatives : une explication peut être intelligible pour une personne et inintelligible à un autre. Le savoir se caractérisant au contraire par sa nature objective, les philosophes des sciences devraient donc s'employer à fournir une description « objectiviste » de la science et en particulier de l'explication scientifique, et ignorer des aspects tels que la compréhension et l'intelligibilité considérés par rapport à l'explication comme « accessoires » et « redondants ».

Kareem Khalifa dresse de cette conception « orthodoxe » un bon portrait :

« On the old view, if understanding was not merely psychological afterglow, it was nevertheless redundant, being replaceable by explanatory concepts without

²⁶¹ Voir Hempel, 1965, pp. 245-290.

loss. Roughly, the idea was that understanding amounts to adequately representing the information demanded by one's preferred model of explanation. For example, Hempel (Hempel, 1965, p. 337) asserts, "the [deductive-nomological] argument shows that, given the particular circumstances and the laws in question, the occurrence of the phenomenon was to be expected; and it is in this sense that the explanation enables us to *understand* why the phenomenon occurred." Of course, Hempel equated explanation with de-ductive-nomological (DN) arguments, so this says little more than that understanding tracks with explanation. But such a view is not limited to DN accounts of explanation. Salmon, a leading advocate of the causal-mechanical model of explanation, writes, "causal processes, causal interactions, and causal laws provide the mechanisms by which the world works; to *understand* why certain things happen, we need to see how they are produced by these mechanisms" (1984, 132; my italics). Similarly, unificationists hold that understanding consists in possessing unifying explanations, and so on and so forth. We can generalize the thesis that understanding is redundant given a theory of explanation by introducing the following Explanatory Model of Understanding:

(EMU) Any philosophically relevant ideas about scientific understanding can be captured by philosophical ideas about the epistemology of scientific explanation without loss.

If EMU is correct, we are welcome to use the word "understanding," but we should realize that we are just relabeling the explanation literature. In that case, the recent enthusiasm about understanding simply reinvents explanatory wheels ». (Khalifa, 2012, p. 17)

En opposition à cette conception orthodoxe, on voit surgir depuis le début des années 2000 un intérêt marqué dans la littérature en philosophie des sciences (et aussi parallèlement ou conjointement, en psychologie, comme chez Gopnik²⁶²) pour cette notion de compréhension longtemps boudée pour les raisons que je viens d'exposer brièvement. Plus justement, je devrais dire : en opposition, mais pas seulement. Certains auteurs dans cette nouvelle littérature se portent à la défense de la vue orthodoxe, dont Khalifa lui-même qui soutient EMU, ou encore Trout²⁶³.

²⁶² Voir Gopnik, 1998.

²⁶³ Voir Trout, 2002.

Chez ceux qui n'adoptent pas cette position déflationniste, les questions abondent, de même que les points de vue divergents sur la meilleure manière de caractériser cette notion de compréhension. La compréhension est-elle un sentiment (Gopnik) ? Un état ou un acte mental (Strevens²⁶⁴) ? Une habileté ou une compétence (De Reigt²⁶⁵) ? À quel point s'agit-il d'une notion purement « subjective » : ne comporte-t-elle pas, quand même, une part d'objectivité dont il faudrait cerner la nature (De Reigt) ? La compréhension nécessite-t-elle la construction ou l'existence d'une explication préalable ou, du moins, accompagne-t-elle toujours une explication (Strevens), ou la compréhension peut-elle exister sans explication (Lipton²⁶⁶) ? La compréhension est-elle une forme de connaissance (Grimm²⁶⁷) ou en est-elle distincte, ou, à tout le moins, constitue-t-elle une forme (supérieure) de connaissance (Strevens) ?

À ce stade préliminaire, c'est la conception de Strevens qui m'apparaît la plus juste. Celui-ci introduit une distinction éclairante entre trois types de compréhension :

- 1) *Comprendre que* ;
- 2) *Comprendre pourquoi* (ou, dans certains cas, comment) ;
- 3) *Comprendre avec*.

Selon Strevens (qui s'oppose ici à Lipton), la compréhension sans l'explication est impossible (du moins en science, et rappelons que c'est de cette forme de compréhension dont il est plus particulièrement question ici) parce que ladite compréhension consiste en l'acte mental de *saisie* (« grasping ») d'une explication *correcte* (d'un phénomène), autrement dit, elle équivaut à entretenir une « relation épistémique correcte » (Strevens 2013, p. 2) avec une explication ou des explications.

²⁶⁴ Voir Strevens, 2013.

²⁶⁵ Voir de Reigt, 2004, 2009a.

²⁶⁶ Voir Lipton, 2009.

²⁶⁷ Voir Grimm, 2006.

Strevens appelle cette thèse la « conception simple » (« the simple view ») de la compréhension :

« An individual has scientific understanding of a phenomenon just in case they grasp a correct scientific explanation of that phenomenon ». (Strevens, 2013, p. 1)

Caractérisée de la manière la plus générale, une explication est « un ensemble de propositions doté d'une certaine structure » (Strevens, 2013, p. 2, ma traduction). « Saisir » une explication, selon Strevens, signifie par conséquent « saisir » deux sortes de choses :

« first, that the states of affairs represented by the propositions in fact obtain, and second, that the propositions instantiate the prescribed structure—for example, that they form a deductive argument for the explanandum (for Hempel) or that they stand in the right kinds of statistical relationship to the explanandum and to each other (for Salmon) ». (Strevens, 2013, p. 3)

Qu'est-ce à dire ? Saisir qu'un état de choses est le cas, c'est *comprendre que* l'état de choses en question, par exemple que le chat est sur le paillason, est le cas. L'idée de Strevens est que nous pouvons *comprendre que* – saisir – que le chat est sur le paillason, au sens où nous pouvons être conscient du chat, du paillason et de la relation qu'ils entretiennent l'un par rapport à l'autre. Mais nous pouvons *comprendre que*, en ce sens, sans *comprendre pourquoi* le chat est sur le paillason. *Comprendre pourquoi* présuppose *comprendre que*. *Comprendre que* signifie davantage que *savoir que* le chat est sur le paillason. Nous pouvons en effet savoir quelque chose (par exemple si nous l'avons appris d'une source fiable) sans le comprendre. Cela montre que :

« the sort of grasping needed for understanding requires a more intimate acquaintance with the structure of the explanation than sometimes accompanies

mere knowledge. It is not enough to know that one or more parts of, or conditions for, a correct explanation hold; their holding must be directly mentally apprehended. Understanding that is the name for this direct apprehension.

What is grasping, or understanding that, or direct apprehension, then? It is the fundamental relation between mind and world, in virtue of which the mind has whatever familiarity it does with the way the world is ». (Strevens, 2013, pp. 5-6)

Comme nous le voyons, l'idée qui se profile ici – et qui n'est pas propre à Strevens – est que l'explication (l'ensemble des propositions représentant les faits) entretient avec lesdits faits une forme de similarité de structure. Strevens peut ainsi soutenir contre Lipton que la *compréhension que*, c'est-à-dire la saisie par quelqu'un d'une proposition, n'implique pas la capacité pour cette personne de formuler verbalement cette proposition (ce qui ne signifie pas qu'elle ne puisse pas le faire dans d'autres circonstances).

« You might generalize as follows: every account of explanation imposes internal and external conditions for explanatory correctness. The external condition consists in some match between the explanatory model and the external world; in the terms developed earlier in this section, the external condition requires that the propositions expressing the model's explanatory content hold true. The internal condition holds or fails to hold independently of the way things are in the outside world. [...] To understand why a state of affairs is the case in the broad sense, according to the simple view, is to grasp a correct explanation of that state of affairs. To understand the same state of affairs in the narrow sense is, I propose, to grasp* an internally correct explanation of that state of affairs ». (Strevens, 2013, p. 10)

Strevens distingue en outre, comme je l'ai mentionné, un troisième type de compréhension : *comprendre avec*, concernant non plus la compréhension des faits, mais celle des théories. Comprendre une théorie, en ce sens, c'est être capable d'*utiliser* cette théorie pour expliquer un ensemble de phénomènes. Notons que nous pouvons *comprendre avec* sans *comprendre pourquoi* : par exemple, les physiciens

peuvent utiliser une théorie fondamentale comme la théorie de la relativité générale pour expliquer des phénomènes sans comprendre pourquoi cette théorie est vraie (sans comprendre, par exemple, pourquoi la masse interagit avec l'espace-temps de la manière dont le stipule la théorie²⁶⁸).

J'ai présenté dans ses très grandes lignes cette conception tripartite de la compréhension selon Strevens, car il m'apparaît - du moins à ce stade préliminaire de cette nouvelle enquête - que son auteur a raison d'y voir une manière avantageuse de répondre, notamment, à la conception plus purement pragmatique d'un de Regt, ou aux positions d'un Lipton.

Certaines questions demandent à être élucidées : comment s'effectue cette action de saisie, de *comprendre que*, bref, « d'appréhension directe » de la structure de l'explication ? Strevens refuse, dans son article, de s'avancer plus avant sur cette question. Mais ce que je voudrais faire observer, c'est que, premièrement, la rectitude de l'explication au sens large du terme découle ici de la similitude et de l'adéquation entre structure de l'explication et structure du monde, et donc d'une conception de l'explication et de la compréhension tributaire du réalisme (de l'admission du réalisme), deuxièmement, qu'une voie prometteuse paraît s'ouvrir dans ce contexte, une voie où les pouvoirs d'invention et de modélisation, d'intégration et de réconciliation de la métaphysique, tant dans son rôle de systématisation que dans celui plus humble d'une boîte à outils, pourraient s'avérer d'une certaine utilité, sinon d'une utilité certaine, et enfin, troisièmement, que les considérations sur la nature de la connaissance relancées par le récent intérêt dans la nature de la compréhension pourraient permettre de jeter un éclairage nouveau sur les questions (abordées dans mon chapitre trois) concernant la légitimité des modes de connaissance *a priori* ou

²⁶⁸ Voir Strevens, 2013, p. 13.

intuitifs plus typiques de la métaphysique (et des mathématiques) que des sciences appliquées.

BIBLIOGRAPHIE

- AGAZZI, E. (dir.) (1997). *Realism and Quantum Physics*, Amsterdam, Rodopi.
- AINSWORTH, P. M. (2010). « What Is Ontic Structural Realism ? », *Studies in History and Philosophy of Modern Physics*, vol. 41, no. 1, pp. 50-57.
- AINSWORTH, P. M. (2011). « Ontic Structural Realism and the Principle of the Identity of Indiscernibles », *Erkenntnis*, vol. 75, no. 1, pp. 67-84.
- ALBERT, D. Z. et H. PUTNAM (1995). « Further Adventures of Wigner's Friend », *Topoi*, vol. 14, no. 1, pp. 17-22.
- ALLEN, S. (2002). « Deepening the Controversy Over Metaphysical Realism », *Philosophy*, vol. 77, no. 4, pp. 519-541.
- ANDERSON, D. L. (1992). « What is Realistic about Putnam's Internal Realism ? », *Philosophical Topics*, vol. 20, no. 1, pp. 49-84.
- ANDERSON, D. L. (1993). « What is the Model-Theoretic Argument ? », *Journal of Philosophy*, vol. 60, no. 6, pp. 311-322.
- ANDERSON, D. L. (2012). « Causality-Dependent Consciousness and Consciousness-Dependent Causality », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 19, no. 5-6, 2012, pp. 12-39
- ARISTOTE (2004). *Catégories. De l'interprétation. (Organon I et II)*, traduction française et notes de J. Tricot, Paris, Vrin.
- ARMSTRONG, D. M. (1978a). *Nominalism and Realism : Universals and Scientific Realism (Vol. 1)*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ARMSTRONG, D. M. (1978b). *A Theory of Universals : Universals and Scientific Realism (Vol. 2)*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ARMSTRONG, D. M. (1983). *What is a Law of Nature ?*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ARMSTRONG, D. M. (1986). « In Defence of Structural Universals », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 64, no. 1, pp. 85-88.

ARMSTRONG, D. M. (1989). *Universals : An Opinionated Introduction*, Boulder, Westview.

ARMSTRONG, D. M. (1993). « A World of States of Affairs », *Philosophical Perspectives*, vol. 7, pp. 429-440.

ARMSTRONG, D. M. (1997). *A World of States of Affairs*, Cambridge, Cambridge University Press.

ARMSTRONG, D. M. (2004a). *Truth and Truthmakers*, Cambridge, Cambridge University Press.

ARMSTRONG, D. M. (2004b). « Vérités et vérifacteurs », dans Monnoyer 2004a, traduction française de J.-M. Monnoyer, pp. 101-114.

ARMSTRONG, D. M. (2004d). « Défense de la théorie des vérifacteurs. Une réponse à Paul Horwich », dans Monnoyer 2004c, pp. 129-140, traduction française de J.-M. Monnoyer.

ARMSTRONG, D. M. (2004d). « Théorie combinatoire revue et corrigée », dans Monnoyer 2004a, traduction française de J.-M. Monnoyer, pp. 185-198.

Version anglaise révisée en ligne :

http://eprints.nottingham.ac.uk/716/1/Combinatorialism_Revisited_webversion_FIN_AL_%282%29.pdf

ARMSTRONG, D. M. (2004e). « Particulars Have Their Properties of Necessity », *Pufendorf Lectures*.

En ligne : http://www.pufendorf.se/2004_lecture_3.html

ARMSTRONG, D. M. (2004f). « How Do Particulars Stand to Universals ? », dans Zimmerman 2004, pp. 13-154.

ARMSTRONG, D. M. (2005). « Four Disputes About Properties », *Synthese*, vol. 144, no. 3, pp. 1-12.

ARMSTRONG, D. M. (2007). « Revisions and Quiddities »,

En ligne : http://eprints.nottingham.ac.uk/718/1/Revisions_and_quiddities.pdf

ARMSTRONG, D. M. (2010). *Sketch for a Systematic Metaphysics*, Oxford, Oxford University Press.

- ASAY, J. (2012). « A Truthmaking Account of Realism and Anti-Realism », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 93, no. 3, pp. 373-394.
- BACON, J. (1989). « A Single Primitive Trope Relation », *Journal of Philosophical Logic*, vol. 18, no. 2, pp.14-154.
- BACON, J. (1995). *Universals and Property Instances : The Alphabet of Being*, Oxford, Blackwell.
- BACON, J. (2008). « Tropes », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- BAGHRAMIAN, M. (2008). « From Realism Back To Realism : Putnam's Long Journey », *Philosophical Topics*, vol. 36, no. 1, pp. 17-35.
- BAGHRAMIAN, M. (dir.) (2013a). *Reading Putnam*, New York, Routledge.
- BAGHRAMIAN, M. (2013b). « Introduction : A Life in Philosophy », dans Baghramian 2013b, pp. 1-16.
- BAXTER, D. L. M. (2001). « Instantiation as Partial Identity », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 79, no. 4, pp. 449-464.
- BAYS, T. (2001). « On Putnam and His Models », *Journal of Philosophy*, vol. 98, no. 7, pp. 331-350.
- BAYS, T. (2007). « More on Putnam's Models: A Reply to Bellotti », *Erkenntnis*, vol. 67, no. 1, pp. 119-35.
- BAYS, T. (2008). « Two Arguments Against Realism », *Philosophical Quarterly*, vol. 58, no. 231, pp. 193-213.
- BAYS, T. (2009). « Skolem's Paradox », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- BEEBEE, H. et J. DODD (dirs.) (2005a). *Truthmakers : The Contemporary Debate*, Oxford, Clarendon Press.
- BEEBEE, H. et J. DODD (2005b). « Introduction », dans Beebee et Dodd 2005a, pp. 1-16.
- BELL, J.S. (1964). « On the Einstein-Podolsky-Rosen Paradox », *Physics*, vol. 1, pp. 195-200, repris dans Bell 1987, pp. 14-21.

- BELL, J.S. (1980). « Bertlmann's Socks and the Nature of Reality », Adresse au Collège de France, publication du CERN, pp. 1-25, repris dans Bell 1987, pp. 139-158.
- BELL, J.S. (1987). *Speakable and Unspeakable in Quantum Mechanics*, New York, Cambridge University Press.
- BENNETT, K. (2009). « Composition, Colocation, and Metaontology », dans Chalmers *et al.* 2009, pp. 38-76.
- BENNETT, K. (2011). « Construction Area (No Hard Hat Required) », *Philosophical Studies*, vol. 154, no. 1, pp. 79-104.
- BENOIST, J. (dir.) (2006). *Propositions et états de choses. Entre être et sens*, Paris, Vrin.
- BERGMANN, G. (1967). *Logic and Reality*, Madison, University of Wisconsin Press.
- BETTI, A. (2006). « Contre les faits », dans Benoist 2006, traduction française de J. Benoist, pp. 231-250.
- BIGELOW, J. (2010). « Barry Taylor », *Australasian Journal of Philosophy*, Vol. 88, no. 2, pp. 379-380.
- BLACKBURN, S. (1999). *Think : A Compelling Introduction to Philosophy*, Oxford, Oxford University Press.
- BOISVERT, A.-M. (2011). « Relations de vérification », *Philosophiques*, vol. 38, no. 1, pp. 305-330.
- BOISVERT, A.-M. (2012). Compte rendu de Tiercelin 2011, *Philosophiques*, vol. 39, no. 1, pp. 318-327.
- BOKULICH, A. et P. (dirs.) (2010). *Scientific Structuralism*, Dordrecht, Springer.
- BOYD, R. (1980). « Scientific Realism and Naturalistic Epistemology », *Proceedings of the Biennial Meeting of the Philosophy of Science Association*, vol. 2, pp. 613-662.
- BOYD, R. (1983). « On the Current Status of Scientific Realism », *Erkenntnis*, vol. 19, nos. 1-3, pp. 45-90.

BRADING, K. et E. LANDRY (2006). « Scientific Structuralism : Presentation and Representation », *Philosophy of Science*, vol. 73, no. 5, pp. 571-581.

BRADLEY, F. H. (1911). « Reply to Mr. Russell's Explanations », *Mind*, vol. 20, no. 77, pp. 74-76.

BRAILLARD, P. -A. et C. MALATERRE (dirs.) (2015). *Explanation in Biology. An Enquiry into the Diversity of Explanatory Patterns in the Life Sciences*, Dordrecht, Springer.

BRINCK, I., G. HERMERÉN, J. PERSSON et N. E. SAHLIN (2011). « Why Metaphysicians Do Not Explain », dans Reboul 2011, pp. 1-12.

BROUGHTON, J. (2008). « Hume's Naturalism and His Skepticism », dans Radcliffe 2008, pp. 425-440.

BROWN, J. R. (dir.) (2012). *Philosophy of Science : The Key Thinkers*, Londres, Continuum.

BRUECKNER, A. (1984). « Putnam's Model-theoretic Argument Against Metaphysical Realism », *Analysis*, vol. 44, no. 3, pp. 134-140.

CAMERON, R.P. (2006). « Tropes, Necessary Connections, and Non-Transferability », *Dialectica*, vol. 60, no. 2, pp. 99-113.

CAMERON, R. P. (2008a). « Truthmakers and Necessary Connection », *Synthese*, vol. 161, pp. 27-45.

CAMERON, R. P. (2008b). « Recombination and Intrinsicity », *Ratio* (new series), vol. XXI, no. 1, pp. 1-12.

CAMERON, R. P. (2008c). « Truthmakers and Ontological Commitment : Or How to Deal with Complex Objects and Mathematical Ontology Without Getting Into Trouble », *Philosophical Studies*, vol. 140, no. 1, pp. 1-18.

CAMERON, R. P. (2010). « The Grounds of Necessity », *Philosophy Compass*, vol. 5, no. 4, pp. 348-358.

CAMPBELL, K. (1981). « The Metaphysic of Abstract Particulars », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 6, no. 1, pp. 477-488.

CAMPBELL, K. (1990). *Abstract Particulars*, Oxford, Blackwell.

CAMPBELL, K. (2004). « La place des relations dans une théorie des tropes », dans Monnoyer 2004a, traduction française de J.-M. Monnoyer, pp. 355-370.

CANDLISH, S. (2007). *The Russell/Bradley Dispute and its Significance for Twentieth-Century Philosophy*, Palgrave Macmillan.

CAO, T. Y. (2003). « Can We Dissolve Physical Entities Into Mathematical Structure ? », *Synthese*, vol. 136, no. 1, pp. 57-71.

CARNAP, R. (1932). « The Elimination of Metaphysics Through Logical Analysis of Language », *Erkenntnis*, vol. II, pp. 60-81.

CARNAP, R. (1950). « Empiricism, Semantics, and Ontology », *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 4, no. 1, pp. 20-40.

CASE, J. (2001). « The Heart of Putnam's Pluralistic Realism », *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 4, pp. 417-430.

CHAKRAVARTTY, A. (2003). « The Structuralist Conception of Objects », *Philosophy of Science*, vol. 70, pp. 867-878.

CHAKRAVARTTY, A. (2004a). « Structuralism as a Form of Scientific Realism », *International Studies in the Philosophy of Science*, vol. 18, nos. 2 & 3, pp. 151-171.

CHAKRAVARTTY, A. (2004b). « Stance Relativism : Empiricism Versus Metaphysics », *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, vol. 35, no. 1, pp. 173-184.

CHAKRAVARTTY, A. (2007). *A Metaphysics for Scientific Realism : Knowing the Unobservable*, Cambridge, Cambridge University Press.

CHAKRAVARTTY, A. (2008). « What You Don't Know Can't Hurt You : Realism and the Unconceived », *Philosophical Studies*, vol. 137, no. 1, pp. 149-158.

CHAKRAVARTTY, A. (2011). « Scientific Realism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

CHAKRAVARTTY, A. (2012). « Ontological Priority : The Conceptual Basis of Non-Eliminative, Ontic Structural Realism », dans Landry et Rickles 2012, pp. 187-206.

Version en ligne sur le site de l'auteur, paginé de 1 à 22 :

http://www3.nd.edu/~achakra1/downloads/landry_rickles_book.pdf

CHALMERS, D. (2002). « Does Conceivability Entail Possibility ? », dans Gendler et Hawthorne 2002, pp. 145-200.

CHALMERS, D. (2011). « Verbal Disputes », *Philosophical Review*, vol. 120, no. 4, pp. 515-566.

CHALMERS, D., D. MANLEY et R. WASSERMAN (dirs.) (2009). *Metametaphysics : New Essays on the Foundations of Ontology*, Oxford, Oxford University Press.

CHEVALIER, J. M. C. (2013). *L'empreinte du monde. Essai sur les formes logiques et métaphysiques*, Paris, Ithaque.

CHRUZINSKI, A. (2002). « Two Concepts of Trope », *Grazer Philosophische Studien*, vol. 64, pp. 137-155.

CHRUZINSKI, A. (2005). « Internal, External and Intra-Individual Relations », *Axiomathes*, vol. 15, pp. 487-512.

CLEMENTZ, F. (2004). « Réalité des relations et relations causales », dans Monnoyer 2004a, pp. 495-521.

CLEMENTZ, F. (2007). « Relational Truthmakers », dans Monnoyer 2007, pp. 163-198.

CLEMENTZ, F. (2008). « Retour sur les relations internes », Actes du PEPS-Relations, non paginé.

En ligne : <http://www-lipn.univ-paris13.fr/~schwer/PEPSRELATIONSSLIDES/ClementzColloque>

CLEMENTZ, F. (non daté, mais postérieur à Clementz 2008). « Russell et la querelle des relations externes », non paginé.

En ligne : <http://www-lipn.univ-paris13.fr/~schwer/PEPSRELATIONSSLIDES/ClementzSem>

COCCHIARELLA, N. B. (2010). « Actualism Versus Possibilism in Formal Ontology », dans J. Seibt et R. Poli 2010, pp. 105-117.

COHNITZ, D. et M. ROSSBERG. (2014). *Nelson Goodman*, Stocksfield, Acumen.

DALY, C. (2000). « Properties as Truthmakers », *Logique et Analyse*, 169-170, pp. 95-107.

DAMSCHEN, G., R. SCHNEPF et K. R. STUEBER (dirs.) (2009). *Debating Dispositions : Issues in Metaphysics, Epistemology and Philosophy of Mind*, Berlin, De Gruyter.

DAVID, M. (2005). « Armstrong on Truth-Making », dans Beebe et Dodd 2005a, pp. 141-159.

DAVID, M. (2009). « Truth-Making and Correspondence », dans Lowe et Rami 2009, pp. 137-157.

DE LIBERA, A. (1996). *La Querelle des universaux, de Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Seuil.

DE LIBERA, A. (2002). « Des accidents aux tropes. Pierre Abélard », *Revue de Métaphysique et de Morale*, no. 36, pp. 479-500.

DE LIBERA, A. et C. MICHON (1996). *L'être et l'essence. Le vocabulaire médiéval de l'ontologie*, Paris, Seuil, coll. Points.

DENKEL, A. (1992). « Substance Without Substratum », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 52, no. 3, pp. 705-711.

DENKEL, A. (1997). « On the Compresence of Tropes », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 57, no. 3, pp. 599-606.

DENKEL, A. (1998). « Resemblance Cannot be Partial Identity », *The Philosophical Quarterly*, vol. 48, no. 191, pp. 200-204.

DENNETT, D. C. (1987). *The Intentional Stance*, Cambridge, MIT Press.

DENNETT, D. C. (1998). *Brainchildren. Essays on Designing Minds*, Cambridge, MIT Press.

DE REGT, H. W. (2004). « Discussion Note : Making Sense of Understanding », *Philosophy of Science*, vol. 71, no. 1, pp. 98-109.

DE REGT, H. W. (2009a). « The Epistemic Value of Understanding », *Philosophy of Science*, vol. 76, no. pp. 585-97.

DE REGT, H. W. (2009b). « Understanding and Scientific Explanation », dans de Regt, Leonelli et Eigner 2009, pp. 21-42.

- DE REGT, H. W., S. LEONELLI et K. EIGNER, (dirs.) (2009). *Scientific Understanding : Philosophical Perspectives*. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- DERKSEN, T. (2000). « Naturalistic Epistemology, Murder and Suicide ? But What About the Promises ! », *Poznan Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities*, vol. 70, pp. 15-34.
- D'ESPAGNAT, B. (1989). « Réalité et physique », *Dialectica*, vol. 43, no 1-2, pp. 157-172.
- D'ESPAGNAT, B. (1994). *Le réel voilé. Analyse des concepts quantiques*, Paris, Fayard.
- DEVITT, M. (1983a). « Dummett's Anti-Realism », *Journal of Philosophy*, vol. 80, no. 2, pp. 73-99.
- DEVITT, M. (1983b). « Realism and the Renegade Putnam : A Critical Study of Meaning and the Moral Sciences », *Noûs*, vol. 17, no. 2, pp. 291-301.
- DEVITT, M. (1991). « Aberrations of the Realism Debate », *Philosophical Studies*, vol. 61, no. 1-2, pp. 43-63.
- DEVITT, M. (1994). « The Methodology of Naturalistic Semantics », *Journal of Philosophy*, vol. 91, no. 10, pp. 545-572.
- DEVITT, M. (1996). *Coming to Our Senses : A Naturalistic Program for Semantic Localism*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DEVITT, M. (1997). *Realism and Truth*, Princeton, Princeton University Press (réédition avec une nouvelle postface de l'auteur).
- DEVITT, M. (2010). *Putting Metaphysics First. Essays on Metaphysics and Epistemology*, New York, Oxford University Press.
- DEVITT, M. (2011). « Experimental Semantics », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 82, no. 2, pp. 418-435.
- DEVITT, M. (2012a). « Whither Experimental Semantics? », *Theoria*, vol. 27, no. 1, pp. 5-36.
- DEVITT, M. (2012b). « Semantic Epistemology : Response to Machery », *Theoria*, vol. 27, no. 2, pp. 229-233.

DEVITT, M. (2012c). « Tracking Down Putnam on the Realism Issue », dans Baghramian 2013a, pp. 101-120.

DEVITT, M. et N. MISCEVIC (1997). « Coming to Our Senses », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 48, no. 4, pp. 603-605.

DEVITT, M. et K. STERELNY (1999). *Language and Reality*, Oxford, John Wiley & Sons.

DIEKS, D., et M. VERSTEEGH (2008). « Identical Quantum Particles and Weak Discernibility », *Foundations of Physics*, vol. 38, no. 10, pp. 923-934.

DODD, J. (1999) « Farewell to States of Affairs », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 77, no. 2, pp. 146-160.

DORR, C. (2009). « Finding Ordinary Objects in Some Quantum Worlds ». Brouillon en ligne : <http://users.ox.ac.uk/~sfop0257/papers/Finding.pdf>

DORR, C. (2010). Compte rendu de Ladyman et Ross 2007, *Notre Dame Philosophical Reviews*.

DRETSKE, F. I. (1970). « Epistemic Operators », *Journal of Philosophy*, vol. 67, no. 24, pp. 1007-1023.

DRETSKE, F. I. (1977). « Causal Theories of Reference », *Journal of Philosophy*, vol. 74, no. 10, pp. 62-625.

DUMMETT, M. (1978). *Truth and Other Enigmas*, Cambridge, Cambridge University Press.

DUMMETT, M. (1982). « Realism », *Synthese*, vol. 52, no. 1, pp. 145-165.

DUTANT, J. et P. ENGEL (dirs.) (2005). *Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance, justification*, Paris, Vrin, coll. textes clés.

DYKE, H. et J. MACLAURIN (2013). « What Shall We Do with Analytic Metaphysics ? A Response to McLeod and Parsons », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 91, no. 1, pp. 179-182.

EAMES, E. R. (1967). « The Consistency of Russell's Realism », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 27, no. 4, pp. 502-511.

EDDINGTON, A. S. (1928). *The Nature of the Physical World*, Cambridge, Cambridge University Press.

EINSTEIN, A., B. PODOLSKY et N. ROSEN (1935). « Can Quantum-Mechanical Description of Physical Reality Be Considered Complete ? », *Physical Review*, vol. 47, pp. 777-780.

EKLUND, M. (2008). « The Picture of Reality as an Amorphous Lump », dans Sider et al. 2008, pp. 382-396.

ENAYAT, A. et R. KOSSAK (dirs.) (2004). *Nonstandard Models of Arithmetic and Set Theory*, Providence, American Mathematical Society.

ENÇ, B. (1976). « Reference of Theoretical Terms », *Noûs*, vol. 10, no. 3, pp. 261-282.

ENGEL, P. (dir.). (2000). *Précis de Philosophie analytique*, Paris, PUF.

ERISMANN, C. et A. SCHNIEWIND (dirs.). (2008). *Compléments de substance. Études sur les propriétés accidentelles offertes à Alain de Libera*, Paris, Vrin.

ESFELD, M. (2003). « Do Relations Require Underlying Intrinsic Properties ? A Physical Argument for a Metaphysics of Relations », *Metaphysica*, vol. 4, pp. 5-25.

ESFELD, M. (2011). « Science and Metaphysics : The Case of Quantum Physics », dans Reboul 2011, pp. 1-17.

ESFELD, M. (2013). « Ontic Structural Realism and the Interpretation of Quantum Mechanics », *European Journal for Philosophy of Science*, vol. 3, no. 1, pp. 19-32.

ESFELD, M. et V. LAM (2010). « Ontic Structural Realism as a Metaphysics of Objects », dans A. et P. Bokulich 2010, pp. 143-160.

Je me réfère à la prépublication disponible en ligne paginée de 1 à 15 : <http://philsci-archive.pitt.edu/5531/1/OSR-objects.pdf> (lien indiqué sur la page de Esfeld : <http://www.unil.ch/philo/page43600.html#1>).

FIELD, H. (1998). « Some Thoughts on Radical Indeterminacy », *The Monist*, vol. 81, no. 2, pp. 253-273.

FINE, A. (1986). *The Shaky Game. Einstein, Realism, and the Quantum Theory*, Chicago, University of Chicago Press.

- FINE, A. (2009). « The Einstein-Podolsky-Rosen Argument in Quantum Theory », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- FINE, K. (1994). « Essence and Modality », *Philosophical Perspectives*, vol. 8, pp. 1-16.
- FINE, K. (2000). « Neutral Relations », *The Philosophical Review*, vol. 109, no. 1, pp. 1-33.
- FINE, K. (2010). « Some Puzzles of Ground », *Notre Dame Journal of Formal Logic*, vol. 51, no. 1, pp. 97-118.
- FISSETTE, D. et P. POIRIER (dirs.) (2002). *Philosophie de l'esprit. Vol. I : Psychologie du sens commun et sciences de l'esprit*, Paris, Vrin, coll. textes clés.
- FØLLESDAL, D. (2001). *Philosophy of Quine*, New York, Routledge.
- FORD, S. (2012). « Objects, Discreteness, and Pure Power Theories : George Molnar's Critique of Sydney Shoemaker's Causal Theory of Properties », *Metaphysica*, vol. 13, no. 2, pp. 195-215.
- FORREST, P. et D. KHELENTZOS (dirs.) (2000). « Truth Maker and Its Variants », *Logique et analyse*, numéro spécial, vol. 43, no. 169-170.
- FOSTER, T. R. (1983). « Russell on Particularized Relations », *Russell : the Journal of Bertrand Russell Archives*, new series, vol. 3, no. 2, pp. 129-143.
- FRANKLIN-HALL, L. (2014). « The Meta-Explanatory Question » (manuscript en ligne).
- FRENCH, S. (1989). « Identity and Individuality in Classical and Quantum Physics », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 67, no. 4, pp. 432-446.
- FRENCH, S. (2006). « Structure as a Weapon of the Realist », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 106, no. 2, pp. 167-185.
- FRENCH, S. (2010). « The Interdependence of Structure, Objects and Dependence », *Synthese*, vol. 175, supplément au no. 1, pp. 89-109.
- FRENCH, S. (2011). « Identity and Individuality in Quantum Theory », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

FRENCH, S. (2013). « Semi-Realism, Sociability and Structure », *Erkenntnis*, vol. 78, no. 1, pp. 1-18.

FRENCH, S. (2014). *The Structure of the World. Metaphysics and Representation*, Oxford, Oxford University Press.

FRENCH, S. et J. LADYMAN (2003a). « Remodelling Structural Realism : Quantum Physics and the Metaphysics of Structure », *Synthese*, vol. 136, no. 1, pp. 31-56.

FRENCH, S. et J. LADYMAN (2003b). « The Dissolution of Objects : Between Platonism and Phenomenalism », *Synthese*, vol. 136, no. 1, pp. 73-77.

FRENCH, S. et J. SAATSI (2011). *The Continuum Companion to the Philosophy of Science*, Londres, New York, Continuum International Publishing Group.

FRIEDMAN, M. (1974). « Explanation and Scientific Understanding », *Journal of Philosophy*, vol. 71, no. 1, pp. 5-19.

FRIGG, R. (2005). Compte rendu de Kuhlman *et al.* 2002, *Philosophy of Science*, vol. 72 no. 3, pp. 511-514.

FRIGG, R. et I. VOTSIS (2011). « Everything You Always Wanted to Know About Structural Realism but Were Afraid to Ask », *European Journal for Philosophy of Science*, vol.1, no. 2, pp. 227-276.

GAIFMAN, H. (2004). « Non-Standard Models in a Broader Perspective », dans Enayat et Kossak 2004, pp. 16-35.

GANDON, S. (2008). « A Relational Dispute », *Russell : the Journal of Bertrand Russell Studies*, vol. 28, no. 2, pp. 171-190.

GANDON, S. et M. MARION (2009). « L'idéalisme britannique : histoire et actualité », *Philosophiques*, vol. 36, no. 1, pp. 3-34.

GARCIA, E. et F. NEF (dirs.) (2007). *Métaphysique contemporaine. Propriétés, mondes possibles et personnes*, Paris, Vrin, coll. textes clés.

GAUTHIER, Y. (1978). *Méthodes et concepts de la logique formelle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

GENDLER, T. S. et J. HAWTHORNE (dirs.) (2002). *Conceivability and Possibility*, Oxford, Oxford University Press.

GEORGE, A. (dir.) (1989). *Reflections on Chomsky*, Cambridge, Basil Blackwell.

GIBSON, R. (1997). « Quine on Matters Ontological ». En ligne : <http://ejap.louisiana.edu/EJAP/1997.spring/gibson976.html>

GLYMOUR, C. (1999). « A Mind Is a Terrible Thing to Waste », *Philosophy of Science*, vol. 66, no. 3, pp. 455-471.

GOODMAN, N. (1978). *Ways of Worldmaking*, Brighton, Harvester Press.

GOPNIK, Alison (1998). « Explanation as Orgasm », *Minds and Machines*, vol. 8, no. 1, pp. 101-118.

GREENE, B. (2004). *The Fabric of the Cosmos : Space, Time, and the Texture of Reality*, New York, A. A. Knopf.

GREENE, B. (2011). *The Hidden Reality : Parallel Universes and the Deep Laws of the Cosmos*, New York, A. A. Knopf.

GRIBBIN, J. R. (1984). *In Search of Schrödinger's Cat : Quantum Physics and Reality*, New York, Bantam Books.

GRIBBIN, J. R. (1995). *Schrodinger's Kittens and the Search for Reality : Solving the Quantum Mysteries*, Boston, Little Brown & Co.

GRIER, M. (2012). « Kant's Critique of Metaphysics », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

GRIFFIN, N. (dir.) (2003). *The Cambridge Companion to Bertrand Russell*, Cambridge, Cambridge University Press.

GRIFFIN, N. (2008). « Bertrand Russell and Harold Joachim », *Russell : The Journal of Bertrand Russell Studies*, vol. 27, no. 2, pp. 220-244.

Traduction française de S. Gandon dans *Philosophiques*, vol. 36, no. 1, 2009, pp. 109-130.

GRIFFIN, N. et G. ZAK (1982). « Russell on Specific and Universal Relations. The Principles of Mathematics, §55 », *History and Philosophy of Logic*, vol. 3, no. 1, pp. 55-67.

GRIMM, S. R. (2006). « Is Understanding a Species of Knowledge ? », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 57, no. 3, pp. 515-35.

GUIGON, G. (2013). « La métaphysique analytique ». Article publié en ligne : <https://unige.academia.edu/GhislainGuigon>

HAACK, S. (1998). « Between the Scylla of Scientism and the Charybdis of Apriorism », dans Hahn 1998, pp. 49-63.

HAHN, L. E. (dir.) (1998). *The Philosophy of P. F. Strawson*, Chicago, Open Court.

HAKKARAINEN, J. (2012a). « Why Hume Cannot Be a Realist », *Journal of Scottish Philosophy*, vol. 10, no. 2, pp. 143-161.

HAKKARAINEN, J. (2012b). « Hume as a Trope Nominalist », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 42, supplément no. 1, pp. 55-66.

HAUG, M. C. (dir.) (2014). *Philosophical Methodology : The Armchair or the Laboratory ?*, Londres, Routledge.

HAWLEY, K. (2006). « Science as a Guide to Metaphysics ? », *Synthese*, vol. 149, no. 3, pp. 451-470.

HAWLEY, K. (2010). « Throwing the Baby Out with the Bathwater » (Compte rendu de Ladyman *et al.* 2007), *Metascience*, vol. 19, no. 2, pp. 174-179.

HEIL, J. (2000). « Truth Making and Entailment », dans Forrest et Khlentzos 2000, p. 231-242.

HEIL, J. (2003a). « Levels of Reality », *Ratio*, vol. 16, no. 3, pp. 205-221.

HEIL, J. (2003b). *From an Ontological Point of View*, Oxford, Oxford University Press.

HEIL, J. (2006). « The Legacy of Linguisticism », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 84, no. 2, pp. 233-244.

HEMPEL, C. G. (1965), *Aspects of Scientific Explanation and other Essays in the Philosophy of Science*, New York, Free Press.

HIEKE, A et H. LEITGEB (dirs.) (2009). *Reduction - Abstraction – Analysis : Proceedings of the 31th International Ludwig Wittgenstein-Symposium in Kirchberg, 2008*, Publications of Austrian Ludwig Wittgenstein Society, Ontos Verlag.

HIRSCH, E. (2008). « Language, Ontology, and Structure », *Noûs*, vol. 42, no. 3, pp. 509-528.

HIRSCH, E. (2009). « Ontology and Alternative Languages », dans Chalmers *et al.* 2009.

HIRSCH, E. (2011). *Quantifier Variance and Realism : Essays in Metaontology*, Oxford, Oxford University Press.

HOCHBERG, H. (1966). « Ontology and Acquaintance », *Philosophical Studies*, vol. 17, no. 4, 49-55.

HOCHBERG, H. (1978a). « Nominalism, General Terms, and Predication », *The Monist*, vol. 61, no. 3, pp. 460-475.

HOCHBERG, H. (1978b). *Thought, Fact and Reference : The Origins and Ontology of Logical Atomism*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

HOCHBERG, H. (1980). « Russell's Proof of Realism Reproved », *Philosophical Studies*, vol. 37, no. 1, pp. 37- 44.

HOCHBERG, H. (1981). « Natural Necessity and Laws of Nature », *Philosophy of Science*, vol. 48, no. 3, pp. 386-399.

HOCHBERG, H. (1984). *Logic, Ontology and Language*, Munich, Analytica, Philosophia Verlag.

HOCHBERG, H. (1987). « Russell's Early Analysis of Relational Predication and the Asymmetry of the Predication Relation », *Philosophia*, vol. 17, no. 4, pp. 439-459.

HOCHBERG, H. (1988). « A Refutation of Moderate Nominalism », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 66, no. 2, pp. 188-207.

HOCHBERG, H. (1992). « Troubles with Tropes », *Philosophical Studies*, vol. 67, no. 2, pp. 193-195.

HOCHBERG, H. (2004a). « Relations, Properties and Particulars », dans Hochberg et Mulligan 2004, pp. 17-53.

HOCHBERG, H. (2004b). « Russell and Ramsey on Distinguishing Between Universals and Particulars », *Grazer Philosophische Studien*, vol. 67, no. 1, pp. 195-207.

HOCHBERG, H. (2009a). « Facts and Relations : The Matter of Ontology and Truth-Making », dans Lowe et Rami 2009, pp. 158-184.

HOCHBERG, H. (2009b). « Facts and Things », dans Reicher 2009, pp. 83-110.

HOCHBERG, H. (2011a). « The Facts of Tropes », dans Reboul 2011, pp. 1-41.

HOCHBERG, H. (2011b). « Nominalism and Idealism », *Axiomathes*, vol. 23, no. 2, pp. 213-234.

HOCHBERG, H. et K. MULLIGAN (dirs.) (2004). *Relations and Predicates*, Heusenstamm, Ontos Verlag.

HOFMANN, F. (2006). « Truthmaking, Recombination, and Facts Ontology », *Philosophical Studies*, vol. 128, no. 2, pp. 409-440.

HOFWEBER, T. (2011). « Logic and Ontology », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

HOHWY, J. et J. KALLESTRUP (dirs.) (2008). *Being Reduced : New Essays on Reduction, Explanation, and Causation*, Oxford, Oxford University Press.

HORNSBY, J. (2005). « Truth Without Truthmaking Entities », dans Beebe et Dodd 2005a, pp. 33-47.

HUEMER, M. (2011). « Sense-Data », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

HUME, D. (1748). *An Enquiry Concerning Human Understanding*, Indianapolis, Bobbs-Merrill Educational Publishing.

HYLTON, P. (1990). *Russell, Idealism, and the Emergence of Analytic Philosophy*, Oxford, Oxford University Press.

HYLTON, P. (2008). *Propositions, Functions, and Analysis : Selected Essays on Russell's Philosophy*, Oxford, Oxford University Press.

JENKINS, C. (2005). « Realism and Independence », *American Philosophical Quarterly*, vol. 42, no. 3, pp. 199- 209.

JENKINS, C. (2010). « What Is Ontological Realism ? », *Philosophy Compass*, vol. 5, no. 10, pp. 880-890.

JOHANSSON, I. (2011). « Toutes les relations sont internes – la nouvelle version », *Philosophiques*, vol. 38, no. 1, traduction française de A.-M. Boisvert, pp. 219-239.

KAIL, P. J. E. (2008). « Is Hume a Realist or an Anti-Realist ? », dans Radcliffe 2008, pp. 441-456.

KANT, E. (1997). *Critique de la raison pure*, Paris, Flammarion.

KEINÄNEN, M. (2011). « Tropes – The Basic Constituents of Powerful Particulars ? », *Dialectica*, vol. 65, no. 3, pp. 419-450.

KEMP-PRITCHARD, I. (1978). « Peirce on Individuation », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 14, no. 2, pp. 83-100.

KESKINEN, A. (2012). « Quine on Objects: Realism or Anti-Realism ? », *Theoria*, vol. 78, no. 2, pp. 128-145.

KHALIFA, K. (2012). « Inaugurating Understanding or Repackaging Explanation ? », *Philosophy of Science*, vol. 79, no. 1, pp. 15-37.

KHALIFA, K. (2013). « The Role of Explanation in Understanding », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 64, no 1, pp. 161-187.

KHLENTZOS, D. (2011). « Challenges to Metaphysical Realism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

KIM, J. (1977). « Perception and Reference Without Causality », *Journal of Philosophy*, vol. 74, no. 10, pp. 606-620.

KIM, J. (1993). « Mental Causation in a Physical World », *Philosophical Issues*, vol. 3, pp. 157-176.

KIM, J. (2005). « Laws, Causation, and Explanation in the Special Sciences », *History and Philosophy of the Life Sciences*, vol. 27, nos 3/4, pp. 325-338.

KLEIN, É. (2001). « La physique quantique et ses interprétations », *Études*, numéro de mai, pp. 629-639.

KLEIN, P. (2015). « Skepticism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

KLEMENT, K. (2009). « Russell's Logical Atomism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

KUHLMANN, M. (1999). « Quanta and Tropes : Trope Ontology as Descriptive Metaphysics of Quantum Field Theory », dans Meixner et Simons 1999, pp. 338-343.

KUHLMANN, M. (2000). *In Search of an Ontology for Quantum Field Theory*, Thèse de doctorat en philosophie, Université de Brême.

KUHLMANN, M. (2002). « Analytical Ontologists in Action : A Comment on Seibt and Simons », dans Kuhlmann, Lyre et Wayne 2002, pp. 99-109.

KUHLMANN, M. (2010). *The Ultimate Constituents of the Material World : In Search for An Ontology for Fundamental Physics*, Frankfurt, Ontos Verlag.

KUHLMANN, M., H. LYRE, et A. WAYNE (dirs.) (2002). *Ontological Aspects of Quantum Field Theory*, Singapour, World Scientific.

KÜNG, G. (1967). *Ontology and the Logistic Analysis of Language : An Enquiry Into the Contemporary Views on Universals*, Dordrecht, D. Reidel.

LADYMAN, J. (2007). « Does Physics Answer Metaphysical Questions ? », *Royal Institute of Philosophy Supplement*, vol. 61, pp. 179-201.

LADYMAN, J. (2009a). « Structural Realism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

LADYMAN, J. (2009b). Compte rendu de Chakravartty 2007, *Notre Dame Philosophical Reviews*.

LADYMAN, J, Ø. LINNEBO et R. PETTIGREW (2012). « Identity and Discernibility in Philosophy and Logic », *Review of Symbolic Logic*, vol. 5, no. 1, pp. 162-186.

LADYMAN, J. et D. ROSS (avec D. SPURRETT et J. COLLIER) (2007). *Everything Must Go : Metaphysics Naturalized*, Oxford, Oxford University Press.

LAKOFF, G. (1989). « Some Empirical Results About the Nature of Concepts », *Mind and Language*, vol. 4, no. 1-2, pp. 103-129.

LAKOFF, G. et M. JOHNSON (1980). « Conceptual Metaphor in Everyday Language », *Journal of Philosophy*, vol. 77, no. 8, pp. 453-486.

LAKOFF, G. et M. JOHNSON (2003). *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.

LAM, V. et M. ESFELD (2012). « The Structural Metaphysics of Quantum Theory and General Relativity », *Journal for General Philosophy of Science*, vol. 43, no. 2, pp. 243-258.

LANDRY, E. M. et D. P. RICKLES (dirs.) (2012). *Structural Realism : Structure, Object, and Causality*, *Western Ontario Series in Philosophy of Science*, Dordrecht, Springer.

LANGTON, R. et D. K. LEWIS (1998). « Defining 'Intrinsic' », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 58, no. 2, pp. 333-345.

LAUDISA, F. (2012). « The Physics and Metaphysics of Quantum Field Theory » (Compte rendu de Kuhlmann 2010), *Metascience*, vol. 21, no. 3, pp. 621-623.

LAUGIER, S. (1977). « Introduction », dans Quine 1977, pp. VII-XLII.

LAURENCE, S. et C. MACDONALD (dirs.) (1998). *Contemporary Readings in the Foundations of Metaphysics*, Oxford, Blackwell.

LEEDS, S. (1978). « Theories of Reference and Truth », *Erkenntnis*, vol. 13, no. 1, pp. 111-129.

LEONARD, H. S. et N. GOODMAN (1940). « The Calculus of Individuals and its Uses », *Journal of Symbolic Logic*, vol. 5, no. 2, p. 45-55.

LE POIDEVIN, R. *et al.* (dirs.) (2009). *The Routledge Companion to Metaphysics*, Londres, Routledge.

LEVINE, J. (2009). Compte rendu de Candlish 2007, *Notre Dame Philosophical Reviews*.

LEVINSON, J. (1980). « The Particularisation of Attributes », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 58, no. 2, pp. 102-114.

LEWIS, D. K. (1986). *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell.

LEWIS, D. K. (1992). « Critical Notice (Armstrong on Combinatorial Possibility) », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 70, no. 2, pp. 211-224.

LEWIS, D. K. (1994). « Humean Supervenience Debugged », *Mind*, vol. 103, no. 412, pp. 473-490.

LEWIS, D. K. (1996). « Elusive Knowledge », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 74, no. 4, 549-567.

LEWIS, D. K. (2001). « Forget About the 'Correspondence Theory of Truth' », *Analysis*, vol. 61, no. 272, pp. 275-280.

LEWIS, D. K. (2003). « Things qua Truthmakers », dans Lillehammer et Rodriguez-Pereyra 2003, pp. 25-38.

LILLEHAMMER, H. et G. RODRIGUEZ-PEREYRA (dirs.) (2003). *Real Metaphysics : Essays in Honour of D. H. Mellor*, Londres, Routledge.

LIPTON, P. (2009). « Understanding Without Explanation », dans de Regt, Leonelli, et Eigner 2009, pp. 43-63.

LÆWER, B. (2009). « Why is There Anything Except Physics ? », *Synthese*, vol. 170, no. 2, pp. 217-233.

LOUX, M. (dir.) (1979). *The Possible and the Actual : Readings in the Metaphysics of Modality*, Ithaca, Cornell University Press.

LOUX, M. (2002). *Metaphysics : A Contemporary Introduction*, Londres, New York, Routledge (deuxième édition).

LOUX, M. et ZIMMERMAN, D. (dirs.) (2003). *The Oxford Handbook of Metaphysics*, Oxford, Oxford University Press.

LOWE, E. J. (1987). « Lewis on Perdurantism versus Endurance », *Analysis*, vol. 47, no. 3, pp. 152-154.

LOWE, E. J. (1988). « The Problems of Intrinsic Change : Rejoinder to Lewis », *Analysis*, vol. 48, no. 2, pp. 72-77.

LOWE, E. J. (1989). « What is a Criterion of Identity ? », *The Philosophical Quarterly*, vol. 39, no. 154, pp. 1-21.

LOWE, E. J. (1998). *The Possibility of Metaphysics : Substance, Identity, and Time*, Oxford, Oxford University Press.

LOWE, E. J. (2002). *A Survey of Metaphysics*, Oxford, Oxford University Press.

LOWE, E. J. (2002/3). « La connaissance métaphysique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, no. 36, traduction française de F. Nef, pp. 423-441.

LOWE, E. J. (2003). « Recent Advances In Metaphysics », *Facta Philosophica*, vol. 5, pp. 3-24.

LOWE, E. J. (2004). « Some Formal Ontological Relations », *Dialectica*, vol. 58, no. 3, pp. 297-316.

LOWE, E. J. (2005). « Ontological Dependence », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

LOWE, E. J. (2006). *The Four-Category Ontology : A Metaphysical Foundation for Natural Science*, Oxford, Oxford University Press.

LOWE, E. J. (2007a). « Truthmaking as Essential Dependence », dans Monnoyer 2007, pp. 237-259.

LOWE, E. J. (2007b). « La métaphysique comme science de l'essence », dans Garcia et Nef 2007, traduction française de G. Guigon, pp. 85-117.

Version anglaise en ligne : <http://ontology.buffalo.edu/06/Lowe/Lowe.pdf>

LOWE, E. J. (2008a). « New Directions in Metaphysics and Ontology », *Axiomathes*, vol. 18, no. 3, pp. 273-288.

LOWE, E. J. (2008b). « Reply to Bird on A Posteriori Essentialism », *Analysis*, vol. 68, no. 300, pp. 345-347.

LOWE, E. J. (2009). « An Essentialist Approach to Truth-Making », dans Lowe et Rami 2009, p. 201-216.

LOWE, E. J. (2011). « The Rationality of Metaphysics », *Synthese*, vol. 178, no. 1, pp. 99-109.

LOWE, E. J. (2013). « Metaphysical Foundations For Science », *3:AM Magazine*.
En ligne : <http://www.3ammagazine.com/3am/metaphysical-foundations-for-science/>

LOWE, E. J. et A. RAMI (dirs.), (2009). *Truth and Truth-Making*, Stocksfield, Acumen.

LUPER, S. (2016). « Epistemic Closure », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

MACBRIDE, F. (2001). « Can the Property Boom Last ? », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 101, no. 3, pp. 225-246.

MACBRIDE, F. (2002). « The Problem of Universals and the Limits of Truth-Making », *Philosophical Papers*, vol. 31, no. 1, pp. 27-37.

MACBRIDE, F. (2004a). Compte rendu de Rodriguez-Pereyra 2002, *Notre Dame Philosophical Reviews*.

MACBRIDE, F. (2004b). « Whence the Particular-Universal Distinction ? », *Grazer Philosophische Studien*, vol. 67, no. 1, pp. 181-194.

MACBRIDE, F. (2005a). « The Particular–Universal Distinction : A Dogma of Metaphysics? », *Mind*, vol. 114, no. 455, pp. 565-614.

MACBRIDE, F. (2005b). « Lewis's Animadversions on the Truthmaker Principle », dans Beebe et Dodd 2005a, pp. 117-140.

MACBRIDE, F. (2007). « Neutral Relations Revisited », *Dialectica*, vol. 61, no. 1, pp. 25-56.

MACBRIDE, F. (2009). « Universals : the Contemporary Debate », dans Le Poidevin *et al.* 2009, pp. 276-285.

MACBRIDE, F. (2011a). « The Transcendental Metaphysics of G.F. Stout : His Defence and Elaboration of Trope Theory », dans Reboul 2011.

MACBRIDE, F. (2011b). « Relations and Truthmaking », *Aristotelian Society Supplementary Volume*, vol. 111, no. 1 pt. 1, pp. 1-17.

MACBRIDE, F. (2012). « The Cambridge Revolt Against Idealism : Was There Ever an Eden? », *Metaphilosophy*, vol. 43, nos 1-2, pp. 135-146.

MACDONALD, C. (1998). « Tropes and Other Things », dans Laurence et Macdonald 1998, pp. 329-350.

MACHERY, E., R. MALLON, S. NICHOLS et S. STICH (2004). « Semantics, Cross-Cultural Style », *Cognition*, vol. 92, no. 3, pp. 1-12.

MACLAURIN, J. et H. DYKE (2012). « What is Analytic Metaphysics For ? », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 90, no. 2, pp. 291-306.

MADDY, P. (2007). *Second Philosophy : A Naturalistic Method*, Oxford, Oxford University Press.

- MARENBNON, J. (dir.) (2012). *The Oxford Handbook of Medieval Philosophy*, Oxford, Oxford University Press.
- MARSH, G. (2010). « Is the Hirsch-Sider Dispute Merely Verbal ? », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 88, no. 3, pp. 459-469.
- MARTIN, C. B. (1980). « Substance Substantiated », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 58, no. 1, pp. 3-10.
- MARTIN, C. B. (1997). « On the Need for Properties : The Road to Pythagoreanism and Back », *Synthese*, vol. 112, no. 2, pp. 193-231.
- MARTIN, C. B. et J. HEIL (1999). « The Ontological Turn », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 23, no. 1, pp. 34-60.
- MAUDLIN, T. (2007). *The Metaphysics Within Physics*, Oxford, Oxford University Press.
- MAURIN, A.-S. (2002). *If Tropes*, Dordrecht, Kluwer.
- MAURIN, A.-S. (2005). « Same but Different », *Metaphysica*, vol. 6, no. 1, pp. 129-146.
- MAURIN, A.-S. (2010a). « An Argument for the Existence of Tropes », *Erkenntnis*, vol. 74, no. 1, pp. 69-79.
- MAURIN, A.-S. (2010b). « Trope Theory and the Bradley Regress », *Synthese*, vol. 175, no. 3, pp. 311-326.
- MAURIN, A.-S. (2013a). « Tropes », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- MAURIN, A.-S. (2013b). « Metametaphysics », *Oxford Bibliographies*.
- MAURIN, A.-S. et N.-E. SAHLIN (2005). « Some Ontological Speculations : Ramsey on Particulars, Universals and Facts », *Metaphysica*, vol. 3, no. 3, pp. 7-28.
- MCCALL, S. et E. J. LOWE (2009). « The Definition of Endurance », *Analysis*, vol. 69, no. 2, pp. 277-280.
- MCDOWELL, J. (1994). *Mind and World*, Cambridge et Londres, Harvard University Press.

- MCGOWAN, M. K. (2002). « The Neglected Controversy Over Metaphysical Realism », *Philosophy*, vol. 77, no. 1, pp. 5-21.
- MCLEOD, M. et J. PARSONS (2013). « MacLaurin and Dyke on Analytic Metaphysics », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 91, no. 1, pp. 173-178.
- MEIXNER, U. et P. SIMONS (dirs.) (1999). *Metaphysics in the Post-Metaphysical Age : Papers of the 22nd International Wittgenstein Symposium*, Austrian Ludwig Wittgenstein Society.
- MENZEL, C. (2008). « Actualism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- Merrill, G. H. (1980). « The Model-Theoretic Argument Against Realism », *Philosophy of Science*, vol. 47, pp. 69-81.
- MERTZ, D. W. (1996). *Moderate Realism and its Logic*, New Haven, Yale University Press.
- MERTZ, D. W. (2004). « Objects as Hierarchical Structures : A Comprehensive Ontology », dans Hochberg et Mulligan 2004, pp. 113-148.
- MERTZ, D. W. (2006). *Essays on Realist Instance Ontology and its Logic. Predication, Structure, and Identity*, Francfort, Ontos Verlag.
- MILKOV, N. (2001). « The History or Russell's Concepts 'Sense-Data' and 'Knowledge by Acquaintance' », *Archiv Fuer Begriffsgeschichte*, vol. 43, pp. 221-231.
- MILLER, A. (2002). « What is the Manifestation Argument ? », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 83, no. 4, pp. 352-383.
- MILLER, A. (2009). « Hume : Necessary Connections and Distinct Existences », dans Le Poidevin *et al.* 2009, pp. 131-141.
- MILLER, A. (2014) « Realism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- MONNOYER, J.-M. (dir.) (2004a). *La structure du monde. Objets, propriétés, états de choses. Renouveau de la métaphysique dans l'école australienne*, Paris, Vrin.
- MONNOYER, J.-M. (2004b). « Le réalisme et l'école australienne de philosophie », dans Monnoyer 2004a, pp. 11-97.
- MONNOYER, J.-M. (dir.) (2007). *Metaphysics and Truthmakers*, Frankfurt, Ontos.

MONNOYER, J.-M. (2009). « Défense et illustration de la métaphysique des particuliers abstraits », *Philosophiques*, vol. 36, no. 1, pp. 235-243.

MONNOYER, J.-M. et F. NEF (dirs.) (2002). « Métaphysique et ontologie : perspectives contemporaines », *Revue de Métaphysique et de Morale*, no. 4.

MOORE, G. E. (1903). « The Refutation of Idealism », *Mind*, New Series, vol. 12, no. 48, pp. 433-453.

MOORE, G. E. (1920). « External and Internal Relations », *Proceedings of the Aristotelian Society*, New Series, vol. 20, pp. 40-62.

MOORE, G. E. (1939). « Proof of an External World », *Proceedings of the British Academy*, vol. 25, no. 5, pp. 273-300.

MOORE, G. E., G. F. STOUT et G. DAWES HICKS (1923). « Symposium : Are the Characteristics of Particular Things Universal or Particular ? », *Aristotelian Society Supplementary*, vol. 3, pp. 95-128.

MORGANTI, M. (2009). « Tropes and Physics », *Grazer Philosophische Studien*, vol. 78, no. 1, pp. 185-205.

MORRIS, W. E. (2008). « Hume's Epistemological Legacy », dans Radcliffe 2008, pp. 457-476.

MORRIS, W. E. et C. R. BROWN (2014). « David Hume », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

MULLIGAN, K. (1998). « Relations : Through Thick and Thin », *Erkenntnis*, vol. 48, no. 2/3, Analytical Ontology, pp. 325-353.

MULLIGAN, K. (2000). « Métaphysique et ontologie », dans Engel 2000, pp. 5-33.

MULLIGAN, K. (2007). « Two Dogmas of Truthmaking », dans Monnoyer 2007, pp. 51-66.

MULLIGAN, K., P. SIMONS et B. SMITH (1984). « Truth-Makers », dans Lowe et Rami 2009, pp. 59-86.

MUMFORD, S. (1998). *Dispositions*, Oxford, Oxford University Press.

- MUMFORD, S. et M. TUGBY (dirs.) (2013). *Metaphysics and Science*, Oxford, Oxford University Press.
- NEF, F. (1998). *L'objet quelconque : recherches sur l'ontologie de l'objet*, Paris, Vrin.
- NEF, F. (2003). « Platonisme et particularisme : À propos d'une histoire des propriétés individuelles ou pourquoi Aristote a tort et Platon raison », *Cahiers de philosophie de l'Université de Caen*, no. 38-39, pp. 159-185.
- NEF, F. (2004). *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Paris, Gallimard.
- NEF, F. (2006). *Les propriétés des choses. Expérience et logique*, Paris, Vrin.
- NEF, F. (2009). *Traité d'ontologie pour les non-philosophes (et les philosophes)*, Paris, Gallimard.
- NEY, A. (2007). « Physicalism and Our Knowledge of Intrinsic Properties », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 85, no. 1, pp. 41-60.
- NEY, A. (2008). « Physicalism as an Attitude », *Philosophical Studies*, vol. 138, no. 1, pp. 1-15.
- NEY, A. (2012). « Neo-Positivist Metaphysics », *Philosophical Studies*, vol. 160, no. 1, pp. 53-78.
- NOZICK, R. (1981). *Philosophical Explanations*, Cambridge, Harvard University Press.
- OLIVER, A. (1996). « The Metaphysics of Properties », *Mind*, New Series, vol. 105, no. 417, pp. 1-80.
- ORZACK, S. H. et E. SOBER (2010). *Adaptationism and Optimality*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ORZACK, S. H. et P. FORBER (2012). « Adaptationism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- PANACCIO, C. (1985). « La question du critère d'engagement ontologique », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 55, no. 4, pp. 33-44.
- PANACCIO, C. (2008). « L'ontologie d'Ockham et la théorie des tropes », dans Erismann et Schniewind 2008, pp. 167-181.

- PANACCIO, C. (2012). « Universals », dans Marenbon 2012, pp. 385-402.
- PANACCIO, C. (dir.) (2012). *Le nominalisme*, Paris, Vrin, coll. Textes clés.
- PAPINEAU, D. (2004). « David Lewis and Schrödinger's Cat », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 82, no. 1, pp. 153-169.
- PAPINEAU, D. (2008). « Must a Physicalist be a Microphysicalist ? », dans Hohwy et Kallestrup 2008, pp. 126-148.
- PAUL, L. A. (2012). « Metaphysics as Modeling : The Handmaiden's Tale », *Philosophical Studies*, vol. 160, no. 1, pp. 1-29.
- PELLETIER, F. J. et J. KING-FARLOW (1975). « Relations : Turning Russell's Other Flank », *Southern Journal of Philosophy*, vol. 13, no. 3, pp. 359-367.
- POLI, R. et J. SEIBT (dirs.) (2010). *Theory and Applications of Ontology : Philosophical Perspectives*, Dordrecht, Springer.
- PRICE, H. (2009). « Metaphysics After Carnap : The Ghost Who Walks ? », dans Chalmers *et al.* 2009, pp. 320-346.
- PRITCHARD, D. (2002). « Radical Scepticism, Epistemological Externalism, and Closure », *Theoria*, vol. 68, no. 2, pp. 129-161.
- PSILLOS, S. (1999). *Scientific Realism : How Science Tracks Truth*, Londres, Routledge.
- PSILLOS, S. (2011). « Scientific Realism with a Humean Face », dans French et Saatsi 2011, pp. 75-95.
- PSILLOS, S. (2012). « One Cannot be Just a Little Bit Realist : Putnam and van Fraassen », dans Brown 2012, pp. 188-212.
- PUTNAM, H. (1975a). « The Meaning of "Meaning" », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. 7, pp. 131-193.
- PUTNAM, H. (1975b). *Philosophical Papers, Volume 1: Mathematics, Matter, and Method*, Cambridge, Cambridge University Press.

- PUTNAM, H. (1975c). *Philosophical Papers, Volume 2 : Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PUTNAM, H. (1976). « What Is « Realism »? », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 76, no. 1, pp. 177-194.
- PUTNAM, H. (1977). « Realism and Reason », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, vol. 50, no. 6, pp. 483-498.
- PUTNAM, H. (1980). « Models and Reality », *Journal of Symbolic Logic*, vol. 45, no. 3, pp. 464-482.
- PUTNAM, H. (1981). *Reason, Truth, and History*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PUTNAM, H. (1982). « Why There Isn't a Ready-Made World », *Synthese*, vol. 51, no. 2, pp. 141-167.
- PUTNAM, H. (1984). « Is the Causal Structure of the Physical Itself Something Physical ? », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 9, no. 1, pp. 3-16.
- PUTNAM, H. (1985). *Philosophical Papers, Volume 3: Realism and Reason*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PUTNAM, H. (1987a). *Representation and Reality*, Harvard, MIT Press.
- PUTNAM, H. (1987b). *The Many Faces of Realism*, LaSalle, Open Court.
- PUTNAM, H. (1989). « Model Theory and the 'Factuality' of Semantics », dans George 1989, pp. 213-232.
- PUTNAM, H. (1990). *Realism with a Human Face*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PUTNAM, H. (1992). *Renewing Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PUTNAM, H. (1994). « Sense, Nonsense, and The Senses : An Inquiry Into the Powers of the Human Mind », *Journal of Philosophy*, vol. 91, no. 9, pp. 445-517.
- PUTNAM, H. (2002). *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy and Other Essays*, Cambridge, Harvard University Press.

PUTNAM, H. (2004). *Ethics Without Ontology*, Cambridge, Harvard University Press.

PUTNAM, H. (2012). *Philosophy in an Age of Science : Physics, Mathematics and Skepticism*, Cambridge, Harvard University Press.

PUTNAM, H. (2013a). « From Quantum Mechanics To Ethics And Back Again », dans Baghramian 2013a, pp. 19-36.

PUTNAM, H. (2013b). « The Development of Externalist Semantics », *Theoria*, vol. 79, no. 3, pp. 192-203.

PUTNAM, H. (2013c). *L'éthique sans l'ontologie*, Paris, Cerf, coll. Passages, traduction française sous la direction de P. Fasula.

QUINE, W. V. O. (1953). *From a Logical Point of View*, Cambridge, Harvard University Press.

QUINE, W. V. O. (1960). *Word and Object*, Cambridge, MIT Press.

QUINE, W. V. O. (1962). « Theories and Things », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 13, no. 51, pp. 234-244.

QUINE, W. V. O. (1969). *Ontological Relativity and Other Essays*, New York, Columbia University Press.

QUINE, W. V. O. (1974). *The Roots of Reference*, LaSalle, Open Court.

QUINE, W. V. O. (1976). *The Ways of Paradox, and Other Essays*, Cambridge, Cambridge University Press.

QUINE, W. V. O. (1977). *Relativité de l'ontologie et autres essais*, Paris, Aubier-Montaigne, traduction française de J. Largeault.

QUINE, W. V. O. (1981). *Theories and Things*, Cambridge, Harvard University Press.

QUINE, W. V. O. (1987). *Quiddities*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press.

QUINE, W. V. O. (1990). *Pursuit of Truth*, Cambridge, Harvard University Press.

QUINE, W. V. O. (1995). *From Stimulus to Science*, Cambridge, Harvard University Press.

QUINE, W. V. O. (2003). *Du point de vue logique : neuf essais logico-philosophiques*, Paris, Vrin, traduction française de C. Alsaleh *et al.*

RADCLIFFE, E. S. (dir.) (2008). *A Companion to Hume*, Oxford, Blackwell.

RAMSEY, F. P. (1925). « Universals », *Mind*, vol. 34, no. 136, pp. 401-417.

RAMSEY, F. P. (2003a). *Logique, philosophie et probabilités*, Paris, Vrin, traduction française sous la direction de P. Engel et M. Marion.

RAMSEY, F. P. (2003b). « Les universaux », dans Ramsey 2003, pp. 45-67, traduction française sous la direction de P. Engel et M. Marion.

RAPOSA, M. L. (1984). « Habits and Essences », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 20, no. 2, pp. 147-167.

REBOUL, A. (dir.) (2011), *Philosophical Papers Dedicated to Kevin Mulligan*, Université de Genève, Faculté des Lettres, Département de philosophie.
Recueil en ligne : <http://www.philosophie.ch/kevin/festschrift/>

REICHER, M. E. (dir.) (2009). *States of Affairs*, Heusenstamm, Ontos.

RESNIK, M. D. (1966). « On Skolem's Paradox », *Journal of Philosophy*, vol. 63, no. 15, pp. 425-438.

RESNIK, M. D. (1969). « More on Skolem's Paradox », *Noûs*, vol. 3, no. 2, pp. 185-196.

RESNIK, M. (1987). « You Can't Trust an Ideal Theory to Tell the Truth », *Philosophical Studies*, vol. 52, no. 2, pp. 151-160.

RICHARD, C. (2006). « The Argument Against Relation Instances in The Principles of Mathematics », *HAL-SHS* (Hyper Article en Ligne - Sciences de l'Homme et de la Société).

En ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00089166/>

RILEY, G. (1974). « Peirce's Theory of Individuals », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 10, no. 3, pp. 135-163.

- RODRIGUEZ-PEREYRA, G. (2001). « Resemblance Nominalism and Russell's Regress », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 79, no. 3, pp. 395-408.
- RODRIGUEZ-PEREYRA, G. (2002). *Resemblance Nominalism : A Solution to the Problem of Universals*, Oxford, Clarendon Press.
- RODRIGUEZ-PEREYRA, G. (2006). « Truthmakers », *Philosophical Compass*, vol. 1, no. 2, pp. 186-200.
- RODRIGUEZ-PEREYRA, G. (2009a). « Why Truthmakers ? », dans Lowe et Rami 2009, pp. 227-241.
- RODRIGUEZ-PEREYRA, G. (2009b). « Postscript to 'Why Truthmakers' », dans Lowe et Rami 2009, pp. 242-250.
- G. ROSEN et D. K. LEWIS (2003). « Postscript to 'Things qua Truthmakers' : Negative Existentials », dans Lillehammer et Rodriguez-Pereyra 2003, pp. 39-42.
- ROSS, D., A. BROOK et D. THOMPSON (dirs.) (2000). *Dennett's Philosophy. A Comprehensive Assessment*, Cambridge, MIT Press.
- ROUSSIN, D. (2009). *La logique quantique comme fondement de la métaphysique de la mécanique quantique*, Thèse de doctorat en philosophie, Université du Québec à Montréal.
- RUSSELL, B. (1899). « The Classification of Relations », dans Griffin et Lewis 1990, pp. 145-146.
- RUSSELL, B. (circa 1900). « Do Differences Differ ? », dans Russell 1983-1996, vol. 3, pp. 555-557.
- RUSSELL, B. (1903). *The Principles of Mathematics*, Cambridge, University Press.
- RUSSELL, B. (1906). « On the Nature of Truth », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 7, no. 1, pp. 28-49.
- RUSSELL, B. (1910). « Some Explanations in Reply to Mr. Bradley », *Mind*, New Series, vol. 19, no. 75, pp. 373-378.
- RUSSELL, B. (1911a). « The Basis of Realism », *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. 8, no. 6, pp. 158-161.

- RUSSELL, B. (1911b). « On the Relations of Universals and Particulars », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 12, pp. 1-24.
- RUSSELL, B. (1912). *Problems of Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 1959 (Réimpression 1971-2).
- RUSSELL, B. (1914). *Our Knowledge of the External World*, Londres, George Allen & Unwin LTD.
- RUSSELL, B. (1918). « The Philosophy of Logical Atomism », *The Monist*, vol. 28, no. 4, pp. 495-527.
- RUSSELL, B. (1983-1996), *Collected Papers*, vol. 1-7-8, Londres, Boston, Sydney, George Allen et Unwin ; vol. 2-3-4-6-10, Londres et New York, Routledge ; vol. 9, Londres, Unwin Hyman.
- SAHLIN, N.-E. (1990). *The Philosophy of F. P. Ramsey*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SARTRE, J.-P. (1964). *Les mots*, Paris, Gallimard.
- SCHAFFER, J. (2003). « Is There a Fundamental Level ? », *Noûs*, vol. 37, no. 3, pp. 498-517.
- SCHAFFER, J. (2010). « The Internal Relatedness of All Things », *Mind*, vol. 119, no. 474, pp. 341-376.
- SCHNEIDER, C. (2002). « Relational Tropes—a Holistic Definition », *Metaphysica*, vol. 2, pp. 97-112.
- SCHNIEDER, B. (2004). « Once More : Bradleyan Regresses », dans Hochberg et Mulligan 2004, pp. 219-256.
- SEAGER, W. (2000). « Real Patterns and Surface Metaphysics », dans Ross *et al.* 2000, pp. 95-129.
- SEIBT, J. (2002). « 'Quanta', Tropes, or Processes : Ontologies for QFT Beyond the Myth of Substance », dans Kuhlmann, Lyre et Wayne 2002, pp. 53-98.
- SELLARS, W. (1963a). *Empiricism and the Philosophy of Mind*, Londres, Routledge & Kegan Paul Ltd.

SELLARS, W. (1963b). *Science, Perception, and Reality*, New York, Humanities Press.

SELLARS, W. (2002). « La philosophie et l'image scientifique de l'homme », dans Fisette et Poirier 2002, traduction française de Y. Bouchard et D. Boucher, pp. 55-115.

SHEPHERDSON, J. C. (1951). « Inner Models for Set Theory-Part I », *Journal of Symbolic Logic*, vol. 16, no. 3, pp. 161-190.

SIDER, T. (2009). « Ontological Realism », dans Chalmers *et al.* 2009, pp. 384-423.

SIDER, T. (2011). *Writing the Book of the World*, Oxford, Oxford University Press.

SIDER, T., J. HAWTHORNE et D. W. ZIMMERMAN (dirs.) (2008). *Contemporary Debates in Metaphysics*, Malden, MA, Blackwell.

SHOEMAKER, S. (2003). *Identity, Cause, and Mind : Philosophical Essays*, Oxford, Oxford University Press.

SIMONS, P. (1991). « Ramsey, Particulars, and Universals », *Theoria*, vol. 57 no. 3, pp. 150-161.

SIMONS, P. (1994). « Particulars in Particular Clothing : Three Trope Theories of Substance », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 54, no. 3, pp. 553-575.

SIMONS, P. (1998a). « Farewell to Substance : A Differentiated Leave-Taking », *Ratio*, vol. 11, no. 3, pp. 235-252.

SIMONS, P. (1998b). « Metaphysical Systematics : A Lesson from Whitehead », *Erkenntnis*, vol. 48, no. 2, pp. 377-393.

SIMONS, P. (2000a). « Truth-Maker Optimism », *Logique et Analyse*, 169-170, pp. 17-41.

SIMONS, P. (2000b). « Identity Through Time and Trope Bundles », *Topoi*, vol. 19, 147-155.

SIMONS, P. (2002). « Candidate General Ontologies for Situating Quantum Field Theory », dans Kuhlmann, Lyre et Wayne 2002, pp. 33-52.

SIMONS, P. (2003). « Tropes, Relational », *Conceptus*, vol. 35, pp. 53-73.

SIMONS, P. (2004). « Pourquoi presque tout – mais non pas exactement toute chose – est une entité », dans Monnoyer 2004a, pp. 177-188.

SIMONS, P. (2007a). « Des particuliers dans leurs habits particuliers : trois théories tropistes de la substance », dans Garcia et Nef 2007, traduction française de M. Le Garzic, pp. 55-84 (N.B. La dernière section du texte (section 7) a été omise).

SIMONS, P. (2007b). *Parts. A Study in Ontology*, Oxford, Clarendon Press.

SIMONS, P. (2009a). « Ontic Generation : Getting Everything from the Basics », dans Hieke et Leitgeb 2009, pp. 137-152.

SIMONS, P. (2009b). « Why There Are No States of Affairs », dans Reicher 2009, pp. 111-128.

Je me réfère à la copie de l'auteur publiée en ligne, paginée de 1 à 17 :
<http://hdl.handle.net/2262/39415>

SIMONS, P. (2010). « Relations and Truthmaking », *Aristotelian Society Supplementary Volume*, vol. 84, no. 1, pp. 199-213.

SIMONS, P. et J. MELIA (2000). « Continuants and Occurrents », *Aristotelian Society Supplementary Volume*, 74, no. 1, pp. 59-75 et pp. 77-92.

SKOLEM, T. (1922). « Some Remarks on Axiomatized Set Theory », dans Van Heijenoort 1967, pp. 290-301.

SMITH, B. (dir.) (1982). *Parts and Moments. Studies in Logic and Formal Ontology*, Munich, Philosophia Verlag.

SMITH, B. (1999). « Ontology with Human Subjects Testing : An Empirical Investigation of Geographic Categories », *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 58, no. 2, pp. 245-272.

SMITH, B. et J. SIMON (2007). « Truthmaker Explanations », dans Monnoyer 2007, pp. 79-98.

Traduction française de A.-M. Boisvert, *Philosophiques*, vol. 38, no. 1, printemps 2011, pp. 177-194.

SOAMES, S. (2009). « Ontology, Analyticity, and Meaning : The Quine-Carnap Dispute », dans Chalmers *et al.* 2009, pp. 424-443.

SOSA, E. (1980). « The Raft and the Pyramid », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 5, no. 1, pp. 3–26.

SPADE, P. V. (1994). *Five Texts on the Mediaeval Problem of Universals : Porphyry, Boethius, Abelard, Duns Scotus, Ockham*, Indianapolis, Hackett Publishing.

STANFORD, P. K., P. HUMPHREYS, K. HAWLEY, J. LADYMAN et D. ROSS (2010). « Protecting Rainforest Realism », Symposium sur Ladyman et Ross 2007, *Metascience*, vol. 19, pp. 161–185.

STOUT, G. F. (1921). « The Nature of Universals and Propositions », *Proceedings of the British Academy*, vol. X, pp. 3-18.

STRAWSON, G. (2014). *The Secret Connexion : Causation, Realism, and David Hume*, Oxford, Oxford University Press.

STRAWSON, P. F. (1959). *Individuals : An Essay in Descriptive Metaphysics*, London, Methuen.

STREVEN, M. (2008). *Depth : An Account of Scientific Explanation*, Cambridge, Harvard University Press.

STREVEN, M. (2013). « No Understanding Without Explanation », *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, vol. 44, no. 3, pp. 510-515.

STROUD, B. (1977). *Hume*, Londres, Routledge.

SVENNERLIND, C. (2005). « Armstrong on Instantiation as Partial Identity », *Kapten Nemos Kolumbarium, Philosophical Communications*, web series, no. 33.

SYMONS, J. F. (2010). « Ontology and Methodology in Analytic Philosophy », dans Poli et Seibt 2010, pp. 349-394.

TIERCELIN, C. (1999). « L'influence scotiste dans le projet peircien d'une métaphysique comme science », *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, tome 83, no. 1, pp. 117-134.

TIERCELIN, C. (2004a). « Le problème des universaux : aperçus historiques et perspectives contemporaines », dans Monnoyer 2004a, pp. 243-268.

TIERCELIN, C. (2004b). « Ramsey's Pragmatism », *Dialectica*, vol. 58, no. 4, pp. 529-547.

- TIERCELIN, C. (2011). *Le Ciment des choses. Petit traité de métaphysique scientifique réaliste*, Paris, Ithaque.
- TOOLEY, M. (1977). « The Nature of Laws », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 7, no. 4, pp. 667-98.
- TRETTIN, K. (2004a). « New Literature on Tropes », *Metaphysica*, no. 1, pp. 151-158.
- TRETTIN, K. (2004b). « Tropes and Relations », dans Hochberg et Mulligan 2004, pp. 203-217.
- TROUT, J. D. (2002). « Scientific Explanation and the Sense of Understanding », *Philosophy of Science*, vol. 69, no. 2, pp. 212-233.
- VAN CLEVE, J. (1992). « Semantic Supervenience and Referential Indeterminacy », *The Journal of Philosophy*, vol. 89, no. 7, pp. 344-361.
- VAN FRAASSEN, B. (1980). *The Scientific Image*, Oxford, Oxford University Press.
- VAN FRAASSEN, B. (1989). *Laws and Symmetry*, Oxford, Oxford University Press.
- VAN HEIJENOORT, J. (dir.) (1967). *From Frege to Gödel*, Cambridge, Harvard University Press.
- VAN INWAGEN et M. SULLIVAN, P. (2014). « Metaphysics », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- VARZI, A. (2005). Compte rendu de Hochberg et Mulligan 2004, *Notre Dame Philosophical Reviews*.
- VERNANT, D. (1993). *La philosophie mathématique de Bertrand Russell*, Paris, Vrin.
- VON WACHTER, D. (1998). « On Doing Without Relations », *Erkenntnis*, vol. 48, no. 2/3, pp. 355-358.
- WANG, H. (1964). *A Survey of Mathematical Logic*, Amsterdam, North- Holland.
- WILLIAMS, D. C. (1953). « The Elements of Being », *Review of Metaphysics*, vol. 7, pp. 3-18 et 171-192.

WILLIAMS, T. (2003). *The Cambridge Companion to Duns Scotus*, New York, Cambridge University Press.

WILSON, J. M. (2014). « Three Dogmas of Metaphysical Methodology », dans Haug 2014.

WIMSATT, W. C. (1994). « The Ontology of Complex Systems : Levels of Organization, Perspectives, and Causal Thickets », *Canadian Journal of Philosophy*, supplément au vol. 20, pp. 207-274.

WIMSATT, W. C. (2007). *Re-Engineering Philosophy for Limited Beings : Piecewise Approximations to Reality*, Cambridge, Cambridge University Press.

WITTGENSTEIN, L. (1965). *De la certitude*, traduction française de J. Fauve, Paris, Gallimard, coll Idées.

WITTGENSTEIN, L. (1993). *Tractatus Logico-Philosophicus*, traduction française de G.-G. Granger, Paris, Gallimard.

WITTGENSTEIN, L. (2004). *Recherches philosophiques*, traduction française de Françoise Dastur *et al.*, Paris, Gallimard.

WOODRUFF, P. W. et T. D. PARSONS (1997). « Indeterminacy of Identity of Objects and Sets », *Noûs*, vol. 31, supplément no. 11, pp. 321-348.

WORRALL, J. (1989). « Structural Realism : The Best of Both Worlds ? », *Dialectica*, vol. 43, nos. 1-2, pp. 99-124.

WRIGHT, C. (1988). « Realism, Antirealism, Irrealism, Quasi-Realism. Gareth Evans Memorial Lecture, Delivered in Oxford on June 2, 1987 », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 12, no. 1, pp. 25-49.

ZIMMERMAN, D. W. (dir.) (2004). *Oxford Studies in Metaphysics, Vol. 1*, Oxford, Oxford University Press.